



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

40571.5



Harvard College Library

FROM

THE ESTATE OF

PROFESSOR E. W. GURNEY

(Class of 1852)

Received 3 May 1899.

Paris. — Imprimerie de P.-A. Boudoux et C^e, rue Mazarine, 30.

2^e 47

ÉTUDES DE PHILOSOPHIE LITTÉRAIRE

CRITIQUE MILITANTE

PAR

JULES LEVALLOIS

La chose essentielle, c'est d'avoir une
âme qui aime le vrai et s'ouvre à lui
là où elle le trouve.

GOETHE.

CHATEAUBRIAND
L'ESTHÉTIQUE SPIRITUALISTE
TROIS POÈTES — TROIS CRITIQUES
M. MICHELET
LE PUBLIC FRANÇAIS ET LE THÉÂTRE ÉTRANGER
M. ERNEST FEYDEAU
UNE ENQUÊTE SUR LA FRONDE
MADAME ÉMILE DE GIRARDIN
LA PASSION DANS LA NATURE
JEAN-JACQUES ROUSSEAU

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS

40571.5

✓

YALE COLLEGE LIBRARY
FROM THE ESTATE OF
PROF. FREDERICK W. GUNDEL
MAY 3, 1930

**A ceux qui les premiers ont goûté et approuvé
mon travail;**

A mes juges sincères et fermes;

A mes amis

ERNEST ET VALÉRIE CHESNEAU

CE LIVRE EST DÉDIÉ

PRÉFACE

Lorsqu'on présente au public une collection d'articles consacrés à des sujets fort différents, on doit lui exposer quelle intime pensée, dominante et persistante, a inspiré ces divers écrits et en constitue la véritable unité. Pour n'être point la réunion fortuite de quelques centaines de pages, il faut qu'un livre de ce genre contienne et révèle le souffle qui l'anime, l'esprit qui le rend légitime et pourra le rendre efficace. A ce prix seulement, il est digne du nom de livre.

Il y a même lieu, particulièrement pour le critique, au moment où il resserre en un faisceau les manifestations éparses de son intelligence, de son jugement, il y a lieu à expliquer d'une manière

*

loyale le *pourquoi* de ses décisions, à confesser avec une pleine franchise selon quels principes il prononce en littérature, selon quelles convictions il marche en politique, selon quelles croyances il se guide et s'oriente en religion.

Je n'hésiterais nullement à m'acquitter de ce devoir, si je livrais aujourd'hui à la publicité ce qui forme jusqu'à présent l'ensemble de mon travail comme critique. Il est en effet peu de matières que l'on ne soit amené à traiter, lorsque, tous les quinze jours, durant plusieurs années, le feuilleton d'un grand journal vous ouvre ses colonnes et vous convie à exprimer vos sentiments. J'ai donc parlé de littérature, de politique, de philosophie, de religion, et j'ai eu, non pas le mérite, mais l'honnêteté très-élémentaire et qui devrait être notre honnêteté professionnelle de n'en parler jamais à l'étourdie ni au hasard. Malgré l'horreur que je ressens pour les enseignes et les affiches, un examen de conscience, une profession de foi, si explicites qu'on les puisse exiger, n'ont rien qui me répugne et j'y acquiescerais volontiers ; mais, je le répète, il ne s'agit dans ce volume que d'Études purement littéraires. Et sur ce chapitre également (il vaut mieux le déclarer tout de suite) je n'entrerai dans aucun détail, soit de procédé, soit de méthode. Il est encore trop tôt, de plus d'une façon, pour se complaire en des dissertations de cette na-

ture. Je ne veux, pour mon compte, que signaler deux ou trois points d'une gravité réelle qui résument, qui caractérisent l'ouvrage, et sur lesquels je désire appeler de nouveau l'attention des lecteurs éclairés.

Les personnes qui ont pu trouver étrange la vivacité avec laquelle, il y a quelques années (1859), à propos des Poésies de M. Leconte de Lisle, je protestais contre les tentatives de Résurrection païenne dans notre littérature, ces personnes, en suivant le mouvement des esprits depuis cette époque (si voisine de nous cependant), auront dû se convaincre que de la forme je concluais non sans raison au fond des idées. Ce qui m'engageait à attacher à des compositions telles que *Niobé*, *Khiron*, *Hélène* une importance particulière, ce n'était pas seulement l'incontestable talent de leur auteur, c'était la secrète tendance que dissimulait à peine ou que même laissait entrevoir aux regards pénétrants une surface majestueusement indifférente. Il ne s'agissait pas là d'un de ces purs et simples pastiches du latin ou du grec, inévitable fruit que porte avec un excès de complaisance et dont se glorifie à tort une éducation prétendue nationale où l'on pousse jusqu'à l'absurde, jusqu'à la servilité l'idolâtrie de l'Antiquité classique ; il ne s'agissait pas non plus d'une de ces emphatiques

et pompeuses niaiseries qui simulent le style, singent la correction, jouent la perfection et conduisent leur homme à l'attristante célébrité, — à la renommée factice des M. de Pongerville, des M. Ponsard, des M. Ingres, ces dieux incarnés de l'ennui officiel. Sans doute, il sera toujours utile de combattre ces demi-docteurs qui ne connaissent ni le monde ancien ni le monde moderne, et qui, par l'hypocrisie bâtarde de leurs productions, ne sont bons qu'à corrompre le goût dont ils se disent les gardiens et dont ils se croient les modèles. Mais, j'y reviens une dernière fois, ce n'était pas de cela qu'il s'agissait; le mal était autre et autrement sérieux. M. Leconte de Lisle creusait plus loin et plus profond; sous prétexte de restitution archaïque, ses efforts n'allaient à rien moins qu'à renouveler l'antique sensation, à reprendre l'antique conception des choses, à remettre en autorité, en vigueur et en fleur le paganisme, longtemps contenu, refoulé, humilié, jamais déraciné ni vaincu; — immortel, je ne sais; permanent et vivace à coup sûr.

En ce qui touche les copistes, les sectateurs *quand même* de l'Antiquité, la question (s'ils étaient sincères) pourrait être élucidée, la difficulté tranchée, promptement et d'un mot. Il suffirait de prendre comme terme fondamental de vérité, de poser en principe qu'il faut plaindre ceux qui méconnaissent

ou ignorent les Anciens et blâmer sévèrement ceux qui les imitent : ainsi se trouverait résolu le problème. La solution est moins facile et moins commode pour nous, gens essentiellement de bonne foi et non de parti pris, quand on vient nous dire avec force, avec éclat, avec déploiement et appareil de logique :

« Ne nous mêlez point, dans votre pensée, aux obséquieux fanatiques d'un Passé immobile et figé nous sommes les partisans et les amants de la Vie, sous toutes ses formes, dans toutes ses manifestations ; l'Antiquité nous attire, nous subjugue, parce qu'en écartant cette froide tradition qui la voile et nous dérobe la séduisante, l'entraînante réalité, nous reconnaissons, nous saluons en elle la proche parente, la fille et aussi l'interprète incomparable, unique de la Nature. Depuis dix-huit siècles, la Vie, la Nature, la Matière ont été abaissées, sacrifiées, proscrites et par le christianisme primitif, et par l'ascétisme du Moyen Age, et par l'austérité de la Réforme, et par le spiritualisme cartésien, et par Bossuet et par Port-Royal, et par la prudence anglaise, et par la réaction religieuse de 1815 ; eh bien ! au nom de la beauté palpable, sensible, visible, au nom des puissances instinctives et naturelles, au nom de la chair (dût votre idéalisme se couvrir la face d'un pan de son manteau), nous revendiquons pour ces énergies vainement

dédaignées, outragées, le droit à l'expression et à la domination dans l'art, la littérature, la science, la politique, l'organisation sociale, et en tenant ce langage, nous sommes d'accord avec les tendances du Présent, nous marchons dans la direction de l'Avenir.

« Car le monde moderne revient à la nature, non par le sentiment comme les contemporains de Jean-Jacques Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre, mais avec une précision scientifique, par la géologie, la botanique, l'anatomie, la chimie, la physiologie. Ce n'est pas notre dix-neuvième siècle qu'on accusera de soupîrer pour une *Iris en l'air*, de s'égarer en des tendresses déclamatoires. Le marteau, la loupe, le scalpel, le creuset : tels sont les engins et instruments qu'il emploie pour examiner, interroger et, en quelque sorte, conquérir l'objet aimé. De comprendre à traduire et à reproduire, il n'y a qu'un pas ; la science est en train de paver les routes sur lesquelles triomphalement passeront les artistes futurs. C'est par là que nous comblerons les lacunes réputées irréparables, que nous établirons un pont sur l'abîme, et qu'enfin, par l'observation et la réhabilitation de la Vie, nous serons le trait d'union nécessaire entre le génie ancien et l'esprit moderne. »

J'espère qu'on ne me reprochera point d'avoir amoindri ou atténué les arguments des vitalistes ac-

tuels. On voit comment M. Leconte de Lisle donne la main à M. Taine, qui lui-même coudoie de très-près M. Gustave Flaubert et le bataillon des romanciers. J'aurais rougi de réduire à de mesquines proportions, d'escamoter une question aussi grave, — et, je n'hésite pas à le déclarer, — selon moi, la plus grave de notre siècle. Ni dans cette Préface, ni dans le cours de mon livre je n'ai songé un seul instant à *tricher*; j'aurais eu d'autant moins de raisons de le faire que jusqu'à un certain point je partage l'opinion et l'ambition des vitalistes. Comme eux, je crois fermement que l'une des plus pures, l'une des plus fécondes gloires de ce temps, sera d'avoir étudié, approfondi, et — sinon découvert, au moins recouvré la nature. Je respecte, j'admire les Lyell, les Darwin, les Charles Robin, les Berthelot, les Pouchet, et je suis tenté, en applaudissant à leurs victoires sur l'obscur et l'inconnu, de m'écrier : *Magnum Jovis incrementum*. On pourra se convaincre, en lisant le présent volume, que, dans la mesure d'une intelligence tournée à la méditation plutôt qu'à la recherche extérieure, ma préoccupation personnelle s'est portée avec une constante sollicitude vers le monde physique, son rôle moral, son influence éducatrice. Moi aussi, à ma manière, tout ignorant que je suis, j'ai, comme dit magnifiquement Maurice de Guérin, essayé de surprendre les secrets de Cybèle endormie.

Maintenant, il est indispensable d'expliquer à quel moment je me sépare des vitalistes et sur quel terrain je refuse de les suivre. Je me sépare d'eux lorsqu'ils veulent généraliser leur procédé et appliquer à la créature raisonnable ce qui ne convient qu'à la création matérielle; je refuse de les suivre, ou à mieux parler de les admettre sur le domaine de la conscience, du libre arbitre, de l'intelligence, parce que ce domaine n'est plus le leur, parce qu'il échappe à leur mode d'investigation, aux combinaisons de leur science, parce qu'il exige, pour être possédé et cultivé, des ressources et des connaissances d'une espèce particulière, rigoureusement appropriées.

Que les diverses branches du savoir humain et par conséquent de l'humaine activité soient solidaires en leur développement, et, au bénéfice universel, concourent mutuellement à se fortifier; rien ne me semble plus évident. J'irai là-dessus aussi loin qu'on voudra; j'estimerai qu'il est également utile à l'homme de connaître la nature et à la nature d'être connue par l'homme : tous deux doivent y gagner. Mais ce que je n'accorderai jamais, ce qui, à mes yeux, est dangereux et absurde, ce qui est le faux du faux, c'est de prétendre que les lois de la végétation, de la circulation ou de la gravitation rendent compte des mystères de notre âme. Soit : vous ne perdrez rien de l'ascension de la sève dans les plantes, du mouve-

ment des astres dans l'espace, vous annoncerez, à jour fixe, que telle étoile va s'allumer au ciel et telle autre s'éteindre; mieux que Réaumur et les Huber, mieux que Wilson et Audubon, vous pénétrerez et décrierez l'incompréhensible existence des insectes, des fourmis, des abeilles, des oiseaux; vous déterminerez les affinités des atomes entre eux, vous hâterez ou retarderez à votre fantaisie leur agrégation, vous présiderez à leurs mariages, vous ferez du diamant; je consens à tout cela : en saurez-vous davantage et pourrez-vous me dire pourquoi Jacques aime Jacqueline, pourquoi Juliette aime Roméo, pourquoi Régulus s'immole à sa patrie, madame Roland à la liberté, Socrate à la vérité, sainte Blandine à son Dieu? Non, certes. — Le monde moral est absolument fermé à vos microscopes et à vos télescopes. Pour y entrer, vous avez pris un mauvais chemin. Votre erreur est capitale; c'est une erreur de méthode.

Résumons et précisons les termes du débat. Placés en face d'une triple énigme, la nature, l'homme et Dieu, — les vitalistes ont eu l'audace naïve d'imposer aux trois parties du problème une solution qui déjà, pour la première de ces parties, n'était qu'à moitié bonne. Ils ont jugé l'intellectuel et le divin avec un *criterium* emprunté à la matière; ils ont mêlé ce qui est distinct, confondu et accouplé ce qui est incompatible. Nous soutenons au contraire, nous autres

libres spiritualistes (et je laisse volontairement de côté la question religieuse, trop vaste et trop compliquée pour cette exposition sommaire), nous soutenons que le monde intérieur a son existence à lui, ses conditions à lui, sa science à lui, et que les forces physiques ne l'expliquent pas plus qu'elles ne le régissent. Nous soutenons que les phénomènes de la conscience n'ont rien de commun avec ceux de la végétation, qu'ils relèvent de l'analyse morale et non de l'analyse chimique, et qu'il y a l'infranchissable, peut-être l'infini entre les servitudes, les fatalités matérielles et les volontés réfléchies du Libre-Arbitre.

Tels sont les principes qui ont dirigé jusqu'à présent et qui, je l'espère, ne cesseront de diriger ma critique. C'est en vertu de cette conviction et sous l'empire de cette pensée que j'ai écrit les articles sur M. Taine, sur M. de Laprade, sur les *Quatre Saisons* de M. Ernest Feydeau, le fragment intitulé : *la Passion dans la nature*, et quelques pages de l'*Esthétique spiritualiste*. Lorsque j'ai rencontré, sous une forme philosophique propre à leur assurer quelque crédit, les théories vitalistes et naturistes, j'ai cru devoir les combattre sans amertume mais sans réticence, remplissant, de mon mieux, la fonction dévolue dans la presse quotidienne aux désintéressés, aux fidèles, aux humbles soldats du sens commun.

Il est cependant une branche de littérature où l'al-

liance (non la confusion) de la vie et du sentiment me paraît une nécessité ; c'est le roman. Aussi n'est-il pas de genre qui exige chez l'appréciateur plus de précaution, de réserve, de discernement, et en même temps plus d'indulgence, de bienveillance, de laisser-aller ; envers lequel il faille se montrer plus équitablement clairvoyant, tout en sachant fermer les yeux et rendre la main à propos. Au moment de réimprimer mes articles sur nos jeunes romanciers contemporains, et après mûre réflexion, je ne crois pas, en définitive, avoir fait trop large la part de la confiance dans l'avenir ou de la sympathie. En aucune manière, je tiens à le déclarer expressément, je n'ai été entraîné, ébloui ni dupe.

J'ai surtout, et autant qu'il était en mon pouvoir, encouragé dans le *jeune roman* actuel ses tendances sincères, ses efforts pour échapper à la double hypocrisie de goût et de mœurs, qui pèse si lourdement, si durement sur l'art et la société. Les plus hardies tentatives m'ont toujours trouvé spectateur attentif et dégagé de prévention ; souvent je me suis institué leur interprète, quelquefois leur défenseur. Et pour laisser ici ma personnalité en dehors, pour confesser avec moi plus d'un de mes confrères, avouons qu'en faveur du but et de l'intention, on est conduit insensiblement à passer par-dessus bien des solécismes, à tolérer bien des grossièretés ; on amnistie un peu lé-

gèrement bien des fautes de détail. On ne se fait pas d'illusions sur la valeur intrinsèque des œuvres; il est à craindre qu'on ne s'en fasse sur le résultat probable, sur le perfectionnement possible des écrivains. Si le roman moderne veut compromettre et perdre pour de longues années la cause de la vérité dans l'art, s'il désire étendre et propager la tache honteuse de notre temps, — je n'y saurais trop insister, l'hypocrisie de goût et de mœurs, il n'a qu'à se jeter résolument dans la voie de l'étrange, du baroque, de l'exceptionnel, du malsain, de l'ignoble. C'est son affaire. Quant à la critique, il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup espéré.

Cette pauvre critique ! elle semble si parfaitement inutile, on la regarde de si haut, on la traite avec tant de dédain dès que, d'une plume ingénue et timide, elle ose manifester le vœu de ne point servir uniquement de trompette à la vanité malade, de complice à la sauvagerie des orgueils littéraires, de pâtre (je l'ai déjà dit ailleurs) à la gloutonnerie des amours-propres ! Dans les *Jeudis de madame Charbonneau*, M. de Pontmartin a eu le tort de raconter crûment et à un point de vue exclusivement personnel, les misères de notre métier; nous aurions également tort, nous les modérés et les consciencieux, de paraître ignorer ces misères ou de les couvrir de notre silence : ce serait presque les accepter.

Disons-le une fois pour toutes, au passage et puisque l'occasion s'en présente, les critiques ne sont ni si dupes ni si bêtes qu'on se le figure. Nous sommes accoutumés à distinguer l'auteur *avant l'article* de l'auteur *après l'article*, et le salut insinuant ne nous touche pas plus que ne nous blesse la roideur arrogante. Sauf les braves, loyaux et chers cœurs de nos amis dont nous sommes sûrs, sauf à l'égard de nos bonnes, belles et illustres relations dont nous sommes fiers, nous croyons peu aux aimables sourires, médiocrement aux poignées de main, pas du tout aux embrassades. Nos tiroirs sont remplis de lettres qui nous ont enseigné la sagesse, et qui, si nous étions tentés d'oublier, nous rafraîchiraient la mémoire. Lettres flatteuses ou lettres d'injures, billets aigre-doux ou sournoisement complimenteurs, menaces anonymes, protestations de dévouement; tout cela depuis l'intimidateur qui vous demande d'un ton de matamore : « Quand parlerez-vous de mon livre?..... » jusqu'au *bas bleu* dépité qui vous appelle « critique bilieux et vertueux, » tout cela (religieusement gardé) continue de défiler au jour le jour, et va s'entasser dans les cartons verts, portant avec soi sa leçon, — dédaigné, mais, je le répète, non oublié.

Le moyen de cueillir les roses du métier et de n'en point sentir les épines? je le sais; mais, plutôt que d'en user, j'aimerais mieux cent fois briser ma plume.

Ce moyen, le voici : on observe quelles sont autour de vous la passion régnante, la folie adoptée, l'épidémie en vogue, l'erreur pernicieuse et productive ; cette passion régnante on la caresse, cette folie on l'adule, cette épidémie on l'exagère, cette erreur on s'y précipite, et l'on y pêche à pleines mains comme dans une eau trouble ; et les habiles de vous adresser une grimace approbative, et les badauds de vous acclamer, et les ovations d'aller leur train.

Eh bien, non ! c'est payer plus qu'elle ne vaut une réputation éphémère, on ne doit être le critique ni d'une coterie, ni d'une faction, ni d'une secte, ni d'un parti. Si vous n'aimez pas au delà de tout, c'est-à-dire jusqu'à leur tout sacrifier, le bon style, le bon goût, le bon sens, si vous mettez quelque chose (vos complaisances ou vos rancunes, par exemple) au-dessus de la raison, de la sincérité *quand même*, de la sainte Justice, quittez nos rangs, vous n'avez pas la vocation, vous n'êtes point critique. Le critique se marie avec la vérité comme le doge de Venise se mariait avec la mer ; s'il a jeté son anneau, qu'il ne songe plus à le reprendre. Chercher le vrai, le proclamer hautement, démasquer le mensonge, dissiper l'illusion, se tenir avec un même sentiment d'horreur à une égale distance des excès et des extrêmes, demeurer inébranlable dans le *juste milieu*, en s'appuyant sur le concours des consciences pures, des cœurs droits et des saines

intelligences, c'est là le propre et le comble de la dignité intérieure, c'est, à parler strictement, la fonction, ou, — à s'expliquer plus modestement, — l'idéal du critique. La popularité viendra si elle veut, elle est comme l'amour, elle ne se mérite ni ne se commande; il importe d'abord d'obtenir, de conquérir l'estime, — l'inaliénable trésor, le légitime partage des hommes honnêtes. Si je nourrissais quelque secrète pensée d'ambition littéraire, je la calmerais avec ce mot de l'Évangile : « Le reste vous sera donné par surcroît. » — Et puis, n'en déplaise à la violence et à la ruse, le monde, en fin de compte, est aux désintéressés et aux patients.

Je ne saurais mieux terminer cette Préface qu'en remerciant les lecteurs de l'*Opinion nationale* du concours sympathique, de l'attention bienveillante qu'ils n'ont cessé de m'accorder depuis trois ans. Je ne serais pas moins heureux d'acquitter ma dette envers l'éminent écrivain qui dirige ce journal. Je dois une reconnaissance particulière à M. Adolphe Guérault, non-seulement pour m'avoir facilité par son affectueuse courtoisie un travail souvent pénible, mais encore pour m'avoir toujours laissé pleinement libre dans l'expression de mes idées et de mes jugements. En lui rendant ce témoignage, je ne suis que rigoureuse-

ment véridique, et j'accomplis le plus simple, le plus agréable des devoirs en l'assurant de ma gratitude. Cette impartialité tolérante n'appartient qu'aux esprits larges et calmes.

Sèvres, 27 octobre 1862.

CRITIQUE

MILITANTE

ÉTUDES

DE

PHILOSOPHIE LITTÉRAIRE

LA FONTAINE¹

I

Une doctrine se présente : elle a les apparences et par conséquent les séductions de la nouveauté ; des écrivains distingués se font ses promoteurs et ses interprètes ; d'habiles gens la soutiennent et de jeunes esprits l'acceptent avec enthousiasme. Elle se propage et s'accrédite rapidement. De quels titres se recommande-t-elle en réalité et sur quoi repose cette faveur qui l'accueille ? — un certain air de défi et de générosité altière, l'audace de la désinvolture, la verve et l'éclat dans la forme, un aplomb imperturbable, beaucoup de complaisants, quelques sots ennemis, voilà ce que je trouve à première analyse, et c'est vraiment trop peu. Aujourd'hui, cependant, il n'en faut pas davan-

¹ *La Fontaine et ses Fables*, par M. H. Taine.

tage pour établir et répandre, même dans le public lettré, la fortune du plus aventureux système. Jetez sur les vieilles erreurs de Condillac ou sur les récentes témérités de Hegel un vernis de hardiesse, d'imprévu, de talent, et l'on saluera en vous, au moins pendant quelques années, l'heureux créateur d'une philosophie à la mode.

Ce n'est, sachons-le bien, qu'un succès purement relatif. Les intelligences droites et mûres, suffisamment cultivées, qui composent dans le monde moral une sorte de bourgeoisie tranquillement assise ou fièrement appuyée sur des principes dus à son labeur personnel et à la tradition, ne se laissent ni éblouir ni égarer par ces éclairs fugitifs qui ont la prétention d'être des flambeaux. Elles conservent inviolé le trésor du sens commun. Lorsque la vogue des nouvelles théories commence à diminuer et que du sublime on revient au raisonnable, les bons esprits recouvrent leur autorité un instant méconnue; on s'aperçoit que les dégâts sont moins considérables qu'on ne l'avait cru, et que l'on a pris les colères d'un ruisseau pour les emportements d'un fleuve.

Mais la tâche du prêtre, du moraliste, du médecin, du critique, serait assurément trop agréable et trop facile; si l'on ne rencontrait dans la société que des consciences pures, des corps vigoureux et des cerveaux bien faits. Il n'en est malheureusement pas ainsi. Pour une minorité saine et solide, à l'abri des versatilités intellectuelles, combien d'hommes sont exposés, sont

livrés presque sans défense aux élucubrations confuses et troublantes qui naissent le matin et meurent avant le soir ! Chacun de nous peut compter et apprécier, dans le cercle de ses relations, les convictions réellement inexpugnables, celles qui résisteraient à un coup de main et supporteraient un siège en règle. Elles sont peu nombreuses, avouons-le franchement. Ce qui forme la majorité et fournit à nos hasardeux, à nos tranchants docteurs une clientèle, incessamment renouvelée, c'est le tourbillon bizarre, la foule incohérente de ceux qui ne cherchent que le côté paradoxal des choses, et de ceux, au contraire, qui d'un cœur vierge et innocentement, aspirent à la pleine vérité. On exerce une action immense et qui mérite d'être contrôlée, lorsqu'on s'adresse à la fois aux fatigués et aux débutants, aux blasés et aux naïfs.

Au milieu de cette masse indécise, changeante et molle, les livres de M. Taine venant à se produire avec leur ton bref, leur allure cassante et leur assortiment de solutions immédiates, firent une large trouée, conquièrent leur place, s'imposèrent. On fut étonné dans le désarroi contemporain, parmi nos incertitudes et nos fluctuations, de voir quelqu'un marcher droit devant soi, en vertu de sa seule pensée; on en fut charmé aussitôt qu'on vit clairement que cette nouvelle philosophie, loin de nous ramener aux routes battues et de tout temps pratiquées, s'attachait, par un détour ingénieux, à élargir l'ornière où nous nous débattions et à la transformer en un chemin. On ne se

rendait aucun compte du fond des idées ; mais, grâce à la finesse et à l'humeur malicieuse particulières au pays de France, on sentait, on devinait que cette manière de présenter ou plutôt de retourner les questions était en contradiction absolue avec l'enseignement des professeurs officiels, et qu'en y applaudissant on faisait pièce à celui-ci, on donnait une chiquenaude à celui-là.

Les Philosophes français au dix-neuvième siècle, qui ont inauguré dans la haute littérature ce genre fâcheux et très-peu louable qu'on pourrait appeler la gouaillerie philosophique, ont mieux servi la réputation de M. Taine que ne l'auraient fait dix volumes sérieux. On a parcouru légèrement, on a feuilleté d'un doigt distrait les pages doctrinales, les passages capitaux du livre, tandis que l'on s'est arrêté avec délices aux portraits satiriques, disons le vrai mot, aux caricatures de Royer-Collard, de Maine de Biran, de Jouffroy, de M. Cousin.

Quelques censeurs maussades ont manifesté une surprise douloureuse, en voyant dans la patrie de Descartes et de Malebranche cet accent railleur appliqué aux plus graves problèmes ; mais les plaisants et les désœuvrés, ravis de cette philosophie en épigrammes, n'ont constaté dans cet ouvrage qu'un défaut, et encore il est réparable, c'est le manque de couplets. Il appartient à M. Taine de faire disparaître le plus promptement possible ce reste d'incompatibilité entre la métaphysique et le vaudeville, entre le Caveau et le cap Sunium. Ce serait original et courageux à lui de

réconcilier Platon et Collé, et de montrer qu'on sait joindre aux lauriers de Spinoza quelques-unes des herbes folles qui décorent le front de M. Clairville.

Parlons sérieusement. Aussi bien je prends fort au sérieux M. Taine et son influence. Il a de la force dans l'esprit, une profonde honnêteté d'intention, un talent d'expression très-remarquable; il raisonne serré (pourvu qu'on lui accorde le point de départ); ses vues sont souvent élevées, ses démonstrations toujours consciencieuses. Enfin, parmi les penseurs contemporains, il partage avec MM. Renan et Proudhon la tâche ou, si l'on veut, le privilège d'interpréter, de formuler aux âmes inquiètes certaines tendances qu'elles entretiennent vaguement, et que, mieux instruites, elles manifesteraient volontiers. Il a rencontré le courant plutôt qu'il ne l'a créé; mais en quoi cela nous importe-t-il, quant au résultat? Celui qui désire connaître ce courant et savoir où il nous entraîne, doit l'étudier dans les productions qu'il favorise et où il se reflète. Sans doute une analyse détaillée des œuvres de M. Taine, une rigoureuse réfutation de ses doctrines ne sauraient entrer dans le cadre étroit d'un feuilleton, et il ne s'agit ici que d'une esquisse partielle. D'ailleurs des hommes distingués se sont chargés de ce soin. M. Edmond Scherer, dans ses *Mélanges de critique religieuse*, M. Caro, dans de judicieux articles, ont disputé le terrain pied à pied, et rivalisé de finesse non moins que de dialectique avec leur jeune et brillant adversaire.

Mon but est moins vaste, plus précis, et je puis en

deux mots l'énoncer. M. Taine a fréquemment appliqué à la littérature ses conceptions impérieuses et ses parti-pris. Il a transporté dans la critique purement littéraire sa manière d'expliquer les hommes et les choses, qui n'est, après tout, que sa manière de les comprendre. Là, je ne crains pas de le dire, il s'est souvent et lourdement trompé. Ses articles sur Balzac resteront comme un modèle d'exagération, comme un type parfait de l'erreur savante, dogmatique et se souariant à elle-même. Les personnes compétentes n'ont pu se défendre d'un mouvement d'impatience et de mauvaise humeur en lisant son travail sur Carlyle. L'affectation de roideur dans la pensée, le besoin d'incarcérer les gens dans son système et de les y accommoder bon gré mal gré, une parole pressée, haletante, torrentueuse quand cela n'est nullement nécessaire et quelquefois va jusqu'à nuire, une logique à outrance et à indiscretion, tels sont les défauts qui pour moi enlèvent aux jugements de M. Taine une partie de leur autorité. Il lui manque la mesure, la sûreté, le *ne quid nimis*, et cette qualité suprême, — la plus honorable, la plus rare de toutes dans la vie, la plus précieuse en critique, — le juste milieu.

Aussi s'est-il toujours de préférence adressé, et en quelque sorte attaqué aux violents, aux exceptionnels, aux démesurés, aux excessifs. Quel feu, quelle ardeur ! quelle fougue de pinceau ! quelle complaisance ! quelle complicité ! Balzac, Carlyle, Saint-Simon, ces figures puissantes, étranges, informes, encore mal dé-

brouillées du chaos d'où elles sortent, mal essuyées du limon qui servit à les pétrir, ont tenté la pénétration, séduit la sympathie de M. Taine. Eh bien ! sa main, plus fiévreuse que véritablement robuste, a trouvé moyen de mettre en relief, d'accuser davantage les disparates et les désaccords, et de faire grimacer, en les grossissant, des physionomies déjà convulsives. On imagine sans peine combien doivent être choquants et d'un effet désagréable les inconvénients de ce procédé, lorsqu'il s'agit de personnages calmes, ordonnés, assis, *posés* dans la société et dans l'art.

Il n'est donc pas surprenant que dans les portraits de Racine et de madame de Lafayette, soigneusement tâtonnés cependant, et caressés longuement, avec une patiente coquetterie, le peintre, malgré son effort pour s'observer, malgré son désir évident d'être contenu, ait aussi complètement échoué que possible. Il est arrivé à la convenance par le travail et la volonté, il n'a pu s'élever ni atteindre à la douce harmonie, à l'irréprochable noblesse. C'est une erreur où nous autres, fils légitimes de 89 et justement fiers de nos quartiers de bourgeoisie, nous tombons à chaque instant. Nous croyons que le faubourg Saint-Honoré représente à faire illusion le ton exquis de l'ancienne cour ; nous confondons le Jockey-Club avec l'Œil-de-Bœuf, et dans l'histoire comme dans le roman, nous mettons souvent un gentleman à la place d'un gentilhomme.

Si les conséquences d'un système sont erronées, si

elles portent à faux, il est difficile d'admettre que le système soit bon. Le rôle de la critique littéraire se réduit, en ce moment et à cet égard, à constater dans le domaine qui lui est propre l'action de ce système, et à vérifier par le détail le plus ou moins de justesse des applications. La curieuse Étude sur *La Fontaine et ses Fables* me fournit une occasion excellente d'exercer vis-à-vis de M. Taine et de ses doctrines cette vérification minutieuse. Le suivant à l'œuvre, nous serons édifiés sur la valeur de sa méthode, et nous pourrons, en connaissance de cause, l'adopter comme efficace ou la rejeter comme stérilisante. C'est là mon but, c'est du moins ce que je veux essayer de faire. Jusqu'à présent j'ai insisté sur deux points d'une grande importance, mais que l'on peut toutefois regarder comme extérieurs : l'ascendant de M. Taine sur les jeunes intelligences et le degré auquel sa théorie s'accorde avec la disposition générale des esprits; l'absence de mesure, de juste milieu, et nécessairement d'autorité dans sa critique. La lenteur et les précautions de cette marche en garantissent la loyauté. J'ai voulu donner l'éveil à mes lecteurs et les prémunir : on touche plus sûrement à l'intime et à l'essentiel d'un sujet, lorsqu'on en a dégagé les abords.

Ce qui devait attirer M. Taine vers l'immortel Bonhomme, c'est qu'à sa manière celui-ci était un *excessif*. Cette assertion surprendra, je le sais, non-seulement ceux qui sont accoutumés à ne voir dans ses Fables qu'un texte digne d'être confié à la mémoire des mar-

mots, mais aussi ceux qu'une éducation classique, sévère et un peu étroite, prédispose à y trouver une parfaite harmonie. Ce n'est cependant point une assertion téméraire. Il est évident, je le confesse, que si l'on considère dans les Fables l'œuvre d'art en elle-même, et si l'on s'arrête à examiner successivement dans chacun de ces petits mondes la composition, le mouvement, l'expression, on n'éprouvera aucune difficulté à y reconnaître cette harmonie intérieure qui constitue les chefs-d'œuvre. J'irai plus loin et je déclarerai sans la moindre hésitation que, dans l'ensemble même, au-dessus de l'infinie variété des langages, des inspirations et des êtres, domine et règne, — vague mais néanmoins très-sensible, — une incontestable unité.

Cela est vrai, mais n'infirme en rien ma pensée. Ce qui manque dans les Fables, ce n'est pas la symétrie rationnelle, c'est l'équilibre moral. La Fontaine s'y montre excessif en ce sens qu'il accorde tout à un élément et supprime entièrement l'autre; il fait à la fixation de la Vie une part magnifique; de la conscience et de l'esprit il ne tient nullement compte. Relisez les Fables à ce point de vue, et vous serez frappé de la vérité de ce que j'avance. Vous y trouverez l'animation, le bruissement, le fourmillement de la Vie. Tout a son droit de cité, sa faculté d'existence, sa grâce spéciale, sa beauté propre dans cet univers en raccourci. La lumière brille, l'air est embaumé; et, dans la campagne qui gaiement s'éveille, animaux et plantes sont en fête. Autour de la

riche floraison des jardins court la verte ceinture de haie vive. Caquetage des poules, chant des coqs, aboiements des chiens, propos gaillards des paysans qui s'en vont au marché et s'accostent sur la grande route, les Fables de La Fontaine contiennent et conservent comme sous un verre du plus pur cristal ce fragment de l'éternel poème, et, si j'ose m'exprimer ainsi, ce morceau de l'immense nature.

Son livre est un miroir, une admirable glace où les plus charmants objets, où les plus aimables créatures déposent et laissent leur image pour notre agrément particulier. Rien de mieux, mais, convenons-en, un miroir n'est pas moral. Il est à la merci de ce qu'on lui présente, et pour blessante que soit la figure à reproduire, il ne se ternit ni ne rougit. Un miroir est passif, impersonnel, impartial, résigné; il est enfin le contraire de ce que doit être un homme. Or La Fontaine artiste n'est, je le répète et n'y saurais trop insister, qu'un miroir de premier ordre où tout se reflète, — tout, excepté le ciel. Pourquoi? je le dirai plus tard.

La Fontaine, c'est Shakspeare en petit; le Shakspeare des animaux et des plantes : il a l'indifférence narquoise comme l'autre l'a superbe; celui-ci regarde Janot Lapin ou Rominagrobis comme celui-là contemple Othello, Macbeth, Ophélia, Imogène, et dernier trait qui les rassemble et les appareille presque, le fabuliste est en dehors de sa fable comme le dramatisse est au-dessus de son drame. Sans doute il y a bien

de la force dans ces conditions ; il y a aussi bien de la faiblesse, et même, la force acquise ainsi, on la paye toujours cher. Entre le Bonhomme et la nature, un pacte a été conclu, signé, scellé ; elle s'est donnée à lui, mais il s'est donné à elle. Il a reçu la baguette d'or, mais il a livré en échange sa conscience, son libre arbitre, et la partie céleste de sa raison. Les signataires de pacte finissent invariablement mal, et quand le diable nous fait la faveur de ne pas nous emporter, il se dédommage en nous ravissant le meilleur de notre âme. A son début dans l'action sociale et dans l'art, La Fontaine (il était si distrait !) perdit sa moralité ; il ne l'a jamais retrouvée.

Je sais qu'on ne la cherchera point dans les Contes ; on aurait également tort de vouloir la découvrir dans les Fables. Elles ne sont ni dangereuses, ni corruptrices ; je n'y ai pour mon compte reconnu aucun venin d'une malignité souveraine, et l'on peut comme par le passé les inscrire au programme du baccalauréat ès lettres. Elles ne portent pas dans leurs flancs le moindre révolutionnaire, le plus mince partageux, le plus léger Caius Gracchus. Elles n'ont que l'inconvénient d'être aussi vivantes, aussi implacablement instructives, et (il faut décidément en revenir à ce mot) aussi indifférentes que la nature. C'est de la haute moralité négligée ou ignorée par le poète que je parle et que je m'inquiète. Elle a d'autant plus d'importance qu'elle vient de l'autre, de la moralité quotidienne, et qu'elle en est à la fois l'excitatrice et la garantie. C'est là-

dessus que je désirerais connaître l'avis motivé, le jugement de M. Taine.

En effet, quel travail sérieux sur une œuvre d'art ne se divise nécessairement en deux parties : une analyse et un jugement ? L'analyse par laquelle on pénètre le sens intime de l'œuvre, on s'assimile le procédé et en quelque sorte l'intelligence de l'écrivain ; le jugement qui prononce d'une manière réfléchie et définitive sur la valeur, la portée et la vertu du livre, de la statue ou du tableau. Que de problèmes naissent pour nous de ce rapide coup d'œil jeté sur les Fables, que d'intéressantes questions surgissent devant notre esprit et le sollicitent, et par conséquent que de bienfaits intellectuels et moraux à retirer de la solution de ces problèmes, de l'éclaircissement de ces questions ! Énumérons-les et tâchons de les réduire pour notre usage en un bref résumé.

D'où vient la perfection relative des Fables de La Fontaine, et pourquoi cette perfection n'est-elle point absolue ? — Cela ne tient-il pas au manque de moralité ? — Dans quel sens doit-on préciser cette expression, et au nom de quel principe est-il permis de lui attribuer l'accent et l'autorité d'un reproche ? — En somme La Fontaine a-t-il eu tort ou raison d'agir comme il l'a fait, et se trouve-t-il d'accord par le résultat final, c'est-à-dire par l'efficacité permanente, avec la conscience et la raison de notre temps ?

Un livre sur La Fontaine, un volume de 350 pages, composé par un homme de talent, a été certainement

écrit à notre intention et pour résoudre ces difficultés. Interrogeons M. Taine avec confiance. Il a, nous sommes en droit de l'espérer, de bonnes et solides réponses au service de notre curiosité légitime. Et puis, grâce à notre obstination patiente, nous avons insensiblement resserré le champ de la discussion et occupé les issues. N'a-t-il point toujours fallu garrotter Protée pour lui arracher ses oracles? — Notre route, je l'avoue, a été un peu longue et détournée, mais le prix à recueillir vaut la fatigue du trajet, et nous n'avons rien perdu pour attendre.

II

La simplicité, au dix-neuvième siècle et avec notre culture intérieure, notre érudition, notre richesse de sentiment, nos acquisitions variées, nous est fort difficile. Cela pourrait s'entendre en bien des sens et serait aussi vrai de l'expression que de la pensée, mais il convient ici de ne s'attacher qu'au fond; et, puisque nous examinons le travail d'un critique, de restreindre cette remarque et de ne l'appliquer qu'à la simplicité des vues. En dépit de nos efforts, nous ne pouvons considérer d'un œil simple les individus ou les objets soumis à notre appréciation; et pour peu qu'ils soient situés à distance, qu'ils reculent et s'effacent légèrement dans le passé, le regard que nous jetons sur eux est d'une complexité inévitable. Nous les abordons avec ce que notre âme a gagné depuis leur époque et les

jugeons en vertu de notre progrès. On s'élève ainsi à une critique qui peut avoir ses dangers, donner dans la vision, dans la chimère, rester purement conjecturale, et dont, cependant, la hardiesse passionnée est conforme à nos besoins intellectuels, au labeur incessant de notre esprit; on fait de la critique, non pas à côté mais *au-dessus*.

Il est des cas néanmoins où, loin d'ajouter la moindre chose, de rien prêter à l'auteur que l'on étudie, on adapte soigneusement, on ajuste avec habileté le commentaire sur le texte. C'est lorsque cet auteur nous suffit, nous satisfait, et qu'il est tellement selon nous un modèle, que nous ne saurions, sans une sorte d'impiété, lui demander davantage. La critique, en cette occurrence, ne cherche point à dominer ni à se montrer révélatrice; son unique souci est de correspondre exactement à l'œuvre qu'elle interprète. Elle la suit, s'y dévoue, s'y inféode et l'embrasse amoureusement comme une draperie complice entoure des formes élégantes, les presse à dessein d'un pli gracieux, et, en les voilant, les accuse.

Cette explication était indispensable pour qu'il me fût permis de féliciter M. Taine sur le procédé sévère employé dans son dernier ouvrage. Jusqu'ici l'audace et l'âpreté de ses conceptions transformaient, malgré lui peut-être, et refrappaient au cachet de son intelligence, la matière à laquelle il s'appliquait. Il prouvait peu, affirmait beaucoup, et ce qui venait à lui manquer, il n'hésitait pas à le créer de toutes pièces. Dans le *La*

Fontaine il s'est astreint à une marche différente, et aussi bien que son talent le public s'en trouve à merveille. Adroit à s'orienter parmi les innombrables détours, les sentiers perdus, les chemins fuyants de ce monde des Fables si riant, si touffu, mais où il serait impossible de découvrir une seule grande route, sinon battue, au moins frayée, le philosophe a mis de l'ordre, et même un ordre assez rigoureux, en un sujet qui semblait n'en comporter guère; il a contrôlé, au nom de la vérité humaine, les types inventés par la fantaisie profonde du fabuliste, et, comme il voulait attribuer à cet examen la valeur d'une épreuve scientifique autant que l'intérêt d'un jeu littéraire, le penseur consciencieux a fait appel à l'écrivain distingué. Reprenant dans ses plus infimes, dans ses plus imperceptibles manifestations chacun de ces types, lui donnant de la consistance, le serrant, le reformant, le *massant*, M. Taine est parvenu à un résultat qui nous étonne et qui atteste également l'ardeur patiente de sa volonté, la brillante docilité de sa plume.

Avec quinze ou vingt vers glanés ça et là, avec un hémistiche, avec un mot, il a deviné, reconstruit des caractères et des existences. Les animaux qui figurent chez La Fontaine ne sont pas, je le sais, des animaux ordinaires; ils parlent assurément mieux, ont plus de malice et méritent plus d'exciter l'attention que le commun des mortels; ce qui leur faisait défaut, ce que, ne le possédant point, ils ne pouvaient nous communiquer, c'était cette conscience de soi-même qui ne

s'obtient qu'au moyen de l'unité absolue. On les savait par bribes, on les goûtait par fragments, on ne les voyait jamais tout entiers. Aujourd'hui le lion, le chat, le renard, l'ours, la haute et vivante société des Fables, les acteurs et non les marionnettes de la *Comédie Gauloise*, n'ont plus à regretter cette imperfection : de leurs membres rapportés et remis en place *au juger*, M. Taine leur a reconstitué en naturaliste ou plutôt en *naturaliste* scrupuleux une individualité assez solide. Aussi, on dira de lui désormais (dût s'en offenser sa modestie !) qu'il a été le George Cuvier de ces bêtes immortelles.

L'ouvrage reçoit de cette précision dans le détail et de cette chaleur d'accent un agrément continu, une animation sympathique. Ce sont des qualités aimables auxquelles ne nous a pas accoutumés l'auteur du *Tive-Live*, et que nous voudrions lui voir conserver, puisque, dès qu'il l'a sérieusement essayé, il a su y atteindre. Je suis loin de prétendre que dans ce remaniement complet, dans cette nouvelle et doctrinale classification (si ingénieuse soit-elle), des animaux, des hommes et des dieux, l'œuvre de La Fontaine n'ait subi aucune altération grave, qu'elle n'ait en rien souffert. Ce serait une louange exagérée et contraire au bon sens; et s'il devait s'y mêler une pointe d'ironie, ce serait alors une puérile exigence. Le volume de M. Taine est aux Fables ce qu'un herbier est à un jardin. Si vous demandez aux plantes maintenant des-séchées que renferme l'herbier, la couleur, la grâce, le parfum des fleurs qui égayaient et ornaient les plates-

bandes, vous exprimerez un désir insensé, et comme tout souhait déraisonnable, le vôtre sera puni par une déception. De la nature attendez la joie, la sérénité, la santé du corps et de l'âme; de la collection formée par les soins du botaniste, ne sollicitez que les enseignements, les bénéfices de la science. Si vous voulez jouir des choses, gardez-vous d'en intervertir l'ordre; respectez-le, au contraire, religieusement.

Ainsi, en stricte justice, au lieu de reprocher à M. Taine ce qu'il peut y avoir d'apprêté, de concerté dans la composition de cet ouvrage; au lieu de blâmer la minutie anguleuse et l'éclat métallique du style, il vaut mieux reconnaître, célébrer franchement le mérite de la difficulté affrontée de propos délibéré, vaincue dans la limite du possible. Des pages ingénieuses, subtilement délicates, solidement instructives, quelques-unes éloquentes, couvrent les lacunes du talent et les vices du système, les font oublier, parfois en dédommagent. J'ai dit *couvrent* et non *rachètent* : on sent la différence. Le plus ou moins d'habileté apportée à l'exécution d'une œuvre, et le bonheur plus ou moins grand qui couronne cette habileté, ne sauraient nullement dissimuler ou atténuer les déviations, les erreurs de la pensée dominante.

Je loue avec plaisir et sans embarras la forme souvent remarquable de l'*Étude sur La Fontaine*, parce que j'ai dès l'abord posé mes réserves quant au fond; mais la satisfaction que me cause la probité littéraire de ce travail ne va pas jusqu'à m'en dérober l'arrière-

pensée philosophique en ce qu'elle a de dangereux. Tout en admirant la fidélité du commentaire, j'y vois un indice de plus des inconvénients et des périls que recèle le texte si complaisamment paraphrasé.

N'est-il pas évident en effet que si un esprit hardi et impérieux comme celui de M. Taine consent à s'incliner en apparence devant une lettre morte, à y chercher sa Bible, sa loi et ses prophètes, c'est que préalablement il a eu l'intime délectation d'apercevoir ses idées, sa doctrine, de se retrouver lui-même dans l'auteur qu'il interprète? Si l'on veut bien se reporter à la distinction que nous avons cru devoir établir au commencement de cet article, on saisira aisément les raisons qui ont déterminé le jeune écrivain à délaissier la critique *au-dessus* pour se cantonner, cette fois, dans la critique *correspondante*. Les Fables de La Fontaine lui fournissaient une preuve éclatante à l'appui de sa théorie : il s'en est emparé, c'était son droit ; il les a développées et dévoilées, c'était son devoir.

Il ne pouvait souffrir que cette magnifique occasion, fortune inespérée, glissât entre ses mains, et ne parût que pour s'évanouir inutilement. J'entre assez complètement dans ces pressants motifs pour assurer sans crainte que si La Fontaine n'existait pas, M. Taine aurait dû l'inventer, tant il en a su tirer un parti avantageux. Nous y gagnons, il est vrai, une exposition pleine de clarté, car la glose du philosophe s'applique aussi exactement à l'œuvre du poète, que celle-ci s'ap-

propre elle-même à la nature. Les Fables contiennent et expriment la Vie avec une intensité que, dans cette mesure, on n'a jamais égalée : M. Taine est au comble de la joie, il est ravi et prodigue les applaudissements, il ne lui en faut pas plus. Il tient l'idéal de la sensation (s'il est permis d'associer ces deux mots) ! et, se croyant arrivé au but, refuse de faire un seul pas en avant. C'est ici que notre dissentiment éclate.

Nous sommes insatiable et nous n'avons garde de nous contenter à si bon marché. Il nous est impossible d'accepter comme répondant à l'infini de notre désir une manifestation, aussi complète qu'on le voudra, de l'accidentel et du fini. Ce qui fait aux yeux de M. Taine la perfection absolue des Fables constitue aux nôtres, non certes leur infériorité, mais au moins leur perfection relative. Ne s'agit-il que d'une reproduction animée, gracieuse et parfaitement vraie de la matière ? L'ambition de l'artiste doit-elle se réduire à représenter servilement le côté sensuel ou même sensible des choses, à fixer l'épanouissement périssable, le rayonnement passager de la force ? S'il en était ainsi, M. Taine aurait pleinement raison, et il ne nous resterait qu'à nous renfermer dans un modeste silence ; mais à la révolte de l'intime honnêteté qui proteste contre ces assertions vient s'ajouter, avec une autorité incontestable, l'expérience de chaque jour. Pour découvrir ce que La Fontaine laisse à regretter, et aussi afin de démontrer à son commentateur que tout n'est pas pour le mieux dans le plus charmant des sensua-

listes, nous pourrions épargner les efforts et les déclamations ; il nous suffira de descendre au fond de notre conscience, et d'y étudier à la fois dans son action immédiate, dans son efficacité permanente, l'œuvre compliquée et multiple qui aujourd'hui se trouve mise en question.

Les Fables de la Fontaine réjouissent, elles n'élèvent ni ne purifient. Elles s'adressent à l'esprit, non à l'âme. Elles portent et répandent une certaine joie fine, exquise, attique, la fleur de l'épicurisme ; elles ne contiennent point, ne sauraient verser le breuvage délicieux et inspirateur de la joie céleste. Voilà le mot véritable et qu'il faut avoir le courage de prononcer. Dans la nature, telle qu'elle s'est offerte à l'observation de La Fontaine, telle qu'il a réussi à la peindre, il n'y a rien de *céleste*. Il a sa campagne à lui, sa flore, ses animaux, ses villageois, il n'a pas de ciel et incidemment il n'a point de paysage¹. Faute d'une lumière supé-

¹ Ce sentiment m'a été confirmé et, en quelque sorte, garanti vrai par le témoignage de personnes qui d'instinct le partageaient et l'interprétaient comme moi. Voici ce que m'écrivait à ce sujet, dans l'effusion libre de l'intimité, un esprit pénétrant et sincère, M. Charles Morard :

« Cela m'a rappelé avec vivacité certaines impressions de mon enfance, que j'éprouvais en regardant des gravures jointes au texte des Fables dans de vieilles éditions. Ces gravures étaient nettes, fines, précises, agréables au premier regard, mais elles n'avaient pas de *ciel*, comme vous le dites des Fables elles-mêmes. Elles étaient sans horizon et sans air. Bientôt, moi enfant, je ne respirais plus en les regardant ; j'étais

rieure, il ne nous a donné que le *fouillis* de la nature, comme dans un autre ordre d'idées, et aussi, faute de ce même rayon d'en haut, le plus profond des moralistes, Montaigne, ne nous a légué que le *fouillis* de l'âme humaine.

Ce qui étonne, lorsqu'on examine les Fables d'assez près, c'est que chaque objet pris en soi est fortement éclairé, et que cependant l'ensemble ne paraît jamais lumineux. Ce ne sont que parcelles de jour et vives échappées. Au-dessus de cette foule qui s'agite parmi des lueurs aussi incertaines que brillantes, on ne sent pas l'égale, rassurante et uniforme clarté de la belle voûte bleue. Nous sommes loin des adorables peintures de Ruysdaël, où la terre, si désolée qu'elle soit, répond par un mélancolique sourire à la simple éclaircie des nuages. Dans les Fables, l'absence d'une vaste et imposante lumière ne laisse subsister que des foyers partiels, altère la sérénité, détruit l'harmonie générale. Mais, dira-t-on, pourquoi La Fontaine, ce merveilleux miroir, n'a-t-il pas reproduit le ciel ? — Parce qu'il n'en avait point l'image dans son âme. On ne voit clairement au dehors que ce qu'on a d'abord, par une intuition mystérieuse, fermement regardé au plus

comme dans le vide, et j'avais mal. Il me semblait que j'avais sous les yeux des spécimens d'un monde inconnu, curieux, où j'aurais voulu passer, mais où je n'aurais pas voulu vivre. Ces impressions, plus tard, la lecture des Fables me les reproduisait, et sans en faire la critique, sans chercher les raisons, j'abandonnai le livre..... »

secret du monde intérieur. L'univers s'illumine à la flamme de l'œil humain.

On a beaucoup répété dans ces derniers temps, et M. Taine partage cette opinion, que, bien avant Jean-Jacques Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre et George Sand, La Fontaine avait découvert la nature. On s'est, je crois, trompé, et j'indiquerai d'un mot la portée de l'erreur en renversant l'affirmation : nous avons découvert la nature dans les Fables, et nous l'y avons admirée ; voilà la vérité stricte. La Fontaine avait eu la sensation, nous avons eu la conscience. La ligne de démarcation est presque invisible, elle est néanmoins infranchissable.

La Fontaine a vu et goûté les champs, les bois et les jardins ; il les a vus et goûtés en égoïste ; sa jouissance a été raffinée, discrète, purement personnelle ; nul autour de lui ne s'en est aperçu, ne s'y est associé. Peu m'importe qu'il ait compris, qu'il ait senti, s'il n'a rien suscité ! Sa beauté féconde, le gourmet littéraire la savoure, mais le moderne penseur la lui reproche. Voyez, au contraire, Jean-Jacques Rousseau ! prenez-le dans les *Confessions*, dans les *Rêveries du promeneur solitaire*, dans les admirables *Lettres à M. de Malesherbes* ! Il est seul, triste, accablé, désespéré. Tout lui manque et se tourne contre lui ; la réalité est sombre et son imagination affolée la rend plus terrible encore. Il sort fiévreux de son cabinet, quitte ses manuscrits, ses livres, ses inquiétudes, marche au hasard sur les hauteurs d'Andilly, dans le reposant

silence des Champeaux, parmi les frais sentiers de la douce forêt de Montmorency : peu à peu ses nerfs s'apaisent, son sang se calme, son front se relève ; le grand blessé respire, le rêveur s'attendrit, le sage va méditer. Mais sa méditation sera fertile et il aura hâte de la communiquer. Il n'enfermera point la nature dans la fiole coquette et précieuse d'une fable, il ne taillera point son sentiment avec la patiente curiosité d'un lapidaire : ce qu'il a trouvé, gagné, appris, il le confiera aux ailes de la parole et s'empressera de le répandre à tous.

. Et c'est ainsi qu'on découvre, qu'on révèle un monde : en y mettant son cœur. Cette cordialité sublime, cette largeur de tendresse et de dévouement ont conféré à de simples narrations une immense autorité morale. Est-il besoin de le dire ? *La Mare au diable* et *François le Champi* sont plus que des romans : ce sont des perspectives ouvertes à l'émancipation humaine, de nobles et dignes initiatives. Non-seulement Rousseau et madame Sand voient et décrivent ce qui est, mais ils veulent au delà. Cette aspiration, cette soif du mieux, ce désir d'*au delà* toujours éveillé, toujours inassouvi, vous en chercheriez vainement la plus légère trace dans les Fables. La véritable immoralité de La Fontaine, c'est de n'avoir surpris les secrets de la nature que pour en faire des hochets immortels, et de s'être obstinément refusé à comprendre que la contemplation, avant d'être une source de plaisir, est un instrument de liberté.

Qu'en savez-vous, s'écrie M. Taine, et sur quoi fondez-vous ce jugement téméraire ? quelle fureur vous pousse à créer, à inventer constamment, pour l'homme, des motifs décevants et de fallacieuses raisons d'activité ? Ne tourmentez point cette créature chétive ; évitez de la surmener. Si vous l'envoyez à la campagne, que ce soit pour y tomber aussitôt dans une somnolence aussi agréable que prolongée. Écoutez à ce sujet une belle page où j'ai mis le plus intime de ma pensée :

« *Il suffit à l'âme qui veille et s'agite d'apercevoir la nature qui sommeille pour se rendormir à demi. Et les objets lui plaisent d'autant plus qu'ils sont plus éloignés d'elle. Ils sont affranchis de la forme, comme la plante est affranchie de la pensée, comme l'animal est affranchi de la raison. A mesure que l'on descend d'un degré, l'être devient plus libre. Dégagé de toute loi, il n'aspire plus à un but et n'est plus contrarié dans son effort. Nos yeux suivent complaisamment la ligne des collines qui découpent au hasard le bord du ciel ; nous jouissons de cette ondulation incertaine ; nous aimons le pêle-mêle des rondeurs qui diversifient la large campagne et la couleur changeante des nuages qui s'enfoncent et disparaissent à l'horizon. Un sentier tournoie et se perd dans la profondeur des feuillages. Des genêts, des touffes de thym y poussent à l'aventure ; des pierres y ont roulé, une source égarée le parsème de ses traînées brillantes. Ces hasards nous plaisent dans leur vague harmonie. Nous aussi, nous voilà libres, nous ne sommes plus déterminés à désirer ou à craindre. Nous n'avons plus dans l'esprit de forme précise dont nous souhaitions l'accomplissement, ou dont nous redoutions la gêne ; nous nous laissons vivre..... »*

Assurément la page est belle, l'éloquence grave et pénétrante, mais cette triste philosophie est loin de

porter la conviction avec soi. Une conclusion aussi inattendue, aussi surprenante, offenserait ceux qui aiment la nature et ferait sourire ceux qui la connaissent. Il n'est point ici besoin de syllogismes ni d'arguments subtils; j'aurai recours, contre une science hasardeuse, à un auxiliaire qu'en d'autres circonstances il serait périlleux d'invoquer : à un allié qui tient le premier rang dans les questions intérieures, mais qui n'est à sa place que là; j'en appellerai au sentiment. Chacun, parmi nous, n'a qu'à consulter ses souvenirs pour demeurer persuadé que la vie aux champs, au lieu de restreindre et d'éteindre ses puissances, ses énergies actives, leur a donné plus de jeu, plus de ressort et d'ampleur. M. Taine s'abuse complètement sur l'essence et la qualité du repos que nous goûtons dans la nature. Il a le tort de confondre le résultat dernier, le fruit mérité et recueilli du plein exercice de nos facultés viriles, avec l'abdication de notre liberté : nous conquérons ce repos, nous ne nous y abandonnons pas.

Non, les rêveurs, les poètes, les méditatifs qui désertent les villes et se cachent avec délices en leur agreste retraite, ces rudes travailleurs, voués aux fatigues intellectuelles, ne sont pas les fakirs de la solitude. On s'écarterait singulièrement du vrai, en se les représentant comme plongés dans l'immobilité de l'hallucination, dans une béatitude quasi paradisiaque. Ils sont parvenus à la sérénité après avoir traversé le doute, la lutte, la souffrance, l'amertume; s'ils ont

fini par l'Éden, ils ont commencé par le Calvaire. A la longue, la permanence des impressions dans la variété des spectacles les a ramenés à la réflexion pacifiante ; ils se sont élevés à l'harmonie. En présence de ces faits sans cesse renouvelés, qui pourrait nier l'assistance, la réaction salutaire du monde extérieur sur l'homme, et ne pas saluer avec reconnaissance dans la nature un guide, une excitatrice et une mère ?

Il y a là une question qui domine notre différend sur les Fables de La Fontaine, tout en s'y rattachant. Si M. Taine se déclare pleinement satisfait, s'il célèbre dans l'œuvre du fabuliste la plus ravissante expression de son idéal, lorsque nous n'approuvons qu'avec réserve et avec une admiration qui n'est pas sans trouble, c'est que nous obéissons l'un et l'autre à une conception opposée de la destinée humaine. Nous aimons également les forces libres, nous en comprenons la nécessité, et nous les plaçons sur des sommets parallèles et rivaux. Notre logique l'emporte sur notre bienveillance. L'antagonisme est involontaire, mais il est inévitable.

Il est permis d'apporter quelque vivacité à l'étude et à la discussion de ce problème : c'est celui de la liberté dans la nature. Les âmes tendres et les esprits fiers s'y intéressent par-dessus tout. Les sources de renouvellement moral ne sont aujourd'hui ni si nombreuses, ni si pures que l'on en puisse impunément diminuer la quantité, altérer la qualité. Je ne prêche point la fuite au désert ; je demande seulement qu'il

soit loisible à certaines organisations de s'y retremper sans craindre les anathèmes de la philosophie. Tel qui étouffe, dépérit dans le milieu social, respirera et vivra dans le milieu naturel. Les âmes ont aussi leur climat ; il est des températures qu'elles affectionnent : abandonnées à leur juste tendance, elles sauront bien trouver leur vraie patrie et s'y fixer. Serait-ce montrer une exigence trop grande que d'implorer pour elles, auprès d'une école passagèrement triomphante, la tolérance et le respect ? Je ne le crois pas. Pour moi, c'est avec la persuasion d'accomplir un devoir envers la conscience publique que je me suis efforcé de défendre, sans acrimonie comme sans faiblesse, les droits du libre spiritualisme et du sentiment.

CHATEAUBRIAND¹

L'HOMME ET LA LÉGENDE

Chateaubriand, mort en 1848, nous semble déjà un classique, presque un ancien ; Balzac, qui n'a pas tardé à le suivre (1850), reste présent à nos esprits et notre contemporain le plus actif. Il est au milieu de nous, parlant et vivant ; qu'il nous inspire ou qu'il nous égare, son influence, poussée jusqu'à la domination, s'exerce encore chaque jour sur nos essais et nos tendances. Pour ces deux puissants écrivains, la gloire est venue aussi complète qu'il leur était permis de la désirer ; pour un seul a commencé ce prestigieux lointain propice à l'indulgence et favorable à l'illusion. L'explication de cette apparente inégalité tient dans un mot ; le mouvement qui partait de Chateaubriand et se rattachait à lui est épuisé, tandis que l'impulsion donnée par Balzac se continue victorieusement et se prolonge.

¹ *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, par M. Sainte-Beuve.

C'est en effet un beau privilège, uniquement conféré aux hommes supérieurs, que de garder, par une survivance mystérieuse, le gouvernement des intelligences, et de ne point abdiquer, même devant la tombe. On dirait qu'ils sont chargés de nous faire accomplir une évolution indispensable et de contraindre notre inertie à franchir une étape, prescrite par le cours des événements, par les besoins de l'humanité. Leur périssable existence n'ayant pu suffire à cette tâche, une Justice, qui vaut mieux que la nôtre, leur accorde un dernier sursis en leur attribuant une faculté de rayonner et de s'étendre, assez large pour avoir toute son efficacité, assez restreinte pour demeurer dans ses limites, sans empiéter sur la mission d'autrui. Pendant un certain temps, ils vont ainsi, guides invisibles, habiles à nous exciter, à nous diriger; puis une ligne se rencontre soudain, une barrière où s'arrête leur course. Le monde les quitte et s'embarque avec un nouveau pilote; ils quittent le monde à leur tour, l'heure a sonné pour eux de l'abandonner définitivement. Ce jour-là ils meurent une seconde fois. Mais aussi leurs imperfections désormais ne nous frappent plus, leurs défauts s'effacent de notre mémoire, on ne voit, on ne veut voir que les qualités brillantes et le génie; de grands hommes ils passent demi-dieux, quelquefois dieux tout à fait. Dès que la terre leur échappe, ils entrent dans l'Olympe.

Je ne crois pas trop me hasarder en affirmant que, depuis quelques années, le public observe à l'égard de

Chateaubriand cette respectueuse indifférence et cette tiède adoration. Agissant avec lui à la française, nous l'avons encensé, consacré et oublié. Des publications importantes et de nature à piquer notre curiosité engourdie, — la *Correspondance* de madame Récamier, irritante à force de discret arrangement, et le livre très-nourri, très-intéressant, de M. de Marcellus (*Chateaubriand et son temps*), — nous ont apporté de nombreuses informations et n'ont guère réussi à raviver l'enthousiasme. Déterminés à nous en tenir, comme impression et comme jugement, aux *Mémoires d'Outre-Tombe*, qui nous épargnaient la peine de bâtir nous-mêmes une biographie, et qui d'ailleurs concordaient passablement avec les récents ouvrages que je viens de citer, nous n'avons eu garde, en véritables paresseux, de soumettre à un contrôle quelconque notre admiration somnolente.

On va se réveiller, surpris et inquiet, en lisant les deux volumes de M. Sainte-Beuve. Il ne s'agit plus ici, est-il besoin de l'indiquer? d'appréciations en gros ni de vagues à peu près. Un esprit délicat et pénétrant, éminent dans l'ordre de la critique, rallie, à un moment donné, et concentre autour d'un sujet ses puissances d'investigation, de sagacité, de recherche patiente, de clairvoyance morale, éparses tout à l'heure et répandues sur diverses matières. Par sa prodigieuse culture, par un exercice continu de l'art d'écrire et une incessante habitude de l'analyse littéraire, cet esprit se trouve rompu aux traditions, aux origines, aux

formes, aux procédés et aux *recettes*. On ne lui peut rien dissimuler, rarement on le trompe, on ne l'étonne jamais. Ajoutez à cela que M. Sainte-Beuve a connu personnellement et souvent vu dans l'intimité le modèle qu'il s'est proposé de peindre : qu'à plusieurs reprises déjà, attentif à ses brusques variations d'attitude, et selon que les années, en avançant, déplaçaient la lumière, il en a tracé de remarquables portraits; et vous comprendrez de quel poids, de quelle autorité doit être pour nous ce témoignage sur Chateaubriand, lorsqu'il se manifeste à loisir, après une mûre réflexion, en pleine assurance et liberté.

La clarté sévère, l'implacable précision de ce livre empruntent à la disposition extérieure et à la gravité du ton un ascendant décisif. On se sent volontiers d'humeur à contester aux articles de journaux, même réunis en volume et remaniés, le droit de porter sur un auteur ou sur une œuvre une sentence capitale et sans appel. La vivacité de la passion, l'entraînement momentané, la nécessité d'une production hâtive, le courant impétueux et partial de l'opinion publique auquel les plus fermes ne savent pas toujours faire face : autant de raisons de se méfier et de n'accepter les rigueurs de l'arrêt que sous bénéfice d'inventaire. Ces préventions que légitiment parfois aux yeux de la foule la précipitation ou l'ignorance de journalistes versatiles sont en général fort exagérées; mais dans tous les cas, en ce qui touche l'ouvrage de M. Sainte-Beuve, il n'y a pas lieu un seul instant à les invoquer. Un cours

professé en Belgique devant des jeunes gens, dans une chaire officielle, un cours de littérature et de morale s'appliquant aux commencements et aux initiateurs de notre dix-neuvième siècle, tel est dans sa forme primitive, sérieuse, naturelle, le *Chateaubriand* que nous lisons aujourd'hui légèrement corrigé peut-être, dans sa rédaction, très-identique et persistant quant au fond des idées.

Cette allure posée, cette marche assez semblable, par sa lenteur circonspecte, à la démonstration scientifique, sont ce qu'il y a de plus rassurant pour le lecteur consciencieux et de plus accablant pour l'écrivain mis ou remis en question. Les preuves, les détails, les exemples, les comparaisons abondent; la louange descend de haut, mais le blâme aussi. Et lorsque le critique-professeur se nomme Sainte-Beuve, sa politesse exquise, sa modération distinguée, son talent de style, son originalité de méthode déconcertent votre routine, mettent vos préjugés au pied du mur, et, sans avoir l'air d'y toucher, entament votre conviction.

J'ai résisté de mon mieux (pas autant que je l'aurais voulu)! et si je donne cette caractéristique minutieuse d'un livre brillant et plein d'attrait; si j'en soumets le signalement exact aux personnes que les problèmes délicats de la pureté dans le goût, de l'honneur dans la vie, intéressent et passionnent encore; c'est pour que du moins, prévenues sinon fortifiées, elles ne cèdent qu'à la dernière extrémité au chant des sirènes et retardent leur défaite aussi longtemps que possible.

Laissant de côté dès à présent ces commentaires et ces précautions que demandait l'équité, et que je ne me crois jamais en droit de refuser à ma conscience, je vais répondre à une interrogation que mes paroles font naître nécessairement; et que je ne songe, en aucune façon, à éluder. Cette interrogation, la voici : L'ouvrage de M. Sainte-Beuve est-il, en résumé, défavorable et contraire à Chateaubriand ? La réputation de cet irrésistible enchanteur demeure-t-elle intacte, son attitude dominatrice, sa statue inviolée ? Par un de ces revirements si fréquents chez nous, allons-nous voir son nom baisser ou monter ? De ce jugement, de cette épreuve va-t-il sortir agrandi ou amoindri ?

Avant de continuer et de nous engager dans l'intime analyse qui peut seule fournir les éléments d'une réponse, il est bon d'exprimer une remarque préalable, suggérée par le sens commun et la convenance. Si important que soit un travail, si complète et si considérable que soit une monographie écrite par l'auteur le mieux informé, le plus au courant, cela ne suffira pas dans une époque aussi agitée de sentiments et d'idées contradictoires, aussi remuante et troublée que la nôtre, pour changer entièrement, et en quelque sorte, retourner l'opinion générale sur le compte d'un homme accepté pendant quarante ans, et révééré en vertu d'un acquiescement unanime. Cette monographie réussira sans doute à éclairer quelques esprits sérieux, à redresser un certain nombre d'erreurs, à empêcher, grâce à son impartialité froide, la légende de se former

trop rapide ou trop grossière; mais sur la plupart des points principaux, son influence sera déjouée, son action entravée par l'attachement systématique des uns, la fidélité intéressée et opiniâtre des autres, l'inerte indifférence de la majorité. Ce ne sera qu'un témoignage de plus, excellent à recueillir, dont le moraliste fera son profit et que l'histoire ne négligera pas de classer à son rang.

Cette réserve établie, et je devais l'accuser nettement pour ne rien amplifier, pour conserver aux choses leurs proportions, j'avouerai que l'impression causée par le livre de M. Sainte-Beuve, impression durable et qui s'accroît à la réflexion plutôt qu'elle ne s'atténue, est terrible et vraiment funeste à Chateaubriand. Je ne puis évidemment exposer ici que ma sensation personnelle, et je me borne à rapporter l'effet produit sur moi par cette lecture. Je l'ai entreprise dans les meilleures conditions d'appréciation équitable et calme. Pendant les deux dernières années, j'avais eu assez souvent l'occasion de revenir sur Chateaubriand et de me familiariser avec lui. Toutefois, je n'étais nullement dans une veine d'enthousiasme, ni dans une disposition *chateaubrianesque* (qui n'a jamais été et ne sera jamais la mienne); l'espoir de détails piquants mêlés à d'ingénieux préceptes affriandait ma curiosité et m'attirait vers ces deux gros volumes. J'y ai rencontré, en effet, ce mélange, non pas dans la mesure que je rêvais, mais artistement combiné par une main de maître, insinuant breuvage, propre à

ébranler les plus solides cerveaux. Pour mon compte, en un tel sujet, j'aime mieux les préceptes que les détails. Je félicite les élèves qui ont pu profiter directement de ces leçons, animées par la chaude interprétation du geste, du regard et de l'accent; je les félicite de leur inestimable chance. A vingt ans, à cet âge sacré où les paroles se gravent dans la mémoire docile, où l'âme croyante reçoit les enseignements avec une affectueuse avidité, avoir un Sainte-Beuve pour guide et instituteur en littérature est une de ces bonnes fortunes que les seules révolutions rendent vraisemblables, et que nous avons aujourd'hui la tentation d'envier à l'École normale¹.

La partie purement littéraire du *Chateaubriand* est fine, judicieuse et suffisamment concluante. Les grandes beautés qui, en rompant avec la forme du dix-huitième siècle, ont renouvelé, pour ainsi dire, l'atmosphère poétique, et imprimé un généreux élan au mouvement glorieux et confus de la Restauration, sont reconnues, proclamées et saluées avec respect. M. Sainte-Beuve précise le rôle de Chateaubriand, il lui conserve son royaume et l'y affermit, seulement il en resserre les limites; il nous montre ce noble talent dans sa haute et véritable fonction, vaillant *éclaireur*, destiné à précéder les intelligences, mais aussi incapable de les gouverner que de régler d'une manière digne et prévoyante son existence intime.

¹ Décembre 1860.

Il était impossible qu'un habile critique n'aperçût point du premier coup d'œil et s'abstînt de signaler ces lignes générales, ces sommets dominants. On devait également s'attendre à le trouver choqué jusqu'à l'irritation et révolté des disparates, des *poses* prétentieuses, de l'emphase ridicule, du ton exagéré, de l'affectation continuelle. C'est ce qui est arrivé, et, selon mon sentiment, trop arrivé. Correctifs, restrictions, observations, remarques, sous-entendus, réticences pullulent et fourmillent. Il se produit subitement une foule de petites clartés qui prennent le sujet à revers, l'illuminent à contre-jour, et vous détournent du chemin frayé que vous suiviez avec une confiante bonhomie. Ébloui par ces feux follets très-malicieux, on y voit tant et tellement qu'on n'y voit plus. Craignez aussi les notes : elles semblent innocemment dormir au bas des pages, et soudain, comme des pois fulminants, elles éclatent devant le promeneur inoffensif qu'elles font tressauter.

Chateaubriand littérateur reçoit donc un assez grand nombre de ces menues flèches. Quant à l'homme, étudié dans sa conduite et son caractère, il en est percé, hérissé, criblé. C'est une grêle de traits. Adieu le Chateaubriand solennel, drapé dans son dédain et paré de sa douleur ; désormais, je le crains bien, il nous faudra, en partie du moins, y renoncer. Devant ces assertions positives, ces anecdotes puisées à la source, ces révélations plus complètes parfois qu'on ne le désirerait, on demeure muet et désarmé. On

obéirait volontiers à un vague besoin de protester *quand même* ; malheureusement, sur ce terrain des détails, on est contraint de s'incliner en face d'allégations incontestables et de se résigner à passer condamnation sur ce que l'on ignore. C'est comme au tribunal, lorsqu'un avocat s'appuie tout à coup sur une pièce probante qu'il a jusqu'à ce moment soigneusement dissimulée, son adversaire, fût-il le plus éloquent des orateurs, Jules Favre en personne, si vous voulez, reste bouche close et retombe accablé sur son siège.

« De cette épreuve, Chateaubriand va-t-il sortir agrandi ou amoindri ? » Telle est la question que nous nous posons au début de notre analyse. Nous sommes actuellement en mesure de fournir à cette interrogation une réponse satisfaisante. — Il en sortira, pouvons-nous affirmer avec assurance, limité, réduit et démasqué. Et cependant, prestige mensonger ou légitime auréole, malgré son manque de sincérité (le plus impardonnable de ses torts !), malgré ses travers d'esprit, ses aberrations de cœur, ses vices littéraires, évidents pour tous, après l'ouvrage de M. Sainte-Beuve, l'auteur du *Génie du Christianisme*, de *René*, des *Mémoires d'Outre-Tombe* gardera toujours le signe distinctif qui l'isole des autres hommes dans notre monde de pygmées : ce signe, c'est la grandeur.

Attachons-nous à cette conviction et ne nous en écartons point. Le *Chateaubriand* de M. Sainte-Beuve m'a renseigné beaucoup plus qu'il ne m'a converti. Il n'est à aucun degré dans mes habitudes d'afficher des

idolâtries de commande ; la franchise avec laquelle, en essayant de protéger les côtés élevés, j'avoue les faiblesses et les erreurs, témoigne de l'entière impartialité que j'apporte dans cette étude. Depuis le jour où, dans mon for intérieur, il m'a été possible de me prononcer sur le compte de Chateaubriand et d'arrêter mon opinion, je me suis toujours tenu envers lui à une égale distance de l'adoration puérile et de la sévérité inconsidérée, aussi loin de grossir la foule de ses disciples que de me joindre à ses détracteurs. Et cependant j'ai souffert (d'autres comme moi souffriront !) de voir s'évanouir sous une lumière perçante et intense, quoique savamment diffuse, certaines parties, certaines obscurités grandioses de cette renommée. C'est précisément parce que je n'avais en moi qu'une image flottante et un peu indécise de Chateaubriand, — un souvenir affectueux et non un culte, — que la sensation d'amoindrissement et de regret a été plus poignante.

Il y a des choses que nous ne voulions pas savoir, que nous répugnons à connaître. Le second volume, sous ce titre : *Extrait de Mémoires inédits*, contient douze pages de trop. (Elles ne sont pas de M. Sainte-Beuve.) Je ne saurais plaindre la femme qui a eu le triste courage de les écrire ; elle mérite un blâme sans restriction, une condamnation absolue. Ces pages m'ont révolté ; en les lisant, les énergiques et brûlantes paroles me montaient aux lèvres. O René ! nature ardente et insatiable, mais noble et poétique, toi

qui as aimé Amélie, Céluta, Atala, Cymodocée; toi que cette admirable madame de Beaumont a chéri jusqu'à en mourir, toi que les souveraines par le rang, la grâce et la beauté ont courtesé follement, devais-tu donc oublier que lorsqu'on a déjà un pied dans le tombeau, lorsqu'on appartient aux pudeurs sacrées de la vieillesse, on n'attable pas aux guinguettes de la banlieue un front sillonné de douleur et une gloire de cinquante années !

On ne poursuit et l'on n'atteint la justice qu'à force de désintéressement opiniâtre. Il est aussi difficile de la manifester que de la posséder. L'entretenir scrupuleusement en soi, la réaliser dans notre conscience ne serait rien, si dans notre langage nous ne rendions visibles et lumineuses pour tous ses nuances les plus fugitives. De là bien des précautions et des vérifications vigilantes en dehors desquelles la critique destinée aux esprits sérieux et offerte aux honnêtes gens n'existe pas. Je ne regarderai cet article comme exprimant exactement ma pensée qu'après avoir ajouté deux mots, — deux derniers mots — de redressement et d'équité large, l'un sur M. Sainte-Beuve, l'autre sur Chateaubriand.

Lorsqu'on publie en 1860 un ouvrage composé, un cours professé de 1848 à 1849, on s'expose à ce que l'effet produit ne réponde point rigoureusement à l'intention originale, ou même à ce qu'il la trahisse. Dans le cas présent, la faute est aux circonstances, non à l'auteur, la simple convenance nous ordonne de le

constater. Jeté dans la circulation morale à son moment, ce livre eût porté coup et tranché net le câble qui nous retenait aux débris malsains du Romantisme. Depuis trente ans on abusait de l'imagination. Les hardiesses avaient conduit aux témérités et les témérités aux folies. De ce mouvement déplorable qui se prolongeait misérablement sans motif, sans fécondité, sans issue possible, la responsabilité remontait en ligne directe à Chateaubriand. Ses œuvres figuraient à merveille le Cheval de bois d'où sortaient et derrière lequel, au besoin, s'abritaient le manque de mesure dans les idées et l'affectation dans le style. Plusieurs écrivains (et pas des meilleurs) invoquaient en lui une autorité. M. Sainte-Beuve, avec sa rapidité de tact et sa sensibilité de goût, comprit l'étendue, la gravité du danger et l'attaqua dans sa racine, le combattit dans son principe. Il intervint au nom de la raison, du sentiment et de la langue française.

Le courant a changé : nous étions romantiques, nous sommes réalistes, peut-être finirons-nous par devenir raisonnables. Un plaidoyer contre l'imagination, si judicieux qu'il soit, nous semble aujourd'hui arriver trop tard. La lassitude, la soif du nouveau, une inquiétude vague, et aussi, reconnaissons-le pour ne rien rapetisser, une nécessité impérieuse et presque providentielle ont précipité notre nation mobile et chercheuse dans un système littéraire tout opposé à celui de la Restauration et du gouvernement de Juillet, et qui n'est à son tour, je le pense, qu'une transition.

Du reste, M. Sainte-Beuve ne s'est point contenté de deviner cette disposition générale, il a essayé, avec une décision qu'on a voulu taxer d'imprudence, de la régler et de la modérer en l'encourageant. Ses *Causeries du Lundi*, celles qui roulent sur nos contemporains militants, ont accompli sur-le-champ et d'une manière efficace ce que son *Chateaubriand* n'aurait amené qu'à la longue et par un détour. Le plus terrible ennemi de l'imagination, n'est-ce pas la haute vérité humaine, interprétée et idéalisée ?

Et pourtant, cette imagination, elle a ses douceurs ineffables, ses séductions, ses ravissements, ses splendeurs ; elle est capricieuse comme les fées, comme les fées elle est généreuse. Et puis, ne l'oublions jamais : muse dédaigneuse de la terre, impatiente du joug, haïssant la poussière et la fange, elle a ce qui emporte et ce qui égare, ce qui élève et divinise : des ailes. J'en atteste Chateaubriand lui-même. Si d'une telle envergure il a plané au-dessus de notre siècle, c'est qu'il trouvait dans son élan intérieur une ressource toujours renouvelée, une infinie puissance d'essor. Il a troublé les âmes, mais il les a lancées en avant. Il a enflammé les esprits, c'est un mal sans doute ; cela vaut mieux cependant que de les éteindre. On le voit à l'origine de nos désordres littéraires ; on le rencontre également au début de nos plus sympathiques talents, des plus purs, des plus admirés. Parmi les inconnus, les obscurs, parmi ceux qui ne sont ni George Sand, ni Edgar Quinet, ni Ampère, ni Maurice de Guérin,

combien ont été bercés aux riches cadences de sa belle prose, aux harmonies de son rythme !

Faut-il, en terminant, condamner une aussi prodigieuse, une aussi rare créature ? Qui l'oserait ? La main tremblerait à écrire la sentence, le cœur manquera pour la mettre à exécution. Qu'il soit beaucoup pardonné à Chateaubriand, parce qu'il a beaucoup souffert ! Voilons les pieds d'argile et ne contemplons que le visage inspiré. Soyons indulgents au génie. — Je crois, en m'exprimant ainsi, traduire le vœu secret et l'intime désir de M. Sainte-Beuve. J'avais besoin de cette conviction, de cette illusion peut-être, pour résister sans faiblesse à cet homme éminent. « Sachez-le bien, me disait dernièrement encore un écrivain illustre, — conscience et lumière de notre histoire nationale, — sachez-le bien, Sainte-Beuve est le premier critique de notre temps ! »

II

L'ÉCRIVAIN¹

Lorsqu'on vient, après les *Mémoires d'Outre-Tombe*, parler de Chateaubriand, le public s'étonne que l'on ait à en dire quelque chose d'intéressant et de nouveau ; le sujet lui semble épuisé, il s'attend et se résigne à des lieux communs ou à des amplifications. Cette présomption assez naturelle serait injuste si on l'appliquait au récent ouvrage de M. le comte de Marcellus. A côté du Chateaubriand solennel d'attitude et de geste, tel qu'il s'est façonné et disposé en vue de l'avenir, tel que déjà il est accepté de presque tous, son ami, son élève et confident nous en fait connaître un plus réel, plus familier, plus homme et moins statue, qui explique l'autre sans lui nuire. Cette étude porte avec soi un si grand charme de fidélité, elle est si animée, si ressemblante, qu'on dévore le livre, et que, parvenu trop tôt à la dernière page, on recommencerait volontiers. Mais je ne voudrais point m'en tenir à ces louanges vagues et banales dont on se contente sou-

¹ *Chateaubriand et son Temps*, par M. de Marcellus.

vent, faute d'en pouvoir trouver de plus précises ; le meilleur moyen de donner à un éloge sa pleine autorité et sa valeur, c'est de le motiver.

Vivre auprès de son modèle est une excellente condition pour réussir un portrait. M. de Marcellus a eu ce bonheur et il en a profité. Premier secrétaire d'ambassade à Londres lorsque Chateaubriand y représentait la France, admis dans son intimité, assistant à son travail de diplomate et d'auteur, surprenant chaque jour dans leur brusquerie et leur déshabillé ses impressions, ses jugements, ses souvenirs, ses regrets, il a considéré comme un devoir de n'en rien laisser perdre, et de fixer à l'instant, dans une notation rapide et exacte, ce qu'il venait d'entendre.

Souvent il accompagnait son illustre patron dans ses visites aux principaux orateurs et ministres de l'Angleterre, aux Londonderry, aux Canning ; souvent aussi il suivait dans ses promenades mélancoliques à Hyde Park, à Kensington, à Regent's Park, l'ambassadeur oublieux de son titre, et redevenu, pour un court moment, le rêveur, l'artiste d'autrefois. C'étaient alors entre eux des conversations interminables, ou plutôt, chez celui qui avait écrit et vécu l'histoire de René, c'étaient des épanchements spontanés et impétueux, des retours passionnés vers la jeunesse à jamais enfuie, des réminiscences poétiques où se reflétaient les paysages de la Grèce et du Nouveau Monde ; puis venaient les conseils, les préceptes de goût, les brèves sentences formulées avec une âpre amertume, les dé-

daigneux résumés de la vie par quelqu'un qui la connaissait trop. Ces éloquentes boutades ne tombaient ni dans le vide ni dans l'oubli ; recueillies avec soin , reproduites toutes chaudes encore dans leur allure , dans leur vivacité même excessive, par une jeune mémoire qui servait à merveille un ardent enthousiasme, elles se rejoignaient , se complétaient l'une l'autre , couleurs éparses du futur tableau. Les heures consacrées aux affaires avaient aussi leurs enseignements. L'ambassadeur interrompait fréquemment la rédaction de sa dépêche pour s'abandonner à de soudaines digressions , et s'élever à des vues quelquefois prophétiques sur l'avenir de la France , de l'Europe entière. Il n'est point inutile non plus de remarquer que , si M. de Marcellus n'était encore qu'un diplomate en expectative, il était déjà un helléniste distingué : cela le recommandait particulièrement à l'attention , à la bienveillance de l'auteur des *Martyrs*. Les sujets d'entretien en devenaient plus nombreux , les communications plus multipliées et plus littéraires. Qu'il désirât une traduction de l'Hymne à Cérès ou de quelque moderne chanson grecque , Chateaubriand ne demeurerait point embarrassé ; ayant sous sa main (inestimable chance !) un travailleur modeste , d'une érudition réelle, d'une obligeance parfaite, il ne se gênait guère pour en user. Au sortir des fatigues et des inquiétudes que lui apportaient ses fonctions , il devait lui être agréable et doux de pouvoir parler d'Hérodote, d'Aristophane, d'Homère, avec un studieux amateur qui les

pratiquait journellement. Pour nous, qui en recueillons les avantages, il est fort heureux que M. de Marcellus ait si bien possédé la langue classique et même les dialectes populaires de la Grèce; cette pleine intelligence d'un langage que Chateaubriand devinait plus qu'il ne le connaissait, valut au docte jeune homme des confidences précieuses, inspirées par le besoin du grec, et qui étaient un aveu tacite de son irrécusable compétence.

Ce séjour à Londres (1822) est la principale mais non l'unique source des souvenirs et des renseignements aujourd'hui publiés. A Rome (1828), soit au couvent de Saint-Onuphre près de la cendre du Tasse, soit dans la campagne romaine à Torre-Vergata, où le poète, s'improvisant archéologue par caprice et peut-être par ennui, faisait exécuter des fouilles; à Paris, dans le petit jardin de la rue du Bac, ou le long des contre-allées du boulevard d'Enfer, l'ancien disciple enthousiaste, resté un insatiable curieux et devenu un spectateur sévère, se reprend à étudier l'objet de son attachement et parfois de sa critique. Il ne se lasse point d'enregistrer les paroles du maussade et magnanime vieillard, qu'elles se confirment ou se contredisent entre elles; ce qui le préoccupe, c'est d'assurer au monument qu'il élève toutes les garanties de solidité, de sécurité propres à le rendre utile et durable. Ce but, on peut dire qu'il l'a pleinement atteint : son livre inspire la confiance, il a le cachet de la probité; on sent que ce n'est pas une mystification, que l'on

n'est point en face d'un rhéteur plus ou moins habile à *faire* ou *contrefaire* du Chateaubriand, et que ce testament d'un grand homme n'a rien d'apocryphe. Dans ce vivant et parlant tableau, je vois le fruit d'une longue intimité, non pas le résultat contestable d'une visite ou d'un hasard. Il y a des gens qui, pour s'être trouvés pendant deux heures ou deux jours auprès d'un personnage célèbre, se croient en mesure et en droit de tracer de lui une image selon leur fantaisie. Ces futilités, écrites par des passants pour être lues par des badauds, nuisent au témoignage sérieux de ceux qui ont été à même de voir et d'entendre. Or, M. de Marcellus a non-seulement vu et entendu, mais il a su comprendre, il a voulu être sincère : c'est ce qui fait le mérite particulier et le prix de son ouvrage.

La forme adoptée par l'auteur pour le classement et la disposition de ses nombreuses notes est très-simple et très-commode. Il prend un exemplaire des *Mémoires d'Outre-Tombe*, et à mesure qu'il rencontre une assertion inexacte, une lacune volontaire, un récit embrouillé ou obscur, une appréciation injuste, passionnée, une phrase de mauvais goût, une incorrection, un néologisme, il a recours à ses véridiques portefeuilles, et le commentaire vient aussitôt redresser, compléter, éclaircir, modérer le texte. Cette méthode, je le sais, n'est point exempte de quelque désordre ; mais une *Table des noms contemporains*, placée à la fin du volume, y remédie autant que possible, et j'ajouterai que, malgré cette apparente confusion, il est

facile de trier et de ranger assez de faits significatifs pour aider à caractériser dans Chateaubriand le politique, le littérateur, l'homme privé.

On cherchera sans doute avidement ce qui concerne l'implacable polémiste, l'orateur d'opposition, le plénipotentiaire du congrès de Vérone, le ministre des affaires étrangères, et la curiosité ne sera pas trompée; on trouvera des détails intéressants sur son rôle, sur ses actes et ses projets. On pourra çà et là glaner quelques anecdotes, constater quelques défaillances; mais les esprits impartiaux et désintéressés, qui ne voient dans le génie qu'un éclatant spécimen de l'humanité, sortiront de cette lecture très-peu fiers et profondément tristes. Je n'en connais point de plus propre à guérir de l'ambition, si l'ambition était guérissable. Lorsqu'une nature aussi supérieure se déclare accessible à des passions mesquines, à des désirs qui lui devraient rester inconnus, tant ils sont au-dessous d'elle, on est humilié et amené à se dire, par un retour involontaire sur soi-même, que si l'auteur de *Bené* n'a pas été à l'abri des fluctuations, des revirements, des convoitises puériles et des colères plus puériles encore, on aurait mauvaise grâce à se croire invulnérable. Comment l'amour du pouvoir ne troublerait-il point les âmes ordinaires, puisque ses excitations malsaines ont affolé et ensauvagé la grande intelligence de Chateaubriand?

Revenons aux Lettres, toujours pacifiques et sereines. Si elles ne consolait point l'illustre écrivain des mécomptes de sa vie publique, elles avaient au moins

le privilège de l'en distraire. Comme il est heureusement inspiré, charmant, raisonnable, éloquent, dès qu'il abandonne M. de Villèle et M. Decazes pour s'entretenir de Virgile et de Fénelon avec son jeune ami ! Il est là dans son domaine, il y parle en maître, en roi. C'est plaisir et profit de l'écouter. Ces belles conversations roulent principalement sur les Anciens, sur les Classiques du dix-septième siècle et sur le style. Je ne puis, je ne dois en tracer ici que le programme, mais j'essayerai d'en donner l'esprit.

Chateaubriand avait le culte des Anciens, il n'en avait pas l'idolâtrie. Quoiqu'il sût mieux que personne ce qu'ils nous ont légué comme beauté régulière, purement humaine et terrestre, cela ne l'empêchait point de sentir et d'exprimer vivement ce qui leur manque en beauté infinie et divine. Il pensait ainsi dès ses premiers écrits, car le *Génie du Christianisme* était destiné à signaler cette lacune et aussi à la combler, non en substituant l'élément chrétien à l'élément païen, mais en l'y ajoutant. Sans discuter la valeur de cette combinaison, nous remarquerons seulement qu'il y demeura très-fidèle. Il ne s'en écarte jamais dans ses jugements sur les poètes et les historiens de l'Antiquité, et cela lui permet de prendre à leur égard une attitude particulière ; il les fréquente, se familiarise avec eux, les examine curieusement, et ne se confie, ne se livre point. Il a dans son for intérieur quelque chose qui le préserve et le garde : c'est le sentiment chrétien. On est donc autorisé à dire qu'il juge les

Anciens avec bienveillance, mais de haut, avec une sympathie dominatrice. Il a derrière soi l'Infini, il s'y appuie, et, n'ayant qu'un pas à faire pour s'y réfugier, il jouit impunément des trésors que lui prodiguent l'Ionie, Athènes et Rome. Rome surtout, la ville païenne, la ville chrétienne, toujours la Ville par excellence, lui était continuellement un objet d'étude et de méditation ; il en aimait le génie complexe, la sombre poésie ; il s'efforçait de réconcilier le Capitole avec le Vatican, de goûter le passé, de ne montrer au présent ni dédain ni injustice. Je ne sais s'il y parvenait, mais la tentative seule était grande, et il doit à ce rêve obstinément poursuivi quelques-uns de ses plus beaux traits. Il ne suffit point d'être païen pour comprendre Rome. Si l'on doute de cette assertion, on n'a qu'à rapprocher des précieuses découvertes, des splendides acquisitions de Chateaubriand, ce qu'y ont vu, ce qu'en ont retiré Goëthe et Stendhal. Goëthe a visité Rome en archéologue épris de la plastique ; Stendhal, en épicurien ami de Canova. Ils sont l'un et l'autre très-sensibles à la chaude lumière, à la pureté du ciel ; ils s'inquiètent des tableaux, des statues, des vieilles colonnes à demi brisées, des inscriptions à peine déchiffrables ; tout entiers au paganisme du climat et de l'histoire, l'idée ne leur vient même pas qu'il puisse y avoir une autre Rome digne d'admiration, comparable à celle de Scipion l'Africain et de Marc-Aurèle ; tandis que Chateaubriand, dans son inspiration plus large et plus élevée, s'intéresse à Rome renaissante, à

la foule obscure des martyrs, d'où vont sortir, pour lui croyant, une foi salubre, un Ordre nouveau, une Église. Là est sa véritable supériorité. Le premier, il a eu nettement conscience qu'il existait un art chrétien, et il a osé l'affirmer, le poser non-seulement en face de l'art antique, mais au-dessus. Cette conception, telle qu'il l'a formulée et que ses imitateurs aveugles ont voulu l'appliquer, présente beaucoup d'imperfections, de défauts, d'erreurs, de périls même; elle n'en conserve pas moins une certaine grandeur, et peut, en se transformant, exercer encore une influence décisive sur le monde intellectuel. Ainsi les jugements de Chateaubriand sur l'Antiquité méritent confiance, ils sont exempts d'éblouissement comme d'hostilité; placé au juste point de vue, il a pu accorder aux Anciens le calme et pur enthousiasme dont ils sont dignes, sans leur attribuer sur notre art, avant tout idéaliste et chrétien, une maîtrise absolue, à laquelle ils n'ont pas droit.

Avec nos Classiques du siècle de Louis XIV, il est plus à son aise, et se trouve presque de niveau. Il est étroitement leur compatriote, non parce qu'il est enfant du même sol, mais parce qu'il habite la même patrie morale : il se sent plus voisin, plus ami, plus proche parent de Racine et de Bossuet que d'Homère et de Virgile; toutefois, il ne leur appartient pas, il ne se laisse point attirer dans leur cercle. Comme il échappait par le sentiment chrétien aux séductions du paganisme, il s'affranchit par le sentiment moderne

des lois rigoureuses promulguées et observées par notre dix-septième siècle. Lorsque dans son cœur débordant on porte *René*, *Atala*, *les Natchez*, on peut lire les maîtres et ne point craindre d'y laisser son originalité. Chateaubriand partage le goût, les idées et la religion des grands écrivains contemporains de Louis XIV, son âme n'est en rien semblable à la leur; elle est agitée de passions qui les auraient étonnés, effrayés; pour lesquelles, dans leur langue sobre et tranquille, ils n'auraient point trouvé de mots convenables. La mélancolie, l'ennui, une aspiration vague et ardente vers l'inconnu, voilà ce qui a fait de Chateaubriand, classique par éducation et par intelligence, un novateur, un romantique, et ce qui lui a fait ouvrir une voie nouvelle, où sans doute se sont jetés à l'étourdie nombre de sots et de fous, mais que fréquentent aussi les esprits d'élite, et qui conduit vers l'avenir ceux qui savent s'y orienter. René a eu d'imprudents et d'ineptes disciples, ce n'est que trop vrai; mais M. de Marcellus tombe, ce me semble, dans une singulière méprise lorsque, parmi ces pauvres cerveaux troublés, il range nommément Senancour: « Il est curieux de voir, dit-il, jusqu'où les sectaires de René ont porté le culte de *l'ennui*, » et, pour appuyer cette assertion, il emprunte huit ou dix lignes à une page d'*Obermann*. Ce livre, en effet, a été publié deux ans après *René*; mais *les Réveries sur la nature primitive de l'homme*, qui datent de 1799, sont incontestablement l'expression d'une tristesse personnelle, nulle-

ment imitée. Chateaubriand n'a jamais exercé d'action sur Senancour, qui ne l'a lu que pour le combattre. Leur désespoir n'avait point une même cause, et, plus tard, ils n'allèrent pas puiser la consolation à une même source. L'un devait trouver dans la philosophie ce que l'autre demandait à la religion. René a le désespoir artiste, il se lamente splendidement, publiquement, avec attitudes, draperies, accompagnement de phrases et d'images; la douleur d'Obermann est virile et recueillie, il ne s'abandonne point aux larmes, aux blasphèmes; lorsqu'il n'attend et n'espère plus, il cherche encore, il cherche toujours. Pour tromper son ennui, Obermann n'a que la méditation silencieuse; René a l'éclat de la forme.

Il en avait aussi le soin jusqu'au scrupule, jusqu'à la minutie. La correction, la clarté, l'élégance, l'euphonie, le nombre, la coupe, le préoccupaient sans cesse. Des hauteurs de l'art, il savait descendre aux pratiques, aux finesses du métier. Les conversations sur ce sujet, que dans son livre nous transmet M. de Marcellus, seront fort utiles aux gens de Lettres; avec des préceptes généraux, ils y trouveront des indications de détail, des conseils positifs et d'application journalière, — un manuel de style dicté par le génie. Et, ce qui ne leur sera pas d'un moindre enseignement, ils verront, dans les citations extraites des *Mémoires d'Outre-Tombe*, comment l'exception confirme la règle, et comment celui qui venait de poser des principes si justes et si sévères se hâtait de les transgresser, au détriment

de son autorité et de sa gloire. Les dernières retouches opérées par Chateaubriand sur son manuscrit ont été désastreuses. L'imagination, ce don brillant qui devient si aisément funeste lorsqu'il n'est point soutenu et contenu par une raison inflexible, l'imagination, lasse de l'avoir bien servi si longtemps, se révoltait contre lui et se cabrait indocile ; elle brisait sa phrase, disloquait ses périodes, intervertissait l'ordre des propositions, remplaçait les mots d'un usage commun et défini par des néologismes obscurs et prétentieux. Le néologisme, ç'a été le vice et la plaie de ce beau talent sur son déclin. L'écrivain gâtait ainsi, en essayant de la rajeunir, une forme accomplie, qui, pour être séduisante et imposante, ne demandait qu'à être respectée.

Après le politique et le littérateur, l'homme de l'intimité, des habitudes, des amitiés, des amours. Sur ce périlleux chapitre, M. de Marcellus est discret ; il se condamne au mutisme, en laissant voir cependant que, s'il le voulait, il pourrait nous apprendre beaucoup de choses. Nous sommes si naturellement enclins à une curiosité maligne en ce qui touche les tendres faiblesses des personnages célèbres, que plus d'un lecteur lui saura mauvais gré de cette discrétion. Reste-t-il au moins dans ce livre assez de traits de caractère pour donner une réponse satisfaisante à cette question, la seule que l'on ait intérêt à résoudre dans l'étude d'une vie privée : — Chateaubriand était-il bon ? — Quand il s'agit d'un auteur, d'un poète, la solution d'un tel problème

n'est ni simple ni facile. On se trouve comme en présence de deux âmes différentes : l'une, douce, caressante, aimante, céleste, c'est l'âme poétique ; l'autre, fantasque, inégale, sèche, dure, terre à terre, c'est l'âme prosaïque. Chateaubriand, selon le témoignage de M. de Marcellus, aimait passionnément les fleurs, les oiseaux, surtout l'hirondelle ; il avait de l'estime pour le patient et laborieux baudet, et il se proposait de réhabiliter le chat. Vague expansion d'une sympathie sans aliment, fantaisies, caprices d'artiste ! Mais avec ses semblables, dans ses relations quotidiennes, que voulait-il ? que pouvait-il offrir de son cœur ? Madame de Montcalm répondait à une question de ce genre lorsque, songeant à prémunir le jeune secrétaire d'ambassade, à la veille de son départ pour Londres, contre ces excès de zèle et de dévouement qui exposent à de si cruelles déceptions les natures généreuses, elle lui disait : « N'espérez pas vous attacher M. de Chateaubriand ; chez ces génies qui expriment si bien le sentiment, le sentiment réside peu. Leur estime, leur confiance même, ne mènent pas à l'affection. Trop ardemment épris des chimères qu'ils se créent en dedans d'eux-mêmes, ils n'aiment rien au dehors. Par une pénétration qui leur est propre, ils jugent de prime abord ceux qui les approchent. Dès lors, quand ils se sont emparés de vous, ils se mettent à l'aise, car ils savent que, pour vous garder à jamais, ils n'ont pas même besoin de la réciprocité. »

Devons-nous, sans protestation, souscrire à cette

dure sentence, et nous résigner à ne plus voir dans Chateaubriand qu'un égoïste prestigieux ? Sera-ce notre conclusion ? Non , certes. L'homme de génie peut paraître égoïste ; en réalité, il ne l'est jamais. Sans doute, sa mission est de dispenser la vie ; mais, avant de la dispenser, ne faut-il pas qu'il la concentre en soi ? Reprochez-vous au fleuve où vont se désaltérer les troupeaux de ne s'être point brisé, dès sa source, en mille ruisselets imperceptibles et sans efficacité ? Eh bien, l'homme de génie épanche à larges flots, et pour tous, la vie qu'il a péniblement amassée ; il ne peut ni ne doit la distribuer en détail.

MADAME RÉCAMIER

I

« On ne rendrait pas tant d'hommages à la veuve d'un maréchal de France mort sur le champ de bataille. » Ces paroles, adressées en 1806 par Napoléon à l'un des admirateurs de madame Récamier, semblent aujourd'hui retrouver une nouvelle justesse d'application. En face de ces deux volumes, qui, réunis, forment un total de mille pages, on se demande quelle destinée exceptionnelle a commandé et mérité de pareils développements. Mille pages ! c'est plus que n'obtiendraient de leur biographe Shakspeare ou Dante, Molière ou Beethoven. Certes, on comprend la piété d'une famille, on lui accorde et on lui passe beaucoup ; mais, à vrai dire, le rôle que joua madame Récamier parmi ses contemporains ne demeure point assez intéressant, assez considérable à nos yeux pour venir si impérieusement distraire notre attention de spectacles

¹ *Souvenirs et Correspondance tirés des papiers de madame Récamier.*

plus émouvants, de leçons plus efficaces. D'ailleurs, on ne saurait voir convenance rigoureuse ou nécessité absolue à remettre en lumière, et par conséquent en discussion, ce qu'il y a de plus délicat, de plus réservé, de plus sacré, — les affections qu'une femme a excitées ou ressenties, le secret de sa réputation et de son cœur, — surtout quand ce secret, invinciblement gardé par elle, ne s'est révélé ni trahi dans les défaillances, dans les suprêmes indiscretions de la mort.

Nous tenions à élever ces difficultés préalables, à formuler les doutes instinctifs antérieurs dans notre esprit à la lecture même de l'ouvrage. Nous reviendrons sur ces questions dès à présent établies et posées, et cependant, en bonne conscience, il ne nous paraîtrait point de les résoudre.

Nous nous imposons là un travail purement volontaire, et que l'auteur des *Souvenirs* aurait dû nous épargner. En effet, lorsqu'un livre est de nature à soulever dans le public une aussi vive, une aussi périlleuse curiosité, il doit être de force à pleinement la satisfaire. Il a pour mission de ne rien laisser dans l'ombre, de proclamer le bien, de ne point dissimuler le mal. Alors, non-seulement il est piquant et varié, mais il devient instructif et nous édifie sur ce que nous savions à peu près, sur ce que nous ignorions complètement. Sa valeur comme œuvre d'art et comme témoignage historique repose sur sa franchise. Dans ces sortes de publications qui flottent incertaines entre la confiance

officieuse et la narration officielle, il n'y a qu'un moyen de se rendre digne du succès et de le conquérir : ce moyen, c'est une entière véracité. Si, par hasard, un tel livre n'était pas sincère, l'étudier ou même en feuilleter quelques pages serait prendre une peine superflue.

L'existence de madame Récamier, si l'on se renferme dans les justes limites que comporte la biographie, est simple, peu chargée d'événements ou d'actions remarquables, presque toute en relations, en déploiement extérieur, et, malgré ses soixante-douze ans de durée, facile et brève à raconter. Cette longue carrière, pour celui qui s'arrête aux apparences sociales, à la partie ostensible et découverte des choses, est parfaitement unie, dégagée de troubles et d'accidents; c'est un chemin banal, si vulgairement conforme aux autres, qu'il serait difficile de préciser par quels imperceptibles détails il s'en distingue. Donnons une preuve de notre assertion : il nous suffira de choisir dans cette tranquille succession d'années les circonstances saillantes, les crises graves, elles peuvent aisément se résumer en un petit nombre de lignes.

Juliette Bernard naquit à Lyon en 1777. Son père était notaire dans cette ville, et devint plus tard receveur des finances, puis administrateur des postes à Paris. L'enfance de Juliette s'écoula insouciant et paisible, et se termina d'assez bonne heure par un mariage. En avril 1793, mademoiselle Bernard, qui touchait à sa seizième année, épousa un des princi-

paux banquiers de la capitale, Lyonnais comme elle d'origine, Jacques-Rose Récamier, âgé de quarante-deux ans.

Belle, riche, placée dans une situation indépendante à l'égard de son mari, qui la traita toujours « comme une fille dont la beauté charmait ses yeux et dont la célébrité flattait sa vanité, » la jeune femme devait se sentir entraînée vers les réunions mondaines et goûter avec une joie naïve les brillantes distractions, les louanges enivrantes que chaque fête renouvelait et accroissait autour de sa personne. Madame Récamier ne chercha donc point à combattre son penchant pour le plaisir; elle s'y livra, mais avec retenue et modération, sans rien manifester de cet emportement bruyant et effréné qui fut, pendant quelques années, le ton, la fureur de la société, à l'époque du Directoire. Elle parut dans les salons, dans les bals, et aussitôt elle y exerça par sa beauté une incontestable suprématie. Peut-être les triomphes quotidiens de cette royauté frivole l'eussent-ils tout à fait absorbée si, en 1798, elle n'avait lié avec madame de Staël une connaissance qui ne tarda pas à se transformer en une profonde amitié.

Peu à peu, en multipliant les témoignages de son ingénieuse tendresse, l'illustre écrivain, esprit ardent et âme dévouée, parvint à occuper la première place dans le cœur de madame Récamier. Désormais, au moindre obstacle qui se rencontrera sous les pas de celle-ci, au bruit de ses dangers ou de ses malheurs,

elle interviendra avec activité, avec feu. Qu'en 1806 la maison de banque soit forcée de suspendre ses payements; qu'en 1807 madame Bernard succombe aux angoisses que, pour l'avenir de sa fille, lui cause ce désastre; revers de fortune ou deuil domestique, madame de Staël s'y associe avec une égale plénitude d'affection. Elle offre l'hospitalité à sa chère Juliette, et la détermine à venir au château de Coppet pleurer librement sa mère, loin de ces indifférences qui blessent ou de ces consolations qui aigrissent. Vivement touchée, remplie de gratitude pour cet empressément chaleureux, madame Récamier ne fut que trop tôt appelée à rendre service pour service à sa généreuse amie et à lui prouver que, lorsqu'il s'agissait d'obliger, elle savait être noblement imprudente.

Vers la fin de 1810, madame de Staël venait d'achever l'impression de son livre sur *l'Allemagne*; elle était à la veille de publier cet ouvrage quand elle apprit que, par ordre de la police, l'édition était supprimée, détruite, mise au pilon; en même temps, elle recevait du duc de Rovigo l'injonction de retourner immédiatement à Coppet. Il l'engageait de plus, sous une forme passablement impérative, à ne point habiter davantage sur les frontières, à s'éloigner de la France, et, s'il se pouvait, de l'Europe. Donner en ce moment une marque de sympathie à l'exilée, c'était se compromettre, s'exposer soi-même, courir en quelque sorte au-devant du bannissement. Pour une simple visite, cette inflexible mesure venait d'atteindre M. Ma-

thieu de Montmorency. Cependant madame Récamier n'hésita pas un seul instant, elle se rendit en Suisse, embrassa avec douleur l'amie que les événements lui ravissaient pour de longues années peut-être, et la quitta après avoir passé auprès d'elle un jour ou deux. C'était bien peu, ce fut encore trop. Le lendemain, elle avait sa part de proscription; elle était exilée à quarante lieues de Paris.

Pour échapper aux tracasseries, aux ennuis mesquins de la province qui lui avaient successivement interdit le séjour de Châlons-sur-Marne et de Lyon, madame Récamier, à bout de patience et de courage, résolut, malgré mille inconvénients, d'aller s'établir à Rome. Elle y vécut tranquille et résignée, accueillant déjà le mystique Ballanche, causant avec Canova, et, dans une de ses rapides excursions, formant avec la reine de Naples, Caroline Murat, une étroite liaison qui devait être durable. A la chute de l'Empire, madame Récamier rentra en France. Arrivée le 1^{er} juin 1814 à Paris, elle y retrouva madame de Staël. Bientôt elle reprit dans la société polie le rang qu'elle y avait occupé, mais avec les modifications que nécessitaient son âge et la gravité croissante de son caractère. Moins répandue dans le monde, le monde la rechercha, et dès qu'on cessa de la voir dans les salons, elle eut chez elle un salon, — le plus brillant de tous.

A partir de cette restauration éclatante, de cette réinstallation victorieuse dans une douce et sereine autorité qui ne fit plus que se fortifier et grandir, le

récit perd ses droits. Les conversations chuchotées à l'oreille, les discrètes démarches, les conseils judicieux et prudents, les mystérieuses influences, ces éléments contraires, adroitement fondus et assimilés, — cet ensemble exquis et indéfinissable qui constitue la sourde domination, l'irrésistible pouvoir d'une femme, — tout cela ne se raconte pas. Les profanes le devinent, les initiés en jouissent. Ceux-ci peuvent plus tard y trouver entre eux un sujet d'inconsolables regrets, mais ils s'aventurent jusqu'à l'exagération ou à la complaisance, lorsqu'ils y voient matière à une histoire ou à un tableau.

Pourquoi toujours amplifier lorsque le bon goût consiste à simplifier? Indiquons d'un dernier trait la fin de cette longue existence, qui, à bien y regarder, ne fut point malheureuse. Habile à éviter les secousses violentes, exempte de véritables agitations intérieures, ayant su se composer un milieu fait à souhait pour sa nature, et s'entourer d'amitiés solides, de sentiments profonds et contenus, de demi-lumière, de demi-silence, conservée et comme embaumée dans cette tiède atmosphère de l'Abbaye-aux-Bois, madame Récamier traversa l'âge mûr, défia la vieillesse et disparut modestement à l'instant glorieux où les *Mémoires d'Outre-Tombe* proclamaient son nom et la faisaient entrer dans la postérité, sur la parole de Chateaubriand.

Cette courte analyse suffit, je l'espère, à trancher, en ce qui concerne le livre même, la question de me-

sure. Le manque de proportion apparaît avec une irrécusable évidence. Consacrer deux volumes à cette vie mondaine, à quoi bon ? Il y fallait tout au plus cinquante pages. Je sais bien qu'on ne laissera point passer cette affirmation sans la combattre, et la réponse que l'on me fera n'est pas difficile à prévoir. Il ne s'agit nullement, s'écrieront les bonnes âmes, d'enfermer dans une narration les faits émouvants ou curieux qui forment ce qu'on pourrait appeler avec raison la biographie extérieure de madame Récamier. L'entreprise est d'une bien autre importance, le prix à mériter d'une bien autre valeur. Personne n'ignore le degré d'influence sociale auquel s'était élevée madame Récamier, et chacun désire connaître le secret de cette occulte puissance. Eh bien ! ce secret, on l'a surpris, on veut nous le dévoiler, on prétend nous expliquer ce séduisant despotisme si longtemps inexplicable ; et c'est là ce qui exige ces développements que vous vous hâtez trop de blâmer.

Ce mode de justification nous engage dans un nouvel ordre d'idées. On excuse la diffusion, le défaut de méthode par de spécieux motifs d'intérêt moral ; la question de mesure devient secondaire et s'efface devant la question de convenance. Mais, pour être transporté sur un terrain différent, le sujet du débat ne change point. On invoque la convenance : il est toujours convenable d'être sobre quand on parle de ses proches, et si l'objet de nos révélations est une femme, même la plus chaste, même la plus digne, je crois

qu'il vaut mieux commander à nos lèvres de rester muettes, et que le plus bel hommage à lui rendre, c'est de l'honorer silencieusement dans l'intimité recueillie de la famille.

Beauté! bonté! le voilà ce talisman mystérieux. Nous le savions déjà, nous l'avions pressenti. Ces deux volumes de *Souvenirs* ne font qu'apporter à notre conviction instinctive un certain nombre de témoignages. Mais ces preuves si positives, si multipliées qu'elles soient, ne reçoivent leur claire signification, leur vrai sens, qu'en vertu d'une gradation à laquelle on doit préalablement les soumettre. En un mot, cette bonté dominatrice procédait directement d'une beauté splendide, éblouissante, hors de pair. Madame Récamier eut le droit et le privilège d'être charitable entre les charitables, parce qu'elle avait été belle entre les belles. Elle garda son pouvoir de reine et ne fit qu'en modifier les attributions. Au lieu d'abdiquer et de lutter, elle n'eut qu'à passer son sceptre de la main gauche dans la main droite.

En rapprochant avec insistance ces deux termes, je ne poursuis point à plaisir une vaine et puérile antithèse; je cherche à démontrer l'existence et la valeur de ce rapport, qui est le meilleur commentaire de la réalité qu'on veut nous peindre. L'incroyable prestige que madame Récamier exerça dans sa jeunesse peut seul nous faire mesurer et comprendre l'influence qu'elle conserva durant les dernières années de sa vie. Pour ses contemporains elle ne fut point sim-

plement une beauté, mais la beauté par excellence. Elle ne paraissait en public que pour y devenir aussitôt l'objet d'une ardente curiosité, d'une admiration assez souvent importune. L'anecdote suivante, empruntée à ce livre des *Souvenirs*, en dira plus que mes paroles et me couvrira contre le reproche d'exagération, si l'on était tenté de me l'adresser :

« Lorsque le culte se rétablit et que les églises se rouvrirent aux cérémonies religieuses, on demanda à madame Récamier de quêter à Saint-Roch pour je ne sais quelle bonne œuvre; elle y consentit. Au moment de la quête, la nef de l'église se trouva trop petite pour la foule qui l'obstruait. On montait sur les chaises, sur les piliers, sur les autels des chapelles latérales, et ce fut à grand'peine si l'objet de cet empressement, protégé par deux hommes de la société (Emmanuel Dupaty et Christian de Lamoignon), put fendre le flot des curieux et faire circuler la bourse des pauvres. La quête produisit vingt mille francs. »

Ce succès populaire a son éloquence. On ne peut révoquer en doute ou discuter l'impression produite sur la masse. Dans l'immédiate électricité qui, à la vue des êtres souverainement beaux, parcourt les grandes réunions d'hommes, il y a pour ces créatures privilégiées mieux qu'un suffrage éphémère, il y a une consécration qui survit à cet éclair d'enthousiasme et se prolonge jusque dans l'histoire. Il s'établit une tradition vivante qui, peu à peu, prend force de loi. Notons tout de suite, en nous arrêtant à la personne de madame Récamier, que cette éclatante manifestation d'une supériorité purement physique

éveillait dans les esprits les plus distingués le vif sentiment d'une rare élévation morale. Les deux louanges se confondaient et n'en faisaient qu'une. Ainsi madame de Staël, écrivant à son amie, ne pouvait s'empêcher de lui dire :

« S'il m'était possible d'envier ce que j'aime, je donnerais bien tout ce que je suis pour être vous. *Beauté sans égale en Europe*, réputation sans tache, caractère fier et généreux, quelle fortune de bonheur encore dans cette triste vie où l'on marche si dépouillé. »

Enfin Ballanche s'inspirant, dans sa candide profondeur, des tendres délicatesses de son affection, déclarait en ces termes à madame Récamier son intime pensée sur elle :

« *Il vous sera donné de faire comprendre ce qu'est en soi la Beauté*; on saura que c'est une chose toute morale : il ne sera plus permis de douter que c'est un reflet de l'âme. Voilà ce qui explique ce qu'il y a d'immortel dans la Beauté. Si Platon vous eût connue, il n'aurait pas eu besoin d'une métaphysique si subtile pour exprimer ses idées à ce sujet; vous lui auriez rendu sensible une vérité qui fut toujours mystérieuse pour lui. »

On le voit, à sa manière, le philosophe était sous le charme, aussi bien que les badauds et les curieux de l'église Saint-Roch; et pourtant c'est lui qui, un jour, se permettant de juger son idole, risquait dans une lettre cet aveu ingénu : « Vous êtes ange en beaucoup de choses, vous êtes femme en quelques-unes. » Précisément, sur ce chapitre délicat, sur ce côté fémi-

nin, les *Souvenirs* nous fournissent des documents, sinon décisifs, au moins pleins d'intérêt. Il nous reste donc à étudier (puisque l'on nous y convie) le mouvement intérieur de cette existence, et à reconnaître si cette âme, qui se croyait parfaitement maîtresse d'elle-même, n'eut jamais à lutter, à trembler devant un élément de désordre, de folie et de grandeur, — devant la passion.

II

En faisant preuve de persévérance et de rigueur dans une enquête aussi périlleuse, nous n'obéissons, est-il besoin de le dire, à aucun sentiment de curiosité maligne. Dix ans, — dix siècles ! — se sont écoulés depuis la mort de madame Récamier. La société qui se réunissait autour d'elle à l'Abbaye-aux-Bois, se trouve en grande partie dispersée ou éteinte. Le bruit que dans certains journaux choisis entretenaient avec art, à propos de son nom, des plumes complaisantes, des admirateurs enthousiastes, a diminué par degrés. Avec le silence, l'oubli est venu. Personne, assurément, ne songeait à prendre pour but de ses recherches, pour objet de son étude, une femme distinguée sans doute, mais qui n'avait eu qu'une célébrité de contact et de reflet. Volontiers, autant par indifférence que par courtoisie, on eût laissé dans l'ombre ce que cette existence présentait de discutable ou d'inexpliqué ;

et une vague image se serait formée peu à peu qui, dans son indécision, n'aurait manqué ni d'attrait ni de noblesse.

Si les faits ont suivi une autre marche, si, pour vouloir redoubler l'éclat de l'auréole, on en a détruit la magie, nous ne saurions rejeter la responsabilité de cette faute sur le vœu et la demande du public, sur une invincible pression exercée du dehors. Elle se manifeste souvent, cette pression, quand il s'agit d'individualités véritablement importantes. Ainsi, Chateaubriand, George Sand, M. de Lamartine, M. Guizot, n'étaient point libres de garder par devers eux leurs Mémoires ou leurs Confidences. De leur part, il y avait une obligation morale, un devoir, à nous communiquer ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont pensé, le résultat définitif de leur expérience; de notre côté, il y avait une sollicitude empressée, un désir légitime de pénétrer dans l'intimité de leur raison et de leur cœur. On peut affirmer également que les lettres de Lamennais ont répondu à plus d'une secrète interrogation, et satisfait notre insatiable avidité de savoir du nouveau sur les hommes et les choses de notre temps. Ce sont là des révélations universellement souhaitées, réclamées; elles sont utiles et en quelque sorte nécessaires; tandis que cette *exhibition* de madame Récamier est absolument gratuite. Elle ne se recommande ni de la voix populaire ni de l'intention éducatrice. Enfin, ce qui est plus grave, elle est en opposition formelle avec la conduite et les actes de celle qu'on veut

honorer, et qui, de son vivant, croyait avoir bien pris ses mesures contre ce monument malencontreux.

Nous éprouvons, en effet, une satisfaction sincère à constater que non-seulement madame Récamier n'est pour rien dans cette publicité posthume, mais encore qu'elle a fait ce qui était en son pouvoir pour y échapper. Cédant aux instances de ses amis et de sa famille, elle avait commencé d'écrire ses *Mémoires*; mais, en avançant dans ce travail, elle en comprit probablement les inconvénients et les dangers. Après l'avoir interrompu à plusieurs reprises, elle prescrivit à ses héritiers de le supprimer complètement. « Une disposition dernière... imposait l'obligation de détruire ce qu'elle avait écrit de ses *Mémoires*. Le paquet qu'elle avait désigné expressément a donc été brûlé; mais, dans le reste de ses papiers, on a heureusement retrouvé quelques fragments... » Ceci est la déclaration spontanée et irrécusable de la personne qui a composé ces deux volumes. C'est dans l'*avant-propos*¹ destiné à mettre le lecteur au courant qu'elle nous fournit ce renseignement précieux, et elle ajoute presque aussitôt : « Ces récits (lisez : ces fragments), ainsi que les lettres *en petit nombre* que nous avons pu recueillir et que nous avons jugées dignes d'être imprimées, ne manqueront pas, nous en sommes convaincu, d'exciter des regrets. »

Oui, certes, il est très-regrettable que, dans un livre

¹ Si toutefois cet *avant-propos* est de la même main.

entièrement consacré à madame Récamier, on rencontre si peu de témoignages directement émanés d'elle. Quelques brouillons insignifiants, quelques billets fort ordinaires, des notes confuses ou tronquées, le tout ne formant pas la valeur d'une mince brochure, voilà son lot personnel, son apport sérieux et positif, sa part de collaboration à cette œuvre placée sous son invocation tutélaire. Nous pensons qu'il est bon de signaler particulièrement cette insuffisance des pièces justificatives. Il faudrait qu'elles fussent plus abondantes ou plus claires pour nous offrir une garantie, une rassurante authenticité. Tant que cette condition ne sera pas remplie, on se croira volontiers en droit de dire que, dans ces *Souvenirs et Correspondance*, il n'y a, au vrai, ni souvenirs ni correspondance de madame Récamier.

Ajoutons que si, dans cet ouvrage, on perd son temps à chercher les documents précis fastueusement annoncés par le titre, on y trouve en revanche beaucoup de détails et quantité de lettres qui n'y sont guère à leur place. L'excès de la discrétion dans un sens amène naturellement l'abus de l'indiscrétion dans le sens opposé. Nous avons vu qu'en fait de confession épistolaire, madame Récamier pèche par l'indigence; on peut reprocher au contraire à ses amis le luxe de leurs épanchements, leur abandon excessif. Entre eux et elle le contraste est marqué au point d'en devenir choquant. Elle ne parle pas assez et ils parlent trop. Tour à tour violents ou résignés, orgueilleux ou modestes,

contristés ou joyeux, Lucien Bonaparte, Bernadotte, le prince Auguste de Prusse, Mathieu de Montmorency, le duc de Laval, Ballanche, Chateaubriand courtisent et supplient leur idole, toujours voilée, toujours muette. Nous lisons dans leur cœur, mais il nous est interdit de pénétrer dans le sien. De ce singulier dialogue nous ne connaissons que les demandes, nous sommes condamnés à ignorer les réponses.

Quelle énigme indéchiffrable ! des hommes appartenant à l'élite de la société par leur naissance, leur vertu, leur intelligence, leur génie, se sont rencontrés en une même passion, vive et profonde, pour une femme ravissante de grâce, éclatante de beauté. Cette passion, ils l'ont exprimée selon leur caractère, leur talent, leur sincérité, avec la phraséologie de leur époque et les diversités de leur humeur. Nous avons sous les yeux, dans la présente publication, l'éloquente preuve de ces fanatiques adorations. — Et l'incomparable créature qui excitait cette religion fervente, quel a été son langage ? quelle sa décision ? — C'est ce que ne nous apprendront point ces irritantes informations, ce recueil qu'on pourrait, sans exagération, intituler : « Correspondance des fidèles de madame Récamier ; Effusions et Causeries de ceux qui l'ont connue, fréquentée, aimée. » N'est-ce pas là, en réalité, ce qu'on appelle se confesser aux dépens des autres ?

On me fera observer qu'étant mariée, madame Récamier, en gardant le silence, suivait strictement la ligne tracée aux honnêtes et chastes épouses, et qu'il

serait aussi peu convenable de l'en féliciter que de l'en blâmer. Cela est très-juste comme thèse générale, comme vérité humaine, et très-inexact, à propos d'une situation fausse et exceptionnelle. — Quoi de plus respectable, de plus touchant en sa pureté que l'humble ménagère dévouée à son mari, à ses enfants, et qui ne permet point à ses désirs de franchir les limites du foyer domestique ! Quelle femme est mieux protégée, mieux à l'abri du soupçon ou de la convoitise ? et si quelque téméraire ose lui adresser une parole d'amour, qui songera à s'étonner en voyant la jeune et belle matrone conserver un dédaigneux mutisme ? mais elle seule a le droit de se taire ainsi.

Je n'hésite pas à croire que, s'il lui eût été accordé de mener cette vie normale, madame Récamier ne s'en fût montrée heureuse et parfaitement digne. Mais les douces joies de l'intérieur, les fortifiantes épreuves du vrai mariage, — du vrai ménage, — lui restèrent inconnues. Elle en ignora le charme et l'efficacité. J'ai déjà indiqué, dans le précédent article, quelle différence d'âge la séparait de son mari. Maintenant, il devient nécessaire d'exposer, sinon les causes, au moins les circonstances extérieures de cette union, de préciser comment elle fut contractée, et moyennant quelles réserves elle dura. Voici ce que nous révèle à ce sujet le livre où nous devons puiser nos renseignements :

« Juliette voyait venir M. Récamier depuis plusieurs années chez ses parents ; il avait toujours été prévenant et gracieux pour son enfance ; elle avait reçu de lui ses plus belles

poupées ; elle ne douta pas qu'il ne dût être un mari plein de complaisance ; elle accepta sans la moindre inquiétude l'avenir qui lui était offert. Ce lien ne fut d'ailleurs jamais qu'apparent : madame Récamier ne reçut de son mari que son nom. Ceci peut étonner, mais je ne suis pas chargée d'expliquer le fait ; je me borne à l'attester, comme auraient pu l'attester tous ceux qui, ayant connu M. et madame Récamier, pénétrèrent dans leur intimité. M. Récamier n'eut jamais que des rapports paternels avec sa femme.... »

Puisque la personne qui a choisi pour mission de disputer une chère mémoire à « la profanation des conjectures » ne se croit point *chargée d'expliquer le fait*, nous n'essayerons, quant à nous, de fournir aucune interprétation, aucun commentaire. Notre tâche se réduit à marquer brièvement les conséquences inévitables qu'entraînait, pour la vie entière, une erreur aussi grave, commise dès le début. Cette première et pénible singularité contribua toujours, en effet, à donner à la position morale et sociale de madame Récamier une embarrassante et fâcheuse incertitude.

On ne sait pas assez combien les situations mal définies sont périlleuses. Nous avons ici, de ce danger, un exemple frappant. Ce qui fit illusion à madame Récamier et trompa ceux qui l'entouraient, ce fut son apparence de liberté. Plus d'un s'y laissa prendre, et elle tout d'abord. Beaucoup osèrent, même innocemment, se risquèrent, conçurent des espérances. Malgré ses prestiges, l'enchanteresse se sentit un peu gagnée, et, par instants, fort troublée. Mais les impatients comme Benjamin Constant ou Lucien Bonaparte avec

leur ardeur emportée, leur exaltation malade, effrayèrent une femme candide et timide qui n'aurait point accepté le bonheur au prix de sa tranquillité de conscience. Ils la confirmèrent dans sa disposition méfiante. Les patients, les résignés, tels que Mathieu de Montmorency et Ballanche, l'y affermirent encore par leur docilité à se soumettre aux précautions, aux exigences du respect humain, par le continuel sacrifice de leurs aspirations ou de leurs vœux. Grâce à leur dévouement et à sa pureté d'esprit, elle crut à la possibilité de cette bizarre transaction avec le monde, et, transformant l'exception en loi, elle se créa un rempart des difficultés et des entraves qui eussent pu mettre obstacle à l'accomplissement de son désir. Les événements, sa nature, ses amis concoururent à la retenir dans cet étroit espace qui, peu à peu, se changea pour elle en une prison, et pour plusieurs devint un piège.

Ce qu'il y a de terrible dans nos captivités morales, c'est qu'elles dégénèrent en habitude. Une occasion se présente-t-elle d'y échapper, nous ne savons ni l'apprécier, ni la saisir. Deux fois il fut loisible à madame Récamier de rentrer dans les conditions régulières de l'existence commune, deux fois elle fut à même de se marier; et ne sut point se résoudre à cette franche et honorable détermination. En 1807, elle laissa et découragea le prince Auguste de Prusse qui sollicitait sa main; et, vers la fin de sa vie, elle accueillit par un inflexible refus la demande respectueuse que lui

adressait Chateaubriand, la prière de partager avec lui l'un des plus beaux noms de ce siècle.

Je comprends qu'en face des offres du prince Auguste, et malgré la sincère passion qu'elle lui inspirait, madame Récamier ait éprouvé des scrupules. Sans doute ces scrupules pouvaient paraître exagérés. « La sorte de lien qui avait uni la belle Juliette à M. Récamier était de ceux que la religion catholique elle-même proclame nuls. » C'est l'auteur des *Souvenirs* qui nous le dit expressément. Mais enfin M. Récamier vivait, il venait de perdre la plus grande partie de sa fortune; il y eut donc délicatesse et générosité chez la femme qui lui appartenait extérieurement, à demeurer envers lui d'une fidélité obstinée.

Un mariage entre Chateaubriand et madame Récamier, lorsque, libres tous deux, ils atteignaient au terme de leur carrière, ne changeait exactement rien à leur destinée désormais accomplie. Ce n'en eût pas moins été un acte très-significatif et d'une sévère beauté morale. Par cette décision solennelle, madame Récamier aurait renoncé avec éclat à son isolement de cœur; laissant ce cœur, trop longtemps glacé, s'animer d'une flamme humaine, elle aurait avoué qu'elle s'enorgueillissait d'une profonde affection et qu'elle ne craignait pas de s'y associer publiquement. Aveuglée par ses préjugés ou dominée par ses relations, elle n'a point entrevu ce qu'il y avait de sérieuse grandeur à prendre ce parti. Il serait d'ailleurs superflu, en interrogeant l'ordre des proba-

bilités, de chercher à expliquer, au moyen d'hypothèses ingénieuses, cette résolution dernière; madame Récamier a donné elle-même l'explication de sa conduite, et la réponse qu'en cette suprême circonstance elle fit à Chateaubriand est le plus curieux, le plus intéressant passage de ces *Souvenirs*. Je citerai la page entière, elle en vaut la peine :

« Peu de mois après la mort de sa femme, M. de Chateaubriand, en exprimant à celle qui s'était faite le bon ange de ses derniers jours, son ardente reconnaissance, la supplia d'honorer son nom, en consentant à le porter. Il mit dans l'expression de ses désirs de mariage une insistance qui toucha profondément madame Récamier; mais elle fut inébranlable dans son refus.

« Un mariage, pourquoi? à quoi bon? disait-elle. A nos âges, quelle convenance peut s'opposer aux soins que je vous rends? Si la solitude vous est une tristesse, je suis toute prête à m'établir dans la même maison que vous. Le monde, j'en suis certaine, rend justice à la pureté de notre liaison, et on m'approuverait de tout ce qui me rendrait plus facile la tâche d'entourer votre vieillesse de bonheur, de repos, de tendresse. Si nous étions plus jeunes, je n'hésiterais pas, j'accepterais avec joie le droit de vous consacrer ma vie. Ce droit, les années, la cécité me l'ont donné; ne changeons rien à une affection parfaite. »

Ce sont-là des excuses et non pas des raisons. Un amour pur hautement proclamé, un devoir simplement et dignement rempli, eussent sanctionné, en l'accroissant, la renommée, la légende idéale de madame Récamier. Devenue la noble et chère compagne d'un homme de génie, elle eût mérité de participer à

sa gloire. Cette radieuse image de la terrestre Beauté se fût transfigurée aux yeux des jeunes générations en un rêve poétique, en un objet de culte intellectuel, tandis qu'aujourd'hui, étudiée, connue dans sa triste et sèche réalité, elle reste pour nous comme elle restera dans l'avenir, le type de la femme qui n'a pas aimé.

MAURICE DE GUÉRIN¹

I

Il est toujours périlleux d'affirmer le génie d'un inconnu et de promettre la gloire à un nom obscur. De telles assertions, lorsqu'elles ne correspondent pas exactement à la réalité, retombent d'un poids écrasant sur ceux qui ont eu la hardiesse de les produire, et qui, croyant avoir fait une découverte splendide, n'ont souvent commis qu'une grossière méprise. On échappe difficilement à cette erreur, en présence d'une destinée interrompue dans sa croissance naturelle et rayée à jamais du livre de vie, au moment où, s'annonçant brillante, elle semblait à la veille de prendre son essor. L'attendrissement conduit ainsi à l'enthousiasme, et la jeunesse trop tôt disparue reçoit de toutes parts ces magnifiques éloges que l'on dispense à regret, que parfois on refuse à la virilité méritante.

Aujourd'hui, cependant, nous nous risquons, oubliant volontiers ces timides maximes. Sur la foi de George Sand et de Sainte-Beuve, sur le témoignage

¹ *Reliquæ.*

désintéressé de notre conscience littéraire, nous parlerons de Maurice de Guérin, mort à vingt-neuf ans, sans avoir rien imprimé, ne laissant que des fragments, des notes intimes, et nous prononcerons à son sujet ces deux mots qui s'offrent ou plutôt s'imposent à la pensée, dès qu'on le connaît un peu, ces mots éclatants : gloire et génie.

Mon intention n'est point de m'en tenir à d'aussi vagues et pompeuses louanges. Je désirais rendre un pieux hommage, j'ai maintenant à le justifier. La vie de Maurice de Guérin et son œuvre, les circonstances qui ont accompagné la révélation posthume de son admirable talent, la qualité particulière et les tendances probables d'un esprit longtemps indécis, toujours mystérieux : voilà ce que le public ne peut savoir encore, et ce dont il a le droit d'être informé. Nous suivrons, pour satisfaire sa curiosité, cette marche, qui est la plus logique : nous verrons l'âme de Guérin se former, rayonner et s'éteindre ; nous assisterons au spectacle souvent irritant des lenteurs, des obstacles, des hésitations, des transactions qui, pendant vingt années, — les vingt années d'après la mort, — ont retenu cette gloire captive et coupé ses ailes ; enfin, nous entrerons, autant que possible, dans l'intimité d'une pensée trop obstinément méconnue par ses derniers dépositaires, et nous lui restituerons sa véritable direction, dussions-nous scandaliser ceux qui aiment Guérin (je n'en doute pas), mais comme il ne voudrait plus être aimé.

Son enfance fut rêveuse, pudique, toute de silence,

d'ombre, de culture latente et comme repliée sur elle-même. Il était né dans le Languedoc, au château du Cayla, près d'Alby; jusqu'à l'âge de douze ans, il grandit, frêle et languissant déjà, sous ce beau ciel et au milieu d'une famille fortement catholique. Le climat, ses parents et sa santé le marquèrent à ce moment d'une empreinte qui ne devait jamais s'effacer, et qui fit, non le tourment, mais l'embarras de son existence. Elle laisse sur sa mémoire une ambiguïté fâcheuse qu'on ne saurait assez éclaircir. Je parle d'une empreinte, — une, en effet, et triple; — il importe d'en démêler les divers éléments en leur apparente unité, en leur contradiction réelle.

Maurice de Guérin était païen par nature, chrétien par éducation et aussi par docilité, incertain et mou par tempérament. Pour m'exprimer ainsi, je vais de prime abord au fond de l'homme et j'anticipe sciemment sur le développement régulier, sur la manifestation finale. Guérin ne s'aperçut que peu à peu de ce désaccord intérieur; il n'en prit qu'à regret son parti, et fort tard, le cacha soigneusement aux autres, et, s'il en convint avec franchise, ce fut seulement au plus secret de sa conscience. Il n'en est pas moins exact de dire que dans l'enfant de douze ans qui partait du Cayla en 1822 pour commencer ses études au petit séminaire de Toulouse, les achever au collège Stanislas, et qui comptait, au sortir de là, se vouer à l'état ecclésiastique, il y avait en germe et plus qu'en germe l'auteur du *Centaure*, le grand poète panthéiste.

Je puise dans une analyse attentive cette certitude, que rien ne m'autorise à dissimuler et que tout m'engage à rendre évidente. Panthéisme des sens, du cœur et de l'intelligence, christianisme de déférence et d'écorce : ces deux termes résument et expliquent Guérin. Confondus, atténués et voilés à son entrée dans la vie par sa débilité physique et sa timidité intellectuelle, ils se distinguèrent nettement et montrèrent quel abîme les séparait à l'heure décisive de la maturité et de l'expansion.

Ceci, pour nous, devient très-visible pendant son séjour à La Chênaie, où il arriva en décembre 1832. Il était alors dans la première fleur de la jeunesse, doucement inquiet, cherchant sa vocation et ne rencontrant que son instinct, objet pour les siens d'une sollicitude facilement alarmée, énigme pour lui-même, continuant par insouciance obéissance le chemin entrepris, et pleinement livré aux impressions, aux influences naturelles. Ceux qui l'entouraient et s'intéressaient à lui sentaient vaguement qu'une exacte discipline, des cadres strictement limités ne pouvaient que le blesser et nuire à son développement, qu'il lui fallait un milieu à la fois sévère et libre. Précisément à cette époque, Lamennais essayait de fonder en Bretagne, à sa maison de La Chênaie, une sorte de congrégation militante et enseignante. Le savant orientaliste Eugène Boré, ancien élève de Stanislas, indiqua cette retraite à son jeune camarade, et, par une expresse recommandation, lui en ouvrit les portes.

Guérin passa neuf mois à La Chênaie : on peut dire qu'il n'en connut pas les hôtes et qu'eux non plus ne l'aperçurent point ; ils se coudoyèrent sans se deviner. Les théologiens dédaignèrent le poète, et celui-ci négligea la théologie, et même la religion, pour les nuages, les oiseaux, les arbres et les fleurs. Constatons le fait, mais ne blâmons personne. Chacun allait à sa tâche, à son devoir, au plus pressé : Lamennais au combat, Guérin à la rêverie. Le grand athlète n'eut pas le temps de pénétrer, d'apprécier cette exquise et complexe organisation où les aspirations de l'âme moderne se mêlaient harmonieusement au culte délicat du génie antique. « Que me font vos songes ? aurait-il dit à Maurice, je ne songe, moi, qu'à la vérité ! » — « Que me font vos batailles, aurait répondu le doux contemplateur, je ne désire que les calmes et absorbantes ivresses de la nature ! »

Ajoutons aussitôt, pour être complètement véridique et ne forcer en rien la réalité, que, soit dans son journal intime, soit dans ses lettres, Guérin se montre toujours plein de respect, de justice, d'affection, d'admiration pour Lamennais. Les doctrines avaient glissé sur lui, et il le déclare hautement lorsque l'occasion s'en présente, mais il rendait, il ne cessa jamais de rendre hommage à l'indomptable énergie du caractère et à l'excellence du cœur. Emporté au courant du monde, il oublia peut-être M. *Féli* (comme l'appelaient ses disciples) ; je n'en affirmerai pas moins, malgré quelques paroles échappées dans un accès de mauvaise

humeur, que de chères obsessions ne parvinrent point à lui arracher un reniement.

Cette parfaite mesure qu'il sut si bien conserver, j'aurais voulu, à cet égard, la retrouver chez ses amis. Il eût été du plus simple, du plus élémentaire bon goût, puisque Guérin parlait de Lamennais en termes convenables et bienveillants, d'imiter son tact et de ne remuer ni les regrets surannés ni les vieilles rancunes. Il y a dans l'édition que j'annonce, en tête du second volume, une Notice biographique signée d'un nom inconnu, mais très-long, F. du Breil de Pontbriand de Marzan, et datée du château de Marzan. Cette Notice est obscure, diffuse, prétentieuse de style et plate néanmoins, dictée surtout par une religiosité intolérante, sous air de sentiment, et aggravée de provincialisme. Je regrette que les éditeurs (auxquels j'ai encore d'autres reproches à faire) aient laissé ce pavé sur le front de Maurice; espérons qu'il disparaîtra prochainement. J'aurais toutefois gardé là-dessus un indulgent silence, étant un peu blasé sur les productions informes, même lorsqu'elles sont datées du château de Marzan, si je n'avais été frappé et blessé du singulier ton que, dans ce petit monde romantique, gothique et féodal, on se permet de prendre dès qu'il s'agit de Lamennais : ce sont des afflications, des soupirs, des effarouchements; on ne peut assez déplorer les funestes chances qui ont jeté cet antechrist sur la route de Guérin. Pourquoi cette âme candide a-t-elle couru de semblables périls? Pourquoi n'a-t-elle ren-

contré l'auteur de *l'Essai sur l'Indifférence* qu'au moment où il allait écrire les *Paroles d'un Croyant*? Par bonheur l'innocent lévite a tourné l'écueil : le voilà sauvé. Il commettra bien quelques légères fautes à Paris, mais il ira mourir au Cayla, réconcilié avec la foi de son jeune âge et repentant de ses erreurs, quoiqu'il ait eu cette fatalité de connaître Lamennais à l'heure où, comme le dit M. F. du Breil de Pontbriand de Marzan avec une emphase comique, il se préparait à faire « entendre le chant du cygne catholique, mêlé si tristement à l'ouverture du chœur infernal. » Il est vrai que l'illustre écrivain n'avait pas encore « immolé son ange à son génie, » ni « touché à son beau nom. » Ces phrases, qui font sourire et qui veulent être amères, sont datées du château de Marzan. Je crois, en effet, qu'il n'y a plus que là qu'on en puisse écrire de cette force.

En ce qui touche Lamennais, je ne dirai qu'un mot : c'est un grand honneur pour Guérin de l'avoir approché, de l'avoir vu et entendu. Cet homme, d'une sincérité admirable et d'un courage invincible, est de ceux dont le commerce distingue, dont l'amitié glorifie. On aurait justement sujet d'être fier, rien que pour avoir effleuré un pan de son manteau. Guérin a vécu auprès de lui, à La Chênaie, lorsque précisément il traversait une crise terrible, séparé de Rome et des théocrates au fond de son cœur, et se sentant d'un élan fougueux entraîné vers la démocratie. Ce que souffrait Lamennais dans son âme, dans son esprit,

nous le soupçonnons, nous l'entrevoyons par quelques lignes du journal. Il éprouvait un de ces brisements intérieurs qui renouvellent, en les torturant, les créatures d'élite. Oh ! les agonies des forts, ces agonies que le monde ignore ou qu'il révoque en doute, parce que le rude champion est toujours, infatigable et vaillant, sur la brèche qu'il protège, Lamennais les a toutes ressenties, et nulle main dévouée n'a étanché le sang de ses plaies ni essuyé la sueur mortelle de ses tempes ! Cher martyr de la conscience, on a eu l'audace de te reprocher tes versatilités ! Toi, versatile ! Non, tu n'as pas changé : tu as cherché, tu as gravi, et, dans tous les cas, si noblement tu t'es démenti, ce n'a été du moins ni pour or ni pour argent. La fosse commune a recueilli ton corps épuisé de larmes et de travaux, tu es mort enseveli dans ta pauvreté sainte, et ton dernier souffle s'est exhalé dans la bonne foi sauvage de ta protestation douloureuse.

M. F. du Breil de Pontbriand de Marzan devrait le savoir mieux que moi, puisqu'il a fréquenté Maurice de Guérin : ce n'était point de la polémique que venait la tentation pour cette intelligence plus allemande et indoue que française, pour cette sensibilité raffinée : le séducteur, c'était le printemps, l'irrésistible Circé ; la magicienne, c'était la nature. Rêveur et non luteur, contemplatif et non dogmatique, le poète n'offrait aucune saillie, aucune prise à l'activité fiévreuse du théologien ; aussi n'en reçut-il ni enseignement ni ébranlement. Et cependant on doit tenir pour assuré

qu'en s'éloignant de La Chênaie, lorsqu'un ordre de l'évêque de Rennes dispersa la congrégation naissante, Guérin, en vertu d'une décision purement instinctive, et dont il eût été fort embarrassé de donner la formule ou d'expliquer la cause, n'appartenait plus au mouvement catholique, tout en paraissant y adhérer encore, et commençait même à se détacher du sentiment chrétien. N'allez pas croire de sa part à une transformation subite, à l'un de ces éclairs du chemin de Damas qui créent à nouveau l'être moral ; ne vous attendez ni à un coup de la grâce, ni plus simplement, à un coup de tête. Ce n'est point ainsi que les choses se passent chez les doux et les timides. Ils ont des détours et des *fuites* plutôt que des secousses et des crises ; ils se cachent aux autres et se dérobent à leur propre conscience ; leur très-fine diplomatie se réduit à ne pas contrarier les faits qui favorisent en eux le penchant secret et à s'y résigner avec joie.

Il serait on ne peut plus inexact de prêter à Maurice de Guérin l'air sombre, l'attitude désespérée, le duel intérieur d'un Pascal panthéiste au dix-neuvième siècle. Les âpres déchirements, les cruelles alternatives de foi et de doute, les entraînements, les blasphèmes, les repentirs lui demeurèrent inconnus. Ses agitations furent lentes, imperceptibles et comme endormies. Vivant doublement dans la solitude, privé des communications et des secours que son organisation exigeait, n'ayant ni le caractère ni l'étoffe d'un stoïcien, il chercha son point d'appui au dehors, il se laissa glisser dans la nature, il s'y abandonna pleine-

ment, comme s'il voulait s'y perdre et s'y confondre.

Ce que je disais à propos de La Fontaine est rigoureusement vrai de Guérin et lui est applicable : « Les signataires de pacte finissent invariablement mal. » Sans doute, ils reçoivent beaucoup; mais ils donnent plus encore, car ce qu'ils donnent, c'est le précieux et l'inaliénable, c'est la personne humaine, la vivace individualité, la moralité spéculative, le libre arbitre. De ces courses folles parmi les champs, les bois, les landes et au bord de la mer; de cette possession ardente et passionnée de la nature, Guérin sortit un jour écrivain de génie; il en sortit aussi malheureusement plus dénué que jamais d'énergie, de ressort, de volonté. L'existence, telle qu'il la comprit et la mena durant ce séjour d'une année en Bretagne, mit en lui la dernière main au grand artiste, mais acheva de tuer l'homme. Il ne s'imbibait du vital et de l'externe, il n'absorbait, ne dévorait à doses extrêmes et corrosives la réalité visible, que pour s'atténuer plus vite et se dissoudre plus complètement.

Lorsque cet asile de La Chênaie, ce prétexte à promenade et à rêverie, vient à lui manquer brusquement, il s'inquiète à peine de l'avenir, il a perdu la mesure et le sens de la vie pratique. Comme le lis qui ne travaille ni ne file, avec une confiance qui l'honore et dont je lui sais infiniment gré, il va de maison amie en maison amie, s'abritant aux toits protecteurs, se réchauffant aux molles tiédeurs des nids intimes, recueillant l'image, la sensation, le souvenir,

le sentiment, le parfum céleste : âme poétique, errante, éprise des belles couleurs et des mots sonores, étrangère au monde, perdue et presque noyée dans l'intensité de son regard et l'opulente multiplicité de ses visions. Tel il était à cette époque, tel nous pouvons le suivre à Mordreux, chez M. de La Villéon ; au Val de l'Arguenon, chez Hippolyte de la Morvonnais. Il a illustré cette station de son pèlerinage en une page immortelle qui nous montre la divine amitié dans le cadre imposant et attrayant du devoir, de l'art et de la nature. Ah ! si quelqu'un avait pu indiquer à ce génie voyageur et un peu vagabond un but précis et salutaire, si quelqu'un avait pu mettre dans cette tendre créature une étincelle de résolution, ç'aurait été vous, noble Marie, esprit droit, cœur angélique soudainement glacé par la mort, vous que Maurice a dignement célébrée, que peut-être il n'a pas assez pleurée ! A quoi bon ces vains regrets ? N'était-il point déjà trop tard ? Paris, en effrayant le rêveur, sollicitait l'artiste. Accoutumé à ne pas se résister, Guérin céda ; il partit : sa destinée allait s'accomplir.

Se connaître, produire et mourir, — la vie parisienne de Guérin tient dans cette courte phrase. Fin, délicat, sensible, aristocratique, il causa, écouta, se mit au courant, fréquenta les habiles, tâtonna quelque temps encore, comprit enfin sa vocation, commença l'œuvre, et...., frappé à son premier effort, retourna expirer au Cayla, vaincu et anéanti de toutes les façons, le 19 juillet 1839. Il léguait à la

littérature française un chef-d'œuvre, le *Centaure*, et à sa famille un grand nombre de pages trop humaines pour demeurer intimes. On n'osa ou l'on ne voulut point tout publier. Partagée entre un culte profond pour la gloire de son frère et une crainte exagérée de le compromettre en laissant voir quel était, au moment suprême, l'état de son âme, mademoiselle Eugénie de Guérin garda les manuscrits personnels et consentit à ce que l'on imprimât le *Centaure*. Cette admirable composition parut dans la *Revue des Deux Mondes*, le 15 mai 1840, avec une éloquente préface de George Sand; puis le silence se fit, et, pendant quinze ans, l'on n'entendit plus parler de rien.

En 1855, à Caen, on tira, je crois, à une centaine d'exemplaires un petit volume intitulé : *Eugénie de Guérin, Reliquiae*. Ce choix de pensées remarquables et de lettres adorablement écrites réussit beaucoup, autant du moins que peut réussir un livre précédé de ces mots sacramentels : *Ne se vend pas*. On reconnut que la sœur valait le frère, et le succès d'Eugénie ranima la curiosité sur le compte de Maurice. On se demanda ce qu'étaient devenus les manuscrits, les cahiers, la correspondance de Guérin, et on se le demanda assez haut pour que le bruit en arrivât jusqu'à la famille. Les curieux, les fidèles (car Guérin en a toujours eu) firent une véritable émeute. Les deux volumes aujourd'hui en vente chez M. Didier sont positivement le résultat de cette pacifique et sympathique agitation : il a presque fallu les conquérir.

Je suis loin d'avoir tout dit sur cette édition et sur l'œuvre elle-même; j'ai encore à blâmer et à louer. En ce sujet, qui a non-seulement son importance littéraire, mais sa gravité morale, mon premier devoir a été la sincérité, mon premier soin l'exactitude. Avant de peindre et de prouver, je me suis efforcé de rectifier et d'éclaircir. Il me reste à compléter ma démonstration, à justifier mon enthousiasme, à convaincre le public sérieux que le génie de Maurice de Guérin, affranchi désormais des préjugés, des obstacles, des coteries, et placé sous la tutelle des hommes de goût, ne doit plus relever que de la critique, ne doit plus appartenir qu'à la France. Je m'adresse, en parlant ainsi, à ceux que réjouit l'accroissement continu de notre patrimoine moral, et dont l'esprit est en fête lorsqu'on leur signale une étoile de plus dans notre ciel.

II

Les dates, quelquefois, sont éloquentes, et il y a des silences qui parlent. Cette réflexion se présente naturellement à l'esprit lorsqu'on vient d'examiner avec attention le journal et les lettres de Guérin. D'après ce que j'ai dit de sa vie, on peut la considérer comme séparée en deux périodes très-distinctes, également importantes, l'une de formation, l'autre de production; nommons-les, pour plus de clarté, période bretonne et période parisienne. Offrant à nos yeux le

même intérêt, la même valeur, elles devraient toutes deux, ce semble, tenir dans les manuscrits aujourd'hui mis en lumière une place aussi considérable. J'irai plus loin ; la préférence, dès qu'il pouvait, en fait de divulgation, y avoir quelque chose de pareil, appartenait de droit à la seconde période, et il me suffira, pour prouver mon assertion, de rappeler que parisien pendant cinq ans (1834-1839), avec tremblement d'abord, avec complaisance ensuite, Maurice de Guérin n'a passé qu'une année (1833) en Bretagne. Notre désappointement a donc été fort vif quand nous avons vu cette époque dernière si curieuse, si agitée, si féconde, pleinement consacrée à l'achèvement du génie et à sa manifestation, nous demeurer fermée et s'effacer dans la publication actuelle devant le séjour à La Chênaie et au Val-de-l'Arguenon.

Le journal s'arrête en 1835 ; la correspondance assez abondante, assez explicite pour 1834-35, languit en 1836, s'interrompt brusquement avec 1837, et ne reprend plus sérieusement, jusqu'en 1839. On le voit, nous marchons de lacunes en défaillances, d'incertitudes en obscurités. A qui la faute ? Guérin emporté par la fièvre du plaisir et de la curiosité ne confiait-il plus ses impressions à son cher *cahier vert*, ne répandait-il plus à ses amis le trop plein de son intelligence ? ou bien les éditeurs obéissant à des raisons qui leur ont paru de haute convenance, presque de religion, n'ont-ils point cru devoir faire un choix et nous glisser autant que possible un Guérin *édifiant* ?

Je soumets franchement mes doutes, je pose des questions que, comme simple lecteur, j'ai le droit de poser, je ne fais pas d'insinuations. Loin d'accuser personne de mauvaise foi, je ne blâme que l'excès de foi. Les âmes d'or qui ont recueilli avec une piété, timorée sans doute, mais infiniment respectable, les restes immortels de Maurice, auraient tort de soupçonner une hostilité dans mon insistance. Je tiens mademoiselle Marie de Guérin et M. Trébutien pour incapables d'une altération consciente ou seulement d'un arrangement systématique, et ce n'est point là ce que j'ai voulu dire. Laissons à part ce problème délicat et irritant des papiers inédits, et prenons ailleurs un exemple qui éclaircira ma pensée et limitera avec précision la portée de mes reproches.

Il existe des lettres de Guérin, des lettres imprimées, tendres, fines, profondes, frissonnantes d'une suave émotion, et vainement on les chercherait dans l'édition actuelle. Pour les découvrir, il faut s'adresser aux œuvres complètes de George Sand; elles sont encadrées dans la remarquable appréciation insérée d'abord à la *Revue des Deux Mondes*. C'est par le *Centaure* et par ces lettres, incomplètes elles-mêmes, découpées, fragmentées, que nous avons tous, plus ou moins, commencé à connaître Guérin. Combien souvent, depuis le jour où elles tombèrent sous mes yeux, je les ai lues et relues, me demandant avec anxiété si cette satisfaction intellectuelle me serait jamais donnée de les posséder véritablement, en entier, selon leur

ordre et leur mouvement ! On a publié les *Reliquiæ*, et elles y brillent par leur absence. Pourquoi ? Ceci est significatif.

Je pourrais multiplier les précautions oratoires et m'écrier, à la manière classique : *Incedo per ignes !* Je me contenterai de répéter avec La Fontaine : *Je supplie, avant tout, les dieux de m'assister*. Si je me trompe, on me rectifiera ; si je m'égare, on me remettra dans mon chemin. Je ne souhaite, en fin de compte, que des renseignements. Ces lettres (car il est temps d'y venir) n'ont point trouvé grâce devant les scrupuleux éditeurs, parce qu'elles ont un accent particulier, une saveur étrange ; parce que la hardiesse d'esprit et la liberté d'âme dont elles témoignent rendent parfaitement illusoires et impossibles cette observance toujours maintenue, cette discipline intérieure constamment pratiquée, que l'on prétendrait volontiers nous imposer comme uniquement vraies, parce qu'en montrant l'individu elles gâtent le personnage. Ces communications expansives, subtiles parfois et raffinées qui vont si avant et si haut sous leur forme irréprochable doivent, si je ne m'abuse, se rattacher à la vie parisienne de Guérin, et probablement aux heures extrêmes et décisives de cette vie.

Aussi les a-t-on soigneusement éliminées. On y a flairé sous leur vernis mondain, sous leur apparence de dandysme, je ne sais quoi de suspect, une dangereuse odeur de nature, de séve montante, de printanières forêts, de fleurs troublantes et mystérieuses,

qui contrastait par trop avec le pur parfum de christianisme qu'on essayait d'extraire et de réduire en essence à l'usage d'un public plus béat que connaisseur. On aurait permis à Maurice de fréquenter les salons s'il n'y avait aussitôt, cédant à l'entraînement de son instinct, ouvert une large fenêtre sur les champs et les bois. Passe pour le fashionable, mais à la condition de recéler un enfant de chœur et non un Sylvain. Quelque chose de ce discrédit et de cette rancune s'est étendu aux relations que forma Guérin à Paris. A n'en juger que par la correspondance, nous le croirions sans cesse entouré de Bretons bretonnants, plus armoricain, plus barde que Brizeux lui-même. Erreur qui se comprend chez M. du Breil, etc., etc., etc., et que je regrette de ne pouvoir partager. Cet Athénien du faubourg Saint-Honoré et du faubourg Saint-Germain, touchait de la lyre et ne jouait pas du *biniau*. Il avait connu et aimé MM. de Cazalès, Paul Quemper, de Kertanguy, de la Morvonnais; cela ne l'empêchait aucunement de rechercher et de goûter MM. Scudo, Amédée Renée, d'Aurevilly.

Pour plus brève sentence, et ne craignons pas de le déclarer, pour moindre justice, journal, lettres et éditeurs ne soufflent mot de ces dernières relations. En ce qui concerne M. d'Aurevilly, ce silence est inexcusable. Nul plus que lui n'a fait pour la mémoire de Guérin. Il s'occupait déjà en 1840 de la publication du *Centaure* avec le zèle qu'il a déployé récemment lorsqu'il s'est agi de mettre les manuscrits au jour. Il

fut un des premiers à entretenir de ce génie inconnu Sainte-Beuve et George Sand, à se faire son garant et sa caution (ce qui coûte le plus à un critique) auprès de ces esprits éminents. Ami de la famille, honoré de la confiance de mademoiselle Eugénie de Guérin, chargé après la mort de cette noble fille, d'écrire la préface de ses *Reliquiae*, dépositaire fidèle et intelligent des cahiers de Maurice qui sans son activité dévouée moisiraient peut-être encore au fond d'un tiroir, il méritait de ne pas être oublié dans le concert de louanges qui s'est élevé autour des éditeurs; il méritait surtout que ceux-ci ne le missent point, pour ainsi dire, à la porte d'une amitié qui lui est si redevable. Quand on a été au péril, selon la parole de Jeanne d'Arc, il est strictement juste qu'on soit à la gloire. Personnellement, je connais très-peu M. d'Aurevilly, et il ne m'a certes pas prié d'introduire ici cette réclamation. C'est, d'ailleurs, un assez brillant et guerroyant écrivain pour n'avoir point besoin qu'on le supplée, qu'à sa place on frappe d'estoc et de taille. Nous sommes si peu complices en cette affaire, qu'il pourrait bien me savoir mauvais gré d'être intervenu bénévolement et trouver que je me mêle de ce qui ne me regarde pas.

Il se tromperait. Tout ce qui intéresse la vérité, tout ce qui la menace, l'obscurcit ou l'altère, regarde la critique, excite sa vigilance, appelle son incorruptible contrôle. Or, il y a dans le cas présent, deux vérités en jeu, précieuses l'une et l'autre et qui ne sauraient impunément demeurer méconnues, la vérité littéraire

et la vérité morale. C'est pour les maintenir et les sauvegarder que j'ai cru devoir pousser la discussion jusqu'à la chicane. Sachons, en respectant les délicatesses et les croyances d'autrui, ne rien sacrifier de nos convictions raisonnées, de nos fermes principes.

Ce qui confère aux autobiographies, aux correspondances, aux publications confidentielles, à ce qui nous éclaire et nous renseigne sur l'existence intime des artistes une rare valeur, une autorité spéciale, c'est le bénéfice immédiat que nous en retirons, l'accroissement subit et intense qui se produit en nous. Nous connaissons l'œuvre, nous en apprenons le pourquoi et le comment ; nous voyions les effets et les résultats du caractère ; nous en pénétrons les causes. L'artiste s'explique par ses préparations ignorées, l'homme par ses antécédents cachés. L'énigme disparaît, l'exception rentre dans la règle, le génie dans l'humanité ; mais il faut supposer comme base à cette expérience instructive, une loyale, une entière exposition des faits et des idées, sinon la démonstration, restant incomplète, devient aisément fallacieuse.

Si en offrant aux lecteurs les compositions ébauchées, les effusions secrètes d'un écrivain, vous entourez cette révélation d'une demi-obscurité, ou encore, ce qui est plus grave, si vous ne la présentez que sous le rayon et par le côté qui vous convient, vous attendez à la vérité littéraire, et vous troublez mon goût, car il est logiquement impossible que l'œuvre soit la conséquence de prémisses ainsi mutilées ; vous offensez la

vérité morale et vous inquiétez ma conscience, car entre l'homme de la fin et celui du commencement, il me manque l'homme intermédiaire, irrécusable témoin que vous me dérobez. Garder le silence n'aurait nui qu'à vous seuls ! Si votre main est pleine d'informations, de lumières, de beautés, et que vous n'ayez pas la sainte confiance de l'ouvrir, ayez alors le triste courage de la tenir absolument fermée¹ !

On prendrait moins de peine pour atténuer et dissimuler le vrai, si l'on savait avec quelle évidence, en dépit des précautions, il se manifeste aux esprits exercés. Revenant à Maurice de Guérin, je ferai obser-

¹ J'ai appris avec un douloureux étonnement que ces pages sincères, et cependant (j'ose me rendre ce témoignage) si modérées dans leur franchise, avaient blessé les parents, les amis récents ou anciens, et jusqu'aux simples connaissances de Guérin. Une personne, fort désintéressée, m'a spontanément fourni des explications et des éclaircissements. Néanmoins, et tout mis en balance, je n'ai rien à retrancher, rien à désavouer de ce que j'ai écrit. Au contraire, j'aurais plutôt à préciser davantage et à insister. Je le ferai en temps et lieu. Si grand que soit mon respect pour les susceptibilités de famille, pour les scrupules et les souvenirs d'amitié, je ne peux que me placer au double point de vue des connaisseurs qui admirent dans Guérin l'artiste de génie, et du public qui, sur sa vie intérieure, veut la vérité entière et nue, la vérité *quand même*. Cette manière de sentir est exactement la mienne. Les mystères et les arrangements ne sont pas l'affaire de la critique. Faudra-t-il donc au vieux proverbe : *Nul n'est prophète en son pays*, ajouter ce nouvel axiome : Nul n'est bien lu, bien goûté, bien jugé, ni surtout bien publié par sa famille ?

(Juin 1862.).

ver qu'en nous restreignant aux deux volumes actuels, il nous a été possible, et relativement facile, d'écarter les éléments secondaires ou contestables, de suivre la veine de son génie, de remonter jusqu'à la source. C'est un agréable travail auquel nous convions chacun de nos lecteurs. Qu'ils me permettent, puisque je les invite à parcourir cette route, de choisir et de détacher un certain nombre de citations. Ils pourront, à l'aide de ces jalons indicateurs, mesurer la course accomplie par Guérin, compter les haltes et les étapes. Laissons-le parler à son tour, et nous découvrir successivement avec une ingénuité savante le poète dans la nature, le rêveur dans la société, le maître dans l'art.

« 5 avril. — Journée belle à souhait. Des nuages, mais seulement autant qu'il en faut pour faire paysage au ciel. Ils affectent de plus en plus leurs formes d'été. Leurs groupes divers se tiennent immobiles sous le soleil comme les troupeaux de moutons dans les pâturages, quand il fait grand chaud. J'ai vu une hirondelle et j'ai entendu bourdonner les abeilles sur les fleurs. En m'asseyant au soleil, pour me pénétrer jusqu'à la moelle du divin printemps, j'ai ressenti quelques-unes de mes impressions d'enfance : un moment j'ai considéré le ciel avec ses nuages, la terre avec ses bois, ses chants, ses bourdonnements, comme je faisais alors. Ce renouvellement du premier aspect des choses, de la physionomie qu'on leur a trouvée avec les premiers regards, est, à mon avis, une des plus douces réactions de l'enfance sur le courant de la vie. »

« 23 avril. — Le réveil de la végétation est prodigieusement lent. J'ai presque de l'humeur contre la nature qui semble prendre plaisir à nous faire perdre patience. Les mélèzes, les bouleaux, deux pieds de lilas que nous avons au jardin, les rosiers et les haies d'aubépines, portent à peine quelque verdure ;

tout le reste est sombre et dort presque comme en hiver, sauf quelques hêtres qui, plus printaniers que leurs frères, commencent à se nuancer sur la masse noire de la plantation qui borde l'étang. Au reste, tous les oiseaux sont arrivés, les rossignols chantent nuit et jour, le soleil luit à merveille, les insectes ailés bourdonnent et tourbillonnent ; c'est partout de la vie et de la joie, excepté chez moi. Je ne sais par quel bizarre contraste j'ai plus de mal à vivre depuis quelques jours que dans les jours d'hiver, où cependant je n'étais pas peu en peine. Je me fais l'effet d'un arbre mort au milieu d'un bois tout verdoyant. »

« 25 avril. — Il vient de pleuvoir. La nature est fraîche, rayonnante, la terre semble savourer avec volupté l'eau qui lui apporte la vie. On dirait que le gosier des oiseaux s'est rafraîchi à cette pluie : leur chant est plus pur, plus vif, plus éclatant, et vibre à merveille dans l'air, devenu extrêmement sonore et retentissant. Les rossignols, les bouvreuils, les merles, les grives, les loriot, les pinsons, les roitelets, tout cela chante et se réjouit. Une oie, qui crie comme une trompette, ajoute au charme par le contraste. Les arbres, immobiles, semblent écouter tous ces bruits. D'innombrables pommiers fleuris paraissent au loin comme des boules de neige ; les cerisiers, aussi tout blancs, se dressent en pyramides ou s'étalent en éventails de fleurs.

« Les oiseaux semblent viser parfois à ces effets d'orchestre où tous les instruments se confondent en une masse d'harmonie... »

« Si l'on pouvait s'identifier au printemps, forcer cette pensée au point de croire aspirer en soi toute la vie, tout l'amour qui fermentent dans la nature ! se sentir à la fois fleur, verdure, oiseau, chant, fraîcheur, élasticité, volupté, sérénité ! que serait-ce de moi ? Il y a des moments où, à force de se concentrer dans cette idée et de regarder fixement la nature, on croit éprouver quelque chose comme cela. »

Cette page est caractéristique, elle est décisive. Il ne s'y montre, il n'y subsiste aucune trace, je ne dirai

pas du catholique, mais du chrétien. Et cependant, elle a été écrite à La Chênaie, cet essai de Port-Royal breton, où le grand Lamennais représente assez bien le grand Arnould, et dont Guérin aurait pu être le Racine. Avais-je tort d'affirmer que dès cette époque Maurice était profondément panthéiste ? *Le divin printemps* (pour me servir de ses propres termes) le pénétrait déjà *jusqu'à la moelle*. Puisque les éditeurs ont toléré ou n'ont pas compris cet éloquent témoignage, ils auraient pu sans difficulté admettre dans leur recueil les quelques lettres mentionnées précédemment, et qui ne font qu'exprimer avec plus d'insistance un sentiment identique. Il y a progrès dans la même voie et non changement de direction. Les puissances instinctives sont parvenues à la conscience de leur aspiration vague et longtemps indéterminée :

« Peut-être, écrit Guérin à l'un de ses amis (au plus fort de son développement parisien), peut-être qu'au sein des forêts, dans la saison où la vie remonte jusqu'à l'extrémité des rameaux, je recevrai quelque bienfait, et que j'aurai ma part dans l'abondance de la fécondité et de la chaleur. *Je reviens*, comme vous voyez, à mes anciennes imaginations sur les choses naturelles, invincible tendance de ma pensée, sorte de passion qui me donne des enthousiasmes, des pleurs, des éclats de joie et un éternel aliment de songerie. Et pourtant, je ne suis ni physicien, ni naturaliste, ni rien de savant. Il y a un mot qui est le dieu de mon imagination, le tyran, devrais-je dire, qui la fascine, l'attire, lui donne un travail sans relâche, et l'entraînera je ne sais où : c'est le mot *vie*. Mon amour des choses naturelles ne va pas au détail et aux recherches analytiques et opiniâtres de la science, mais à l'universalité de ce qui est, à la manière orientale. Si je ne craignais de sortir de ma paresse

et de passer pour fou, j'écrirais des rêveries à tenir en admiration toute l'Allemagne, et la France en assoupissement. »

Et ailleurs, s'exprimant avec un abandon, ou plutôt un *abandonnement* plus irrésistible et plus plein encore, il dit à cet ami des dernières heures :

« La beauté du jour, la puissance de l'air et du soleil, *all*, tout ce qui peut rendre éperdue une faible créature, me remplit et m'environne. Vraiment je ne sais pas en quoi j'éclaterais s'il survenait en ce moment une musique comme celle de la *Pastorale*. Dieu me ferait peut-être la grâce de laisser s'en aller de toutes parts tout ce qui compose ma vie. Il y a pour moi tel moment où il me semble qu'il ne faudrait que la toucher du doigt le plus léger pour que mon existence se dissipât.... Adieu, la soirée est admirable ; que la nuit qui s'apprête vous comble de sa beauté. »

Je pourrais m'arrêter là si, au lieu d'esquisser une physionomie, je soutenais une thèse. On a reconnu dans Maurice de Guérin le naturaliste séduit à la fois et convaincu, le païen de tempérament et d'intelligence ; on a salué le grand écrivain portant avec une négligence royale sa robe de pourpre et d'or, se jouant, triomphant de l'indicible et communiquant aux splendeurs de son style l'étendue aussi bien que la pureté de son regard ; il reste à étudier un coin de l'âme, à définir le côté humain et précis de cette vaste sensibilité : on trouvera dans le premier volume des *Reliquiæ* quatre ou cinq pages-admirables qui suffiront, et au delà, à contenter notre curiosité légitime. Elles contiennent le récit ou le tableau (comme on voudra) d'une journée à la campagne, au milieu de personnes

amies, dans l'excellente famille La Morvonnais. Je ne puis les citer entièrement, mais j'attache beaucoup de prix et d'importance à en donner au moins une idée. Nous avons constaté chez Guérin le *maximum* de sensation, notre tâche sera près de sa fin lorsque nous aurons déterminé au juste, dans son cœur, le *maximum* de sentiment.

Je supprime donc, non sans regret, les ravissants détails de cette poétique et domestique existence quotidienne ; j'arrive brusquement au souper (notre dîner de six heures à Paris).

« Ce repas qui nous appelle avec la même douce voix et se passe dans les mêmes joies que le dîner, seulement un peu moins éclatantes, parce que le soir voile tout, tempère tout ; la soirée qui s'ouvre par l'éclat d'un feu joyeux, et, de lectures en lectures, de causeries en causeries, va expirer dans le sommeil. Et à tous les charmes d'une telle journée, ajoutez je ne sais quel rayonnement angélique, je ne sais quel prestige de paix, de fraîcheur et d'innocence qu'y répandent la tête blonde, les yeux bleus, la voix argentine, les petits pieds, les petits pas, les rires, les petites moues pleines d'intelligence d'une enfant qui, j'en suis sûr, fait envie à plus d'un ange, qui vous enchante, vous séduit, vous fait raffoler avec un léger mouvement de ses lèvres, tant il y a de puissance dans la faiblesse ! ajoutez-y tout ce que vous dira votre imagination, et vous serez loin encore d'avoir touché le fond de toutes ces voluptés secrètes. »

Maintenant, je crois, nous le tenons cet insaisissable, ce complexe et fuyant Guérin. Excessif et immodéré dans son élan vers la nature, il est tiède, doux, calme dans le commerce purement social et humain. Adorateur fervent des fleurs et des étoiles, ces filles de Dieu, il

n'incline point sa tendresse jusqu'aux filles des hommes; tout au plus comme Anchise daignerait-il avec Vénus s'égarer sur le mont Ida. Il est trop contemplateur pour être amoureux. Cette passion jalouse, ardente, dévorante, ce mal des âmes désireuses, impérieuses, insatiables, cette lutte hautaine et sombre contre l'impossible et la douleur, il les ignore; son âme pacifique en demeurerait effrayée et consternée.

Ne vous inquiétez pas; l'éternel amour n'y perdra rien. Ce qu'il a refusé aux simples et prosaïques mortelles, Maurice l'accordera, le prodiguera aux nymphes, aux bacchantes, aux dryades. Il deviendra l'amant, que dis-je, il sera le libertin de la nature. Il n'aura d'autre rêve, d'autre ambition, et s'il faut l'avouer, d'autre idéal que de s'y cristalliser ou d'y végéter sous le ciel bleu, sous le soleil réparateur. Il aspirera de toutes ses forces à se transformer en une plante douée d'intelligence, en un animal philosophe, quasi divin, et l'éducation artistique, l'extrême culture, les amitiés pressantes, l'émulation, venant à s'en mêler, le *Centaure* tombera de sa plume comme se détache de l'arbre un fruit mûr, savoureux et doré.

Petit par le volume (quelques pages à peine), grand par l'esprit, étonnant de fini et de perfection, ce poème est et restera une œuvre capitale. Chance singulière! fortune imprévue! le mouvement intellectuel et moral qui emporte nos contemporains vers les doctrines vitalistes, vers Spinoza, Hegel et Schel-

ling, ce mouvement qui a suscité MM. Leconte de Lisle, Taine, Victor Cherbuliez, Gustave Flaubert, est particulièrement favorable aux destinées littéraires du *Centaure*. Manifestation exquise d'une organisation à part, il rencontrera la vogue et la traversera pour s'élever jusqu'à la gloire. On commencera par s'en faire une arme; on ne tardera pas à l'admirer d'une manière désintéressée en y reconnaissant « un évangile de la nature, » comme disait Goethe à propos des Lettres de Bettina Brentano.

Et si l'on me demandait pourquoi, après avoir combattu les théories de M. Taine, je me réjouis du succès d'une production essentiellement naturiste, il ne me serait pas difficile de répondre, en rappelant mon premier article, que dans Maurice de Guérin j'ai loué l'artiste, expliqué l'homme, et me suis tenu sur la réserve, sur la défensive à l'égard du penseur. J'ai signalé la beauté du *Centaure* sans en dissimuler l'esprit, ni par conséquent l'influence probablement périlleuse. Ne soyons point de ceux qui suppriment contradiction et contradicteur. Acceptons l'égalité dans le combat, et s'il est parmi nos adversaires des chœurs harmonieux, écoutons-les sans faiblir, applaudissons franchement et justement à leurs mérites. En un mot, tâchons d'avoir toujours assez raison pour ne jamais craindre et ne nous jamais irriter.

L'ESTHÉTIQUE SPIRITUALISTE ¹

En mettant au concours cette intéressante, cette éternelle question du Beau, l'Académie des Sciences morales et politiques ne se flattait assurément pas d'obtenir une réponse définitive, de provoquer sur un aussi grave sujet le dernier mot de la pensée moderne ; elle savait, comme nous, qu'il y a des problèmes à la fois insolubles et féconds, destinés surtout à donner la mesure présente de l'esprit humain parce qu'ils nous révèlent les tendances auxquelles pour le moment il obéit, et nous rendent manifestes ses passagères préférences. Je suis également persuadé qu'il n'était point dans les intentions de l'Académie de recourir à ce moyen détourné pour ouvrir une enquête sur les idées en circulation, sur les doctrines en faveur. Elle s'estime à cet égard suffisamment renseignée. De leur côté, les brillantes, les malsonnantes théories qui séduisent nos jeunes écrivains et leurs lecteurs plus jeunes encore, auraient sans doute récusé des juges qu'elles ont lieu de croire hostiles. Ainsi, le concours

¹ *La Science du Beau*, par M. Charles Lévêque.

ne pouvait aboutir, dans l'ordre intellectuel, à l'une de ces découvertes qui étonnent un siècle et le modifient, ni même à la constatation rigoureuse et complète des diverses opinions, des courants opposés. Quelle était alors sa portée? quelle son application possible? et maintenant que devons-nous y voir? — Quelque chose d'assez semblable à la lutte, à l'information, qui tient autant de l'une que de l'autre, et cependant s'en distingue. — C'était un appel.

Le goût, on ne l'ignore pas, a ses hérétiques; son orthodoxie sans cesse menacée et attaquée est indéfiniment renouvelable, exactement comme en matière religieuse. Les novateurs proposent et le public éclairé dispose. Mais ce public qui manque souvent de temps et quelquefois d'autorité se tourne avec déférence vers les Corps institués pour veiller à ce que le patrimoine artistique et littéraire de la nation s'accroisse sans s'altérer, et sans se dénaturer se fortifie. Il sollicite leurs décisions, il est prêt à s'y conformer. L'Académie des Sciences morales et politiques comprit donc très-bien le devoir qu'elle avait à remplir, et s'en acquitta dignement lorsque, se trouvant en face de doctrines qui lui paraissaient contenir des erreurs, et par conséquent offrir des dangers, elle s'adressa d'une manière pressante, directe, aux forces vives et réfléchies, aux penseurs capables d'écrire, aux écrivains capables de penser.

Par cet habile et convenable procédé, elle évitait de descendre dans l'arène, de se mêler aux incertitudes,

aux irritations de la polémique; elle retirait le problème du champ poudreux et orageux de la discussion pour le replacer dans les sereines hauteurs de l'enseignement philosophique et de la méditation impartiale; enfin, par la sanction accordée au meilleur ouvrage, elle déclarait franchement ses principes, les reconnaissant interprétés, formulés victorieusement sous la plume élégante et consciencieuse de son lauréat. Les couronnes que décerne l'Institut sont ses réponses, ses arrêts et ses programmes. De là le double caractère d'importance qui s'attache au remarquable travail de M. Charles Lévêque, en vertu de sa valeur propre et de la récompense significative qui l'honore. Entre ces deux termes le rapport est intime et logique. Ce livre réunit en effet des qualités visiblement différentes, mais nullement exclusives, nullement contradictoires : la sévérité scientifique et la lucidité de vulgarisation. Il accorde pleine satisfaction aux légitimes exigences des arbitres officiels, et ne heurte, n'effraye en aucune façon les délicatesses paresseuses, les capricieuses curiosités mondaines. A son rang dans une bibliothèque choisie, à sa place chez l'artiste ou sur la table du critique, *la Science du Beau* ne recevra pas un moins favorable accueil, n'excitera pas une approbation moins sincère dans un de ces salons véritablement sérieux où la causerie, s'élevant parfois jusqu'à l'inspiration, ne cesse jamais d'être distinguée et instructive.

Je veux faire pour l'ouvrage de M. Lévêque ce que

l'on fait ordinairement lorsqu'on prend la peine d'examiner une œuvre d'art, une statue, par exemple; je veux le considérer sous tous les aspects avant d'entrer dans le détail de l'analyse. Mon premier soin a été de montrer la *Science du Beau* telle que je me l'expliquais, — manifestation personnelle et en même temps expression autorisée des principes qui, dans le domaine de l'esthétique, ont droit de bourgeoisie et comptent, en quelque sorte, une existence *légitime*. — C'est là ce qui frappe et s'impose. Nous ne pouvons néanmoins oublier que la dialectique serrée, les inflexibles déductions du métaphysicien renferment ou plutôt recèlent une réfutation. Médiate et discrète, agissant indirectement, avec lenteur, observant une allure prudente, cette réfutation n'en est que plus approfondie et plus absolue; elle communique à ces pages, ingénieusement mesurées, la vivacité, l'accent, le sel de la conviction émue.

Après avoir suivi l'exposé méthodique et largement développé des idées spiritualistes appliquées à l'esthétique, on ne serait en réalité qu'à moitié de la tâche entreprise si l'on négligeait de les étudier dans leur contact, dans leur rencontre et leur choc avec les tendances panthéistes que chaque jour voit surgir et se multiplier. Pour rendre au généreux effort tenté par M. Lévêque toute la justice qu'il mérite, il est nécessaire de connaître les adversaires que combat cet esprit passionnément honnête, et de décrire le mal qu'il cherche à restreindre, qu'il prétend écarter de nous.

Déterminé aussi nettement dans ses causes et son action, établi sous le rayon de lumière qui lui convient, son livre nous procurera le noble plaisir qu'éprouve l'intelligence en s'associant à ce qui la purifie dès qu'il lui est permis de l'apercevoir et de le saluer. M. Lévêque dit fermement *oui* à certaines doctrines et *non* à d'autres; vérifions à notre tour et du mieux qu'il nous sera possible la raison, le pourquoi de ce *oui* et de ce *non*.

Tout à l'heure, en parlant du spiritualisme, je me suis servi du mot *idée*, et je n'ai employé, à propos du panthéisme, que le mot *tendance*. Si ce n'étaient ici que de vains artifices ou de misérables puérilités de rhétorique, je me garderais d'y insister; mais le langage, en sa probité incorruptible, traduit admirablement ce qui est et le commente. Il y a de l'entraînement, de la séduction, un penchant irrésistible, un phénomène presque analogue à celui de la vitesse acquise dans l'ardente préoccupation qui emporte actuellement la plupart des intelligences vers l'étude et la reproduction de la vie,—uniquement de la vie. L'art et la littérature ont parcouru avec une exaltation fiévreuse, avec une rapidité folle la route que les sciences positives avaient ouverte. Au moment où les divers rameaux de la connaissance humaine se rejoignent, retrouvant l'arbre commun, préparant leur future synthèse et semblant n'avoir d'autre ambition que d'être les utiles instruments, de former les solides chapitres d'une immense biologie;—à ce moment, ou

pour rester rigoureusement exact, un peu après, lorsque les résultats mieux connus ont commencé à se répandre, l'imagination des artistes, cette imagination si inflammable, si inquiète, si prompte à tirer les conséquences, même quand elle ne possède qu'imparfaitement les prémisses, s'est subitement allumée. L'idéal, qui s'efface quelquefois, mais ne saurait disparaître, a dû céder un instant la place au fait, au réel. Sous le coup d'une persuasion naïve, d'un entrain juvénile, on a formulé, on a répété ces axiomes fondamentaux d'une esthétique nouvelle : « Le beau, c'est le vivant. » — « Plus un être contient ou rayonne la vie, plus il est beau. » — « La plus grande somme de vie est nécessairement aussi la suprême expression de la beauté. »

Nous ne sortons point encore du discutable et du spécieux. On conserve un vague espoir qu'avec des éclaircissements et des distinctions on tomberait d'accord. Par malheur le fossé n'est point large à franchir, la distance n'est pas considérable et le chemin est glissant de ces premières assertions aux allégations suivantes : « Tout ce qui est vivant est beau. » — « Il n'y a rien au-dessus, rien au delà du vivant. » Halte-là, je vous prie, et plus d'accommodement. Souscrire en auditeur bienveillant à de pareilles affirmations, ce serait dépouiller l'art de ses plus sûres garanties, et de gaieté de cœur outrager ses conditions essentielles : la liberté dans le choix et la recherche du mieux. Nous sommes, hélas ! fort prenables et gagnés d'avance à ces

théories qui chatouillent notre paresse et notre orgueil. Copier est plus facile que créer; regarder est plus agréable que concevoir, et surtout moins pénible.

Dès que l'on a tenu pour vrai, pour incontestable, que vivant et beau sont termes identiques, on s'est complu dans une quiétude délicieuse, et l'on s'est borné, en tranquillité de conscience, à transcrire ce que l'on avait sous les yeux, à ramasser ce qui se rencontrait sous la main. Le succès aidant, on ne songea bientôt plus qu'à *faire vivant*, et l'on fit grossier; à *faire réel*, et l'on fit plat. Ainsi naquit, grandit et prospéra le réalisme qui est, chacun le sait, l'égalité devant la laideur.

La responsabilité, toutefois, doit remonter à qui de droit. Si le réalisme n'avait compté en guise de soutiens et de prophètes que MM. Barbara et Max Buchon, il n'appartiendrait déjà plus à ce monde où les moins belles choses ont le meilleur destin, et nos bâillements prolongés l'auraient accompagné à sa dernière demeure. Les coupables occupent un rang plus élevé dans la hiérarchie des intelligences, et le *naturisme* qui, avec une apparence de justesse, pourrait se réclamer de Goëthe, de Geoffroy Saint-Hilaire, de Balzac, cite parmi ses représentants actuels et ses apôtres de brillants, d'éminents écrivains : M. Émile Lamé, M. Taine, M. Littré. Sans les naturistes et le développement qu'ils ont donné à la seconde maxime plus haut énoncée : « Il n'y a rien au-dessus, rien au delà du vivant, » le réalisme n'aurait aucune excuse à

fournir, aucun motif de subsister. Évidemment, on ne se contente du réel, on ne s'y rejette que par désespoir de l'idéal. Qu'on me passe l'expression : l'art réaliste n'est qu'un art de pis-aller.

Les hommes de talent, qui involontairement le protègent, et seraient, croyez-le, humiliés, désolés d'être pris pour ses parrains ou ses patrons, ont cherché ailleurs une forme digne de correspondre à leur doctrine et qui fût en état, s'il le fallait, de lui servir d'apologie et de démonstration. Comme, selon eux, le vivant se réduit au sensible et au visible, comme il ne se mesure et ne se goûte que par les sens, ils ont, soit chez les modernes, soit chez les anciens, relevé, mis en lumière, célébré le paganisme. M. Taine dans son étude sur *La Fontaine et ses Fables*, M. Lamé dans son histoire de *Julien l'Apostat*, M. Leconte de Lisle dans ses *Poèmes antiques*, témoignent de cette communauté d'aspirations et d'efforts vers une renaissance païenne. Du jour où ces problèmes me sont devenus familiers, où il m'a été loisible de manifester ma pensée, je n'ai cessé de protester contre cette direction fâcheuse. La fréquence et la persistance des récidives feront pardonner à la critique l'opiniâtre monotonie de ses redites. Qu'elle répète bravement avec le paysan du *Festin de Pierre* : « Je te dis toujours la même chose, parce que c'est toujours la même chose ; et si ce n'était pas toujours la même chose, je ne te dirais pas toujours la même chose. »

S'il m'était possible de transiger sur ce sujet et de

renoncer, pour une seule fois, à cette vigilance qui reçoit tout son prix de sa continuité, je me laisserais volontiers débaucher par le livre de M. Victor Cherbuliez, *A propos d'un Cheval*. Jamais mauvaise cause n'eut un meilleur avocat, et il y aurait, je l'avoue, grand plaisir à se perdre en si charmante, si docte et si diserte compagnie. Ce livre, je n'ose le recommander ni le proscrire : pourtant, si l'on me mettait au pied du mur, je dirais bien bas, bien bas : « Méfiez-vous-en, mais lisez-le. » Breuvage exquis, servi dans une coupe élégante, offert d'une main virile, qui ne se risquerait à vous savourer ! Je le soupçonne, il est vrai, d'être, sinon empoisonné, au moins capiteux et fort troublant ; cela me gâte le miel de l'Hymette, le précieux métal, la fine ciselure. M. Victor Cherbuliez ne parle point en son nom ; méthode habile, précaution pour nous dangereuse. N'attendez pas qu'il se prononce, qu'il décide, qu'il ait, selon une locution triviale, l'air d'y toucher. Loin de là, il institue entre plusieurs personnages un débat esthétique ; la matière, ou si l'on veut le prétexte de ce débat sera l'une des métopes de la frise du Parthénon, un cheval sculpté par Phidias.

Qui jugera en dernier ressort ? Le public, la galerie. Oui, certes, la galerie soufflée par l'auteur, insensiblement séduite, éblouie par des prodiges de dialectique, par la grâce sobre et saine du langage. Résistez donc, vous simple mortel, qui n'avez point la triple cuirasse d'un spiritualiste aguerri, résistez au trait final, à cet étincelant discours de l'abbé, une des plus fortes

pages de notre temps, une des plus belles dans ce ton d'éloquence modérée, propre à la sagesse aimable s'occupant de l'irréprochable beauté. *A propos d'un Cheval* est une ravissante lecture, une des très-rare productions qui versent à l'esprit fatigué la double sensation de la lumière et du repos. Je ne lui connais dans notre langue qu'un pendant comme délicatesse du bien dire, comme agrément de la phrase et du ton, c'est la *Conversation chez la comtesse d'Albany*, un admirable morceau, un petit chef-d'œuvre de notre grand styliste Paul-Louis Courier. Athénien de Genève, M. Cherbuliez manie aussi purement que l'attique et mordant pamphlétaire notre prose du dix-septième siècle. Nous n'en éprouvons qu'un plus vif regret de voir cet inestimable talent d'écrivain, joint à tant d'érudition et d'originalité de pensée, prêter son appui aux déplorables conclusions de l'école *vitaliste* ¹.

¹ Dans une lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'adresser après avoir lu cet article, M. Victor Cherbuliez a repoussé mes reproches avec une ingénieuse vivacité. Tant mieux ! mille fois tant mieux ! Je citerai quelques lignes vraiment décisives. M. Cherbuliez me pardonnera d'être indiscret ; je ne le suis que par équité et par sympathie.

« Suis-je bien un vitaliste ? m'écrivait-il ; à coup sûr, je me garderais de soutenir que toute chose vivante est belle, et si j'admets que Phidias a reproduit dans ses ouvrages ce que la vie a de plus réel, j'ajoute que c'est la vie telle que la concevaient et l'interprétaient l'âme et le génie de Phidias ; car chaque artiste a sa manière de la comprendre, et il me semble que c'est là ce qui fait la hiérarchie des talents. En revanche, l'ex-

C'est, du reste, un Athénien qui se chargera de lui répondre. M. Charles Lévêque, professeur de philosophie au Collège de France, n'est pas seulement un excellent helléniste, il est Grec de séjour et de souvenir; il a vécu dans ce pays de la beauté première, il a fait partie de l'école française d'Athènes. Ce sujet du Beau lui appartenait naturellement. Ses confrères et ses émules, MM. Jules Simon, Caro, Saisset, Janet, Bersot, sont là-dessus, j'en suis sûr, de mon avis. Dans ce groupe d'hommes distingués, et depuis la mort de Jouffroy, qui avait sondé la veine, sans exploiter la mine, M. Lévêque était le plus apte aux recherches esthétiques. Organisation nerveuse, ouverte aux impressions du dehors, mais douée de la volonté qui réagit et de l'intelligence qui rectifie, maîtresse d'elle-même et sereine à la surface, quoique passionnée intérieurement, rien dans la nature ou dans l'art ne devait lui échapper, lui rester indifférent, des manifestations de l'âme humaine et des reflets de la grandeur divine. Cœur d'artiste et cerveau de philosophe, *roseau pensant* et *roseau chanteur*, comment aurait-il trompé

pression d'*art spiritualiste* éveille en moi quelques scrupules. La nature aussi est spiritualiste, mais elle ne s'en vante pas; elle cache son jeu; n'est-ce pas une leçon donnée aux artistes? L'esprit qui, sous sa forme inconsciente, règne partout, ne commet jamais la faute de traiter la matière en ennemie; il s'unit et se marie avec elle, et l'art est le sacrement qui confirme et scelle à jamais cette alliance. La main dans la main, la fiancée dit à son fiancé, la matière dit à l'esprit : Sois mon *Cafus* et je serai ta *Caïa*. Aussi le pseudo-réalisme est-il la négation même de l'art.... »

son instinct, méconnu ses facultés? Une de ces vocations d'autant plus inébranlables, qu'avant d'y céder on les a mûrement pesées, l'entraînait à consacrer son existence aux travaux qu'il comprenait si bien, qu'il aimait jusqu'au sacrifice. Il s'y voua résolûment, heureux d'accorder dans l'accomplissement du devoir son goût secret et sa raison.

L'idée mère de *la Science du Beau*, ce qui en fait une œuvre de solide enseignement, ce qui lui promet une efficacité durable, c'est précisément la ferme croyance de l'auteur à la domination, à l'empire légitime et absolu de la raison. Considérant ce livre dans son rôle moral et social, dans sa fonction publique et extérieure, j'y ai vu, j'y vois encore une *expression* et une *réfutation*. Si nous pénétrons plus avant, et si nous désirons nous édifier sur son mérite doctrinal, je n'hésiterai point à le caractériser en affirmant que c'est la démonstration du *Beau rationnel* opposée volontairement et en connaissance de cause à la glorification du *Beau vivant*. Cela combat le subtil et légèrement sophistique *A propos d'un Cheval*, non par une vaine polémique, mais comme une théorie répond à une théorie. Pour marquer sommairement la différence : M. Cherbuliez est un païen, M. Lévêque est un classique.

Lorsque j'ai placé le beau rationnel en face du beau vital, je n'ai point entendu préférer de froides abstractions à la splendeur qui résulte et se dégage de l'épanouissement spontané de la vie. M. Lévêque me désa-

vouerait si j'allais aussi loin, et, pour ses idées, répudierait toute solidarité avec une telle exagération. Le beau qu'il comprend, qu'il admire et qu'il professe, c'est la *puissance ordonnée*. Il fait la part de la vie, — et il la fait très-large, — mais il ne conçoit et ne goûte la force que réglée, pétrie, *matée* par l'esprit. Dans l'art, ses dieux sont Pierre Corneille, Nicolas Poussin, Raphaël, Mozart, Platon, Phidias, ceux qui furent calmes, qui ne connurent ni les fluctuations ni les orages, et produisirent en pleine sérénité, en plein bonheur intellectuel. Ce sont vraiment des dieux, non des idoles, et nous les adorons avec lui; je regrette seulement que son Olympe ne soit pas complet. Il y manque, à mon gré, pour citer de ces noms extrêmes qui soulignent violemment la pensée, il y manque Rabelais et Rembrandt.

En dire plus, ce serait en dire trop. Je m'arrête; il me suffit d'avoir indiqué la nuance qui me sépare de M. Lévêque. Or, une nuance n'est pas une barrière, sinon sur les cartes de géographie. Je suis partisan déclaré de la discipline en matière de goût, et là comme ailleurs l'ordre ne se maintient qu'avec de la sévérité, de l'honnêteté, de la droiture dans les intentions, de la clarté dans les vues. *La Science du Beau* possède ces divers mérites; ajoutons, pour ne rien omettre, que le soin de l'exécution, une composition habilement calculée, un style substantiel, transparent et distingué donnent à ce livre cet ensemble harmonieux qui décide et soutient les succès littéraires. Dieu me préserve

de prophétiser! Je garantis cependant une heureuse chance à *la Science du Beau*, parce qu'elle remplit une salubre mission en rendant à nos contemporains, sur un terrain déterminé, la qualité que volontiers on leur souhaiterait dans les nombreuses carrières où leur activité s'engage, — la consistance.

Maintenant, oserai-je le confesser? j'aime les inquiets, je m'intéresse aux chercheurs. Je ne sais s'ils forment le bataillon sacré, s'ils deviendront troupe d'élite ou vieille garde. Qu'importe? ils représentent les vaillants, les éclaireurs de l'Esthétique; ils en sont aujourd'hui l'espérance, demain peut-être quelques-uns d'entre eux en seront la gloire. Un mouvement original, aussi étranger aux témérités de l'école naturaliste qu'aux réserves de la philosophie éclectique, et par son indépendance même très-digne d'attention, se prononce depuis quelques années et se développe. *La Foi nouvelle*, par M. Alfred Dumesnil; *le Salon de 1857*, par M. Castagnary, les monographies des statuaires Rude et Cordier, par M. Marc Trapadoux, constituent les indices et figurent assez bien les étapes de ce mouvement. Au lieu de se ralentir, il se précipite et s'accroît. Un jeune homme d'un grand talent et qui est en voie de renouveler la critique d'art, M. Ernest Chesneau¹ vient de publier sur le peintre David un travail d'une singulière intensité de médita-

¹ Voir l'article suivant, qui, à plus d'un point de vue, est le complément de celui-ci.

tion, d'une vigueur et d'une sincérité rares. En lisant ces pages noblement résolues, on se souvient malgré soi du mot de Sieyès : « Il est temps de couper le câble. »

Mais, comme avant de s'embarquer il est prudent de s'assurer des provisions pour le voyage et un port convenablement abrité pour trouver un refuge contre la tempête, je prendrai la liberté de soumettre, en terminant cet article, une humble demande à M. Charles Lévêque. Sous sa forme actuelle, son ouvrage a réussi; il est accepté, couronné, et, si je ne me trompe, l'Académie française va lui décerner la plus flatteuse des récompenses, le prix Montyon ¹; il n'a d'autre défaut, il n'offre d'autre inconvénient que d'être en deux gros volumes : deux volumes, c'est cher pour les petites bourses, c'est dur pour les intelligences à demi cultivées. Que l'auteur (nous l'en sollicitons de toute notre sympathie) se mette bravement à l'œuvre, qu'il choisisse, resserre, condense, de manière à conserver le suc nourrissant et la leçon essentielle, qu'il écrive un abrégé. Ce petit livre ira loin; il s'adressera aux profanes qui méritent l'initiation, aux femmes, à la jeunesse. Quant au titre, si M. Lévêque y consent, voici celui que nous proposons : *Manuel spiritualiste du Beau*.

¹ Non-seulement ce livre a, comme je l'espérais, obtenu le prix Montyon, mais encore il a mérité de l'Académie des Beaux-Arts une distinction honorable. N'oublions pas le premier et éclatant suffrage de l'Académie des Sciences morales : cela fait trois couronnes en tout.

L'ESTHÉTIQUE MILITANTE ¹

Ce qui a manqué depuis une trentaine d'années, ce qui encore aujourd'hui manque à la peinture française, si abondante en talents individuels, ce ne sont pas les sévérités, ce sont les sollicitations, les suggestions de la critique.

En un temps d'information et de culture comme le nôtre, où dans l'histoire, la littérature, la philosophie, la science religieuse, l'influence de la critique a été féconde, salutaire et décisive, l'art, presque seul, est resté sans impulsion venue de haut, sans direction générale, dans une profonde ignorance de son devoir, de son pouvoir.

Après avoir formulé un reproche aussi grave, il m'est impossible de ne pas dire quelques mots des deux hommes qui, avec leur procédé personnel et en obéissant à des mobiles différents, ont le plus agi, ont eu le plus d'autorité sur les artistes contemporains. Il est nécessaire que je parle brièvement de Gustave Planche et de M. Théophile Gautier. D'ailleurs, carac-

¹ *La Peinture française au dix-neuvième siècle. — LES CHEFS d'ÉCOLE*, par M. Ernest Chesneau.

tériser en traits rapides les défauts et les qualités de leur manière, déterminer avec précision le but de leur ambition intellectuelle, les limites de leur pensée, sera pour moi une occasion de leur rendre justice sur bien des points, et d'atténuer ce qu'un blâme exprimé vaguement a toujours de contestable et d'excessif.

Gustave Planche avait de la netteté, de la sûreté dans le coup d'œil et une rare pénétration d'esprit. Ce sont là, pour un appréciateur, des instruments de premier ordre. Il savait regarder; et, uniquement sur la foi de son propre et immédiat examen, il osait juger: il avait le courage de ses impressions, parce qu'il mettait en son discernement une confiance absolue. Quoi que l'on ait pu dire (et non sans raison) de sa mauvaise humeur, de sa misanthropie dédaigneuse, on n'a pas oublié que lorsqu'une œuvre lui offrait de véritables beautés, il y était fort sensible et ne marchandait point la louange; mais je dois ajouter aussi que les imperfections, les vulgarités de forme, les ouvrages minutieusement plats, et surtout les efforts de la médiocrité prétentieuse éveillaient chez lui une verve inépuisable qui se répandait volontiers en amères railleries, en victorieux quolibets, et ne ménageait rien.

Je ne suis pas de ceux qui accusent Gustave Planche d'avoir poussé trop loin la rudesse. C'est, selon moi, l'un de ses grands mérites. Que de réputations usurpées et mensongères, que de productions ridicules et misérables sont tombées, se sont évanouies devant le fouet vengeur de ce bon sens goguenard, si vigoureux

dans sa pesanteur, si incisif, malgré son allure dogmatique ! Qui donc, sans tenir compte de l'engouement public, a protesté contre le succès passager, mais très-vif, des compositions bourgeoisement ingénieuses de Paul Delaroche et s'est moqué de ce dramatique mesquin, factice, de ces toiles peignées et léchées ? Qui donc a réduit à leur exacte valeur les énervantes sentimentalités d'Ary Scheffer ? Qui donc enfin, si ce n'est Planche, a poursuivi de ses sarcasmes judicieux, aux applaudissements des connaisseurs, les malencontreux embellissements et les changements bizarres opérés par M. Duban au Musée du Louvre, sous prétexte de restauration ? La sévérité de Gustave Planche a signalé et qualifié le mal qu'il n'était point en sa puissance d'empêcher. N'eût-elle rendu que ce service, elle a été utile et elle demeure honorable.

Si toute la fonction du critique se renfermait dans ces deux qualités : honnêteté et vigilance, nous devrions considérer Planche comme un critique parfait. Mais cette fonction est double. Il ne s'agit pas seulement de blâmer ou de louer, il faut encore instruire, guider, susciter. Pour accomplir cette seconde partie, plus importante et plus lourde, d'une tâche déjà pénible, il est indispensable de posséder en soi un foyer de chaleur intime et de sentir au-dessus de soi une inspiration, un idéal. Or, la bienfaisante chaleur de l'âme, d'où procède souvent la générosité de l'esprit, faisait complètement défaut à Gustave Planche. Quant à son idéal, il se contentait de le placer dans une certaine

élévation, dans une rigoureuse harmonie du sentiment et de la forme. L'accord entre la conception et l'exécution : voilà ce qu'il demandait avant tout aux œuvres d'art, et il n'avait pas tort; mais il ne leur demandait rien de plus, rien au delà. C'est précisément à exiger, à provoquer cet *au delà* que doit se consacrer le critique. Aussi Gustave Planche n'était au fond qu'un laborieux et consciencieux *surveillant*; il n'avait rien de l'initiateur.

Sans doute, il a compris et loué, selon qu'ils en étaient dignes, des hommes d'une haute valeur. Barye, Chenavard, Gleyre, Paul Huet ont trouvé en lui un juge équitable, un admirateur éclairé. Nous n'en devons pas moins constater et déplorer, dans une organisation remarquable à tant de titres, cette lacune, qui lui interdisait l'initiative et qui l'inclinait à redouter l'audace chez les autres. Pour ne citer ici qu'un exemple de cette disposition fâcheuse, rappelons que le censeur implacable n'a jamais pardonné au plus hardi de nos sculpteurs, à Auguste Préault, l'originalité grandiose de sa faculté créatrice. Gustave Planche, durant ses dix dernières années de production, en était arrivé insensiblement à ne goûter dans l'art que la correction froide; il disait *non* avec une opiniâtreté systématique à tout ce qui dépassait l'étroitesse de son cercle : découragé de la vie, il était devenu décourageant.

Jamais M. Théophile Gautier ne découragera personne. L'oserai-je dire? il pêche par l'excès, par la généralité de la bienveillance. Blâmer lui répugne,

discuter l'ennui, juger la fatigue : il se sauve par la description. En vérité, on croirait qu'il n'y a pour lui ni bonne ni mauvaise peinture et qu'il se préoccupe des tableaux simplement au point de vue de la phrase. Il y cherche un thème à amplifier, un canevas à broder, bref, *une matière à style*. Présentez-lui un chef-d'œuvre, une composition médiocre, une *croûte* (révérence parler) : peu lui importe. Pourvu que le sujet prête au développement, et que le maître prosateur puisse faire montre de sa légèreté de main, de son agilité, de ses artifices, de sa souplesse et de sa science, il est satisfait.

Je n'ai pas besoin d'appuyer sur les inconvénients d'une telle méthode. Ils frappent et blessent l'esprit le moins exercé. Ce n'est point à M. Théophile Gautier écrivain que s'adressent mes reproches. Je sais ce qu'il vaut, et je saluerai toujours avec empressement l'incomparable styliste. J'ai lu plus d'une fois, je suis prêt à relire encore *Emaux et Camées*, le *Voyage en Espagne*, et ce livre inimitable, unique, ce prodigieux tour de force, *Mademoiselle de Maupin*. Cela ne m'empêche pas de signaler à M. Théophile Gautier la stérilité de sa critique. Et comment cette critique, issue de la plus radicale, de la plus parfaite indifférence, serait-elle féconde? On n'obtient, on ne crée le mieux qu'en le souhaitant avec ferveur. M. Théophile Gautier ne souhaite rien. Il attend avec une patience inaltérable, — il a la placidité de la *Belle au Bois dormant*.

En choisissant ces deux représentants principaux, parmi nous, de ce qu'on pourrait nommer l'esthétique appliquée, pour mettre en lumière ce qu'ils ont, et par conséquent ce qu'elle a d'imparfait et de borné, je n'ai cédé ni à un accès de mécontentement ni à une vaine impatience. Volontiers, comme objet de mon examen, j'aurais pris d'autres individualités et j'aurais attendu davantage, si, d'une part, il ne m'avait semblé que je devais insister sur les esprits qui ont influé sérieusement, et si, d'autre part, il n'était à mes yeux de la dernière évidence que, dans ce genre d'appréciation, dans cette branche de notre activité réfléchie, une rénovation intelligente et voulue va incessamment s'accomplir. Je n'aime pas à réveiller les gens avant l'heure, mais dès qu'elle a sonné, je ne crains nullement de dire, ou même de crier : « Levez-vous et en avant ! »

Fidèle à mes habitudes de réserve, je n'ai parlé de rénovation que parce qu'il m'est possible d'annoncer, ou du moins de faire pressentir le rénovateur. S'il s'agissait d'aspirations vagues, de velléités chancelantes, de confuses ardeurs, je garderais un silence prudent; mais les réclamations instinctives, longtemps ajournées, ont pris corps; elles ont réussi à se manifester. Un livre vient de paraître qui les résume avec précision, avec fermeté, avec éloquence : — œuvre d'affranchissement et de clarté. Ce livre sur *la Peinture au dix-neuvième siècle* révèle un homme et marque une date. Il a pour titre, *les Chefs d'Ecole*; il a pour auteur, M. Ernest Chesneau.

Entendons-nous d'abord sur ce mot d'*affranchissement* que j'ai prononcé. M. Chesneau a eu le mérite de voir où était la difficulté véritable et de remonter franchement aux sources du mal. Avant d'appeler la peinture contemporaine à l'interprétation de nos mœurs, de nos sentiments, de nos idées, de notre existence sociale, il a compris qu'il fallait débarrasser les artistes du faux idéal qui pesait sur eux et les étouffait. Il est allé droit à la tradition de troisième ou de quatrième main, au classique de convention, au paganisme de collège, d'atelier, de club, et il a écrit sa vaillante, sa lumineuse *Étude sur Louis David*.

C'était donner à la fois une preuve d'indépendance et de tact. M. Ernest Chesneau est resté dans la juste mesure; il n'a rien exagéré, rien forcé; il n'a pas abusé des arguments sans réplique, des preuves triomphantes que les œuvres de David fournissaient à l'appui de sa thèse. Et je tiens à noter ce point pour couper court et répondre d'avance aux scrupules, aux lamentations de ceux qui voient dans chaque effort tenté pour se rapprocher du Vrai moderne une attaque ou un blasphème contre l'Antiquité. J'engage les sectateurs *quand même* de la tradition académique (sectateurs ou sectaires, cela se ressemble fort) à lire attentivement dans *les Chefs d'Ecole* le chapitre intitulé *l'Erreur de système*. Pour peu qu'ils soient de bonne foi, ils pourront aisément se convaincre que la grande et pure Antiquité, celle d'Homère, de Sophocle, de Phidias, n'est aucunement en cause ni en péril

parce que l'on ramène la réputation de Louis David à des proportions exactes.

J'irai plus loin : ce qui, selon moi, est le plus propre à éloigner, à dégoûter de l'Antiquité (si quelque chose pouvait en dégoûter), ce sont les demi-talents classiques, les bons sujets prédestinés, les ouvrages estimables : mademoiselle Rachel, la *Lucrèce* de M. Ponsard, l'*Œdipe-Roi* versifié et gâté sans remède, Simart, David (d'Angers), M. Ingres. Je le répète, ces natures de *bon sujet* seraient à la longue funestes à notre amour de la belle simplicité antique. Elles entraînent à leur suite et répandent autour d'elles un ennui majestueux, absorbant et irritant. Je connais, il est vrai, un préservatif infailible : relisez un chant de l'*Odyssée*, allez au musée Campana visiter la collection des moulages que nous devons aux soins de M. Félix Ravaisson, cet admirable esprit auquel le public continue d'attribuer le secrétariat perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, — et de cette lecture, de cette visite, vous sortirez émerveillé et invulnérable. Vous aurez oublié pour longtemps, peut-être pour toujours, les tragédies de l'Odéon, les pastiches de M. Jules Lacroix, qui obtiennent le prix d'excellence, la *Stratonice* et la *Source*.

En ce moment, je suis, certes, moins modéré que M. Chesneau. Je ne saurais trop l'en féliciter : il aime et observe la mesure. Il s'est donc principalement attaché à suivre et à signaler dans ses conséquences déplorables l'influence exercée par David sur ses con-

temporains, sur ses successeurs. A ce point de vue, on peut considérer l'excellente Étude sur Gros comme le complément nécessaire et la meilleure vérification du travail sur David. Je viens d'examiner de nouveau, dans le volume, cette Étude qui, déjà publiée à part, m'avait intéressé, et il me semble que M. Chesneau n'a rien écrit de plus judicieux, de mieux motivé, de mieux conçu. Il y a des passages tout à fait enlevés et brillants. La place me manque pour citer, mais je renvoie mes lecteurs à la page 88, qui contient la description du champ de bataille d'Eylau. Cette maîtresse page me garantit non-seulement le talent, mais encore l'avenir du jeune écrivain qui l'a tracée.

Car M. Ernest Chesneau est jeune. On le devinerait difficilement à la précoce maturité de son style; on ne le sent qu'à la sincérité et au désintéressement de son courage. Il lui en a fallu beaucoup sans doute pour attaquer en face ce Louis David si servilement imité, si universellement accepté; mais je ne sais s'il ne lui en a pas fallu davantage pour ne se laisser ni entraîner ni séduire par Géricault, par M. Eugène Delacroix. Il les contemple, il les admire; il leur résiste. Même au contact de ces tempéraments vertigineux, il garde sa vertu native : la sérénité. En passant, remarquons-le, son talent est ému, jamais troublant.

Ces deux âmes ardentes, sombres, insatiables, trop profondes et trop savantes, violemment éprises de l'action, de la vie et du beau, un homme de vingt-neuf ans s'est proposé de les affronter, de les analyser. Il

s'est penché sur le bord des abîmes, il a essuyé le choc du torrent et le souffle de l'orage, et il a suffisamment dominé ses impressions pour les recueillir et nous les transmettre. L'auteur des *Chefs d'Ecole* a évité et tourné avec non moins de dextérité que de sagesse l'écueil qui traversait sa route. Il n'a point, — comme d'autres l'eussent fait à sa place, — personnifié, incarné en Géricault et en M. Eugène Delacroix la peinture française moderne, et cependant il leur a rendu justice avec plénitude, avec luxe, d'une manière large, sympathique et généreuse.

En ce qui touche Géricault, j'aurais bien à exprimer pour mon compte quelques petites restrictions. M. Ernest Chesneau ne me paraît pas sentir assez le côté pénible, maniéré, tourmenté et, — s'il est permis d'associer ces termes contradictoires, — convulsivement rigide de ce talent. Il est d'une excessive indulgence envers le peintre rouennais, auquel je suis loin d'accorder une importance aussi grande, une part aussi belle. Enfin, malgré les plus ingénieux raisonnements, les plus chaleureux commentaires (p. 147 et suiv.), je persisterai à me fier au témoignage de mes yeux et je serai toujours désagréablement affecté, en entrant au Louvre, dans la salle des Sept-Cheminées, par la composition défectueuse du *Naïfrage de la Méduse*. Quant à l'Étude sur M. Eugène Delacroix, je pense lui payer le meilleur et le plus concluant tribut d'éloges en avouant que sur plus d'un point elle m'a redressé, corrigé et converti.

Je retrouve dans les *Chefs d'Ecole* deux articles insérés d'abord à l'*Opinion nationale*, l'un sur l'*Art hollandais*, l'autre sur l'*Atelier et les professions de foi de M. Courbet*. Malgré leur brièveté, ces articles sont fort intéressants parce qu'ils nous révèlent en partie les conceptions esthétiques de l'auteur, sa façon d'envisager les moyens et le but de l'art contemporain. Je pourrais profiter de cette occasion pour contrôler et discuter quelques-unes de ses idées, mais une considération impérieuse me retient et m'engage à imiter la discrétion de l'écrivain. J'attendrai ; voici pourquoi.

Le livre de M. Ernest Chesneau est un adieu au passé, une espérance et une promesse. C'est, dans tous les sens, une *Introduction*. Cela est singulier, et pourtant rien n'est plus rigoureusement exact : certaines choses, dans le domaine de l'art, étaient possibles avant la publication de ce volume, qui maintenant ne le sont plus. Désormais, une inévitable et pleine lumière tombe d'aplomb sur la fausse tradition classique, sur le romantisme vieilli et fourvoyé, sur la peinture innocemment bourgeoise. Il est, vous le savez, des objets qu'il suffit d'apercevoir une fois clairement pour n'avoir plus envie de les regarder. Ce sera l'action et le bienfait des *Chefs d'Ecole*.

Il convient d'ajouter immédiatement que, chez les intelligences fécondes et complètes, la négation de tel ordre d'idées implique et commande l'affirmation de telle autre série de principes. De ces affirmations en germe, en puissance d'extension et de développement,

l'ouvrage de M. Chesneau regorge et déborde. Dans *les Chefs d'Ecole*, la rénovation est préparée, facilitée plutôt encore que commencée. Le critique est en trop beau chemin pour s'arrêter. Un premier pas si hardi en appelle de nouveaux, de plus décisifs, et, sans aiguïser un jeu de mots frivole, je n'hésite point à déclarer qu'il y a des cas où *hardiesse oblige*. En déduisant des prémisses établies dans cet ouvrage les conclusions qu'elles exigent, je vois M. Chesneau contraint d'aborder avant peu et d'examiner notre peinture historique et religieuse, nos paysagistes, nos sculpteurs. Nous serons alors en mesure d'apprécier à fond ses théories pleinement et résolument appliquées.

Je parle très-sérieusement. Mes observations sur ce livre, jugé d'après sa valeur littéraire et en lui-même, seront donc à la fois des avertissements et des conseils.

Cette abondance, cette richesse, cette possibilité de *devenir* (comme dirait un hégélien) sont tellement visibles et sensibles dans *les Chefs d'Ecole*, qu'elles en constituent le défaut principal. La matière à chaque instant excède les cadres où l'on prétend l'enfermer. Le livre est bien en équilibre, et les Études, prises à part, ne tirent pas en longueur, mais leurs proportions laissent parfois à désirer. Cela tient à ce que l'auteur ne s'impose pas, relativement au nombre et à la qualité des arguments qu'il emploie, un choix assez sévère. Il nous soumet avec confiance *toutes* ses raisons, *tous* ses aperçus, et ces raisons, ces aperçus se nuisent en vertu de leur multiplicité même. Nous

devons d'ailleurs au public de lui dérober nos délibérations intérieures. Il faut, lorsqu'on a embrassé le détail et l'ensemble, énoncer seulement le caractéristique et le nécessaire.

L'écrivain ne sera pas sans bénéficier de cette discipline adoptée par le penseur. Le style de M. Ernest Chesneau est ferme, sobre et châtié; il a souvent de l'élévation, quelquefois de la chaleur et par moments des finesses exquises. Il ne lui manque, pour acquérir de la netteté et du mordant, que d'être au service d'une conception moins complexe et moins minutieuse. M. Chesneau aura plus d'éclat dans la forme, lorsqu'il sacrifiera la foule des arguments et des preuves aux grandes lignes, simples, nues et probantes.

Ces quelques pages comportent une moralité. J'ai reproché à ceux qui naguère étaient absolument les seigneurs et maîtres de la critique d'art contemporaine leur absence d'initiative et leur courtoise indifférence. Si je compare avec eux, uniquement sur ces deux points, la critique qui s'élève et qui va bientôt les remplacer, je ne puis m'empêcher de reconnaître que le rapprochement est tout à son avantage. Par exemple, chez M. Ernest Chesneau, je rencontre cette vigueur d'élan et cette générosité d'esprit que ne connurent point ses devanciers. Qu'il continue d'entretenir dans son âme les ambitions intellectuelles, celles que le travail alimente, que l'action salutaire purifie et que couronne la gloire. J'ai dit le grand mot, je ne le retire pas; car je suis de ceux qui ne forment point des vœux

timides en faveur du talent uni à la conscience et qui se plaisent à répéter, comme un heureux présage, la touchante, la fière parole de Vauvenargues : « Les feux de l'aurore ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire. »

TROIS POÈTES

I. VICTOR DE LAPRADE. — II. AUGUSTE LACAUSSE.
— III. LÉONCE DE LISLE.

I

Une conception juste et saine de la nature, développée avec talent, exposée avec persévérance, a signalé M. de Laprade aux regards attentifs des penseurs et des lettrés; elle lui a mérité l'estime, et, privilège plus précieux encore, elle lui a conquis l'autorité. De fortes traditions domestiques, les leçons de maîtres excellents et éclairés ont épargné à la bonne foi de son esprit beaucoup d'erreurs, d'incertitudes et de tâtonnements. Grâce à cette initiation anticipée, ses premières affirmations se sont trouvées conformes au vrai; les fumées de la jeunesse, les nuages du désir et du rêve, si propres à offusquer, à fausser le coup d'œil que nous jetons sur le monde lorsque nous y entrons, n'ont point égaré sa vue; elle a couru sans obstacle aux lointaines limites de l'horizon, elle s'y est ferme-

ment posée; l'humiliation et la douleur de revenir sur ses pas en confessant humblement que l'on s'est trompé de route, il ne les a point connues : il a pu se transformer, il ne s'est jamais démenti.

Sans doute, lorsqu'on a suivi dans leur succession chronologique les œuvres de M. de Laprade, et qu'après cela on les soumet à un examen général, on reconnaît facilement qu'il a eu deux manières : l'une, relevant de la contemplation, à la fois rationnelle et mystique ; l'autre, la seconde, absolument religieuse ; mais on peut se convaincre avec non moins de facilité que, loin de se détruire, ces manières différentes se confirment, et qu'au lieu de contraster désagréablement elles forment une harmonie satisfaisante.

Philosophe, il avait le sentiment large mais vague de la nature, il comprenait ce qu'elle a de grave et de solennel, il s'inclinait devant ce qu'elle a de sacré, il dédaignait volontiers ce qu'elle a de riant et d'aimable. La gaieté légère, la distraction capricieuse, le sourire ne le séduisaient point ; les montagnes et les forêts n'éveillaient en lui que des pensées profondes ; à force de s'être familiarisé avec le sérieux des choses, il en était lui-même devenu sérieux avant l'heure. Au-dessus de l'animation confuse des êtres et de la fluctuation universelle, il pressentait une stabilité immuable, une fixité supérieure ; impatient des phénomènes, il aspirait aux lois. •

Dans *Psyché*, dans les *Odes et Poèmes*, ce mouvement est très-marqué, et l'esprit le moins exercé l'y

apercevrait sans peine ; les objets extérieurs s'y dépouillent de leur réalité pour devenir autant de symboles, le poète s'occupe beaucoup plus de leur signification que de leur existence, il les interroge plus qu'il ne les observe. Une si ardente sollicitude, une si constante ferveur obtiendront leur récompense ; en son âme, en son intelligence, la lumière se fera peu à peu, mais seulement dans l'ordre et dans le sens de sa curiosité. Se séparant du Sensible et du Visible par un divorce chaque jour plus complet, subordonnant les conditions et les qualités de son art aux progrès et aux exigences de sa foi, M. de Laprade simplifiait le problème et ne pouvait tarder à le résoudre. Ajoutons que dans cette direction, il n'y avait d'autre solution, d'autre issue que le Christianisme. Par les *Symphonies*, par les *Idylles héroïques*, M. de Laprade s'est avancé assez loin, assez décidément dans la voie de la croyance stricte et positive, et l'on est en droit de croire que désormais elle est la sienne.

Les variétés, les contradictions, les termes opposés ne l'inquiètent, ne le tourmentent plus, il les résume et les réconcilie dans l'Unique. Sans avoir jusqu'à présent méconnu l'élément divin dans la nature, il ne l'avait point suffisamment dégagé, interprété ; il y arrive aujourd'hui par une évolution logique. La force qu'il reçoit de ce souffle nouveau lui confère un accroissement de tendresse et de dignité, le caractère de sa poésie s'en agrandit ; telle pièce qui débute comme une méditation se termine en effusion de cœur, en prière.

Entre sa manière philosophique et sa manière religieuse il y a donc une étroite connexité, un enchaînement rigoureux. Elles se légitiment réciproquement, Si la première n'eût point existé, la seconde n'était ni solide ni même possible; si la seconde ne fût point venue la clore et la couronner, la première manquait de sanction : isolées, elles sont insuffisantes, elles n'ont de valeur que réunies.

Il s'agit ici d'une démonstration importante et qu'on ne saurait entourer de trop de preuves. Cette unité très-réelle et très-profonde me paraît indispensable à établir; la contester ou la nier, c'est renoncer à comprendre la destinée littéraire de M. de Laprade; et si l'on vous adresse cette question : D'où vient la juste autorité qui s'attache au nom de ce poète? c'est se condamner à ne trouver pour réponse que des banalités ou des paradoxes. En effet, ce ne sont pas seulement les doctrines qu'il professe, si recommandables qu'elles soient, ni le talent qu'il dépense à leur service, qui autorisent un homme et rendent sa parole respectable, son témoignage décisif, c'est la persévérance dans ces doctrines, c'est l'élévation dans ce talent, c'est l'unité dans la vie; à ce prix, on est quelqu'un, on pèse d'un poids considérable dans le monde moral, on a ce qui vaut mieux que la vogue, mieux que la célébrité bruyante, on a l'autorité.

Le public ne s'y est pas trompé, il n'a point eu besoin d'avoir recours à de savantes analyses, à de patientes investigations, pour sentir instinctivement

qu'entre *Psyché* et les *Idylles héroïques* il y a un lien, un rapport, une continuité. C'est toujours la même recherche et le même idéal si ce ne sont point toujours les mêmes résultats. Ce que le poète poursuit sans relâche, ce qu'il veut pénétrer, c'est ce que la nature recèle et non ce qu'elle dévoile, c'est le *dessous* des choses, l'insaisissable *au delà*. Il ne daigne examiner le Réel que pour lui arracher le mot, le secret du mystère qui recule incessamment et se dérobe. Penseur laborieux, il se préoccupait des lois; chrétien, il se prosterne devant le Législateur. Il y a peu de transitions plus avouables et plus justifiées.

Toutefois, à se tenir ainsi sur les hauteurs, à ne jamais descendre parmi la foule, si M. de Laprade a gagné le crédit et le respect, s'il a obtenu pour ses productions cette rare faveur d'exciter l'attention et la déférence, il s'est privé, nous devons en convenir, de plus d'un avantage, de plus d'une ressource. Il a contenté les esprits sévères, il n'a point fait battre les cœurs. En le voyant tellement au-dessus de nous, on se prend à douter qu'il soit véritablement un des nôtres, qu'il puisse participer à nos faiblesses, à nos chutes; nous ne pouvons jouer à son égard que le rôle de disciples, nous aurions tort de songer à être ses égaux, ses amis, ses frères, ce serait une indiscretion. De lui à nous la distance est trop accusée, trop manifeste, elle nous commande l'estime, elle nous interdit la sympathie. Or, l'artiste doit être sympathique. Il

n'a point pour seule mission de convaincre les réfléchis, les raisonneurs; il parle aussi aux femmes, aux jeunes gens, aux créatures mobiles et passionnées; s'il ne leur fait point verser de larmes, s'il ne leur communique ni élan, ni enthousiasme, si l'on reste froid et tranquille en le lisant, l'efficacité de son enseignement est compromise, son action entravée, et ses arguments ne porteront avec eux aucune persuasion, parce qu'ils seront dépourvus de chaleur, car chez les personnes instinctives on ne parvient à s'emparer de l'être moral qu'en faisant tressaillir et vibrer l'être physique.

Le reproche que je fais ici à M. de Laprade demeurerait sans valeur s'il devait avoir pour conséquence de rejaillir directement sur la poésie élevée : trop prouver, c'est ne rien prouver. Le lyrisme dans ce qu'il a de plus noble obéit à certaines règles qu'il ne peut enfreindre. Ce serait montrer une singulière ignorance des attributions de chaque genre que d'exiger de l'ode ou de l'hymne les qualités réclamées par l'élégie amoureuse ou par la chanson; mais il est possible, je le crois, d'interpréter la nature, de la célébrer, et en même temps de toucher, d'émouvoir, de ravir. Il suffit pour cela de considérer le procédé qu'elle emploie et qu'elle suit invariablement.

La nature contient l'abstraction et se résume dans une idéalité sublime, mais elle n'est ni entièrement abstraite ni purement idéale. Elle offre aux sens un large exercice, elle les sollicite, elle les captive, elle

leur est tantôt un secours, tantôt un obstacle. On n'arrive donc pas immédiatement aux axiomes, aux formules de la métaphysique; avant de s'affranchir de la sensation et de la dominer, il faut d'abord, en vertu d'une nécessité invincible, la subir et la traverser.

Cette marche est simple, elle est inévitable, et que nous en ayons ou non conscience, nous l'accomplissons quotidiennement. Celui qui révoquerait en doute une vérité si évidente, celui-là déclarerait d'une manière implicite qu'il n'a jamais passé à la campagne une belle journée de printemps.

S'il en était autrement, pourrait-il avoir oublié cette fête de la vue, de l'oreille et de l'odorat, cet éclair de félicité dans la monotonie de notre existence? Comment ne se souviendrait-il point de cette multiplicité d'impressions, de ces séductions, de ces enchantements qui surprennent l'homme au milieu des bois ou des plaines, et qui d'allégresse font bondir son cœur dans sa poitrine? Est-ce qu'elles s'effacent de la mémoire les courses matinales, les promenades que l'on a faites à ce moment unique et fugitif où confuses et indécises les formes s'enveloppent d'une brume flottante; où rien ne se dessine avec netteté, ne se colore avec éclat? On avance rapidement et au hasard, bien assuré que l'on va vers le bonheur, et que le soleil, en dissipant les nuées, nous découvrira le paradis terrestre. Midi, avec ses ardeurs desséchantes et ses rayons implacables, ne nous enlèvera point encore notre illusion; s'il éclaire trop durement la cime des monts ou le creux

des vallées, nous nous réfugierons aux forêts voilées d'ombre, remplies de bourdonnements, de murmures, de promesses. Là, nous pourrons savourer en paix l'immense joie de nous sentir portés, nourris, renouvelés par les effluves de la vie universelle.

Ainsi les parties du jour s'écoulent et s'évanouissent successivement ; chacune d'elles verse à notre âme une disposition différente. Le matin nous a trouvés prompts à l'espérance et à l'orgueil, midi nous a reçus un peu fatigués déjà, mais très-âpres aux plaisirs positifs, très-ouverts aux dons corrupteurs de la magicienne Circé ; vienne le soir, et de l'air attiédi, de la pure atmosphère, des teintes calmes du ciel, du silence envahissant se dégageront pour nous les plus sages leçons embellies d'un charme inexprimable. Nous accorderons aux objets leur vrai caractère, nous restituerons aux diverses heures leur importance réelle, leur claire signification. A mesure qu'elles deviendront des souvenirs, nos impressions se rangeront en ordre : les accidents, les hasards rentreront dans le néant, les émotions fortes, les contrastes marqués, les lointains engageants, les grandes lignes du paysage persisteront au contraire et formeront la substance de notre réflexion.

Nous comprendrons alors que par delà les enivrements et les jouissances, il y a dans la nature un repos, un cordial, une lumière, une Bonté. Après avoir marché, gravi, après avoir tressé de folles couronnes, sommeillé au bord des fontaines et jeté aux échos les

éclats de notre rire, nous sentirons le pouvoir de la méditation, nous reconnaitrons que nous sommes dans un temple, et nous ne rougirons point de nous mettre à genoux.

Cette conclusion est aussi celle de M. de Laprade, mais il supprime les intermédiaires qui l'y ont amené; il nous présente les résultats de l'expérience, de la sérénité; il ne nous fait point passer par la jeunesse, par la chaleur. Tout de suite il arrive au soir sans respirer les fraîcheurs de l'aube, sans contempler résolument les splendeurs du soleil. Et pourtant, le soir ne nous invite à faire la philosophie de la journée que parce qu'il la résume, parce qu'il recueille pieusement les derniers bruits, les notes expirantes de la Vie, au moment où elle semble s'interrompre pour être prête à mieux recommencer dès la matinée du lendemain.

Sacrifier à ce degré la sensation, c'est dépasser le but que l'on se propose d'atteindre; c'est nuire à l'Idéal et le compromettre. J'ai proclamé franchement et avec plaisir les hautes qualités de M. de Laprade; qu'il me permette de lui signaler ce que je regarde comme une erreur, comme un entraînement périlleux.

Le poète le plus spiritualiste ne réagit contre la matière qu'à l'aide de la matière elle-même; il lui emprunte des sons, des images, des couleurs, des rythmes; il n'en reçoit pas l'inspiration directement, mais il y trouve des prétextes, des occasions, des thèmes, et s'il veut emmener avec lui la foule, il n'a que ce chemin à lui offrir; car c'est le seul où elle

pourra consentir à le suivre. Agir différemment, ce serait prendre moins de précautions que la nature; ce serait nous traiter toujours en hommes, lorsque souvent, en face des problèmes métaphysiques et religieux, nous ne sommes, dans l'expresse acception du mot, que des enfants.

En concédant davantage à la sensation, l'auteur d'*Hermia* et de *Sunium* ne fera certes infraction ni à sa dignité ni aux préceptes de son art; il ne descendra point du rang qu'il occupe; il s'y affermira. On l'écoute avec respect, on se fera une joie de l'entendre; peut-être sera-t-il un peu moins noble, assurément il sera plus humain. Ces observations pourraient s'appliquer avec une égale justesse aux *Poèmes évangéliques*, où l'artiste, en sa correcte élégance, semble s'être plutôt souvenu de Platon et d'André Chénier que de la familiarité puissante de saint Matthieu. Mais c'est surtout à M. de Laprade, interprète de la nature, que s'adressent et nos éloges et nos réserves. C'est dans cet ordre d'idées, dans ce courant de productions, qu'en se défendant d'un idéalisme trop abstrait, et en continuant de développer des doctrines salutaires, il peut rendre à l'art élevé et à la philosophie morale de sérieux et durables services.

II

Nous avons besoin qu'on nous explique et qu'on nous chante les arbres, les rochers, les plaines, les

vallons, la mer et le ciel, cela nous fortifie et nous rassérène; mais nous avons encore plus besoin d'entendre retentir à notre oreille, sous une forme musicale, dans une vivante harmonie, les désirs et les regrets qui se partagent notre cœur. Pour que le rêve intérieur ne se décolore point en nous, pour qu'il ne perde ni son charme ni son éclat, la faiblesse humaine n'a qu'une ressource : le confier à la garde des mots sonores et des rythmes amis de la mémoire. Ainsi protégé, il restera jeune, frais, gracieux, nous y pourrions revenir à notre gré, nous le retrouverons toujours.

Voilà ce qui nous rend les poètes excellemment chers et sacrés, voilà pourquoi les Élégiques surtout voient constamment se grossir le cortège de leurs admirateurs. Entre les âmes tendres, il y a sur ce terrain de l'idéal une alliance naturelle, une conspiration permanente. Dès que s'élève une voix vraiment émue, dès que la note ardente jaillit et que résonne la plainte douloureuse, comme des feuilles qui bruissent au même souffle de vent, des milliers d'êtres répondent à cette voix et murmurent doucement à l'unisson de cette plainte. Ils s'avertissent rapidement, avec une satisfaction innocente, avec une joie enfantine, qu'un frère vient de leur naître, et que sur la terre il y a un poète de plus, c'est-à-dire pour leurs sentiments une expression nouvelle, pour leurs souffrances une consolation, un repos, un oubli.

Dans ces derniers temps, des compositions, graves

jusqu'à l'austérité, tristes jusqu'à l'amertume, ont circulé dans ce monde nombreux et distingué qui aime qu'on lui parle de la passion, fût-ce pour la blâmer, fût-ce pour la maudire ; insérées dans ces publications périodiques qui vont partout et s'adressent aux affaires aussi bien qu'aux oisifs, elles ont été accueillies, goûtées, elles se sont répandues ; en voyant s'y refléter leurs espérances et leurs déceptions, les hommes éprouvés par les déchirements, par les luttes, ont accordé une sympathie sérieuse, une complicité de cœur à ces accents d'une âpreté fière, et c'est avec un élan de cordiale gratitude qu'ils ont répété le nom d'Auguste Lacaussade.

Très-remarqué des connaisseurs, lorsque parurent en 1852 les *Poèmes et Paysages*, ce nom n'était point celui d'un débutant. Aux yeux des personnes accoutumées à suivre avec attention le mouvement de la littérature contemporaine, M. Lacaussade avait aussitôt pris rang parmi les artistes qui joignent à l'heureuse chance d'être richement doués les habiletés et les délicatesses, résultats méritoires d'un travail opiniâtre. Ceux qui, essayant de s'aventurer plus loin, auraient eu la présomption de porter sur le poète un jugement définitif et de caractériser son talent en s'appuyant sur ce premier volume se seraient exposés, je ne dis pas à des mécomptes, mais à des surprises. En effet, si du *Champborne* et du *Bengali*, qui contiennent pleinement l'esprit des *Poèmes et Paysages*, je rapproche les dernières productions de M. Lacaussade, il m'est

impossible de ne point constater une altération profonde sous une persistance apparente : la voix est la même, mais le ton a changé ; ce n'est pas un nom nouveau, j'y consens, c'est un homme nouveau ou renouvelé ; pour moi du moins, cela ne fait matière à aucun doute.

Je sais combien il est difficile de mettre en relief, de rendre sensibles et évidentes ces différences uniquement morales, ces révolutions intimes qui n'ont pour théâtre que le cerveau et le cœur, pour témoignage que des expressions figurées, des effusions contenues, quelquefois susceptibles de plusieurs interprétations ; mais ici, en présence d'un talent éduicable et progressif,—pudique et mystérieux,—qui se laisserait volontiers entraver par sa modestie, il ne nous est point permis de nous abstenir. Interrogeons d'abord l'œuvre par laquelle il s'est annoncé, celle où il a consigné avec une pieuse exactitude ses tentatives et ses défaillances, ce testament de sa jeunesse ; nous verrons ensuite et d'autant mieux ce qui se cache au fond des récentes élégies de *Monologue*, d'*Insania*, des *Soleils de juin*, ces fruits de sa maturité virile.

Vivre dans un cercle restreint, sans cesse en contact avec les autres, sans cesse ramené sur soi-même par l'étroitesse des limites auxquelles on se heurte, c'est une rude discipline, mais qui trempe l'âme solidement et lui donne de l'énergie et du ressort : vivre dans une île, sous un magnifique climat, au milieu d'une végétation splendide, avec la solitude pour confidente

et l'Océan pour maître, c'est une belle préparation à une vaillante carrière, à une militante poésie; elle n'a point manqué, cette préparation, à M. Auguste Lacausade; son livre nous l'apprend dès le commencement et nous le prouve à toutes les pages.

Enfant, il a joué avec les flots; adolescent, il s'est livré à leurs colères pour toucher et embrasser le sol de la France. Assis sur la plage, il a vu la tempête; voyageur, il l'a endurée sur le vaisseau. Aussi a-t-il à un rare degré le sentiment de la mer; amie, ennemie, il la connaît sous son double aspect, il aime à la peindre. C'est que pour les insulaires, pour nos créoles de Bourbon et des Antilles si ardents et si précoces, la mer n'est point seulement une décoration grandiose, une distraction oiseuse, un pur spectacle, elle est une réalité, un pouvoir. Elle fait en quelque sorte partie intégrante de leur existence et joue un rôle important dans leur destinée : elle est à la fois la barrière qui les arrête et le chemin qui les emporte; elle est un frein et un stimulant; elle comprime leur essor, elle crée leur individualité; elle redouble et approfondit en eux la conscience des ressources et des beautés que renferme le pays natal.

Je devais donc marquer comme premier trait, comme signe caractéristique dans les *Poèmes et Paysages* cette compréhension passionnée des contrastes et des harmonies de l'Océan; j'y devais ajouter aussitôt, et comme une conséquence naturelle, l'ardent amour de l'auteur pour ses deux patries, la grande et la

petite : sa tendresse pour son île, son culte pour la France.

Venir de *quelque part*, être de chez soi sans manifester une fanatique admiration pour son clocher, n'avoir point de patois, mais parler la langue générale avec un léger accent qui vous distingue, connaître et célébrer de belles et lointaines régions, quelle condition excellente ! Cela aide le mérite et répand sur lui de la grâce. M. Lacaussade a usé discrètement de cet avantage, il pouvait nous accabler sous l'exubérance de la flore tropicale, et tout décrire sans pitié, depuis l'herbe la plus menue jusqu'à l'arbre le plus gigantesque ; mais il n'a pris et mis de couleur que selon les exigences de son tableau. Il a plutôt idéalisé que décrit, parce qu'il a surtout revu et s'est ressouvenu ; parce qu'il a regardé dans son imagination et dans sa mémoire beaucoup plus qu'il n'a inventorié et copié directement.

Revoir et se ressouvenir, les poèmes que je viens d'indiquer plus haut, le *Champborne* et le *Bengali* sont contenus et résumés dans ces deux mots. Qu'est-ce, en effet, que le *Champborne* ? une visite, un retour vers certains endroits fréquentés par l'artiste dans son enfance et obstinément aimés, un regard en arrière, une évocation du passé. Comment le peintre tracerait-il de ces lieux une image infidèle ? Ces plaines et ces bois, il les sait par cœur ; ce vallon, il voudrait l'oublier que, certes, il ne le pourrait. Ce qui l'émeut et le touche, ce qui nous attriste avec lui, ce n'est point

ce qu'il voit, c'est ce qu'il ne voit plus, ce qui est effacé, disparu, évanoui, mort à jamais.

Dans ce navrant pèlerinage, il mesure au peu qui subsiste, l'instabilité, la ruine, le dépérissement radical des objets dans lesquels il lui semblait avoir laissé une partie de son être, le meilleur de ses premières années; il se tourne avec mélancolie vers les chers absents, il pleure sur les affections éteintes, sur l'irréparable, et ses plus sympathiques paroles lui viennent de ses déceptions et de ses regrets.

Dans le *Bengali*, c'est le même procédé, mais diversement appliqué. Au lieu que ce soit la nature extérieure qui fasse naître ou rappelle les sentiments, ce sont, au contraire, les sentiments qui, par leur succession et leur intensité, font progressivement briller et revivre le paysage en son irrésistible éclat.

Par une matinée de brouillard et de neige, un bengali de son aile grelottante vient frapper à la fenêtre du poète; celui-ci s'empresse d'accueillir et de réchauffer « son compatriote ailé. » En le voyant si durement traité par notre rude atmosphère, si malheureux sous notre ciel inclément, il se sent peu à peu amené à faire un retour sur sa propre destinée; comme le brillant oiseau que notre hiver transit et rend muet, il se trouve isolé, deshérité de sa vraie terre et de son vrai soleil. Alors il s'adresse au pauvre petit voyageur devenu pour un instant son camarade d'exil, et aussitôt, sobrement éclairé par la tendre et discrète lumière du souvenir, se déroule, devant son regard

en extase, l'éblouissant panorama de la contrée maternelle.

Je complète avec autant de précision que peuvent en supporter ces délicates analyses, et je vérifie l'un par l'autre les traits distinctifs de cette physionomie morale. Je tiendrai cette esquisse pour suffisamment exacte, lorsque j'aurai signalé au-dessus, sinon en dehors des éléments déjà énumérés, le caractère dominant de ce livre. Ce caractère, c'est la douceur.

Et je ne veux point désigner par là cette qualité banale qui n'atteste souvent que le manque de décision, l'absence de vigueur personnelle. Dans le sens que j'attribue ici à ce mot, il entre une idée particulière de fraîcheur, d'innocence, de pudeur, de jeunesse non atteinte, non déflorée. Il y a de la douceur dans le ton, dans le style, dans les sentiments; il y en a jusque dans l'expression de la douleur et de la colère, parce que l'âme d'où sortent ces cris et d'où ces pleurs jaillissent reste, dans l'ingénuité de sa violence comme dans la sincérité de sa tristesse, foncièrement pure et inaltérable. Cette âme est intacte et intègre, elle a souffert, elle a peut-être douté des autres, elle n'a point encore douté d'elle-même. Une légère écorce la recouvre et la protège, que les chocs et les secousses ont respectés; tant que subsistera cette faible armure, nulle aigreur ne se glissera du dehors dans ce séjour de recueillement; mais qu'une seule déchirure vienne à s'y faire, que le moindre défaut s'y déclare, et la paix intérieure sera troublée dans ses conditions essentielles. Luttés

et discordes se produiront; le devoir, la raison, la conscience pourront triompher, la surface pourra ne témoigner qu'imperceptiblement de ces désordres, au fond tout se modifiera; ce sera de la bonté, ce ne sera plus de la douceur.

Si j'insiste, et si j'appuie sur cette disposition, c'est que d'abord elle constitue presque un état spécial assez difficile à rencontrer; c'est qu'ensuite, ce qui dans notre histoire à tous est un moment passager, forme dans le développement de ce talent successif une période marquée et durable; c'est qu'enfin je ne la retrouve plus dans les récentes productions de M. Lacaussade, et qu'une transformation aussi importante vaut bien la peine d'être notée et expliquée. L'accent du poème de *Ma Fille*, cet accent frais et matinal en son attendrissement, s'est insensiblement voilé; il ne résonnera plus maintenant que dans notre souvenir. Certaines suavités, certaines caresses de langage ne conviennent qu'à la jeunesse et feraient un étrange contraste avec les préoccupations ardues de la maturité.

Il s'opère rarement dans le cœur humain des changements à vue, et les coups de foudre y sont peu fréquents. Les manifestations qui paraissent le plus empreintes de soudaineté ont presque toujours des causes profondes et sont préparées de longue main. On ne s'endort point calme, confiant, joyeux, plein d'espérance et d'élan pour se réveiller troublé, ombrageux, accablé, sans désirs et sans énergie. La vie ne procède

pas avec cette simplicité sauvage, elle est artiste à sa manière, elle adoucit et fond les nuances, elle harmonise les tons discordants, elle ménage scrupuleusement les transitions.

Morceau par morceau, brin par brin, l'édifice se défait, le monument tombe en ruines, et quoiqu'il nous soyons nous-mêmes cet édifice, nous n'avons conscience d'aucun amoindrissement; près de nous nos amis négligent de s'en apercevoir. Puis l'heure décisive sonne, les voûtes en s'écroulant permettent enfin à la libre lumière de resplendir sur nos décombres, nous restons face à face avec l'absolu malheur; et, selon notre éducation, selon nos tendances nobles ou basses, nous subissons, nous acceptons ou nous détestons le sort qui nous frappe, la part dérisoire qui nous est faite dans l'existence. Le chrétien reconnaît la main d'un Dieu terrible, s'humilie devant ses décrets, s'absorbe dans la prière; l'épicurien détourne la tête, oublie et rit; mais celui que le rire ne saurait distraire et que la prière ne console point encore, le stoïcien, se redressera dans sa fierté, se magnifiera dans son désastre, il invoquera la volonté et elle répondra docilement à son appel; la douleur lui arrachera un cri parce qu'il est homme, elle n'en obtiendra point une gémissement parce qu'il dédaigne les forces aveugles. Qu'une catastrophe le brise, c'est possible; qu'elle le dompte et l'abaisse, jamais!

Le stoïcisme, mais un stoïcisme compatissant, ouvert au regret quoique fermé aux séductions de l'es-

poir et qui voudrait éprouver pour l'humanité autant d'estime qu'il lui conserve d'amour, tel est l'esprit des nouvelles poésies de M. Lacaussade.

On y sent à chaque vers, à chaque parole, l'exaltation qui se contient, le découragement qui se gourmande, la conscience qui s'interroge et atteste la Justice; on y admire, dans sa beauté sévère, le saint orgueil des glorieuses défaites. Tout ce qui a succombé en luttant vaillamment, tout ce qui est tombé d'une chute imméritée, tout ce qui est vaincu en lui et autour de lui, affections, croyances, jusqu'aux idolâtries, M. Lacaussade le loue et le relève. Il ne s'abandonne à aucun sarcasme contre ce passé menteur qui l'a déçu, à aucun blasphème contre un avenir qui lui tiendra toujours plus qu'il n'en attend.

C'est par là que les *Roses de l'oubli*, *Monologue*, les *Soleils de novembre*, *Insania* et principalement les *Soleils de juin*, — l'œuvre la plus remarquable du poète et l'une des vraiment belles inspirations de ce temps-ci, — légitiment la sympathie qu'on leur témoigne et sont dignes de prendre place dans notre mémoire.

J'ai clairement indiqué la distance qui, à mes yeux, sépare des *Poèmes et Paysages* ces compositions savantes et austères, et l'on ne sera point surpris si j'accorde à cette seconde série, à cette seconde moisson plus mûre et non moins abondante, une préférence marquée sur la première. La valeur artistique s'est développée en raison directe de l'accroissement viril,

et pour que cette évolution simultanée continue et s'accuse de plus en plus, pour que ce talent de distingué qu'il est se fasse pleinement populaire et humain, il ne reste à M. Lacaussade qu'un sacrifice à faire, qu'une dernière victoire à remporter sur ses secrètes répugnances, il n'a qu'à surmonter ce que j'appelle *la fausse pudeur littéraire*.

Ce reproche est voisin de la louange, je le sais ; il a sa gravité cependant. Je dois avouer, et je ne crois pas en cela être seul de mon impression, qu'au bas d'une pièce de vers, hymne pindarique ou simple sonnet, la seule vue de ces mots *imité de tel ou tel* suffit à me causer un désappointement qui va jusqu'à la mauvaise humeur. Ne cherchant dans la poésie que la révélation loyale, entière, immédiate de l'homme intérieur, lorsque je rencontre un pur exercice de style, un semblant d'émotion, une sensibilité de reflet, j'ai le droit de me considérer comme trompé, je souffre réellement, et je me plains de l'artiste qui se dérobe et me laisse en présence d'un vain simulacre.

Sans doute, il n'en est point ainsi de M. Lacaussade ; et, à défaut de certitude, il m'a été donné d'acquérir la sérieuse présomption que chez lui au contraire, l'élégie qui se prétend *imitée* est souvent une *élégie sentie et vécue*. Il y a des accents qu'il serait impossible et impie d'emprunter, il y a des masques sous lesquels à la longue on étoufferait. Mais pourquoi donc se cacher, nous rendre à plaisir inquiets et perplexes et leurrer notre attendrissement sincère ?

Je vous devine, ô poète, et je vous entends ! Il est cruel de livrer son cœur en spectacle et en pâture à la foule distraite, aux désœuvrés, aux railleurs, aux corrompus, aux indignes ; il vaudrait mieux ne verser ses confidences que dans des oreilles choisies et ne recueillir que des compassions d'élite. Mais, vous le savez aussi bien que moi, cette libre disposition de votre personnalité n'est point en votre pouvoir, et elle est en contradiction positive avec votre mission sociale. Dès l'instant qu'une première plainte s'est échappée de vos lèvres pour revêtir une forme artistique, vous avez cessé de vous appartenir, et votre vie particulière s'est perdue et absorbée dans la vie générale ; vous deviez aussitôt renoncer à vous entourer de mystères et comprendre que vos déguisements irritaient la curiosité sans lui donner le change. Loin de vous abdiquer ainsi, acceptez résolûment la pleine lumière pour laquelle vous êtes né, et ne sacrifiez point l'expansion naturelle de votre talent à une pudeur trop scrupuleuse, car ce que vous risquerez de perdre en nuances délicates, vous le regagnerez et au delà, en cordialité franche, en généreuse hardiesse.

III

Recevoir lorsqu'on pourrait donner, se croire et s'avouer pauvre quand véritablement on est riche, c'est une fâcheuse tendance et qui n'est pas exempte de

dangers ; peu commune dans la vie, elle est très-fréquente dans l'art ; on emprunte, on se déclare sectateur et disciple avec un abandon déplorable. Parmi les habiles et les forts en est-il un seul, aujourd'hui, pleinement fidèle à son élan primitif, concentré dans son inspiration personnelle, demeuré ignorant et vierge des influences extérieures ? Cela devrait être, ce serait un grand pas de fait dans la voie de l'originalité nationale, mais je n'oserais ni l'affirmer ni même l'espérer.

Chacun est sorti de chez soi, en quête de thèmes inédits et de motifs inconnus ; les uns ont couru se prosterner devant Shakspeare, les autres aux pieds de Byron ; ceux-ci ont franchi le Rhin, ceux-là ont poussé jusqu'en Éthiopie. Quelques esprits, s'aventurant à remonter le cours des âges, ont exploré curieusement les profondeurs de la mystérieuse antiquité ; ils ont appliqué leur savoir et leur industrie à en retenir exactement les formules, à s'en approprier les rythmes, et ils nous ont rapporté triomphalement leur butin sans même soupçonner ce qu'une telle conquête avait d'équivoque, sans se dire qu'elle prouvait plus de faiblesse que de vertu, plus d'appauvrissement que d'opulence. Dans cette marche rétrograde, ils ont vu un progrès ; dans ce dépouillement total, une acquisition précieuse, et le succès, jusqu'à un certain point, est venu confirmer leurs théories. Les *Poèmes antiques* de M. Leconte de Lisle, suscités par ces doctrines, destinés à en être l'expression et à les sanctionner, ont

mérité les suffrages, les applaudissements des hommes instruits.

Ce livre, en effet, a un double caractère et par conséquent une double importance ; il est à la fois la manifestation d'une nature poétique et la démonstration d'un système, concret et abstrait, coloré comme une fleur, rigoureux comme une des propositions d'Euclide. Or, sur une œuvre complexe, on ne saurait porter un jugement simple. Il appartient à la plus stricte équité de multiplier les précautions, les garanties, de pousser l'exactitude jusqu'au scrupule. Les distinctions minutieuses qui souvent ne sont que de vaines subtilités, ici sont requises et d'un usage nécessaire. Pour marcher franchement en ce sujet délicat, sans périphrases embarrassées, sans puériles allusions, on doit, chez M. Leconte de Lisle, séparer net le talent du système ; le talent est de premier ordre, le système erroné dans ses principes, périlleux dans sa réalisation, et ce qu'il y a de plus grave, loin de se soutenir, de se fortifier mutuellement, ils se nuisent et se contraignent ; la forme résiste au fond, elle brille malgré lui, et les beaux vers sont autant d'exceptions heureuses, autant de victoires éclatantes remportées sur les idées fausses.

Nous devons savoir également, si nous ne voulons pas prendre l'accessoire pour le principal, que la reproduction arrangée des légendes mythologiques, l'imitation convenue des modes anciens, l'archaïsme méticuleux et patient, servi par une érudition ingé-

nieuse, ne sont que des résultats et non des causes. Le secret de la doctrine ne réside point en ces applications passagères ; elles peuvent venir en aide à notre sagacité, lui fournir des renseignements, lui suggérer de hardies conjectures, mais elles ne sauraient la satisfaire entièrement. Notre tâche serait trop simple, notre but trop vite et trop aisément touché, si nous nous trouvions en présence d'un admirateur passionné, d'un disciple fervent, attiré d'une idolâtrie irrésistible comme Paul-Louis Courier, Maurice de Guérin ou André Chénier, vers les splendides souvenirs et les magnifiques vestiges de la beauté grecque. Nous pourrions, selon nos instincts ou nos réflexions, tomber d'accord ou différer d'opinion avec lui, mais au moins un terrain solide nous porterait, sur lequel une discussion dogmatique s'engagerait en toute assurance et se poursuivrait avec régularité. Cette lutte en champ clos, courtoise et décisive, les *Poèmes antiques* ne semblent s'y prêter d'abord que pour s'y refuser ensuite. Afin de préciser encore davantage et de ne laisser aucune ombre sur ce point essentiel, il est nécessaire de noter que les affirmations explicites ou implicites renfermées dans ce premier Recueil sont détruites et mises à néant par les *Poèmes et Poésies* qui ont suivi, mais non continué les *Poèmes antiques*. La transition est brusque, elle est même choquante. La conclusion se retourne soudainement contre les prémisses et les efface. Une désespérante froideur succède à l'ardente et exclusive religion du passé, les

dieux deviennent des statues, le temple se change en musée ; il n'y a plus de prêtre, il ne reste qu'un gardien : vous avez quitté un croyant, vous retrouvez un dilettante.

C'est une grave maladie que le dilettantisme, parce qu'elle comporte de singulières illusions, parce qu'elle donne une sensation trompeuse de puissance et de sérénité, et que cependant elle détermine un affaiblissement réel. En prévenant un esprit sérieux et distingué contre cet élément de trouble et de déviation, en lui indiquant les désordres possibles et les erreurs déjà commises, je ne cherche ni à contester ni à diminuer sa valeur.

Laissons à ceux qui croient y trouver leur bénéfice les joies malignes du dénigrement systématique ; comme aux autres créatures il faut le pain, il leur faut à eux le venin quotidien. Les critiqueurs ne sont pas la critique ; les quolibets et les épigrammes n'ont rien à démêler avec le sévère langage qui convient à la pure étude et à l'enseignement du beau. Le nombre des supériorités intellectuelles n'est point si considérable qu'il nous soit permis de rire de leurs égarements. Nous recevons le contre-coup de leurs chutes. Les défaites du talent sont les deuils de l'homme de goût.

Le dilettantisme, c'est l'indifférence érigée en loi, la curiosité transformée en une source inépuisable et fécondante ; c'est pour le poète, la variété, la multiplicité des inspirations, — multiplicité qui touche de bien près à l'anarchie. — Grâce à cette méthode nouvelle,

on remplace les sentiments par les voyages et le cœur par les yeux : on ne se lamente plus, on se promène ; on ne meurt plus de douleur, on émigre.

Une telle conception me paraît, je l'avoue, en opposition directe avec l'idée essentielle de la poésie. Je suis médiocrement rassuré, fort mal édifié, lorsque j'envisage cette prédominance du monde extérieur sur l'être intime ; cet échange, ce tourbillon continuels au dehors, cette indigence, ce mutisme au dedans ; tant de nature, enfin, pour si peu d'humanité.

Cette imperturbable tranquillité m'effraye ; elle est voisine de l'atonie ou du mépris. Pourquoi traiter notre âme à la manière du caméléon ; et supposer qu'elle se teindra docilement des couleurs et des passions de chaque contrée ? Elle n'est pas encore si changeante que cela et ne se renonce point à chaque déplacement. Elle porte avec soi son atmosphère, son ciel, et, comme dit Pascal, « son brouillard et son beau temps. » Si elle passe avec une égale facilité, avec un empressement aussi vif des glaces de la Scandinavie aux sables de l'Égypte, aux dévorantes ardeurs de l'Inde, il est à craindre qu'en réalité elle ne se soucie aussi peu de l'Orient que du Nord ; se plaire sous tous les climats, c'est n'en aimer aucun. Cette faculté d'émerveillement n'atteste qu'un extrême besoin de distraction. Quand notre foyer perd son attrait et son prestige, nous devenons cosmopolites.

Si les *Poèmes antiques* étaient un séjour et non une incursion, s'il était possible d'y voir une prise de

possession, une élection de patrie, non-seulement je payerais volontiers à l'auteur le tribut de louanges dont il est digne, mais j'accorderais plus de crédit à son ouvrage. En satisfaisant à cette condition, ces *Poèmes* eussent certainement gagné beaucoup comme autorité morale, et reçu de leur attitude franche, de leur position nettement dessinée, l'air de dignité qui s'attache aux manifestations sincères et absolues. Sans doute des esprits justes et fermes auraient revendiqué les droits du sentiment chrétien et de l'idéal moderne; ils se seraient fait un devoir de protester contre ces velléités de *Renaissance païenne*, où l'archaïsme côtoie et couvre le pastiche; convaincus de l'efficacité de la tradition, pénétrés de ses leçons, remplis de ses exemples, désignés en quelque sorte pour servir d'arbitres officiels entre l'avenir et le passé, un équitable partage fondé sur l'expérience et le raisonnement ne leur eût point coûté à établir.

Ces objections de bon sens, chaque rénovation purement grecque ou latine, celle de Louis David aussi bien que celle d'André Chénier, les soulèvera toujours sans pouvoir y répondre autrement que par de vagues théories, sans alléguer d'autre excuse que les superstitions classiques de notre enfance. D'ailleurs, de telles réserves eussent, dans M. Leconte de Lisle, atteint le philosophe et respecté le poète. Au lieu d'être la maison d'un simple particulier (demeure élégante et curieuse, il est vrai), les *Poèmes antiques* pouvaient devenir un monument de caractère majestueux et pres-

que solennel, malgré ses imperfections. Que leur fallait-il pour mériter cette auguste consécration ? le dévouement de leur architecte. C'était à lui de s'enfermer dans cette conception étroite mais vigoureuse, d'y vivre, d'y durer, d'y mourir, invincible en son opiniâtreté. Le même homme eût offert ainsi au génie du passé son chantre et son martyr. Incomplet comme un ancien, il se fût montré grand et immortalisé au même titre. Perspective bizarre et séduisante, nullement chimérique, elle exigeait de la persévérance et quelques sacrifices ; elle promettait l'originalité, la force, la gloire, elle aurait tenu ses promesses.

Je parlais tout à l'heure de nos superstitions classiques ; elles rendent ce rôle, sinon légitime, au moins possible, elles permettent de tenir avec succès une pareille gageure ; mais provoquer les abus, ce n'est point les justifier. Dans cet ordre d'idées comme dans l'ordre moral, le fanatisme est l'ennemi du vrai sentiment religieux. Nous sommes animés à l'égard des maîtres d'une bonne volonté très-louable et très-humble ; par malheur, nous ne savons pas les admirer. S'ils avaient conscience de notre culte, il leur inspirerait souvent un singulier dédain. Nous adorons sans modération, sans retenue, avec indiscretion et emportement ceux qui furent la sobriété, la justesse, la mesure par excellence. Nous leur prodiguons des respects outrés lorsqu'ils ne nous demandent qu'une déférence raisonnable et douce ; ces lumineux et fortifiants modèles, nous les traitons en idoles ; ces na-

tures sublimes qui du fond des siècles sollicitent notre amitié, nous les outrageons de notre encens.

Pourquoi le dissimuler ? notre erreur est celle de Faust, nous imitons sa curiosité coupable. A peine avons-nous goûté à l'arbre de science, à peine dans le grimoire magique commençons-nous à déchiffrer quelques formules, aussitôt nous balbutions les paroles adressées à Méphistophélès par le vieux docteur rajeuni : « Hélène, je veux voir Hélène. » La séductrice, l'enchanteresse continue de fasciner la mémoire comme jadis elle fascina les regards. Lorsque la raison nous dit que ces formes attrayantes et cette grâce accomplie ont à jamais disparu ; que cette incomparable et souveraine représentation de la femme ne brillera point devant notre œil avide, et, pour satisfaire nos passions érudites, ne sortira plus du néant où elle est rentrée ; qu'enfin devenue l'égale de la dernière, de la plus laide de ses contemporaines, elle n'est aujourd'hui qu'une poussière et une ombre, notre raison nous semble alors gênante et banale, nous lui imposons silence.

Non, la fille de Lédà n'est point morte, la vieillesse ni la tombe n'étaient faites pour elle ; maintenant, demain, toujours, elle rayonne et rayonnera de fraîcheur, de vitalité ; les années lui ont épargné leurs injures avilissantes, son front n'a point de rides, ses joues ont conservé leur coloris et ses yeux leur éclat. Dire qu'elle est morte, c'est un blasphème, elle n'est que cachée, endormie peut-être dans quelque mysté-

rieux repli de la Grèce. Celui qui l'aimera fortement, à coup sûr la retrouvera. Et, confondant ainsi la calme région des souvenirs avec le monde brûlant de l'amour, on poursuit ardemment, on redouble l'infructueuse recherche, on s'attache à de vaines illusions, on embrasse d'ingénieuses fictions, des apparences mensongères, prêtes à se métamorphoser en spectres hideux ou risibles, dès que poindra dans notre intelligence une faible lueur de sens commun.

Tandis que, tourmentés d'une pénible hallucination, nous songeons à réchauffer de nos tendresses une pâle figure inanimée, des cendres depuis longtemps refroidies, nous ne trouvons ni une pensée ni une parole pour la réalité vivante, qui, modeste et résignée, nous attend et nous appelle au foyer. N'est-elle pas la pauvre Gretchen, la timide Marguerite? En sa faveur, elle n'a que ses vertus, sa patience, sa douceur, son dévouement, qualités de ménagère et non de princesse; Hélène a ses perfidies, ses crimes et les luttes sanglantes qu'elle a suscitées. Nos griefs contre Marguerite sont sérieux, j'en conviens; nous pouvons lui reprocher sa vulgarité : elle n'est, en effet, ni la sœur des Tyndarides, ni l'épouse de Ménélas, ni l'amante de Pâris, ni la fatalité mauvaise de deux nations; pour elle, les armées ne se sont point choquées avec fureur pendant dix ans; elle n'a causé la captivité, l'exil, la ruine, la mort de personne; peut-être même elle ignore, la candide enfant, qu'en des siècles lointains une femme, artificieuse et belle, a jeté

une ville dans les flâmmes et fait périr un peuple héroïque. Qu'elle soit méritante, nous y consentons volontiers, mais elle n'est point prestigieuse, et c'est là son tort impardonnable. Elle plairait à notre cœur si elle exaltait davantage notre vanité intellectuelle; plus aimante et moins aimée, on la sacrifie aux caprices du rêve, aux chimères de l'imagination.

M. Leconte de Lisle a placé sous l'invocation d'Hélène le meilleur de ses *Poèmes antiques*, mais il n'a point observé les conditions auxquelles ce début semblait devoir l'astreindre. Il a cru pouvoir se montrer infidèle envers une trompeuse; il lui a refusé son entier et unique amour, et l'a seulement ajoutée au nombre de ses bonnes fortunes. Son inconstance lui a été nuisible; ce qui, chez un artiste moins rigoureusement systématique, pourrait être considéré comme une évolution naturelle ou même comme un progrès, ne s'offre, chez lui, que comme un aveu d'inconséquence, comme une dérogation formelle à sa méthode.

J'ai précédemment expliqué cette assertion; je me contenterai donc de la rappeler ici, sans y insister de nouveau. D'ailleurs les faits ne s'accordent que trop avec les déductions de la dialectique, et viennent fournir à nos prévisions, à nos raisonnements, autant de preuves, autant d'arguments péremptoires.

Dans les *Poèmes et Poésies*, le dilettantisme que les *Poèmes antiques* contenaient sans le mettre en relief, se déclare franchement et avec une évidence irrécusable. La versification habile, sonore, pom-

peuse, va désormais s'appliquer indifféremment et avec une complaisance uniforme à tout ce qui se traduit en image, en spectacle, à tout ce qui peut donner lieu aux reproductions pittoresques, aux transcriptions matérielles où s'exerce et triomphe la plastique. Sur cette pente fâcheuse les plus industriels se maintiennent difficilement et sont bientôt entraînés. Le résultat ne s'est point fait attendre, et il s'est produit dans un exact rapport avec la cause : ce second Recueil est loin d'avoir obtenu le succès du premier. En présence d'une œuvre froide le public est resté froid; il n'a pu lire avec intérêt ce qui lui a paru écrit sans émotion; il a constaté le talent, il l'a goûté, il n'y a pas été sensible; comprenant avec une justesse instinctive que le talent rehausse la vivacité des impressions, mais qu'il ne la remplace pas et qu'il n'en dispense aucunement.

Cette conclusion serait un peu sévère si l'on ne se hâtait de la tempérer en rendant témoignage au mérite incontestable de l'auteur, et si on ne lui répétait avec insistance qu'à la vue d'éminentes facultés poétiques retenues étroitement et comme emprisonnées dans un faux système, on n'a qu'une résolution à prendre et qu'un devoir à remplir : on essaye de leur restituer la plénitude de leur jeu, la liberté de leur essor; on s'efforce de détacher les liens qui les enserrant sans froisser leurs ailes ni ternir leur éclat; on s'estimera suffisamment payé de ses soins et de ses peines, si cette tentative ne demeure point inutile, et si ces belles

facultés qu'on a voulu délivrer ne s'immobilisent pas dans un esclavage dont elles ont commencé de contracter l'habitude.

Je sais ce que vaut l'élévation dans le monde moral, je sais surtout qu'elle passe et se dément avec rapidité; aussi lorsque je la rencontre franche, solide et de bon aloi, je n'ai pas assez de paroles pour la soutenir, pour l'encourager. Leur élévation constante, voilà ce que je respecte, ce que j'aime dans les poètes qui font l'objet de cette Étude, voilà ce qui domine leurs défaillances ou leurs erreurs, ce qui leur assigne un rang distingué, ce qui leur impose un commun caractère. Au milieu des vicissitudes de l'existence, en face des difficultés du métier, ils n'ont jamais biaisé avec leur croyance esthétique, ils n'ont ni atténué ni dérobé leur idéal. Ils sont parvenus ainsi, à la faveur d'un développement naturel et continu, en dehors d'une prétention illégitime ou d'une affection malséante, à se faire presque unanimement accepter comme les représentants actuels de la *poésie élevée*.

Ce n'est que justice; mais les plus louables tendances peuvent comporter de graves inconvénients, et quoiqu'il vaille mieux viser trop haut que regarder trop bas, l'excès, honorable ou non, est souvent dangereux, toujours répréhensible. Les périls de la trivialité ne méritent guère qu'on s'y arrête, ils éclatent

aux yeux, on ne s'y expose, on n'y succombe que de propos délibéré et de parti pris; tandis que séduit par les attrait d'une noble doctrine, ravi par les instincts d'une âme fière, on se hasarde loin, on gravit des cimes perdues, et l'on se trouve un jour séparé de l'humanité lorsqu'on croit ne s'être écarté que de la foule. Assurément les sages conseils, les aspirations salutaires, les beautés désintéressées, les enseignements efficaces ne manquent point chez MM. de Laprade, Lacaussade, Leconte de Lisle; ce qui amortit l'action sociale de leurs productions, c'est que, par leur forme sévère et impersonnelle, elles s'adressent à un public restreint, à une élite clair-semée.

La contemplation de la nature, la théorie vaillamment pratiquée du stoïcisme, la science de l'antiquité sont des ressources très-réelles, très-précieuses, des éléments et des aliments; ce sont des breuvages divins, mais la coupe qui les contient veut être présentée aux hommes par une main d'homme, ils n'ont de valeur et de pouvoir, ils ne fortifient et ne guérissent qu'à ce prix.

Si la volonté d'être sincère et le désir d'être utile qui m'ont guidé dans cet aride travail d'appréciation m'autorisent, en terminant, à exprimer un vœu, je résumerai en trois mots le sens de mes affirmations et de mes réserves; je dirai à M. Leconte de Lisle: Soyez moderne; à M. Lacaussade: Soyez moins discret; à M. Victor de Laprade: Soyez plus humain; et ces natures honnêtes et droites, qui préfèrent un contrôle

indépendant à la plus habile flatterie, comprendront aisément dans quelle mesure et dans quelle intention je pose si librement ces prescriptions rigoureuses.

Le moment où nous sommes comptera dans les destinées de la littérature ; la situation exige de la sagacité et de la hardiesse. Le roman, le théâtre nous disposent, nous accoutument chaque jour à jeter sur la vie un regard clair, profond, implacable. Les peintures convenues, les décors factices, les sentiments de commande et d'apparat ne sont plus possibles. On a traversé le réel, on marche courageusement à la découverte, à la conquête du vrai.

L'intérêt de la poésie sera de ne point se méprendre sur la valeur, sur la portée de ce mouvement, de s'y associer, comme elle sait le faire, avec décence, avec noblesse, et sans se rebuter pour quelques laideurs brutales, pour quelques aspérités grossières. Son avenir est là, elle y trouvera honneur et rajeunissement. Qu'elle ne croie point abandonner sa part de dignité et d'idéal en se mettant d'une manière habituelle au niveau de l'âme humaine. Pour toutes deux, dans cet intime contact, le profit est égal. L'art perfectionnera ses ressources, multipliera ses délicatesses et ses ornements, variera ses inspirations, mais ses conditions et ses limites resteront les mêmes ; vainement il se cuirassera d'impassible dédain ou se voilera de candeur céleste, il ne sera jamais plus grand, il ne montera jamais plus haut que notre cœur.

TROIS CRITIQUES

I. A. DE PONTMARTIN. — II. J. BARBEY D'AUREVILLY.
— III. ERNEST BERSOT.

Je regarde comme un inconvénient, presque comme un péril pour la critique, la nécessité où elle est de se prononcer trois ou quatre fois par mois sur le mérite des productions nouvelles. C'est une nécessité, je n'hésite pas à en convenir. Devant les nombreux ouvrages qui se disputent sa curiosité et son temps, le public peut ressentir quelque embarras, quelque impatience; il éprouve le besoin d'être renseigné; il en a le droit. C'est pour satisfaire à cette sollicitation plus ou moins nettement exprimée, que chaque journal s'est trouvé naturellement amené à créer auprès du feuilleton dramatique le feuilleton des livres. Dès lors, on a suivi de près le mouvement intellectuel; on a pu — ce qui a aussi son importance — l'apprécier, le contrôler, parfois le diriger.

Ce sont là d'excellents résultats, des conquêtes qu'il ne s'agit ni de méconnaître ni d'abandonner; je vou-

drais, au contraire, que, profitant de ces avantages, on sût cultiver ce qu'ils renferment d'estimable et d'utile, et qu'on les rendît solides en les prenant au sérieux. La lecture de quelques volumes composés exclusivement de feuilletons hebdomadaires ou d'articles *Variétés* a, sur ce sujet intéressant, réveillé dans toute leur vivacité mes désirs et mes inquiétudes. J'ai applaudi aux qualités, mais j'ai tremblé des défauts, parce qu'à la longue les défauts pourraient devenir destructeurs des qualités. Qu'il me soit permis de signaler à mes confrères en critique, dans les journaux quotidiens, certains écueils dont ils ne se méfient pas assez, et contre lesquels finiraient par se briser leur réputation et leur influence. Je le ferai simplement, sans maligne joie, sans amertume. Il est question de *notre* métier, de son point d'honneur, car il en a un; de son ambition, car il doit en avoir une : il y aurait donc mauvaise grâce et manque de courtoisie à se taire. Cette considération l'emporte sur d'assez pressantes répugnances.

J'ai parlé de défauts, j'en indiquerai trois tout d'abord, non pas véniels, mais mortels : la rapidité, la complaisance et la prétention. Ce dernier terme, employé ainsi, n'est pas, je le sais, d'une langue très-pure ; cependant il est généralement reçu dans ce sens et sera compris. C'est une locution vicieuse appliquée à un vice de l'esprit. Elle se pose à souhait comme une étiquette sur un travers contemporain.

En ce qui touche la rapidité, je n'ignore pas que

ce reproche m'attirera une facile réponse. On me dira qu'une plume peut se montrer rapide sans être hâtive, que c'est affaire de tempérament et non de volonté, qu'enfin si c'est un défaut, il est inhérent au genre, et qu'à moins d'écrire dans une Revue, on ne saurait s'en affranchir. De ces prétextes que l'on grossirait indéfiniment, et qui pour cela ne se transformeraient jamais en de bonnes raisons, je n'admets point le premier mot. La promptitude dans le travail est une des misères, non une des conditions du genre, et, au lieu de nous y astreindre, nous devons la combattre, en neutraliser les effets. Comment? C'est à chacun de nous d'en découvrir la recette et de l'appliquer. Je ne rédige pas ici, on le pense bien, un *Manuel du feuilletoniste*. Ce serait à la fois ridicule et inutile. « Ce que je sais, disait Goëthe, je ne le sais que pour moi. » De ce côté-là, nous sommes tous un peu comme Goëthe. Nous avons nos procédés, nos ressources, nos finesses, nos malices personnelles, qui résultent beaucoup moins d'un apprentissage direct que d'une insensible et sourde combinaison de nos puissances intérieures avec les résistances et les difficultés du dehors. Je vous conseille la lenteur, parce qu'elle est à mes yeux une partie de la conscience du critique, mais je me fais une loi de vous laisser le libre arrangement et la science de votre lenteur.

On demande toujours trop lorsqu'on oublie ce qu'il y a de relatif dans les choses. Les exigences qui passent la mesure dégénèrent aisément en absurdités.

Personne ne s'avisera, sur la foi de ma recommandation, de préparer six mois à l'avance un article de quinzaine. Les qualités se limitent et se règlent selon le champ où elles s'exercent. Si j'ai dit lenteur, prenez des équivalents et traduisez. Mettez à la place : prudence, examen circonspect, intensité dans la méditation, scrupule dans la lecture, soin religieux de la forme. Que le feuilletoniste reste assis quatre heures ou une journée entière devant sa table de travail, cela ne prouve ni pour ni contre son application réelle. Les mots arrivent-ils docilement sous sa plume, sans tâtonnements préalables, dans leur exacte appropriation et avec un tour original, c'est la part du talent, de la force native; c'est fréquemment aussi le résultat d'une excitation passagère, d'une chaleur de cerveau qui constitue plutôt une chance qu'un mérite. Les expressions piquantes et colorées se refusent-elles, au contraire, à une verve languissante? la page blanche ne se noircit-elle qu'à grand'peine et comme à regret? La mauvaise disposition, le désir de paraître irréprochable et parfait, les sévérités d'une intelligence qui entend ne rien laisser au hasard suffisent à expliquer cette apparence de faiblesse et de ralentissement. Le labeur sérieux consiste dans la gestation antérieure, dans l'ardente et persévérante incubation. Il faut porter, rouler en soi son sujet, le creuser, le pétrir, le ruminer; à ce prix, on se l'assimile, on est pénétrant, on est complet, on est juste.

Nous n'avons, en effet, pour nous consoler et nous

soutenir dans la pratique d'une ingrate profession, que ces deux divinités, augustes mais un peu pâles, la Justice et la Vérité. Nous devons les servir, les défendre, leur consacrer notre amour, leur vouer notre culte. En m'exprimant ainsi, je n'entasse point à plaisir des phrases creuses : je donne la seule, l'intime raison d'être de la critique militante, ce qui l'élève à la dignité de fonction sociale, ce qui la légitime et l'autorise. Les honnêtes femmes ne tiennent pas plus à leur vertu que nous ne tenons, nous, pauvres arbitres improvisés, à la sincérité de notre goût, à notre immense aspiration vers l'équité. A mesure que les autres passions se calment et font silence, que dans la créature morale les énergies s'harmonisent, l'équilibre se rétablit, l'amour de la justice plus éloquent et plus impérieux réclame dans notre cœur et domine notre esprit. Ce n'est pas seulement, chez nous, le jeu d'une faculté tyrannique, le déploiement d'une vigoureuse aptitude, c'est surtout une revanche de l'âme contre le faux et le mal, une joie active et pure, une noble manière d'utiliser la plus triste, et trop souvent la plus stérile des richesses, — l'expérience.

I

J'insiste sur ces quelques traits principaux d'un idéal qu'il est nécessaire de rappeler par moments, qu'il serait profitable et glorieux de réaliser, parce que

je viens de lire avec attention les *Semaines littéraires* de M. de Pontmartin, et que, si j'y ai trouvé des traces évidentes de précipitation, j'y ai rencontré en quantité, en foule et à flots, des témoignages manifestes de camaraderie et de complaisance. L'un de ces excès ne me choque pas moins que l'autre. Louer à outrance ou blâmer aigrement, toujours de parti pris, n'excuse ni l'étourderie ni la prolixité de l'écrivain, et la lourdeur du style ne fait pas un contre-poids suffisant à la légèreté des jugements. M. de Pontmartin écrit dans un journal nommé *l'Union*, que peu de gens connaissent et qui est mille fois digne de son obscurité. Si des habitudes du rez-de-chaussée on conclut aux mœurs de la maison, ce qui est assez logique, on demeurera persuadé qu'il y a dans cet établissement une inépuisable collection d'encensoirs, et que les desservants de la pieuse feuille manient cet instrument sacré avec plus de zèle que d'adresse. Après avoir, dans son noviciat à l'*Assemblée nationale*, entièrement dépouillé les bonnes traditions de la *Revue des Deux Mondes*, M. de Pontmartin s'est abandonné aux niaiseries béates de l'*Union*. Depuis lors, célébrant d'un enthousiasme candide, d'un poignet infatigable les hommes d'État en demi-solde et les dieux en disponibilité, il a déserté la critique littéraire pour la critique thuriféraire.

La littérature n'a rien à voir dans les articles de M. de Pontmartin; ils n'ont rien de commun avec elle, et cela pour deux raisons : d'abord, dans l'auteur

qu'il examine, il ne se préoccupe que du patron où de l'adversaire politique; il ne songe guère à l'impartialité, et c'est à vrai dire le moindre de ses soucis; il vise par-dessus tout à se montrer utile en grandissant celui-ci, en diminuant celui-là. Dans ces étranges compromis, la valeur intrinsèque de l'œuvre, au point de vue de l'appréciation sérieuse, devient ce qu'elle peut. Comme, en général, le livre est là pour fournir matière à un thème, à un plaidoyer en faveur de la monarchie ou contre la Révolution, comme il n'est qu'une occasion et un prétexte, on s'inquiète médiocrement de ce qu'il vaut. Vous comprenez, après cela, qu'il n'y a point dans M. de Pontmartin l'étoffe d'un critique littéraire. Il prend les divers ouvrages, non pour ce qu'ils sont, mais pour ce qu'ils représentent.

Aussi n'ouvre-t-il jamais une perspective nouvelle. Ses aperçus sont vieillots, usés, rebattus. Pas un mot qui lance l'esprit, qui le stimule. Une désespérante monotonie, conséquence inévitable et prévue d'une facilité funeste. Ce volume est parfaitement ennuyeux; j'achève à l'instant de le lire, et je n'en parle que de science trop certaine. L'odeur d'encens qu'on y respire est réellement fatigante. Cette fâcheuse impression ne me paraît pas assez corrigée ou combattue par le filet de vinaigre destiné aux contradicteurs, aux ennemis. Le fade l'emporte sur l'acide. L'aigre doux, cependant, et même l'aigre dur ne manquent point dans ces petites *Semaines littéraires*, où l'on ne prête la louange qu'aux vanités qui sont de l'entourage et

du salon. M. de Pontmartin possède la théorie du pardon, mais l'emploi du sarcasme lui est familier, lui est cher; pour frapper les yeux baissés, il n'en pique pas moins vivement : il est dévot.

Êtes-vous curieux de savoir comment un journaliste catholique s'exprime sur le compte d'un autre journaliste catholique, par le seul motif que ce frère en croyance n'est point un confrère en coterie? Écoutez ces deux ou trois mots sur M. Barbey d'Aurevilly : « Un *ultra-catholique* qui a écrit des romans libertins, un critique hebdomadaire qui défraye la gaieté des petits journaux et fait de chacun de ses articles un défi, une gageure contre le bon sens et la langue française. » Voilà qui est péremptoire. Je me donne toutefois la licence de regretter que ce trait, plus *rageur* que charitable, soit parti d'une main pieuse. Le tort de M. d'Aurevilly, en cette occurrence, est sans doute d'avoir rudoyé, malmené dans quelque article son très-humble frère et confrère; son plus irrémissible péché, c'est d'avoir un incontestable talent. Je ne voudrais point insinuer qu'un peu de dépit puisse se mêler à beaucoup de dévotion. Qui sait, néanmoins, si le succès des *Mémoires d'un notaire* ou de *Napoléon Potard* n'aurait pas rendu M. de Pontmartin plus indulgent pour l'auteur d'*Une Vieille Maîtresse*?

II

Depuis longtemps je connais en critique la manière de M. d'Aurevilly. J'ai lu les *Prophètes du passé*, et je perds de vue le moins possible la série ouverte au journal le *Pays* par ce brillant et intolérant écrivain. Il ne me persuade jamais, il m'intéresse toujours. Je ne puis le quitter sans être à la fois furieux et charmé, séduit par l'éclat, la puissance et même la savante bizarrerie de la forme, révolté contre le fond des idées. Son dernier ouvrage où il s'est mis, où il s'est plongé tout entier, n'a fait que me confirmer dans ce double sentiment. On me permettra donc à l'égard de ce livre, *les Œuvres et les Hommes*, une sincère déclaration qui marquera nettement la limite dans laquelle j'entends me renfermer. Les doctrines, les croyances, les idées, les opinions formulées par M. d'Aurevilly dans *les Œuvres et les Hommes*, je les repousse en masse. Je ne veux ni les énumérer ni les discuter. Entre son catholicisme agressif, oppressif, superbe, et nos modernes aspirations vers la libre religion, la libre pensée, le libre gouvernement, il y a un abîme. Cet abîme, je ne pourrais le combler; j'éviterai de le creuser davantage, et, en même temps, je me garderai soigneusement de le franchir. Cette réserve posée, je n'éprouve aucun embarras à présenter sur le talent de M. d'Aurevilly, et sur les allures, sur le ton de sa critique, deux observations indispensables.

Ce talent est de premier ordre, je l'ai dit et me fais un devoir de le répéter. Le style est celui d'un poète jugeur qui jette de l'agrément et de la flamme sur le *dispositif* des plus arides sentences. Les qualités sont grandes; les défauts sont très-graves. La forme, — si également travaillée pourtant, — a souvent les apparences de l'inégalité, de l'affectation, de la *prétention*. Dans ses articles, M. d'Aurevilly aime à multiplier les traits frappants, les soudaines lueurs qui réjouissent d'abord le regard et finissent par l'éblouir. Il cède, en se livrant à ces excès de spirituelle fantaisie, aux exigences de son imagination d'artiste et de romancier. Son originalité étouffe dans ce perpétuel compte rendu, dans cet interminable examen; de temps en temps elle déborde, non sans causer de terribles dégâts chez le prochain, et malheureusement chez son propre maître. Il obéit aussi, en sacrifiant à l'usage et à l'abus du *trait*, — car il est équitable de ne rien cacher, — à une des nécessités, presque à une des lois du feuilleton.

Nous sommes forcés, comme les peintres, d'enclore nombre de choses, beaucoup d'espace et de matière en un cadre restreint; par conséquent, nous avons nos moyens de recul, nos dégradations de plans, nos illusions et nos surprises d'optique. Ne pouvant offrir les objets dans leur étendue, dans leur ampleur, et contraints toutefois d'en donner une notion, sinon rigoureusement exacte, au moins très-approchante du vrai, nous poussons l'expression à la précision extrême, nous

l'exagérons ainsi légèrement; nous employons des résumés, des *raccourcis*. Le mot à *effet* est notre raccourci. M. d'Aurevilly fera bien de n'en être plus si prodigue. La richesse se prouve autrement que par la dépense, et d'ailleurs les feux de Bengale répandent moins de lumière qu'un lustre convenablement placé.

Pour ma seconde observation, je l'exprimerai sans y mettre de l'insistance. Le sujet est délicat; c'est assez d'y toucher, j'aurais regret d'appuyer. Je crois fort peu, en littérature, à l'efficacité des coups de bâton. Que l'on réprimande vigoureusement, que l'on ne s'interdise aucune sévérité légitime, rien de mieux; mais assommer, halte-là! Dans le cours de son volume, M. d'Aurevilly ne *décolère* pas: il a tort. Le critique est un magistrat, non un avocat: la colère lui sied mal. Quelques malheureux ont pu acquérir de la célébrité par le tapage, et dernièrement encore le catholicisme avait son *Père Duchesne*, aujourd'hui réduit au silence; l'auteur des *Prophètes du passé* est un galant homme, et c'est en galant homme qu'il doit réussir.

III

La modération de M. Ernest Bersot m'attire, et son charmant esprit me retient. Cet aimable écrivain semble destiné à réaliser le vœu de Joubert, qui aurait voulu, selon son expression favorite, faire passer « le sens exquis dans le sens commun. » Il y a, en effet,

bien des façons, et quelques-unes mauvaises, d'avoir du bon sens : on peut l'avoir grossier, blessant, trivial, ou simplement vulgaire et ennuyeux. M. Bersot a le bon sens spirituel, fin et distingué. Le livre qu'il publie aujourd'hui sous le titre amplement justifié de *Littérature et Morale* est un recueil de ses articles au *Journal des Débats*. Ce ne sont point des feuilletons, mais des *Variétés*. La différence est visible dans la marche, dans la composition, dans l'achèvement des morceaux. Les sujets ont été délicatement choisis, traités à loisir, développés selon leur mesure et terminés avec soin. Il est facile de reconnaître que l'auteur, en face de la multiplicité croissante des publications, n'était point comme nous dans la triste nécessité de tout avaler, ou presque tout. Il pouvait imiter les libres dédains du héron de la fable, qui *vivait de régime et mangeait à ses heures*. Il le pouvait d'autant plus aisément que les livres sont moins fugaces, à ce qu'il paraît, que les poissons ; on n'en trouve toujours que trop.

Les articles de M. Bersot forment les solides chapitres d'un bon livre. Il est permis de les considérer comme de véritables Essais. Quelques-uns, sur la matière qu'ils embrassent, seront définitifs. Je place de ce nombre ; et au premier rang, je goûte avec une particulière vivacité d'impression l'excellent travail sur la *Correspondance* de Béranger. Certes, je ne voudrais pas choquer, par l'indiscrétion de l'éloge, un homme sérieusement modeste (ce qui est rare), qui sait le prix

et la valeur des paroles, qui aime la mesure et l'observe; je dois avouer cependant que ce travail, relu de près, s'offre à moi comme un modèle de justesse, d'impartialité, de raison lumineuse. Joignez-y l'admirable article publié par George Sand dans le *Siècle* (mai 1860), et vous aurez le dernier mot sur Béranger¹, un arrêt que très-assurément la postérité ne cassera pas. Pour énoncer un jugement aussi contenu et aussi ferme, pour faire la part du périssable et de l'immortel dans cette mémoire ardemment contestée, il fallait posséder à fond la tradition voltairienne, dont Béranger était parmi nous le fidèle représentant. Or, si j'en excepte M. Saint-Marc-Girardin, personne en France ne connaît, ne comprend *mieux* son Voltaire que M. Bersot, Ne nous en donnera-t-il point l'histoire ?

Je dis *mieux* avec intention, parce qu'il est facile de *niaiser* à propos de Voltaire. Pour peu que l'on ait l'allure dégagée et le style sec, on se croit son élève, et, Dieu me pardonne, son successeur. Le très-diabolique, très-humain et très-inimitable vieillard n'a laissé son secret à personne. Toutefois, si l'on ne parvient pas à le ressusciter, les sages profitent à le lire. De ce qu'il y eut en lui d'applicable et d'élevé, rien ne se perd. On résiste aux courtes vues, aux assertions tranchantes de sa philosophie, et, malgré cela, si l'on

¹ Nous n'avions point encore, à ce moment, les beaux et équitables articles de M. Sainte-Beuve.

est philosophe soi-même, on ne se plaît qu'avec lui, tant il a la grâce et le génie de la raison. M. Bersot a eu l'occasion d'écrire quelques pages sur la *Correspondance* de Voltaire. Ceux qui sont familiers avec le sujet, qui font et feront toujours leurs délices des lettres à Cideville, à madame Du Deffand, à d'Argental, lui sauront infiniment gré de ce ravissant morceau. Il a su garder la réserve dans l'admiration et le sang-froid dans la sympathie. C'est que, si M. Ernest Bersot a beaucoup vécu dans le dix-huitième siècle, s'il en a la finesse, il n'en a pas la roideur cassante ; il a l'âme moderne. Je suis sûr qu'il aime Alfred de Musset, qu'il admire *Mauprat* et *la Ville noire*, qu'il adore la *Symphonie pastorale*. Il a son coin de tendresse, et sa *suffisance*, comme dit Montaigne, *n'est point purement livresque*. Ce petit coin de tendresse, il nous l'a révélé dans un fragment intitulé *Arcachon*. Je l'en remercierai à ma manière en mettant sous les yeux du lecteur ce simple tableau, saisissant de clarté :

« La forêt s'étend à travers cinquante lieues jusqu'à Bayonne. Le pin porte ses touffes d'aiguilles déliées et sème une ombre rare ; parmi les pins jeunes, forts et droits, quelques-uns s'élèvent vieillis, découronnés, le tronc nu, ouvert par les blessures que les résiniers lui ont faites ; le feuillage change de couleur à toutes les heures du jour, prend successivement toutes les teintes du vert, à mesure que le soleil monte, et finit dans les tons rougeâtres de l'astre couchant.

« Tantôt le sol, couvert de brunes aiguilles, s'étend uniforme à travers les ondulations des dunes, tantôt les bruyères l'envahissent. Les bruyères sont là chez elles : perçant partout à travers les mousses, elles font de ce pays aride quelque chose

de charmant. Il n'y a pas de vilaines fleurs ; une des plus aimables est la bruyère simple, délicate et sauvage. Les divers soleils la colorent diversement : le premier, le soleil d'été, ardent, la teint d'un rose foncé, solide ; quand il s'affaiblit, paraît la bruyère au rose pâle ; enfin, les bruyères blanches naissent sous le soleil d'hiver. Là poussent aussi les chênes, qui se dépouillent et revivent, les arbousiers toujours verts, qui se couvrent en même temps de fleurs et de fruits, de fleurs blanches semblables au muguet, de fruits rouges semblables à des fraises ; le tamaris pousse presque dans la mer ses grappes violettes et son feuillage découpé, le houx piquant ses baies de pourpre lisse, le genêt et l'ajonc leurs papillons dorés. L'air qui passe par-dessus cette forêt arrive embaumé de résine et d'odeurs pénétrantes, et quand le vent s'engouffre dans les pins, il produit un bruit pareil à celui de la mer ; on s'arrête et on écoute indécis. »

Dans ce volume, je n'ai trouvé M. Bersot injuste qu'envers un seul écrivain, mais cette fois, il l'est décidément. Je veux parler de ses articles sur M. Michélet. A propos de l'*Amour*, de la *Femme*, et tout récemment à propos de la *Mer*, il a mené une rude campagne contre ce qui lui semble un envahissement désordonné de la fantaisie dans le domaine de l'intelligence, et contre ce qu'il appelle la *médecine en littérature*. Un débat, si je m'y engageais, nous mènerait loin, et ce feuilleton va finir. Je ne me bornerai point, toutefois, à une protestation, et je soumettrai au critique philosophe une réflexion qui est de nature à le frapper.

De quoi s'agit-il en ce moment pour l'homme de bien, le penseur consciencieux, le moraliste ? Quel est le plus pressant, le plus important devoir ? C'est, si je

ne me trompe, de maintenir les âmes à un niveau élevé, de les empêcher de fléchir et de les tremper dans le Styx. Autant que cela lui est possible, M. Ernest Bersot s'applique à cette tâche ; il y consacre son esprit, son expérience, son talent. J'ose lui affirmer que M. Michelet, de son côté, n'a pas de plus ardent souci, de plus incessante ambition. Il a conservé sur la jeunesse une influence décisive ; il la gourmande, il l'enflamme : c'est un grand *réveilleur*.

Nous sommes à une époque singulièrement aride : si, pour y puiser, nous cherchions des sources inaltérées, nous pourrions, je le crains, mourir de soif. Je pense, en écrivant ces paroles, à l'évidente hostilité de M. Ernest Bersot à l'égard du merveilleux actuel, magnétisme, somnambulisme, etc. Peut-être a-t-il un peu tort d'avoir trop raison. Jacob Boëhme, Swedenborg, Saint-Martin étaient de ces fous qui... *vendent la sagesse*, selon le mot du poète. L'homme aspire volontiers à se reposer des syllogismes dans le rêve, et tous les songes ne sont pas insensés. Messieurs les sages, laissez-nous un grain de folie, s'il vous plaît !

LE PUBLIC FRANÇAIS

ET LE THÉÂTRE ÉTRANGER

Depuis quelques années, en France, nous commençons à connaître assez les littératures étrangères pour en tirer sérieusement profit, c'est-à-dire pour élargir et fortifier le goût national. On peut avoir à la solidité et à la persistance de ce progrès, désormais acquis, une confiance d'autant plus grande qu'il s'est accompli sans secousses, sans bruyantes fanfares, par transitions insensibles, avec cette modération qui est le caractère et le titre des choses durables. Les préventions et les méfiances étaient certes permises contre Shakspeare et Goëthe, contre Schiller et Byron, contre Calderon, Milton et Dante, lorsqu'ils nous arrivaient acclamés, commentés, et, ce qui est bien plus lamentable, *imités* par les Romantiques. Une telle recommandation devait peser d'un poids très-léger sur l'impartiale décision des esprits sévères; le pire moyen, assurément, d'autoriser et de répandre les ouvrages de l'immortel dramaturge anglais, de hâter l'accroissement de sa réputation parmi nous, c'était de

présenter *Hernani* et *Henri III* comme des pièces shakspeariennes.

Il n'y a donc aucune exagération à proclamer que la tentative du Romantisme pour introduire violemment, dans notre courant intellectuel, les formes et les conceptions étrangères, échoua aussi complètement que possible ; et l'on est en droit de s'en réjouir, car, une fois notre tradition littéraire écartée, mise de côté avec dédain, la délicatesse, la sûreté du goût eussent été, durant un long intervalle de temps, altérées et opprimées. Puis, l'injustice appelant l'injustice, une réaction intolérante serait venue combattre, à son tour, ces excès d'engouement ; et dans l'emportement de la revanche, on aurait rejeté pêle-mêle le bon et le mauvais, les défauts et les beautés. On se serait appliqué (autre tort non moins grave) à ne suivre plus que des errements, à ne plus consulter que des modèles purement français. Qui ne se souvient de ce qui se passa chez nous au dix-septième siècle, quand on parvint à s'affranchir de l'influence italienne ? Le Tasse et l'Arioste payèrent pour Guarini et le cavalier Marin : on enveloppa dans un égal mépris le *Pastor fido* et la *Jérusalem délivrée*.

Les écrivains étrangers n'ont point, aujourd'hui, à redouter, de notre part, ces brusques et capricieux revirements. Nous les avons admis et acceptés en pleine connaissance de cause ; et il n'en est peut-être pas un qui, avant de prendre, dans notre estime, sa place définitive, n'ait été l'objet de travaux approfon-

dis, d'informations minutieuses, ou ne soit devenu le sujet d'un enseignement spécial. Ils trouvent leurs meilleures garanties contre notre inconstance dans nos précautions rigoureuses. Nous les goûtons après mûre analyse, après explication et interprétation. Notre préférence ne dépend pas d'une mode, ne s'inspire point d'une coterie; elle est ferme parce qu'elle est consciencieuse et fondée en raison.

Les chaires de littératures vivantes, contemporaines, de littératures comparées que nos divers gouvernements, en cela bienfaisants et sages, ont pris soin d'établir au Collège de France, à la Sorbonne et dans quelques villes de province, offrent à notre curiosité une base excellente et une direction assurée. Elles ont rendu aux Lettres des services considérables, et leur importance augmente à mesure que leur utilité est mieux démontrée. On doit aussi beaucoup, dans cet ordre de perfectionnement et de culture, à la *Revue des Deux Mondes*, à l'immense variété de notions, de renseignements, de jugements, de portraits qu'elle n'a cessé de mettre sous les yeux de ses lecteurs. Par la multiplicité des termes de comparaison, par le discernement du choix, par l'agrément du commentaire, elle a fait sur ce chapitre, à notre insu, au jour le jour, et livraison à livraison, l'éducation de la plupart d'entre nous. Elle figure à merveille le Collège de France des gens du monde. Il ne manque vraiment rien à M. Emile Montégut pour être un excellent professeur de littérature anglaise : il a la

probité scrupuleuse, le zèle, le talent — et l'auditoire.

Malgré mon éloignement et mes réserves en ce qui concerne la méthode employée par M. H. Taine, et sans me porter caution de la certitude plus ou moins absolue des résultats qu'il pense avoir obtenus, je mentionnerai, avec le tribut d'éloges dont ils sont dignes, ses derniers articles à la *Revue des Deux Mondes* et au *Journal des Débats* sur l'histoire des Lettres et de la Société en Angleterre. Ces fortes et savantes études accompagnent, facilitent la tâche des traducteurs. Ils osent davantage et ne déguisent rien, dès qu'ils ne craignent plus de voir tourner en ridicule, d'entendre taxer d'extravagance leur intègre fidélité. La nouvelle traduction de Shakspeare par M. F.-V. Hugo, avec ses hardiesses, ses crudités, ne se fait accepter et ne remplace victorieusement les traductions précédentes que parce qu'elle s'adresse à des esprits maintenant dégagés, auxquels les avertissements redoublés et pressants, les conseils incessamment répétés de la critique ont procuré une pleine liberté de compréhension et d'examen.

Je suis également persuadé que les efforts si honorables et si courageux de la *Revue Germanique* n'ont pas nui au favorable accueil que reçoivent, en ce moment, le *Goëthe* et le *Schiller* de la maison Hachette, ainsi que le *Wilhelm Meister* traduit par M. Théophile Gautier fils. Enfin, ce mouvement d'interprétation bienveillante et lumineuse s'étend à la littérature espagnole, si intéressante et si peu connue; et en

attendant qu'on nous apprenne ce que valent au juste Tirso de Molina, Quevedo, Lara, M. Alphonse Royer vient de nous révéler un poète dramatique, débordant d'héroïsme et de mystiques effusions, chez l'ironique et profond narrateur des exploits, des amours et des folies de Don Quichotte¹.

Il serait singulièrement désirable que les bénéfices d'un tel enrichissement moral, d'une acquisition qui ajoute à notre personnalité nationale une puissance d'humanité plus sérieuse, plus large, ne s'arrêtassent point au public lettré. C'est pourtant ce qui jusqu'à présent s'est produit. Le théâtre étranger (et c'est seulement par la forme théâtrale que le génie d'une nation peut se découvrir à la majorité, à la masse d'une autre nation), le théâtre étranger n'a jamais été compris, n'a jamais réussi en France.

J'oserai le dire, l'épreuve n'a pas encore été tentée, du moins dans des conditions qui pussent la rendre efficace et décisive. J'en marquerai tout à l'heure les principales raisons. Ce qui est certain et ce que je m'empresse de constater, c'est que d'une part le peuple et les deux tiers de la classe bourgeoise ignorent presque entièrement le théâtre de Goëthe, de Schiller, de Shakspeare et ressentent un dédain très-sincère pour les rares, pour les baroques échantillons qu'on a parfois eu la prétention de leur montrer : que d'autre

¹ *Michel Cervantès. — Théâtre traduit pour la première fois par M. Alphonse Royer.*

part les lettrés ont contribué, sans trop le savoir, à fermer aux œuvres de ces maîtres l'accès de la scène populaire, en s'accoutumant et en accoutumant les auteurs, les directeurs, les acteurs à considérer *Othello*, par exemple, *le Roi Lear*, *Macbeth*, comme des mets d'une saveur particulière, propres uniquement à chatouiller, à réveiller le blasement des raffinés ; ou encore, en plaçant *Hamlet* et *Faust* au suprême degré d'une hiérarchie arbitraire, et en les déclarant préférables à *Egmont*, à *Marie Stuart*, à *Roméo et Juliette*.

Il s'agit précisément d'opérer en sens inverse et de retourner le procédé, si l'on veut ouvrir à notre activité désintéressée une voie de développement et d'éducation. Il faut enlever le monopole de Shakspeare aux dilettantes et aux mandarins, comme on a récemment enlevé aux habitués du Conservatoire le monopole de Beethoven, et créer bravement un *Théâtre populaire étranger* à l'imitation, et un peu sur le modèle des *Concerts populaires* qui attirent la foule au Cirque Napoléon. Ceux qui applaudissent la *Symphonie en la*, applaudiraient aussi, j'en suis sûr, *Roméo et Juliette*, et les fidèles de la *Symphonie pastorale* n'accueilleraient pas avec une moindre admiration *Comme il vous plaira*, *Cymbeline*, *Guillaume Tell* et la *Tempête*. Mais, avant d'en venir là, il est nécessaire de songer à quelques points fort importants, et particulièrement aux difficultés d'exécution qui tiennent au manque de préparation chez les comédiens et chez la majeure partie du public.

Il n'y a qu'un moyen d'éviter l'ennui qui s'attache à ces sortes de dissertations *ex professo*, et je vais y recourir de mon mieux. Je demande donc aux personnes qui me lisent, la permission de leur raconter simplement, et d'une façon sommaire, comment j'ai été amené vis-à-vis de moi-même à me poser ces questions, et par quel travail intérieur je suis arrivé insensiblement à une solution relativement satisfaisante.

J'assistais, il y a deux mois environ¹, avec un de mes amis, à une représentation d'*Hamlet*. Ce n'était ni à la Comédie-Française, ni à l'Odéon, ni à la Porte-Saint-Martin, ni sur l'un des dix ou douze théâtres qui existent réellement à Paris; c'était auprès de la place de la Bastille, à deux pas de l'Arsenal, du pont d'Austerlitz et du Jardin-des-Plantes, — au théâtre Beaumarchais. M. Rouvière jouait le rôle d'*Hamlet*.

Je connaissais de longue date les défauts et les qualités de cet éminent comédien, unique véritablement et à part. Je l'avais déjà vu dans ce rôle, où il est bien près d'être irréprochable. Attentif à suivre ses diverses créations, j'avais eu l'occasion d'apprécier dans *Mordaunt des Mousquetaires*, dans *Charles IX de la Reine Margot*, dans *Maître Favilla*, son extrême finesse de jeu et son originalité de conception. Je m'attendais à un plaisir élevé, à une belle émotion, et certes, en ce qui tenait au talent de l'interprète, je n'eus rien à

¹ En novembre 1861.

regretter. Mais, la soirée finie, et en cherchant à me rendre compte de mes impressions, je ne pus m'empêcher de reconnaître que cette joie intellectuelle, quoique vive et grande, était loin d'être complète et qu'elle avait été troublée notablement, et à plus d'une reprise, par la nullité absolue des acteurs qui jouaient à côté de M. Rouvière, par le dépaysement visible, le malaise, la bonne volonté inutile du public; enfin par la déplorable et ridicule traduction en vers que MM. Alexandre Dumas et Paul Meurice ont infligée à Shakspeare.

Il ne me restait qu'à poursuivre et à épuiser ces indications. Évidemment, je venais de mettre la main sur les trois obstacles capitaux qui s'opposent à l'introduction et au succès du théâtre étranger en France : l'absence d'acteurs, la non-préparation, et par conséquent le non-concours du public, l'emploi des traductions en vers, le système des falsifications, des remaniements, des arrangements.

Voilà le mal. Est-il sans remède? Je ne le crois pas. — Étudions résolûment les difficultés.

Quand je dis : absence d'acteurs, entendons nous. Il n'eût assurément pas été difficile de trouver, pour seconder M. Rouvière, des comédiens plus exercés, moins gauches, moins novices que les innocents comparses du théâtre Beaumarchais. Substituons-leur par la pensée les plus intelligents artistes de la Comédie-Française et de l'Odéon. Croyez-vous que ces derniers, malgré leur supériorité de talent, de science et

d'habitude des planches, auraient beaucoup mieux joué? — Je me permets de concevoir quelques doutes à ce sujet et j'avouerai humblement ce qui me les suggère, ces doutes.

Messieurs les Sociétaires jouent passablement ce qu'on nomme le vieux répertoire, Corneille et Racine, Molière et Beaumarchais. Ils ont presque tous reçu, pour atteindre à ce modeste idéal de perfection qu'ils ne s'efforcent jamais de dépasser, une éducation préalable; des maîtres habiles, des professeurs émérites ont corrigé leurs premiers essais, encouragé et redressé leurs tâtonnements, rectifié leurs erreurs. L'expérience est venue à leur aide; ils s'appuient sur la tradition. Quant au répertoire courant, à peu près exclusivement consacré à la peinture des mœurs contemporaines, ils peuvent invoquer une ressource qui rarement se dérobe aux esprits attentifs, aux volontés persévérantes : l'observation. Mais transportez-les au milieu du théâtre de Goëthe, de Calderon, de Shakspeare, et vous les verrez incertains, effarés, hors d'eux-mêmes, dans un embarras risible. La tradition classique et l'observation mondaine leur manquant tout d'un coup, ils perdent l'équilibre, et volontiers ils affirmeraient que la terre tremble sous leurs pieds.

Comment faut-il s'y prendre, me demandera-t-on, pour accomplir dignement une tâche aussi nouvelle et aussi ardue? — Si cette question partait de nos comédiens en vogue, et qu'elle me fût adressée de bonne foi, je pourrais conseiller à ceux qui me la poseraient

de se régler sur l'exemple que leur donnent vingt ans de la vie de M. Rouvière; et s'ils veulent, comme lui, aborder l'interprétation d'un théâtre différent du nôtre, de rompre, ainsi qu'il a eu la sagesse de le faire, avec les us et coutumes de notre scène, de revêtir momentanément une âme allemande, anglaise, italienne, espagnole; d'étudier à fond les légendes, l'histoire, les mœurs, les vertus, les vices, les ridicules, le tempérament de ces nations, et cependant de sauvegarder et de mettre en lumière, en dépit de ces diversités apparentes, le côté humain, général, éternel, inaliénable. Ce conseil austère aurait, je le crains, peu de chances d'être écouté, encore moins d'être accepté. Il est plus facile, plus lucratif de réciter docilement *Polyeucte* ou *Britannicus* sur le ton prescrit par le professeur, et l'on ne court aucun risque de se fatiguer le cerveau, de traverser les angoisses de la méditation, à propos des comédies d'Eugène Scribe.

Toutefois je n'hésite nullement à penser que si, demain, l'on instituait un théâtre populaire étranger, un *théâtre européen*, l'organe créerait la fonction, ou du moins solliciterait la force latente et contenue à se manifester avec éclat. En tenant compte du développement littéraire international que j'ai signalé au début de cet article, et en considérant combien il y a parmi nous d'écrivains et d'artistes comme MM. Eugène Delacroix, Auguste Préault, Théophile Gautier, Paul de Saint-Victor, qui ont le sentiment et le sens des beautés étrangères, on se persuade sans peine que

le nouveau théâtre ne tarderait pas à se peupler de comédiens laborieux et intelligents, qui, après avoir commis d'abord d'inévitables maladroites, finiraient par trouver dans les discussions et les renseignements quotidiens, dans les excitations de l'atmosphère intellectuelle, dans le blâme éclairé de celui-ci, dans les railleries bienveillantes de celui-là, une direction, une voie, un appui. Groupés autour de leur chef et initiateur naturel, les jeunes comédiens de M. Rouvière rivaliseraient bientôt de verve, d'aplomb et de succès avec les jeunes musiciens de M. Pasdeloup. Ils dompteraient, séduiraient, retiendraient le public.

Pour cela, il n'y aurait pas, en réalité, tant de précautions à prendre, de chemin à faire, ni de difficultés à surmonter. Deux écueils seulement pourraient menacer et nuire; je vais les indiquer sur-le-champ. Les pièces versifiées ou arrangées depuis l'*Othello* de Ducis jusqu'à l'informe *Hamlet* de M. Paul Meurice, sont l'un de ces écueils; l'autre péril consisterait à représenter presque exclusivement et de préférence (surtout dans les premiers temps) des œuvres essentiellement philosophiques, qui supposent déjà et nécessitent une préparation sérieuse, une profonde culture, comme *Hamlet*, *Timon d'Athènes*, *Faust*. Souvenons-nous du but élevé et complexe que nous poursuivons : attirer et instruire la foule sans mécontenter les lettrés. On arriverait par degrés à ces œuvres; on les mériterait.

En faveur des traductions en prose, il faudrait

pousser à l'inflexibilité le ferme propos de la conviction. Hors de là, je le proclame nettement, pas de salut. On choisirait pour base et point de repère, à l'égard de Shakspeare, la traduction de M. F.-V. Hugo, et celle de MM. Porchat et Régnier, en ce qui touche les drames de Schiller et de Goëthe. Le *Roi Lear* de MM. Devicque et Crisafulli, que l'on essaya de jouer au Cirque en 1857, et qui n'obtint qu'une vingtaine de représentations, était, dans le sens du retour à la sincérité, une tentative très-estimable; reprise convenablement, renouvelée tôt ou tard, elle doit réussir.

M. Rouvière déployait dans ce *Roi Lear* autant et peut-être plus de talent que dans *Hamlet*. Malheureusement, ceux qui, à Paris, font et défont les réputations, ne daignèrent point se déranger pour s'en assurer par eux-mêmes, et continuèrent à répéter que, sauf dans le personnage excentrique d'Hamlet, M. Rouvière n'avait aucune supériorité réelle. Ainsi, en son obstination aveugle, cette hautaine paresse de jugement et de décision réduit à l'interprétation d'un seul rôle l'homme qui comprend et rend, avec une variété admirable, ce que le théâtre de Shakspeare contient de largement et de contradictoirement humain.

Et puisque ce nom de Shakspeare revient si fréquemment sous ma plume, comme celui du plus vaste et du plus illustre représentant de la poésie dramatique étrangère, je conseillerais volontiers aux futurs spectateurs de ce futur théâtre que mes rêves et

mon imagination construisent à plaisir, de lire avec soin l'excellent ouvrage que M. Alfred Mézières vient de publier sur *Shakspeare, ses œuvres et ses critiques*.

La justesse, la précision, la modération recommandent ce livre, agréablement écrit, clairement disposé, et auquel, l'année dernière, l'Académie française a décerné le second prix Montyon. Les personnes de bon sens qui n'ignorent pas combien, en de telles matières, il est aisé d'être et de paraître affecté, subtil, nébuleux, mystérieux, surprenant, sauront gré à l'auteur d'être resté fermement modeste et positif, et, pour employer une locution vulgaire qui caractérise bien toute une littérature de commentaires portant à faux et de phrases à côté, de n'avoir point *cherché midi à quatorze heures*. M. Alfred Mézières a ressenti la flamme de son sujet, sans en recevoir l'éblouissement. Entre les moqueries de Voltaire et les enthousiasmes de M. Gervinus, la droite et lucide route était glissante, pénible à suivre. M. Mézières est sorti à son honneur et à notre profit de ce pas difficile. Ce livre, en effet, est profitable et d'une opportunité manifeste ; il satisfait une aspiration légitime, il comble une lacune dans l'éducation du public.

J'ai exposé en détail pour quelles raisons et en vertu de quels obstacles le théâtre étranger nous est demeuré et nous demeure inconnu. Je crois avoir prouvé que ces raisons ne sont pas sans appel, et que l'on peut triompher de ces obstacles. L'épreuve, je le répète, n'a pas été sérieusement tentée. Un essai,

même timide, deviendrait rapidement une institution nationale, car la France n'a rien à craindre ni à perdre dans cette concurrence (qui d'ailleurs n'est qu'apparente) et elle a beaucoup à y gagner. Sans m'égarer à la recherche de résultats probables et lointains, j'en vois deux, qui, sous le feu de l'antagonisme et du contact, se produiraient immédiatement, à ce qu'il me semble.

Notre tradition classique, en face d'une tradition différente, ressusciterait. On se piquerait de la comprendre, on la creuserait davantage, on en sentirait mieux l'originalité; elle serait interprétée avec une susceptibilité ombrageuse qui tournerait au bénéfice de l'art. — Le niveau de la littérature dramatique actuelle se relèverait. Les exigences du public changeraient de nature; on se lasserait du convenu, de l'ingénieux, du factice; on voudrait de la lumière, de l'espace, de l'humanité, de la grandeur. Eh! mon Dieu! qui sait? si de ce choc, de ce conflit, le vrai drame contemporain allait surgir, rayonnant de vie et de force? Cela ne vaut-il pas la peine d'essayer?

P. S. Au moment où il parut, cet article souleva quelques réclamations. Dès le feuilleton suivant, je crus devoir répondre, en peu de lignes, aux reproches qui m'étaient adressés. Voici ma très-simple et très-brève réponse :

« Les péchés d'omission sont, à ce qu'il paraît, ceux qu'on pardonne le moins à la critique. Dans mon article sur *le Théâtre étranger*, je me suis donné l'inexcusable tort de ne mentionner ni M. Philarète Chasles ni M. Ristelhuber (de Strasbourg). Ce dernier m'a écrit pour se plaindre de ce que j'avais laissé dans l'ombre ses traductions en vers de *Marie Stuart* et de *Faust*. Certes, si mon silence avait été volontaire, le trait serait noir... Mais, en toute sincérité, je dois avouer que je ne soupçonnais même pas l'existence de cette *Marie Stuart*, de ce *Faust* versifiés. Du reste, dans l'article incriminé, je me suis expliqué trop nettement sur le compte des traductions en vers pour que le nouvel interprète de Schiller et de Goëthe ait beaucoup à regretter mon mutisme,

« Quant à M. Philarète Chasles, c'est un de ses admirateurs, un de ses fanatiques qui, sous le voile de l'anonyme, a réclamé. Je répondrai aux reproches de ce correspondant anonyme qu'en parlant avec éloge de l'enseignement des littératures étrangères, considéré dans son ensemble et sa généralité, je tenais expressément à ne désigner en particulier, en vedette, aucun des professeurs. Sans cela, je me serais fait un devoir de nommer M. Philarète Chasles, dont je sais goûter l'esprit et apprécier le talent. J'ajouterai qu'en m'accusant, à ce sujet, de recevoir le mot d'ordre d'une *coterie*, l'auteur de la lettre se permet une insinuation bien gratuitement malveillante, et que manifestement, sauf le feuilleton qui l'a tant blessé, il n'a

jamais lu une ligne de moi. Il saurait que je ne dépends ni d'une coterie, ni d'une école, ni d'une cabale, que je ne marchande pas la louange quand elle me paraît méritée, qu'enfin je suis à cent lieues de vouloir mettre sous le boisseau la lumière que répandent les leçons de M. Philarète Chasles et même les traductions en vers de M. Ristelhuber (de Strasbourg), »

M. AMÉDÉE THIERRY¹

M. Amédée Thierry est la personnification distinguée, le représentant actif et surtout très-fidèle d'une grande école historique, longtemps dominante, aujourd'hui contestée mais non vaincue, — l'école de 1830. Je sais que le mouvement glorieux et fécond auquel prirent part, à différents degrés, MM. Guizot, Mignet, Michelet, Sismondi, de Barante et les frères Thierry remonte aux premières années de la Restauration; toutefois, en lui assignant la date de son triomphe définitif, en le rapprochant de l'ère politique et sociale qu'il prépara, vers laquelle il tendait et où il se donna pleine liberté d'application, de développement, je ne crois ni me montrer injuste, ni commettre par mégarde un anachronisme.

Ce n'est point exagérer non plus que de voir dans le savant historien des Gaulois l'expression persistante et intègre de l'esprit qui, à leurs débuts, anima ces brillants écrivains, — je pourrais presque dire l'expression dernière. M. Guizot se consacre à la rédaction de ses *Mémoires*; M. Mignet, laissant de côté cette

¹ *Récits de l'Histoire romaine au cinquième siècle.*

Histoire du Protestantisme qu'on nous annonce depuis tant d'années, ne se manifeste qu'à de rares intervalles, par la lecture de quelque ingénieuse notice; M. Michelet, étudiant toujours le passé en vue de l'avenir, fait prévaloir l'interprétation démocratique et ouvre une voie nouvelle où le suit M. Henri Martin : M. Amédée Thierry, sans fatigue comme sans incertitude, continue de creuser son sillon, poursuit le même but, conserve le même procédé et nous offre l'exemple d'une intelligence droite, sévère, munie d'un idéal très-précis, ne renonçant à rien, acceptant peu de choses, modérée dans sa hardiesse, ferme dans sa modération.

Après avoir été l'émule et le compagnon de son frère, M. Amédée Thierry en est le successeur immédiat, l'héritier légitime. Je parle de la tradition de caractère et de famille, qui, dans ce cas particulier, se trouve en un parfait accord avec la tradition scientifique. Définie ainsi, cette assertion ne saurait passer pour une louange vide de sens, pour une banalité complaisante; elle est rigoureusement vraie. Si quelqu'un peut nous rendre et nous rend effectivement, à l'heure qu'il est, le ton, la marche, la direction morale, les habitudes intellectuelles d'Augustin Thierry, c'est l'auteur des *Récits de l'Histoire romaine*. Cet échange fructueux, ce commerce de sentiments et d'idées que, durant leur vie, entretenrent si constamment les deux frères, n'a point cessé par un déchirement soudain en présence de la mort. La tombe est sourde et non

muette; elle a perdu le bonheur d'entendre, elle possède encore, et plus que jamais, le pouvoir, le privilège d'inspirer.

Il ne me paraît pas que de cette conformité bien naturelle, de cette incontestable ressemblance dans la physionomie du talent, l'originalité de M. Amédée Thierry reçoive au fond la moindre atteinte. Sa *fraternité* l'honore sans l'absorber; il n'a rien du ménechme, rien du Thomas Corneille. Ceux qui le lisent avec attention reconnaissent aussitôt en lui une personnalité distincte, remarquable, d'une tranchante netteté, et qui a droit à revendiquer sa part de gloire, ayant fourni en abondance et en conscience son tribut de conceptions et de travaux. En un mot, il y aurait beaucoup de mauvaise grâce et de passion à prendre cet éminent historien pour la prolongation affaiblie, l'écho, le reflet, ou, comme on l'a gratuitement avancé, « le clair de lune de son frère. » Maintenons-nous dans l'équitable et le vrai, et disons simplement que l'on rencontre chez les deux Thierry (tels que leurs ouvrages nous les révèlent) un étroit rapport de doctrine, de tendance et de nature, qu'ils obéissent dans leurs efforts à une pensée presque identique, mais qu'ils savent gérer ce commun patrimoine avec assez d'indépendance et d'égalité à la fois, pour qu'un homme judicieux ne soit tenté ni de les opposer l'un à l'autre ni de les confondre.

Le talent suffit à expliquer le succès. Travailleur doué d'une patience infatigable, en possession d'une

érudition immense, prosateur élégant et châtié, artiste dans sa manière d'envisager et de représenter les événements, Augustin Thierry réunissait les diverses qualités qui triomphent de l'indifférence publique et commandent la sympathie : la célébrité l'attendait. Je suis persuadé, néanmoins, que la cruelle infirmité dont il fut frappé à l'entrée de sa carrière et le courage avec lequel il la supporta contribuèrent à lui assurer une plus grande autorité morale, à étendre son nom, à le rendre respectable et cher. On plaignit chez ce brillant jeune homme, qui rempli d'ardeur s'élançait vers les sommets de la science, un malheur écrasant, en apparence mortel à son avenir; on admira ce malheur surmonté et en quelque sorte fécondé. Dans ce corps en ruines une âme énergiquement vivante protestait contre la dissolution et le néant.

Ce fut un spectacle unique, le plus émouvant, le plus efficace aussi qui se pût contempler : un esprit luttant sans relâche avec la matière, résistant aux défaillances où elle essayait de l'entraîner, souvent martyrisé, jamais abattu, et à la longue finissant par s'affranchir des ressources et des liens physiques. Cette douleur refoulée, ces habitudes de résignation magnanime, ces prodiges de constance et de force accomplis d'abord dans le silence et l'intimité du foyer domestique, divulgués plus tard par l'amitié enthousiaste, attachèrent aux paroles de l'historien une consécration véritable. On accepta volontiers les enseignements de celui qui, sans ostentation comme

sans faiblesse, pratiquait chaque jour la souffrance et lui arrachait son aiguillon. Cet attendrissement respectueux en face d'une infortune imméritée et cependant rachetée, est un fait très-réel et qui témoigne singulièrement en faveur des contemporains d'Augustin Thierry. Le sort, à son égard, s'était montré d'une sévérité implacable : ils firent preuve, au contraire, d'une justice généreuse, qui allait jusqu'à la déférence et pouvait quelquefois sembler excessive.

Avec les années, cette influence ne fit que se fortifier et s'accroître. Pour les jeunes gens qui étudiaient sérieusement l'histoire (et de 1840 à 1848, on s'en occupait encore avec ferveur), le nom d'Augustin Thierry était l'exact synonyme de dévouement à la science, de gloire par le travail, d'honneur littéraire à l'abri de tout amoindrissement, de toute contestation. Il avait parmi nous sa légende, et notre mémoire docile en retenait fidèlement les plus insignifiants détails. Nous dévorions sa biographie, écrite avec assez de charme et de vivacité par M. de Loménie; nous lisions et relisions ses ouvrages, la *Conquête de l'Angleterre* et les *Récits mérovingiens*; nous aurions pu assurément en réciter certains endroits, sans cesse repris et feuilletés. Qui de nous ne sait par cœur, — c'est-à-dire ne sait avec son cœur, — cette page éloquente et fameuse, magnifique ouverture des *Études historiques*, cette page où de touchants aveux, de viriles confidences se mêlent, sans l'énervier, à une résolution sublime? Nous y sommes souvent revenus

dans nos heures de lassitude : elle nous a toujours relevés, consolés ; elle illuminait à nos yeux le sombre collège ; elle dépouillait de son aridité mesquine le labeur quotidien en le revêtant d'un incomparable prestige, en le rehaussant de grandeur et de vertu. Voilà ce que doivent à Augustin Thierry les générations actuelles, et ce qui explique comment, dans la célébrité aussi bien que dans le malheur, il est en première ligne et hors de pair.

D'ailleurs, soit par modestie, soit par une inclination naturelle, dans le monument que d'un commun effort les frères Thierry élevaient à nos origines nationales, Amédée s'appliquait de préférence aux parties ardues, ingrates, aux substructions, aux assises : cédant à sa nature d'artiste, à sa hardiesse d'esprit, Augustin abordait fièrement et traitait avec plaisir les sujets susceptibles de jeter un certain éclat, ou de fournir à ses théories des arguments spécieux. D'instinct, il se réservait les grands tableaux et les formules générales. Il exerçait ainsi une action immédiate et décisive sur la masse du public lettré ; mais les connaisseurs qui, sans être érudits, pouvaient se rendre compte de l'égalité des mérites et de l'inégalité des manifestations, observaient mieux la mesure et prenaient soin de rétablir l'équilibre, lorsque l'occasion s'en présentait. « J'avais, nous dit Chateaubriand, commencé des recherches assez considérables sur les Gaulois ; l'ouvrage de M. Amédée Thierry a paru, et j'ai abandonné mon travail : il était dans la destinée des deux frères

de m'instruire et de me décourager. » On ne révoquera en doute ni la sincérité ni l'importance de ce témoignage. En nous éclairant sur ce que pensait un appréciateur ordinairement sévère, un arbitre d'une compétence reconnue, il nous confirme dans notre sentiment. Au lieu d'une identité servile, nous constatons un libre rapport. Il y a parenté d'intelligence; il y aurait eu parité de succès si les circonstances l'eussent permis.

Grâce à une compensation fort légitime et facile à prévoir, l'autorité de M. Amédée Thierry ne souffre nullement des contradictions ardentes que soulève aujourd'hui le système de son frère. Auprès de cette gloire si vivement discutée, sa réputation demeure intacte. Moins ambitieux dans ses dehors, plus humble, plus sagement proportionné que le palais voisin, son édifice a l'avantage de n'être que médiocrement exposé aux rigueurs de la critique.

En ces derniers temps, cette sécurité relative n'était certes pas à dédaigner. On a pu, en effet, croire pendant un instant que le mouvement de rénovation, de transformation, qui s'opérait dans la manière d'étudier et d'écrire l'histoire de France n'épargnerait aucune renommée. Résultats acquis, classifications adoptées, méthodes reçues, tout s'est trouvé remis en question. De la certitude un peu présomptueuse où l'on se complaisait, on a été comme précipité dans le chaos, dans les ténèbres. Les maîtres, à ce qu'il paraît, s'étaient trompés, et, sur leur foi, les élèves de ces maîtres, nos savants professeurs, avaient encombré notre mémoire

de notions fausses, insoutenables, bonnes uniquement à troubler le cerveau. Il fallait oublier au plus tôt, rejeter loin de nous cette érudition mensongère, cette science d'illusion et de mirage, et recommencer sur de nouveaux frais notre éducation historique.

Triste perspective ! Je puis bien le confesser, puisque nous sommes en pleines vacances¹ : s'il n'est jamais agréable d'aller à l'école, il est particulièrement pénible d'y retourner. J'espère cependant que nous échapperons à cette nécessité fâcheuse, et qu'il nous sera possible de conclure avec ces terribles rénovateurs un honorable arrangement ; au besoin même, et moyennant des concessions réciproques, nous réussirons à le changer en un traité d'alliance.

Nous avouerons d'abord, et pour faire galamment les premiers sacrifices, que l'école de 1830, si distinguée sous le rapport du talent et du savoir, laisse beaucoup à désirer comme élévation de pensée, largeur de vues et noblesse d'idéal. Elle eut tort de fixer pour suprême but aux efforts de notre activité, ainsi qu'au développement de notre destinée nationale, le gouvernement de Louis-Philippe et le règne exclusif de la bourgeoisie ; elle commit une grave erreur en plaçant dans une station commode, il est vrai, et indispensable, le terme du voyage, et en y posant avec opiniâtreté des colonnes d'Hercule, lorsqu'il suffisait d'y établir sur des piquets solides les tentes d'un cam-

¹ Août 1860.

pement. Enfin, avec un empressement égoïste, elle ne porta sa sollicitude que sur une classe de la société, la suivit d'un œil tendre et vigilant dans ses épreuves passées, battit des mains à ses succès actuels, et se hasarda jusqu'à lui promettre les plus brillants triomphes, oubliant la France plébéienne pour ne songer qu'à la France parvenue.

Ces reproches ont leur justesse; ils ont aussi leur éloquence, et l'état de choses qu'ils dénoncent ne saurait, sans inconvénient, subsister tel quel. Aussitôt signalées, certaines imperfections disparaissent. Les fautes de direction et de méthode sont de ce nombre. On devait s'attendre à ces essais de redressement et d'amélioration, et tant qu'ils n'excéderont ni la mesure, ni le ton d'une légitime sévérité, on devra s'en réjouir. Dans les meilleurs systèmes, il y a toujours des portions de moindre valeur, inspirées par la circonstance, empruntées à l'intérêt ou à la passion du moment; elles sèchent et meurent bientôt, entraînant quelquefois dans leur dépérissement et leur ruine un ensemble majestueux, fait pour durer longtemps encore. Une bonne opération, fût-elle douloureuse, est alors salutaire : elle sépare le vivant du mort, l'incorruptible du corrompu. C'est ce que l'école démocratique, représentée par MM. Michelet, Edgar Quinet, Henri Martin, Laurent (de l'Ardèche), Eugène Pelletan, Frédéric Morin, accomplit avec beaucoup de vigueur, d'éclat et de conviction.

La démocratie est en train de conquérir sa place

dans la société; elle veut également la prendre, ou plutôt la reprendre dans l'histoire. Elle aspire à connaître et à formuler sa tradition. Je ne vois dans ces nobles tendances du sentiment populaire rien qui soit en désaccord ou en opposition avec les exigences du mouvement scientifique. Sans doute, parmi les écrivains que je viens de citer, il en est quelques-uns (MM. Pelletan et Morin, par exemple) qui pourraient procéder d'une façon plus modérée dans ce retour à l'équité; mais, somme toute, et malgré ces emportements inutiles, la conscience patriotique gagnera en lucidité et en étendue à cette hardie révision de nos annales.

Peut-être, en cette question comme en plusieurs autres, l'école démocratique fera-t-elle bien de n'accueillir qu'avec réserve le concours de ses étranges alliés, conservateurs de la veille et libéraux du lendemain. Ils tiennent un langage semblable au sien; ils ne sauraient avoir les mêmes desseins ni les mêmes motifs. Si MM. Albert de Broglie et Charles de Rémusat récriminent avec amertume contre les défaillances, les égarements et les coupables suggestions de l'histoire de France, ce n'est point parce qu'elle immobilise son idéal dans un cadre étroit et insuffisant; c'est, au contraire, parce qu'elle s'agite et s'avance en quête du mieux, du nouveau. La Révolution de 1848 a humilié le savoir des doctrinaires, désorienté leur pénétration; leur point de vue s'est déplacé au gré des événements, et dès que la fortune a cessé de leur sou-

rire, ils ont passé avec une facilité déplorable de l'histoire satisfaite à l'histoire chagrine.

Négligeons un instant les applications et les conséquences politiques, considérons directement et en soi la science pure. A ne juger que par les effets produits sans tenir compte des prétentions affichées, on est en droit d'affirmer qu'il y a élargissement, agrandissement, et non destruction radicale. La nouvelle interprétation s'ajoute à l'ancienne, la rectifie et la complète; elle ne la supprime point. Au lieu de combattre la bourgeoisie, le peuple vient s'asseoir à ses côtés : c'est une solution vraiment humaine.

Que ceux qui aiment l'étude se rassurent donc : leur curiosité ne manquera ni d'informations ni de stimulants. Quant aux esprits vagues et creux toujours pressés de voir dans chaque tentative d'émancipation morale un laisser-passer pour leurs caprices ou leurs fantaisies, et prompts à se donner l'air de désapprendre ce qu'ils n'ont jamais appris, leur joie (s'ils en témoignaient) serait prématurée. Personne ne songe à servir les intérêts de la paresse ou de l'ignorance. Dans le pays qui a vu publier, en une quarantaine d'années, les *Récits mérovingiens*, *la Civilisation en France*, *la Gaule sous l'administration romaine*, les immenses travaux de Sismondi, de MM. Michelet et Henri Martin, la culture historique ne peut s'appauvrir; elle ira se consolidant, s'augmentant. De saines et fermes intelligences se succéderont, entretenant avec soin, pour la précision des détails, la probité des

investigations et la correction du style, les excellentes habitudes léguées et imposées par les devanciers. Plus que personne, M. Amédée Thierry aura contribué à maintenir, à communiquer la tradition; je n'en veux pour preuve que son dernier ouvrage.

Le lecteur qui parcourt sans fatigue et presque en se jouant les *Récits de l'Histoire romaine au cinquième siècle* ne se doute guère des difficultés sérieuses, des obstacles parfois rebutants que cette aride matière présentait à l'historien. J'ai caractérisé plus haut le talent de l'auteur et je n'ai pas à y revenir; mais il importe de rappeler ici ses qualités essentielles : la clarté et la fermeté. Cette dissolution de l'empire d'Occident, ce vieux monde qui s'évanouit à l'approche des Barbares comme se dissipent les fantômes aux premières lueurs du matin, ces Barbares eux-mêmes, aussi naïfs que des enfants, aussi raffinés que les Byzantins, déraisonnables, farouches, perfides, conservant leurs vices et prenant ceux de leurs ennemis; ces changeantes fantasmagories, ces brusques démentis de la logique et de la destinée semblaient propres à lasser la plus obstinée patience, à dérouter la plus sûre méthode. M. Amédée Thierry ne s'est point effrayé : il a corrigé les allures impétueuses, il a raffermi l'inconsistance de ses modèles; d'une main vigoureuse et avec une rare justesse de coup d'œil, il les a ramenés au plan réclamé par les lois de l'optique intellectuelle, replacés dans les conditions normales de la narration, du tableau. Il y a de l'art dans ces *Récits*,

un art qui procède assez finement et se dissimule avec assez d'adresse pour que, dans un moment d'inattention, un très-spirituel critique ait cru devoir le nier. C'était le meilleur éloge qu'on en pût faire.

Que l'on compare dans ce volume les deux chapitres d'introduction consacrés à l'ambassade et au séjour de Sidoine Apollinaire à Rome avec les chapitres de la fin, qui suivent Théodoric depuis ses débuts en Orient jusqu'à sa victoire sur Odoacre et à sa proclamation comme roi d'Italie, on se convaincra aisément de la flexibilité déployée par l'écrivain, préoccupé de plaire à son public, mais plus désireux encore de l'éclairer. Ce qui me frappe chez M. Thierry, et ce qui doit lui mériter de justes louanges, c'est la parfaite vérité du dessin. Cette aptitude, devenue une qualité, le sert à souhait en lui rendant inutile cette recherche de l'effet et de la couleur qui se discrédite si rapidement par l'exagération. Pour être attachant et instructif, un livre n'a pas nécessairement besoin de fasciner ou d'éblouir.

Le morceau capital des *Récits de l'Histoire romaine*, et celui que je me permettrai de signaler spécialement aux personnes qui cherchent dans la lecture un aliment et non une distraction, est l'exposé net, animé, impartial de l'apostolat de saint Séverin sur le Danube (cet exposé forme le chapitre V), M. Amédée Thierry a raconté fidèlement la vie de cet homme admirable; il a écarté sa légende et il a bien fait. A quoi bon nous parler de guérisons miraculeuses, de divinations ma-

giques, lorsque toute l'existence de saint Séverin fut un prodige? Ce qui est curieux à apprendre et consolant à savoir, c'est qu'au moment où les puissances constituées s'écroulaient, où le nom de Rome était sans prestige et ses armes sans force, un individu obscur, un moine sorti on ne sait d'où, et jeté par hasard sur une frontière de l'empire, dans une province dévastée, abandonnée, devint, grâce à sa charité intrépide, à sa volonté persévérante, à sa foi profonde et au souffle céleste qui le portait, devint et demeura, pendant de longues années, le salut de cette province et le boulevard de cette frontière.

Après sa mort, lorsque le peuple qu'il avait si vaillamment protégé fut contraint de se replier sur des régions moins menacées, peuple et apôtre ne se séparèrent pas pour cela. Persuadés que, même au tombeau, leur défenseur ne pouvait cesser de veiller sur eux, les habitants du Norique associèrent pieusement à leur émigration les restes de saint Séverin, et, sous cette sauvegarde, s'acheminèrent plus confiants vers la terre de repos et de sécurité. Dans l'extrême péril, les foules, comme les enfants et les femmes, ont une sagacité infaillible, un instinct merveilleux : elles vont droit au plus fort, au plus digne. A défaut d'un rang social qui lui manque souvent, elles lui confèrent la plus élevée des fonctions, — la magistrature morale ; — et c'est ainsi que, par une élection ininterrompue, se recrute l'éternel clergé des réformateurs, des héros et des martyrs.

M. AMPÈRE ¹

On doit placer au premier rang des satisfactions intellectuelles, entre les plus vives et les plus nobles, la certitude de n'avoir point cru en vain, de ne s'être pas abandonné à une foi illusoire et par conséquent stérile. Ce qui confirme l'esprit humain dans ses croyances raisonnables, ce qui conserve intactes ses acquisitions, augmente sa force, et, en lui garantissant les résultats obtenus, entretient son activité. Je crois qu'à ce titre, M. Ampère a bien mérité de la science et du public, en consacrant son érudition ingénieuse à restituer aux époques obscures, aux commencements fabuleux de l'antique Rome, un peu de réalité, de consistance et d'intérêt positif.

Nous aurions eu trop à regretter et à perdre, si cette tradition historique, qui d'une manière durable s'est gravée dans notre imagination, et qui, pour une large part, contribue encore à notre éducation politique et morale, s'était en définitive trouvée radicalement

¹ *L'Histoire romaine à Rome.*

fausse, et s'il nous avait fallu l'effacer entièrement de notre mémoire. Les Horaces, Brutus, Cincinnatus, Lucrèce échappent à la légende et rentrent dans l'inaliénable vérité. Quelques noms de moins à rayer sur la liste des héros ! c'est bénéfice net pour la dignité de notre espèce. Cela vaut, certes, qu'on en tienne compte et qu'on en sache gré à M. Ampère.

Je vais d'abord à cette conséquence et je m'attache à la mettre en lumière, parce qu'elle ne frapperait point directement les yeux inattentifs, parce que aussi elle peut fournir l'indication et la base d'une démonstration importante. L'*Histoire romaine à Rome* est un travail de rigoureuse critique, et, en vertu de sa rigueur même, une œuvre de critique essentiellement *conservatrice*. J'entends par là qu'au lieu de détruire ou seulement d'interrompre la tradition, elle en sauvegarde et maintient certaines parties, s'appliquant à écarter l'extraordinaire, à réfuter l'absurde, à respecter le possible, à dégager le vraisemblable ; de la fable à l'histoire elle jette un pont. Cette façon de procéder me paraît légitime autant que profitable, et je me hâte d'en prendre acte. On a beaucoup gémi, on s'est beaucoup plaint des démolitions impies, des hardiesses sacrilèges de la critique ; tandis que l'on confondait à dessein sa méthode avec son but, on n'a voulu envisager que la moitié de sa tâche. Il est temps de montrer qu'à l'égard des siècles primitifs, elle a éclairci et nettoyé la rouille plutôt qu'elle n'a altéré le métal, et qu'après une indispensable période de destruction,

elle est en état de protéger, de soutenir, de reconstruire.

Et en m'exprimant ainsi, à propos du livre de M. Ampère, je ne parle pas spécialement de telle ou telle branche, ma pensée s'étend à la critique en général. Qu'elle s'adresse à l'histoire naturelle, à la physiologie, à la géologie, à l'astronomie, aux systèmes philosophiques, à la religion, la science critique, malgré ses licences apparentes et ses éliminations sommaires, ne doit troubler aucun esprit, scandaliser aucune conscience. Elle est, j'ose le dire, nécessaire et salutaire. Aussitôt que l'on pénètre à quelque profondeur dans l'étude et la méditation, elle s'impose à vous comme le procédé par excellence. J'ai la ferme conviction qu'elle renouvellera, qu'elle fécondera les différentes sphères de connaissances que j'énumérais tout à l'heure. Plût au ciel que, dès à présent, on tournât cette haute faculté d'analyse impartiale et désintéressée vers la morale, la politique, les combinaisons, les éléments, les ressources, les lois de la société ! En attendant que ce progrès s'accomplisse (et il s'accomplira), examinons de près ce mode d'investigation appliqué aux traces incertaines et aux ruines du passé. Nous avons affirmé brièvement que chez M. Ampère, l'*observateur* n'avait pas nui au *conservateur*, et nous avons reconnu avec joie, dans ce fait, la précision supérieure de la critique moderne. Il nous reste à vérifier cette assertion. Abordons résolument les détails, et voyons s'ils vont contredire ou confirmer nos théories.

Venir après Beaufort et Niebuhr n'était pas, pour l'auteur de l'*Histoire romaine à Rome*, une aussi mauvaise condition qu'on serait peut-être tenté de le croire. On est d'autant plus aisément modérateur et réparateur, que nos devanciers ont été plus absolument impitoyables et négatifs. Les révolutions par leurs excès font la sagesse relative des restaurations. Gardons-nous d'oublier combien nous sommes redevables aux recherches, aux hypothèses, aux conjectures de Beaufort, de Niebuhr, d'Ottfried Müller, de MM. Mommsen et Schweigler. Sans doute, retenus par des méfiances sceptiques, ou, au contraire, emportés par des habitudes généralisatrices, ou enfin séduits par des analogies superficielles avec de récentes institutions politiques, les uns et les autres ont pu commettre des fautes assez graves, et, en renversant une masse d'erreurs, froisser passagèrement quelques vérités; mais ils n'en ont pas moins rendu à la science et à la raison un service inappréciable. Il y a eu là pour l'humaine curiosité, en ce qu'elle a de distinction généreuse, une mise en demeure décisive qui a produit d'excellents résultats. En un mot, Rollin n'est plus possible, et Montesquieu est complété.

C'est un moment délicat, presque sacré, que celui où, dans sa loyale inflexibilité, la critique touche à l'extrême et suscite chez le lecteur réfléchi un commencement de réaction. Ceux qui ont étudié attentivement et de bonne foi la *Vie de Jésus* du docteur Strauss, et qui ont observé, sans les modifier en rien, leurs im-

pressions successives, comprendront parfaitement à quel phénomène moral je fais allusion. Au bout d'un certain nombre de pages, on rencontre, en quelque sorte, le tuf de l'incrédulité; on ne saurait descendre plus avant; il n'y a vraiment qu'à remonter vers la lumière naturelle. Selon l'axiome philosophique, le théologien, en voulant trop prouver, a réduit sa preuve à néant; la coupe indiscretement remplie a débordé.

Eh bien ! Niebuhr est, à sa manière, le Strauss des origines romaines, et je ne m'étonne nullement qu'il ait excité en des esprits judicieux et fins une impatience poussée jusqu'à la protestation et à la révolte. De cette tentative manifestement française (puisque le bon sens y donne la main à la poésie), M. Ampère est en droit de revendiquer l'initiative et l'honneur. Il a bravement soutenu, contre les archéologues allemands, l'existence historique de Romulus, comme M. Edgar Quinet, malgré les prétentions de l'exégèse allemande, réclamait, il y a vingt ou vingt-cinq ans, en faveur de la personnalité du Christ; tant il est conforme au tempérament chevaleresque de notre nation de mettre à l'abri des outrages, de défendre, de révéler les héros et les dieux.

« Je crois à Romulus, » nous dit M. Ampère; et il ajoute aussitôt en souriant : « Il faut, dans l'état actuel de la science, un certain courage pour l'avouer. » Il faut surtout (et ces deux volumes en sont l'incontestable témoignage) un travail considérable, des aptitudes multiples, des connaissances très-variées, une patience

invincible. Comptons plutôt, pour nous édifier : latiniste consommé, cela va de soi ; helléniste, et même mieux, philologue, physiologiste (les questions de race) ; numismate (médaillles et monnaies) ; géographe (les localités incertaines, douteuses) ; économiste (l'alimentation, les impôts) ; artiste (sculpture, architecture). Voilà, — et j'en passe, — ce que demande la matière. Si vous ne possédez cette réunion de dons et de mérites, renoncez sur-le-champ à d'inutiles fatigues. La gloire des Otfried Müller, des Niebuhr, des Mommsen, la réputation des Beulé, des Ampère est à ce prix.

Ce qui exige cet assemblage de facultés, de talents, assemblage assez rare, j'en conviens, et que pourtant je suis loin d'exagérer à plaisir, ce qui crée la difficulté véritable, c'est que non-seulement le recours à l'histoire écrite, à l'histoire officielle et consacrée ne suffit pas, mais que le plus souvent il est fallacieux et dangereux. Tite-Live, Denys d'Halicarnasse, Plutarque, Tacite ne nous ont appris sur les premiers temps de Rome que ce qu'ils savaient eux-mêmes, et ils savaient fort peu de chose. Il me faudrait entrer ici dans de nombreuses et minutieuses explications, qui malheureusement excéderaient le cadre de cet article, pour marquer nettement les causes de cette différence entre notre moderne conception de l'histoire et l'idée que s'en faisaient les anciens. Je me bornerai à indiquer pourquoi, dans les grands historiens latins justement célèbres à tant de titres et si largement dignes de leur immortelle renommée, nous ne trouvons point ce

genre de véracité particulière et de sécurité qui, devenu aujourd'hui pour nous une nécessité impérieuse, nous attire de préférence et passe avant tout.

Lorsque Tite-Live, sous Auguste, écrivait ses *Décades*, les Romains étaient depuis longtemps déjà d'illustres parvenus qui n'aimaient ni à se souvenir, ni à se vanter de leurs humbles commencements. Ce peuple superbe, auquel l'orgueil tint souvent lieu de vertu, aurait médiocrement goûté, ou, à parler net, très-mal accueilli des peintures d'une fidélité trop consciencieuse. L'exactitude pittoresque des Augustin Thierry, des Michelet l'aurait offensé. Il voulait que son rustique berceau disparût sous les draperies et les dorures. En fait d'ancêtres, on dissimulait autant que possible les pères du Palatin, on remontait aux Troyens, on était du sang des dieux. Le poème national, ce n'est point la collection des chants populaires contemporains de Servius Tullius, de Brutus, de Coriolan; c'est une œuvre exquise de forme, de perfection littéraire, mais sciemment inexacte et côtoyant le mensonge, dans ce que nous pourrions nommer sa partie archéologique, — c'est l'*Énéide*. Au siècle de Virgile et de Tite-Live, la volonté du souverain, habile à caresser en cela le côté faible de la nation, tend évidemment à créer une tradition artificielle et officielle, à rejeter avec dédain, peut-être avec appréhension, la pure vérité historique. L'impulsion est donnée : de Tite-Live on tombe bientôt à Velleius Paterculus. Quant à Denys d'Halicarnasse et à Plutarque, ce sont des rhéteurs qui enjoli-

vent leur marchandise pour la mieux débiter, industriels en érudition, artisans en phrases.

Ajoutons, à la décharge des historiens, que, sur l'époque primitive, beaucoup de documents positifs manquaient. Le plus précieux, le plus authentique de tous, les Annales des pontifes avaient été détruites dans l'incendie de Rome par les Gaulois. Les Mémoires des familles patriciennes, les registres intimes des principales *gentes* à l'aide desquels on s'efforçait de combler cette immense lacune étaient (non sans raison) suspects d'exagération et de partialité. C'eût été, je crois, prendre une peine superflue que d'interroger sur l'épisode de Virginie les archives des Claudius, ou celles de la *gens Manlia* au sujet du glorieux et infortuné Capitolinus. Ainsi, d'une part, absence de documents sérieux; de l'autre, abondance de renseignements apocryphes; et de plus, indifférence absolue, négligence hautaine, mépris complet de l'exactitude matérielle à l'égard du passé : telles étaient les conditions déplorable qui pesaient lourdement sur l'histoire, — en tant que science rigoureuse, — chez un peuple enfermé par orgueil et immobilisé dans son ignorance.

Ces obstacles n'étaient point les seuls. Comme si tant de causes n'eussent pas suffi à gâter sans remède et sans retour la sincérité de la narration, la manière dont les Anciens concevaient le rôle et l'utilité de l'histoire élevait entre eux et la réalité nue, entre leur esprit et les faits, une nouvelle barrière. Avec son intuition soudaine et pénétrante, Chateaubriand l'avait

très-bien remarqué : « Les Anciens, dit-il, dans la préface de ses *Études et Discours historiques*, avaient conçu l'histoire autrement que nous ; ils la regardaient comme un simple enseignement, et, sous ce rapport, Aristote la place dans un rang inférieur à la poésie : ils attachaient peu d'importance à la vérité matérielle ; pourvu qu'il y eût un fait vrai ou faux à raconter, que ce fait offrit un grand spectacle ou une leçon de morale et de politique, cela leur suffisait. » Et sur la question même qui nous occupe, nous pouvons invoquer aussi le témoignage de M. Taine dans son remarquable *Essai sur Tite-Live* : « L'histoire à Rome (page 15) ne fut d'abord qu'un registre d'administration tenu par le grand pontife, une suite de Mémoires rédigés par orgueil de race, plus tard un recueil de beaux exemples et une matière offerte à l'éloquence. *Opus hoc unum maxime oratorium*, dit Cicéron. »

On ne peut non plus se défendre de songer à cet agréable mot de Paul-Louis Courier sur Plutarque : « Si cela pouvait arrondir sa période, il ferait gagner à Pompée la bataille de Pharsale. » A nos yeux, cette habitude de déclamation, cet amour malencontreux de la rhétorique, dépouillent de crédit et d'autorité les plus éloquents récits. Avais-je tort, lorsque j'établissais le compte des qualités, des aptitudes indispensables à celui qui veut connaître Rome, malgré ses historiens ? M'accusera-t-on de badinage ou d'hyperbole ? Je ne sais si M. Ampère lui-même, tout savant, tout diversement savant qu'il est, aurait aussi heureusement

tenté et mené l'entreprise s'il n'avait fait de Rome, en même temps que son centre d'études, son séjour de prédilection.

Car c'est là le sens et la valeur de ce titre : l'*Histoire romaine à Rome*. Désireux d'obtenir des résultats précis, M. Ampère n'a pas tardé à s'apercevoir que les travaux de cabinet, les recherches à distance ne pouvaient le contenter, et que les livres, feuilletés vainement, ne servaient qu'à irriter sa curiosité. Il a quitté Paris; il est allé se fixer au milieu des ruines grandioses et instructives; et là, avec zèle et continuité,

s'est mis à interroger ce qui a le moins changé, — le sol; ce qui n'a péri qu'à moitié, — les monuments; ce qui garde le mieux l'empreinte de l'intelligence, — la langue. C'est ainsi qu'il est parvenu à réunir, à grouper ingénieusement un nombre respectable d'indices et de présomptions.

Pour accomplir sa tâche, M. Ampère s'est appuyé sur ce principe excellent que fournit la simple observation, mais qu'il s'agissait d'appliquer avec discernement et finesse : à chaque monument correspondent une localité, une date et un fait. En poursuivant de la sorte jusqu'à ses extrêmes conséquences chacun de ces rapports, et en poussant la méthode d'induction à ce degré périlleux où elle avoisine la conjecture, il a réussi à restituer, en leur mesure de probabilité, bien des fragments qui trouveront plus tard leur emploi et leur rang dans la reconstruction de l'ensemble. Lorsqu'il traverse les époques anté-historiques et que les

monuments ne viennent point encore exercer et guider à la fois son experte sagacité, il a recours, avec une hardiesse souvent couronnée de succès, à la géographie et à la philologie. J'avoue cependant que ce ne sont pas ces premiers chapitres qui m'ont le plus satisfait dans ces deux volumes, et que je préfère la partie consacrée à la *Rome des rois* aux développements véritablement excessifs accordés à *Rome primitive*.

J'insisterai sur cette objection. A quoi bon, d'ailleurs, multiplier des louanges que M. Ampère est accoutumé à entendre et. je le proclame avec plaisir, accoutumé à mériter? Quand j'aurai averti les personnes qui se proposent de lire cet ouvrage, qu'il est frappé à ce cachet d'élégance et de distinction particulier à l'auteur, et qu'on y sent, à l'agrément soutenu du style, un écrivain qui manie délicatement la prose française, j'aurai payé à ce livre le tribut d'éloges que lui doit tout esprit sérieux. Il ne me restera plus qu'à prouver que je l'ai lu; car de ces compliments il n'en est pas un que je n'eusse pu adresser à M. Ampère, sans crainte de me tromper, les yeux fermés et de confiance.

C'est parce que j'ai lu, et de très-près, l'*Histoire romaine à Rome* que je puis, après en avoir franchement apprécié les mérites incontestables, y relever non moins franchement des longueurs, des défauts de proportion et un léger manque de goût dans le procédé général.

Je reconnais volontiers que lorsqu'on emploie à rebâtir un édifice qui s'est écroulé sous l'action du temps

la poussière même de ses ruines, il est impossible qu'il n'entre pas nécessairement dans cette réédification d'un nouveau genre, des matériaux composés de parcelles, d'atomes, de grains, de molécules, de miettes. C'est à l'architecte de savoir les utiliser sans en incommoder les passants. Or, s'il faut confesser ici naïvement mon impression personnelle, je n'hésite pas à déclarer que, selon moi, il y a, dans l'*Histoire romaine à Rome*, trop de miettes, trop de menue poussière : on en est aveuglé.

M. Ampère n'a rien voulu sacrifier de son trésor d'antiquaire; ce qui n'a point trouvé place dans le texte, il l'a mis dans les notes. Ce luxe d'érudition amène de fréquentes redites, qui sont surtout sensibles et par conséquent fatigantes dans le premier volume, presque entièrement absorbé par la géologie, la topographie, la linguistique, les mythes, les populations fabuleuses. Puisque, en dehors de la publication actuelle, M. Ampère prépare un vaste travail sur les *Origines romaines*, il aurait dû y reléguer ces prolégomènes interminables qui n'offrent au gros des lecteurs qu'un intérêt secondaire. Si, dans une prochaine édition, l'auteur fait droit à notre demande; si, en outre, il consent à supprimer le chapitre parasite intitulé *Rome étrusque*, cela lui permettra de développer quelques parties qui me semblent un peu écourtées (par exemple, la prise de Rome par les Gaulois); livre et lecteurs y gagneront.

En ce qui touche la question de goût, je me con-

tenterai d'exprimer une réserve. L'alliance de l'imagination avec le savoir, chez ceux qui parviennent à la consommer, ajoute non-seulement à la puissance d'expression, mais quelquefois à la profondeur originale des vues. Les principaux historiens français du dix-neuvième siècle en sont la preuve vivante et illustre. A ce privilège, il y a une condition, c'est que la science et la faculté poétique soient étroitement confondues, et, en quelque sorte, soudées ensemble, et que l'œil le plus exercé ne puisse saisir où l'une finit, où l'autre commence. Il faut qu'il y ait assimilation et non juxtaposition ; c'est plus qu'une règle, c'est une loi.

Dans l'*Histoire romaine à Rome*, M. Ampère ne s'en est pas assez souvenu. Il aligne soigneusement, comme des soldats de plomb, ses hypothèses, ses arguments, ses démonstrations archéologiques ; puis, ce labeur terminé, vers la fin du chapitre, il se dédommage par une effusion inattendue de lyrisme, par une méditation oratoire, par un paysage à effet. Le contraste trop peu ménagé est criant, et l'impression reçue désagréable. C'est ce qui s'appelle mettre des couplets dans une tragédie et planter une rose dans un encrier. Chateaubriand, qui avait plus d'imagination que de goût, se plaisait à ces antithèses de composition et de style ; M. Ampère, esprit poétique, mais homme de tact et de sobre élégance, attentif aux respectueuses observations de la critique, se gardera, j'en suis sûr, de s'en applaudir et d'y persévérer.

M. MICHELET ¹

« Ce qu'il y a de mieux dans l'histoire, c'est l'enthousiasme qu'elle excite en nous. » Cette belle parole de Goëthe pourrait servir d'épigraphe aux ouvrages historiques de M. Michelet. Elle en marquerait à la fois le sens intime et la haute moralité. Grâce à cette flamme inspiratrice qu'il a le mérite d'entretenir et l'art de communiquer, l'illustre maître exerce depuis vingt ans sur les jeunes esprits une influence qui s'accroît sans cesse. Faire tressaillir les moindres fibres, colorer la joue, amener les larmes dans les yeux, remuer l'âme en ses dernières profondeurs, la prendre abattue et la laisser vaillante, c'est là son inestimable privilège, son lot véritable. Peu d'écrivains, en notre temps, possèdent ce pouvoir au même degré que lui.

Pour nous émouvoir ainsi, il a employé un moyen d'une grande hardiesse dans sa simplicité logique : il a traité humainement la plus humaine des sciences. On n'apportait jadis à l'étude du passé qu'une mémoire attentive et une froide raison ; l'histoire était

¹ *Louis XIV et la Révocation de l'édit de Nantes.*

un lac paisible dont on faisait tranquillement le tour sur une élégante nacelle. Aujourd'hui le lac a connu la tempête; il s'est transformé en un torrent de faits et d'idées qui roule impétueusement et parfois déborde. Dans ce torrent, M. Michelet a jeté son cœur et le nôtre. Il a remis la vie dans l'histoire, et, avec la vie, les admirations fécondes, les haines salutaires; il y a remis aussi (c'était inévitable) la fièvre militante et la passion.

L'harmonie des lignes, la pureté du dessin général, la symétrie acquise et convenue s'accommodent assez mal de ces soudaines résurrections qui dérangent certaines lois, certaines nécessités d'optique. L'implacable lumière, en tombant d'aplomb sur le tableau que voilaient et adoucissaient les lointains de la tradition, le rapproche brusquement et lui redonne sa teinte primitive; elle rend aux couleurs effacées la vivacité de leurs tons; aux individus leur attitude originale, les attraites ou les aspérités de leur caractère; aux événements leur complexité violente et indécise; elle accuse nettement les oppositions, les contrastes, les antagonismes, les ruptures; enfin elle nous découvre l'authentique désordre auquel insensiblement, et en vertu des légitimes exigences de la pensée, nous avons substitué un ordre artificiel et scientifique.

Entre les diverses époques de notre histoire, le règne de Louis XIV peut sembler le plus assurément à l'abri de cette rétrospective et indiscrete clarté. Nous le connaissons suffisamment pour ne pas chercher à

l'approfondir davantage. Depuis notre enfance, habitués à y vivre, à le considérer comme une sorte de propriété patrimoniale, aisément accessible aux fils de la maison, il nous est si familier qu'à son sujet notre curiosité s'éveille à peine. La publication de nombreux et intéressants Mémoires ne nous permet d'ignorer aucun détail un peu significatif; et par notre éducation, commencée avec Fénelon et La Fontaine, achevée avec madame de Sévigné et Pascal, nous avons pris les manières intellectuelles de ce monde charmant à la surface, irréprochable de politesse, accompli dans la forme.

Tout plébéiens que nous sommes, l'air de Versailles nous a de bonne heure enivrés. De nos livres classiques il s'exhalait au collège je ne sais quel parfum d'aristocratie, de royauté. Nous vivions dans la séduisante magie de ce passé, beaucoup plus que dans la réalité qui nous contrariait par sa vulgarité prosaïque. Ce qui nous arrivait là s'était produit auparavant chez bien d'autres. En France, l'enseignement littéraire, reposant d'une façon exclusive sur les auteurs du dix-septième siècle, imprime nécessairement aux générations qu'il a mission de former une tendance monarchique. D'ailleurs, ce n'est point la seule Université qu'il faudrait mettre en cause : les vrais coupables, les complices, et, si l'on ose s'exprimer ainsi, les premiers inventeurs de Louis XIV, ceux qui nous l'ont présenté et imposé, ce sont deux hommes de génie, Saint-Simon et Voltaire.

Le *Siècle de Louis XIV*, ce livre savant et aimable, élégant sans phrases, instructif sans étalage, qui peut dire son action sur les esprits ? Quel habile plaidoyer ! et mieux qu'un plaidoyer, une exposition simple, lumineuse, toute naturelle et en même temps parfaitement agréable. On se laisse gagner par le narrateur, on lui concède ce qu'il désire, et, en faveur des tragédies de Racine, des jardins de Le Nôtre, de la belle madame de Montespan, on a des velléités de pardonner au roi qui a révoqué l'édit de Nantes. Le charme indicible auquel, parmi les contemporains, résistèrent faiblement les plus purs, les plus incorruptibles, Vauban et Arnauld, de sa plume délicate et précise, Voltaire nous l'a rendu ; il a su nous en pénétrer. Nous ne pensons guère à cette époque sans éblouissement, et il y a de l'admiration jusque dans notre colère.

Une admiration vraiment incurable remplit aussi et anime les *Mémoires de Saint-Simon*. Elle est au fond de ses terribles fureurs, de ses portraits cruels, de ses anecdotes malignes, de ses révélations impitoyables. Il raille, il s'indigne, il gémit, il invective, mais toujours il admire. Sous ses blasphèmes on sent l'idolâtrie. Il y a de l'amour dans sa brutalité de touche. On ne peint avec cette fidélité fougueuse, on ne reproduit avec cet emportement acharné que ce qu'on aime d'une affection secrète et opiniâtre.

Le courtisan, chez Saint-Simon, peut avoir des moments de dépit ; l'observateur, des accès de dégoût ; l'honnête homme, des paroles et même des cris de

réprobation à la vue de la bassesse honorée et du vice triomphant. Quant à l'artiste, fidèle au sang de loyal serviteur qui court dans ses veines, malgré son humeur altière, malgré son indomptable génie, il subit la fascination du spectacle qu'il retrace. A la cour, rien ou presque rien ne le satisfait : la noblesse méconnue, les bâtards légitimés, des injustices tantôt réelles, tantôt prétendues, l'irritent et le mettent quelquefois hors de lui. Mais cette cour où les choses vont si mal au gré de son désir n'en est pas moins à ses yeux la première de l'Europe ; il y passe ses jours, ne s'en absente le matin ni le soir ; il mourrait d'ennui et de douleur s'il lui fallait s'en éloigner sans espérance de retour. On comprend que, dans une telle disposition d'esprit, il ait jeté à pleines mains (quoique involontairement), sur les misères de ce règne, les splendides fiertés de son imagination et de son style.

C'est ce qui nous explique comment, venant à paraître au moment où triomphait l'école romantique, et lorsque, dans notre littérature, la forme emportait le fond, ces Mémoires produisirent sur le public justement l'effet contraire à celui qu'on en pouvait attendre. Ils épaissirent le rideau qu'ils étaient destinés à déchirer. On les accepta, on les goûta comme on eût fait à l'égard d'un bon roman de Walter Scott. On se reprit d'un vif attrait pour ce Versailles rajeuni, redoré, qu'un grand écrivain, sortant tout exprès de la tombe, nous restituait dans sa familiarité quotidienne et dans son lustre originel. En un mot, les Mémoires

de Saint-Simon, qui devaient contredire l'œuvre et détruire l'autorité de Voltaire, ne servirent qu'à confirmer l'une et l'autre. Au lieu d'ouvrir pour cette époque mal connue et trop louée l'ère définitive de la justice, ils ne firent que redoubler l'illusion favorable et accrottre considérablement le prestige.

Après le *Louis XIV* de M. Michelet, il n'y a plus de prestige, il n'y a plus même de respect possible. Semblable à un éclair de vérité vengeresse, ce livre brille d'un éclat sombre. On s'aperçoit, en le lisant, que depuis le duc et pair Saint-Simon, depuis Voltaire, chambellan du roi de Prusse et gentilhomme ordinaire de Louis XV, un élément nouveau a fait son apparition dans le monde moral et politique, et que cet élément, la sévère et méritante démocratie, a déjà trouvé son historien. Aux premières pages, aux premiers mots, il est évident que l'auteur a pris en main des intérêts sacrés, qu'il est le représentant convaincu d'une noble cause. En récompense de ce devoir dignement accepté et pratiqué, il reçoit et déploie une force merveilleuse.

Sans doute l'immense savoir de M. Michelet, son éminente faculté de divination, les séductions et les entraînements de son style lui permettaient d'engager hardiment la lutte avec ses redoutables devanciers; mais s'il les éclaire et les rectifie aussi supérieurement, c'est qu'il parle avec une rude franchise de ce qu'ils ont dissimulé, c'est qu'il nous révèle ce que les contemporains méconnaissent ou ignorent. Il voit loin

parce qu'il regarde de haut. L'avantage de sa position lui assure la plénitude et la liberté du coup d'œil.

La démocratie moderne jugeant l'ancienne monarchie dans sa plus complète et sa plus blessante manifestation, voilà pour moi la signification exacte et la portée de ce livre. Ne vous étonnez point, après cela, si la sentence est prononcée avec une émotion amère, et si dans le cours du récit l'accent étrange et saisissant trahit alternativement un dédain railleur ou une indignation enflammée. A mesure qu'on serre le vrai de plus près, le souvenir et la conscience des mauvais traitements essuyés, des lourdes servitudes, des longues souffrances s'emparent de l'esprit, l'obsèdent comme un horrible cauchemar, et retombent de tout leur poids sur le cœur qui palpite à se briser.

Quelle effroyable vision, en effet, se déroule sous nos yeux ! Le Palatinat incendié deux fois, le peuple de nos campagnes en proie à la corvée, à la taille, à la gabelle, souvent à la famine ; les protestants subissant jusqu'à extinction l'outrage et le supplice des dragonnades ; puis, en face de ces misères, en comparaison avec ces tortures, le luxe et les plaisirs d'une cour asiatique, les impertinentes folies de mademoiselle de Fontanges, l'adultère fastueusement audacieux de madame de Montespan, les perfidies mielleuses, les manœuvres souterraines de madame de Maintenon ; les guerres impolitiques et funestes, Louvois longtemps écouté seul, Seignelay et Barbezieux au pouvoir, Colbert mal voulu et presque mis à l'écart, Vau-

ban suspect, Pomponne disgracié, Fénelon exilé, Racine foudroyé; la joie des uns pétrie avec les larmes des autres; la grandeur de ceux-ci prenant pour marchepied l'esclavage de ceux-là : n'est-ce pas un spectacle fait pour abattre le plus ferme courage, et inspirer même à la bonté une généreuse haine?

Un pareil contraste ne pouvait échapper à un artiste aussi exercé que M. Michelet. Il s'est attaché à le reproduire fidèlement, il en a tiré l'unité, l'intérêt, l'âme de son ouvrage. Il a recueilli et fixé dans l'histoire, avec ses nuances, ses variétés de ton et d'aspect, ses inégalités choquantes et ses péripéties, le drame qui troubla si profondément et pendant trop d'années la vivante réalité. L'ironie sanglante et la pitié courroucée se partagent à dose à peu près égale ces pages réparatrices; elles suivent la progression des événements, elles vont des maîtresses aux confesseurs, de la douce La Vallière au sombre Père Le Tellier. Le rire formidable de l'historien ne s'interrompt qu'au moment où Louis XIV décide la révocation de l'édit de Nantes. Les sanglots alors étouffent le sarcasme; devant la plaie béante et saignante, devant l'ineffaçable et suprême désolation, il ne peut sortir de notre cœur, il ne doit monter aux lèvres que des paroles de deuil.

Le châtimement des oppresseurs est dans notre compassion pour leurs victimes. Nous ne savons quel est le sort de Louis XIV dans l'autre monde, et, pour ma part, je doute fort que ce fils de saint Louis soit

monté au ciel ; ce que je n'hésite pas à affirmer, c'est que, dès à présent, pour lui, au point de vue moral, l'expiation commence. Le nuage se dissipe, et sous l'auréole pâissante, nous voyons distinctement le monarque médiocre, l'homme ignorant et dur. Le grand roi s'évanouit ; le grand siècle... ici, je demande à faire une distinction.

Je ne crois point au mérite personnel de Louis XIV ; je suis persuadé que son gouvernement a commis beaucoup de fautes, et que de ces fautes quelques-unes sont devenues à la longue des crimes et des désastres. Sa cour élégante et corrompue ne m'attire nullement. Aussi bien qu'un autre je sais les faiblesses et je vois le mal, mais je ne puis nier le charme, l'influence persistante, l'incontestable autorité de cette époque. Il s'est accompli à ce moment dans notre tempérament national une crise décisive. Pour la troisième fois en France (si l'on compte l'âge d'or de Louis XII), la société a eu le loisir, la sécurité, la délicieuse satisfaction de se sentir vivre ; en quelques années de repos et de bien-être, elle est arrivée à la conscience d'elle-même. Elle ne l'oubliera jamais.

Après les guerres de Religion, la tumultueuse régence de Marie de Médicis, les luttes de Richelieu contre la féodalité et la maison d'Autriche, après les désordres et les agitations de la Fronde, on respira, on crut renaître. Sociable par excellence, sensible avant tout aux agréments d'un commerce familial,

impatiente de la belle galanterie et des raffinements du cœur, curieuse des exercices de l'esprit, désireuse enfin de monnayer à son usage les richesses intellectuelles amassées par le seizième siècle, la nation abonda et se précipita dans son sens naturel. Elle se reconnut avec ravissement mille grâces et mille perfections. Selon le génie de notre race, non contente de jouir, elle eut l'ambition d'assurer et de perpétuer sa jouissance, et songeant sur-le-champ à s'organiser, à s'exprimer, elle créa d'une volonté ferme, d'une raison sereine, son administration et sa littérature.

Qu'on lise attentivement les solides et judicieux travaux de MM. Pierre Clément et Chéruel, on sera frappé de l'immense effort civilisateur qui, alors, sous l'impulsion de Colbert, s'opéra d'ensemble par les hommes et avec l'argent de la bourgeoisie. C'est le propre et l'honneur de l'affabilité sociale d'amener presque nécessairement à sa suite d'importantes améliorations matérielles. Plus les particuliers se développent en vertu d'une mutuelle culture, plus ils se préoccupent des garanties et des facilités de l'existence commune. Un peuple qui s'instruit devient économe, vigilant, laborieux; la salubrité publique, la rapidité des communications, la tranquillité des citoyens, le libre jeu des ressorts composant la machine gouvernementale : autant de soins qui le moralisent en l'absorbant.

Il serait facile, preuves en main, de démontrer que

les choses se passèrent ainsi au commencement du règne, et que cet élan attendit, pour se ralentir, le déclin de Colbert et la prépondérance de Louvois. Nous avons tous, en ce pays, le sentiment un peu vague, mais très-vif, qu'à partir de Louis XIV, en administration comme en littérature, il y a une base, une certitude, un point de départ, et nous aimons à nous y appuyer. Discutable dans le détail, cette conviction, au fond, a sa justesse.

L'erreur (car il y en a une) est dans la confusion que, de très-bonne foi et avec une spontanéité sincère, établirent les contemporains entre le jeune roi et l'État réparé, renouvelé. Naïvement ils lui firent gloire de leurs mérites. « La prospérité, c'est lui; la victoire, c'est lui; l'avenir, c'est lui, » répétèrent-ils en chœur avec une imposante unanimité. Les nations ont ainsi besoin de personnifier, d'individualiser leurs joies ou leurs tristesses; on dirait qu'elles ne sont réellement heureuses ou malheureuses qu'à ce prix. Devant la postérité, Louis XIV a bénéficié de cette fiction et de ce malentendu. Il a eu d'illustres répondants. Autant que Voltaire, plus que Saint-Simon, Molière et Bossuet ont parlé en sa faveur à notre imagination et à notre esprit. Nous l'avons accepté sur leur témoignage. C'est cette confusion trop prolongée que M. Michelet vient de faire cesser. Il a, d'une autorité souveraine, interrompu le concert des louanges, pour que l'on entendît clairement le concert des lamentations. Sa véracité courageuse a doté

notre histoire de la page funèbre demeurée blanche jusqu'à ce jour.

Dans son *Louis XIV*, la partie qui expose et suit en ses conséquences désastreuses la Révocation de l'édit de Nantes est vraiment admirable. Je n'y voudrais pas retrancher un seul mot. Il me faudrait prodiguer les citations pour n'en donner ici qu'une insuffisante idée; cela ne saurait se fragmenter ni se resserrer en une courte analyse. Cette coupe amère demande à être vidée résolûment et bien à fond. Si nous sommes trop délicats et trop pusillanimes pour tolérer le langage de la franchise sur nos faiblesses actuelles, ayons au moins la force d'envisager nos fautes antérieures, sachons avouer nos crimes de lèse-nation, de lèse-humanité. Les personnes auxquelles cette expression semblerait exagérée n'ont qu'à lire dans ce volume l'histoire de M. et madame Pechels (p. 313) et tout le chapitre XXVI, intitulé : *les Petits Prophètes* (p. 395). Elles y apprendront à quel point, sous l'action du fanatisme (politique ou religieux, peu importe), l'homme peut dépouiller son caractère et se transformer en bête féroce; elles y verront aussi comment une population entière (celle des Cévennes), livrée à la merci des convertisseurs, prêchée à coups de sabre, évangélisée par les dragons, devint folle d'angoisse et d'épouvante, et reçut en compensation, dans quelques-uns dans ses membres, une lueur céleste, et, qui sait? une inspiration d'en haut.

En accordant ce développement considérable à un

fait que l'on était accoutumé à regarder comme un simple épisode, M. Michelet a prouvé non-seulement l'étendue de son sens historique, mais la sûreté de son sens moral. Il a donné à cet événement juste la place qu'il doit tenir dans la conscience moderne.

Ce qui nous rend cet acte de la Révocation particulièrement odieux, c'est qu'il bouleverse nos plus élémentaires notions d'équité, c'est qu'il semble un défi à nos plus intimes croyances. La liberté religieuse, l'inviolabilité de la famille, le respect de la vie humaine, ces résultats consacrés par le temps et les lois, ces conquêtes de notre raison : voilà ce que méconnaissait avec audace cette cruelle mesure.

Si je ne craignais de prêter à la vérité un air de paradoxe, je dirais volontiers que la Révocation, déjà si éloignée de nous, et qui pourrait nous être si indifférente, nous révolte et nous exaspère aujourd'hui plus qu'elle n'offensa ceux qui en furent l'objet. Nos progrès dans la réalisation du droit nous font mieux apprécier chaque jour l'énormité de l'injustice que ces martyrs eurent à supporter, et nous prenons mal notre parti de la patience angélique qu'ils déploierent.

Remercions M. Michelet de ce récit. Dévoiler le mal, le flétrir, c'est lui ôter toute chance de retour. En racontant les excès du fanatisme, on enseigne la tolérance. Du reste, cette sorte d'enseignement ne date pas d'hier dans l'existence de l'éminent historien. J'assistais, il y a dix ans, à l'une des dernières leçons professées par M. Michelet au collège de France. Nous

nous pressions attentifs et enthousiastes autour de cette chaire que nous sentions trembler, nous étions suspendus à cette éloquente parole que nous redoutions de ne plus entendre. Le maître nous entretenait du dix-huitième siècle. « Savez-vous, messieurs, nous dit-il avec un élan soudain, quelle immense obligation vous lui avez, à ce grand siècle ? sans lui, beaucoup parmi vous, à l'heure qu'il est, seraient persécutés, et quelques-uns peut-être, ce qui est bien plus affreux, seraient persécuteurs. »

L'histoire de notre pays comme l'écrit M. Michelet, spécialement dans ce nouveau volume, n'est que la justification, l'application rigoureuse de ce mot profondément humain. Elle me semble répéter à toutes ses pages : « Ne persécutez pas, instruisez ; ne frappez point, éclairez ! » En effet, 1685 ou 1793 doivent être également en horreur à la France équitable, sensée, honnête, civilisée, à notre France du dix-neuvième siècle. La terreur, toujours abominable, est un moyen encore plus monstrueux et plus impie, quand pour soutien on croit avoir le vrai, et que pour arme on a la persuasion. Jamais que je sache les dragons n'ont inspiré l'amour de Dieu, et les bourreaux ont fait quelquefois maudire la liberté par de grands cœurs qui l'auraient adorée. Ce n'est pas la crainte qui convertit, c'est la douceur ; ce n'est point la hache qui affranchit, c'est la plume.

UNE ENQUÊTE SUR LA FRONDE¹

Je commence par une citation. Elle est longue et un peu rude à lire, mais elle est indispensable et nous épargnera les vains préambules. Lorsqu'on aura pris connaissance de cette page, éloquente en sa naïveté sombre, on sera déjà entré dans le sujet qui nous occupe aussi loin, aussi avant que cela est possible. La profondeur de l'impression reçue en dira plus que de subtiles analyses ou de pompeuses déclamations. Il arrive parfois qu'une époque tient et se résume en un coin de tableau. — Un mot de préface seulement.

Nous sommes en Bourgogne, au milieu de l'été de 1651. Envahie et dévastée en 1636 par les armées allemandes, par les Impériaux, comme on les appelait alors, sous le commandement de Gallas, cette province a cruellement souffert. La résistance héroïque de deux de ses petites villes, Verdun-sur-Doubs et Saint-Jean de Losne, a sauvé le pays. Ces bourgades, on peut l'affirmer sans exagération, ont été un instant le boulevard de la France. Mais, en se retirant, l'exter-

¹ *La Fronde et saint Vincent de Paul*, par M. A. Feillet.

minateur Gallas a laissé derrière lui le désert. Rien n'aura le temps d'y reflleurir. Quelques années après, la Fronde éclate. Ce que la guerre étrangère avait à moitié abattu, la guerre civile achève de le détruire; elle ne permet pas aux ruines de se relever.

M. Feillet, dans son livre, cite une sorte de rapport dressé par un magistrat, une enquête officieuse sur l'état du village de Cirey, en Bourgogne. C'est cette curieuse pièce qu'à mon tour je vais transcrire textuellement. Retrancher quelque chose, adoucir le moindre détail du procès-verbal que j'ai sous les yeux, serait commettre plus qu'une inexactitude matérielle, ce serait offenser grièvement la vérité morale et historique. Nous ne faisons pas en ce moment de la rhétorique ni de la littérature; nous étudions avec une impartiale sincérité un passé déplorable. Il s'agit de montrer ce qu'était sous la Fronde un village français :

« Jacques Filzjean, seigneur de Sainte-Colombe, conseiller du roi, maître en la chambre des comptes de Bourgogne et Bresse, député en la chambre des élus, faisons savoir que, le 16 d'août 1651, étant au village de Cirey, bailliage de Dijon, sur la requête présentée à MM. les élus par les habitants du village, avons procédé à sa visite.

« Ayant ordonné à Garnier, laboureur, de nous présenter les derniers rôles des tailles de la communauté, il nous a fait réponse n'en avoir aucun, attendu qu'il n'y a personne audit village qui sache lire et écrire; il nous a seulement représenté un bâton quarré de la longueur d'environ deux aunes, et d'environ deux doigts de largeur et un d'épaisseur, dans lequel nous avons vu et reconnu divers crans et marques, que Garnier nous a dit avoir été faits avec un couteau pour servir de mémoire aux

habitants des sommes auxquelles chacun d'eux a été imposé, et pareillement des soldes faites par chacun des habitants. Garnier nous a fait connaître, par lesdites marques, que depuis le mois de mai, quatre des habitants dudit village se sont retirés de celui-ci à cause des tailles qu'ils disaient leur être absolument impossible de payer.

« Ayant ordonné à Garnier de nous faire voir toutes les maisons du village, ensemble tous les habitants du village, il nous a conduit premièrement en l'église; laquelle nous avons trouvée dans une totale désolation, la nef étant entièrement découverte et la voûte qui couvrait le chœur tombée depuis peu, en sorte que la sainte messe n'y peut être célébrée qu'à découvert. De laquelle église il nous a conduit en une maison assise au haut du village, en laquelle étant entré, n'y avons trouvé aucun meuble et inhabité; puis, dans une autre maison délabrée, couverte de loches (limaces), à environ 500 pas, en laquelle Garnier fait sa résidence, qu'il ne peut réparer à cause de sa pauvreté, et qu'il va être obligé de remettre à la demoiselle Roger, qui la lui avait vendue. Puis nous a conduit le long de la rue, où nous avons remarqué diverses places vides où étaient autrefois autant de maisons qui ont été brûlées par l'irruption des ennemis de l'État en 1636.

« Puis, vers le milieu du village, sommes entré en une maison proche de la fontaine publique, et aux environs nous avons vu quantité de meix¹ vides, où étaient assises des maisons maintenant brûlées et ruinées par les ennemis. Proche lesquels meix brûlés avons vu une maison nouvellement construite habitée par Jean Lambert, laboureur, fermier du sieur Cassard. Puis dans une autre où réside Dimanche Rouhier; puis après des meix vides en la maison de Bernard Robelot, finalement en une autre encore inhabitée et abandonnée au créancier Roger, n'y ayant en tout le village autres bâtiments. Après laquelle visite, ont comparu devant nous Bernard Robelot, Jean Lambert, Dimanche Rouhier et Garnier, lesquels quatre nous ont

¹ C'est un mot du patois bourguignon, qui probablement signifie *emplacement*, *clôture*, comme *mas* dans le Midi et *masure* dans la Normandie cauchoise.

dit être les seuls habitants de Cirey. Ils nous ont très-humblement prié de considérer le pauvre état de leur village, de le faire entendre à MM. les élus, à ce que, par leur bonté et justice ordinaire, il leur plaise ordonner qu'à l'avenir, du moins jusqu'à ce que le village soit rétabli et repeuplé, ils ne soient comptés en toutes les répartitions qu'à la somme de 12 livres qu'est à raison d'un seul feu, suivant que MM. les précédents élus les avaient réduits sur le procès-verbal de visite de M. Co-meau (1644), et qu'ils demeurent dès à présent quittes des billets de tailles, garnisons et subsistances des troupes qu'on leur a envoyés.

« S'ils ne sont soulagés des dettes et des tailles, ils seront infailliblement contraints et nécessités d'abandonner le village, ainsi que d'autres ont fait, pour manifeste impuissance d'y satisfaire. Ils doivent plus de 200 livres d'arrérages d'un capital de 6,000 livres; ils n'ont de leur chef aucuns héritages, n'étant que simples fermiers de M. le président d'Esbarres (ou des Barres) et autres. Les habitants ont déclaré ne savoir signer. »

Ab uno disce omnes. Ce malheureux village mérite qu'on ne l'oublie plus. Il en représente tant d'autres qu'il est digne désormais de faire partie de ces localités mémorables dont le nom réveille en nous un souvenir et contient un enseignement. C'est un village type. Et cependant, pour être équitable envers tout le monde, il y a deux réserves à exprimer : d'abord, ce n'est point uniquement la Fronde qui a réduit Cirey à cette désolation suprême; son crime, ç'a été de continuer implicitement l'œuvre des étrangers en rendant impossibles le repeuplement et la reconstruction.

Constatons ensuite que, comparée à d'autres provinces, à la Picardie, à la Champagne, à l'Ile-de-France, la Bourgogne est relativement paisible et

favorisée. Après ce premier coup d'œil jeté sur les débris d'un village situé juste à la frontière, nous aurons, en nous rapprochant de Paris, centre des ambitions et des intrigues, à contempler des spectacles plus affligeants encore et à raconter des actions d'une atrocité révoltante. Voici, selon un témoin oculaire, en quelle extrémité, à la fin de juin 1652, se trouvait Étampes, où, depuis deux mois, l'armée royale bloquait une partie des troupes de Condé :

« La ville est entourée de corps morts ; ce qui reste dans des maisons en ruines a la peau collée sur le dos, et rien pour les soulager... Les cimetières sont trop petits pour recevoir les corps ; les loups commencent à y chercher leur pâture et sont déjà si affamés de sang, qu'une bête court par les villages et a dévoré trois femmes. » — « Pour surcroît de misères, — ajoute un écrivain qui, sur place, a recueilli la tradition, — Étampes se trouva tout infecté, à cause des fumiers pourris qui étaient répandus de tous côtés, dans lesquels on avait laissé quantité de morts, tant d'hommes que de femmes, mêlés avec des charognes de chevaux et d'autres bêtes qui exhalaient une telle puanteur qu'on n'osait s'en approcher. Les campagnes d'alentour avaient leur part dans ces tristes calamités, les champs étaient ravagés comme après un violent orage, et la plupart des villages abandonnés n'offraient que le spectacle du deuil et de la désolation. »

Ce désastre-là, nous pouvons sans hésitation et sans remords le porter entièrement au compte de la Fronde.

En suivant dans l'ouvrage de M. Feillet l'énumération (effrayante de fidélité consciencieuse) des cruautés exercées sur des populations françaises par les armées de la France, j'ai compris la justesse et la portée d'un

mot de La Fontaine, qui m'avait quelquefois choqué. Vous vous souvenez de ce pauvre bûcheron, *tout couvert de ramée*, qui, à bout de forces, dans un accès de désespoir, appelle la mort à son aide. Le fabuliste nous fait assister à la délibération intérieure qui amène chez le paysan ce cri de détresse, à son monologue d'Hamlet; il note avec soin les principaux motifs de cette détermination :

Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
Le créancier et la corvée,
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.

• *Les soldats!* avec nos belles et nobles armées d'aujourd'hui, avec notre admirable discipline militaire, avec le sentiment d'honneur exquis et rigide qui, dans tous les rangs, à tous les grades, du maréchal au caporal, circule et va échauffer, inspirer les âmes, nous ne saurions admettre que l'on prenne en mauvaise part un nom qui de lui-même déjà est un titre. Il n'en était pas ainsi au dix-septième siècle, surtout avant Louvois, Catinat et Vauban. On aimait mieux se tuer que de subir les tortures infligées par les soldats, et nous verrons bientôt qu'il n'y avait en effet contre eux d'autre ressource que la fuite ou le suicide ¹.

Il importe toutefois de remarquer : 1° que ces sol-

¹ Il y a aussi de Montesquieu un mot singulièrement grave. « Parmi nous, dit-il, les désertions sont fréquentes, parce que les soldats sont la plus vile partie de chaque nation. » (*Grandeur et Décadence des Romains*, ch. 2.)

datés ne recevaient presque jamais d'argent, car Mazarin payait aussi mal que les frondeurs; 2° qu'ils étaient pour la plupart étrangers, — vieilles bandes de la guerre de Trente Ans, — farouches et indomptables routiers qui s'étaient signalés sous Tilly au sac de Magdebourg, avaient partagé la fortune de Wallenstein et couru le monde avec Mansfeld; 3° que ceux qui étaient Français, à une époque où il n'existait aucun mode de recrutement régulier, sortaient de la lie de la nation et ne s'engageaient sous les drapeaux qu'en vue des aubaines, des aventures, du pillage, ou bien pour se dérober à un châtement mérité. Ce n'étaient point des soldats, c'étaient des soudards.

Ces explications m'ont paru nécessaires à fournir avant d'accorder la parole aux témoignages contemporains. Il faut tâcher de conserver de la mesure et même de la justice dans l'analyse et l'appréciation de l'horrible. A quoi bon noircir le diable?

Le terme n'est vraiment pas trop fort, si nous l'appliquons aux soldats de d'Erlach. Écoutez plutôt :

« Dans un village, ils s'emparent d'une chèvre, la coiffent du bonnet d'une vieille femme qu'ils ont tuée, la mettent dans le lit et vont chercher le curé pour lui administrer les derniers sacrements de l'Église catholique. Arrivé près de l'animal, le curé s'aperçoit de l'indigne comédie dans laquelle on veut lui donner un rôle, et est mis à mort avec toutes sortes de cruautés par suite de son refus. Ailleurs, on dépouille les malheureux habitants, on attache sur leur dos des chats que l'on fouette jusqu'à ce qu'ils aient mis en sang leur pauvre victime.

« Au bout de la Tourelle, près de Reims, un malheureux paysan étant parvenu à leur échapper, se réfugie sous le toit

de son porc et y reste trois jours sans rien prendre; survient une bande de soldats qui le découvrent et l'asphyxient avec quelques bottes de paille... »

Ne demandez pas à de semblables bandits ce point d'honneur qui gagne parfois jusqu'aux voleurs de grand chemin et auquel, en ses jours de scrupule, obéissait Cartouche : l'observation rigoureuse du pacte conclu, le respect de la foi jurée.

« Près de Rozoy, en Brie, nous dit M. Feillet, un gentilhomme nommé d'Arbois, sur le point d'être pillé, compose avec les troupes de d'Erlach pour une somme d'argent. Au moment de l'exécution du traité, les soldats aperçoivent une fille assez belle; ils crient et disent qu'il n'y a point de composition si on ne leur donne cette personne. C'était la sœur de d'Arbois. Sur son refus, ils pillent la maison, le pendent et emmènent la pauvre fille... »

Aussi, qu'arrivait-il? lorsqu'on plaçait ces incorrigibles aventuriers en garnison dans une ville importante, les habitants en étaient réduits à surveiller leurs défenseurs, et à garder leurs gardiens. Pendant la Fronde, les Rémois donnèrent, en ce sens, un excellent exemple d'énergie, de dignité, de patriotisme local. On vit la milice bourgeoise contenir et dominer une armée.

« Quand l'armée campée à Reims faisait des mouvements dans la ville, les bourgeois étaient en haie dans les rues par où ils passaient : ce fut une chose assez singulière que, pendant tout le temps que les troupes furent dans Reims, dix mille soldats obéirent aux habitants. On les voyait dans leurs tentes, au milieu des rues et des grandes places, couchés sur la litière, leurs chevaux au piquet et à l'injure du temps, ayant toute sorte

de provisions en abondance, et formant une espèce de seconds citoyens qui n'étaient point à charge aux anciens : les uns et les autres avaient leurs fonctions, que chacun remplissait sans bruit ; la porte de Vesle était toujours ouverte ; on ne fermait la barrière que durant la nuit. Cent cinquante ou deux cents bourgeois la gardaient ; on n'en laissait que quatre-vingts pendant le jour, et la herse avait, en l'un et l'autre temps, un nombre de personnes surveillantes, afin qu'en cas d'irruption on fût toujours maître de l'abaisser... »

La place me manque pour citer davantage, et je le regrette. J'aurais voulu communiquer à mes lecteurs le sentiment de plénitude et d'abondance sur une matière déterminée que laisse dans l'esprit l'ouvrage de M. Feillet. Les conséquences se fussent dégagées d'elles-mêmes. M. Feillet, remarquez-le bien, n'en dit assez que parce qu'il en dit trop. Il a tout examiné, tout dépouillé, tout compulsé, et il vous submerge sous un océan de documents et de preuves. Il y a dans ce livre une sûreté, une probité d'érudition et un flot d'évidence qui, insensiblement, vous persuadent, vous emportent.

Quoique ne disposant pas des mêmes ressources, j'ai essayé, à l'aide d'un certain nombre d'échantillons, et proportion gardée, d'imiter le procédé de l'auteur. J'ai mis les principales pièces d'information sous les yeux du public et n'ai point cherché à substituer mes impressions aux siennes. Avant de formuler mes conclusions personnelles sur le fond de la question, il me reste à expliquer brièvement en quoi j'approuve ce travail, et aussi à présenter mes objections.

Sur la Fronde, prise dans sa réalité en quelque sorte souterraine, mais douloureuse et vivante, je regarde le livre de M. Feillet comme définitif. On ne sera, certes, ni plus honnête, ni plus savant, ni plus patient. Ce qui me semble aussi d'une nouveauté singulièrement heureuse en sa hardiesse, c'est de n'avoir tenu compte ni des princes révoltés, ni de la cour, et d'être allé résolument au peuple duquel personne ne parlait et qui n'avait point publié ses Mémoires. Je crois pouvoir affirmer, sans forcer l'éloge, qu'en s'attachant à cet ordre de renseignements qu'on négligeait, qu'on dédaignait trop volontiers, M. Feillet a ouvert une voie originale et féconde. Écrite de cette façon et selon cette méthode, l'histoire pourra rendre des services considérables et fournir de précieux éléments à la politique et à la morale. Ce sera, et c'est déjà avec quelques rares productions, de l'histoire démocratique, — de la vraie, celle qui prouve et ne déclame pas.

J'arrive au revers de la médaille, aux reproches. Ce qui fait défaut à M. Feillet, c'est la faculté généralisatrice, l'initiative intellectuelle. M. Proudhon a émis quelque part (si je ne me trompe) cette opinion assez ingénieuse, que l'histoire est matière à science et non proprement une science. Si M. Feillet n'y prend garde, il a une légère tendance à donner raison, sur ce point, aux idées du philosophe franc-comtois. Qu'il redoute les inconvénients et les entraves de l'exactitude poussée au dernier degré. Il s'entend à merveille à deviner le

gisement des matériaux nécessaires, à les extraire laborieusement du fond des archives et des bibliothèques, à les apporter sur le chantier; mais il semble que son élan ne puisse franchir cet échelon, et que, parvenu là, il s'arrête fatalement et se glace. Incomparable mineur, M. Feillet recule devant les audaces et les habiletés de l'architecte.

Il ne concentre pas suffisamment les traits caractéristiques qui constituent la physionomie, la couleur, le relief, l'intensité de vie des personnages. Je suis persuadé, par exemple, qu'en offrant à notre respectueuse attention l'intéressante figure de saint Vincent de Paul, il n'a omis aucune des paroles authentiques, aucun des actes efficaces qui ont honoré cette belle existence. J'admets également (quoique avec moins de facilité) qu'il ne s'est point fait illusion sur l'importance de la mission entreprise, sur la grandeur de l'œuvre accomplie, et que saint Vincent de Paul était réellement de force et de taille à lutter contre les effroyables misères de son époque; malgré tant de concessions, je suis contraint d'avouer qu'en fermant le volume, nulle trace distincte, nulle image, nul souvenir ne demeurent, ne persistent dans mon intelligence. Une impression vague, voilà tout ce que je conserve.

A l'autre extrémité de la chaîne morale, j'en dirai autant du prince de Condé; l'auteur nous le fait parfaitement connaître, mais ne réussit point à nous le montrer.

Je devais ces sincères objections au consciencieux

travailleur, ambitieux de s'améliorer et d'atteindre à son idéal de perfection. Si, chez M. Feillet, je critique un peu vivement l'artiste, c'est que j'attends beaucoup de l'historien.

Pour moi, de cette lecture ressort un enseignement capital. Après ces désordres, ces querelles sanglantes, ces intrigues éhontées, ces misères et ces plaies sans nom, l'absolutisme de Louis XIV se comprend mieux. Je ne dis pas qu'il s'excuse : rien n'excuse l'absolutisme. Dès que le jeune roi fut décidément vainqueur, il ne trouva en face de lui qu'une aristocratie sans patriotisme et sans dignité, résolue à s'enrichir par la flatterie puisqu'elle ne pouvait plus piller, brûler, courir sus aux vilains. Le sauvage Condé devint le plus empressé, le plus obséquieux des courtisans. Cette féodalité tracassière et turbulente, qui n'avait point de convictions politiques, qui se guidait sur ses instincts, sur ses cupidités, se transforma aisément en noblesse de cour, aussitôt qu'elle y vit son profit. Elle changea de moyen, non de but.

Quant au peuple, il avait supporté de si écrasants fardeaux, traversé de si périlleuses extrémités, il vivait tellement dans le tremblement, dans l'épouvante, dans le cauchemar, que tout lui parut réparation, salut, bénédiction du ciel. On lui permit de respirer, on le délivra des petites tyrannies, on remplaça le caprice insolent des hobereaux par la main de fer des intendants; il fut ivre de joie, se donna pleinement, sans arrière-pensée. Grâce à lui, la monarchie asiatique,

comme on ne l'avait jamais vue, comme on ne la reverra jamais en France, fut possible pendant un siècle et demi. Ne lui en faisons pas un crime, il avait tant souffert ! mais poursuivons de notre mépris, à travers les âges, ces rebelles qui, dans leurs courtes vues d'ambition misérable, réduisirent la nation, folle de douleur et d'épuisement, à s'oublier elle-même, à s'abdiquer.

Depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, que d'épreuves, de maux et de fléaux ont pesé sur toi, terre de France ! Et cependant tu es toujours verdoyante et florissante, féconde et joyeuse, pleine de promesses et de sourires. Tu ne connais pas comme le faible cœur de l'homme l'abattement, le doute, le désespoir. Bien des générations désolées se sont endormies dans ton sein, mais toi, quelques saisons ont suffi à guérir tes blessures. Antique et constante nourrice d'un grand peuple, tu ne peux pas devenir stérile. Terre de France, tu es indéfectible au génie de la France et solidaire de sa destinée ! Vous avez tous deux une même force, une même vertu : vous produisez, vous recommencez sans cesse.

MONTAUSIER¹

Je définis la Cour, un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il platt au prince ; ou, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paraître.
Peuple caméléon, peuple singe du maître,
On dirait qu'un esprit anime mille corps :
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.

On a reconnu l'ironie exquise d'un observateur impartial jusqu'à l'indifférence, du plus doux des satiriques. C'est en effet La Fontaine, qui, dans une de ses meilleures fables, *les Obsèques de la Lionne*, parle aussi librement, et (chose rare) en son propre nom. Distract, viveur ou solitaire, il n'a fait qu'entrevoir Versailles et son peuple de courtisans ; toutefois ç'a été assez pour lui ; il a compris et jugé. Son impression est pleinement d'accord avec le témoignage du grand moraliste, forcé de passer sa vie à Chantilly, auprès des Condé, et d'apprendre, dans leur intimité rebu-tante, ce que valent les demi-dieux. N'est-ce pas La Bruyère qui a écrit cette phrase décisive :

« Le reproche en un sens le plus honorable que l'on

¹ *Montausier, sa vie et son temps*, par M. Amédée Roux.

puisse faire à un homme, c'est de lui dire qu'il ne sait pas la cour : il n'y a sorte de vertus qu'on ne rassemble en lui par ce seul mot. »

Quelques lignes plus loin, en ce même chapitre, reprenant à sa manière et développant la pensée du fabuliste, il ajoute avec ce redoublement d'énergie que communique toujours la vue immédiate des choses : « Il semble qu'on livre en gros aux premiers de la cour l'air de hauteur, de fierté et de commandement, afin qu'ils le distribuent en détail dans les provinces : ils font précisément comme on leur fait, *vrais singes de la royauté*. »

Qu'on veuille bien y songer un instant : ces paroles ont assurément un sens précis et particulier. Ce ne sont point de ces estimables, de ces banales généralités qu'on applique volontiers à tout parce qu'elles ne s'adaptent rigoureusement à rien. Elles s'adressent à des travers, à des vices qui blessaient La Fontaine et La Bruyère, et que les contemporains éclairés leur savaient gré de flétrir ; elles tombent de leur mieux sur la cour de Louis XIV. Si l'on a pu soutenir avec une verve ingénieuse que les *Fables* débordent d'allusions personnelles, il est hors de doute que les *Caractères* fourmillent et petillent de portraits pris sur la réalité vivante, nullement fictifs, chauds encore et colorés, admirables, cruels de ressemblance. Les éloquents sermonnaires du dix-septième siècle, Bourdaloue, Massillon, interrogés de près, laisseront également deviner sous l'austérité vague de la forme, la leçon directe et

appropriée, ici pour le roi, là pour les grands. Enfin, nous possédons, ce qui au besoin dispenserait du reste, les terribles confidences de ce duc et pair enfiévré de curiosité, indiscret de vertu et de génie, qui a osé peindre, juger, glorifier, exécuter amis et ennemis, nous avons les *Mémoires* de Saint-Simon.

La fermeté de coup d'œil, la liberté d'appréciation que conservaient ces esprits supérieurs malgré l'éblouissante séduction du milieu qu'ils traversaient, on en chercherait vainement trace chez la plupart des écrivains qui s'occupent aujourd'hui de cette époque. Les exceptions sont peu nombreuses. Quand j'aurai cité, avec toute la déférence dont ils sont dignes, quelques ouvrages, tels que l'*Histoire de Colbert* par M. Pierre Clément, l'*Administration monarchique en France* de M. Chéruel, le *Louis XIV* de M. Michelet et le *Port-Royal* de M. Sainte-Beuve, il me sera permis de regretter que les imitateurs, au lieu de se régler sur la pénétration élevée de ces historiens, se soient abandonnés à une méthode d'investigation qui infailliblement devait leur interdire la hauteur des vues et enlever à leur raison son indépendance. Il est d'autant plus nécessaire de signaler et de combattre cette tendance déplorable, que de l'érudition indigeste et brouillonne, on tomberait aisément, déjà l'on commence à glisser dans la servilité rétrospective.

Cela est humiliant, presque honteux à confesser, mais il faut le déclarer avec franchise : nous jugeons moins librement, moins courageusement Louis XIV

et son entourage que ne le faisaient un simple bourgeois de Château-Thierry, un serviteur obscur de famille princière et quasi royale. Nous récusons d'avance et absolument les témoins à charge. Saint-Simon est en baisse, Tallemant des Réaux en suspicion; la charmante Caylus, l'intègre Motteville, Sévigné l'incomparable sont à peine lues, à peine écoutées. Parlez-moi de Dangeau, voilà notre homme : plat, bête et exact. Et encore Dangeau, maintenant, ce n'est pas assez *inédit*. Ce qui a vraiment bon air, ce qui pose le jeune travailleur et le conduit, non pas à la gloire, mais aux récompenses académiques et aux distinctions officielles, c'est de consulter le Recueil-Maurepas, de s'appuyer sur l'autorité des Carnets-Mazarin, de renvoyer le lecteur aux Manuscrits-Conrart, d'alléguer à propos et d'un ton tranchant les papiers de la famille Arnauld. Risible science! effort puéril! si l'on estime ces mystérieuses sources d'après la qualité des œuvres qu'elles alimentent, on doit reconnaître qu'elles ont suggéré de triste et mauvaise besogne, faussé la biographie, troublé le goût, gâté l'histoire. Pour moi, j'ai lu d'un bout à l'autre les manuscrits-Conrart, dépouillé page à page la volumineuse collection des papiers-Arnauld, et n'en suis pas plus fier. Je suis loin cependant de plaindre mon temps ou mon ennui, car j'ai retiré de cette étude consciencieuse un avantage pratique : le droit de ne point accepter sur parole le prétendu savoir des rats de bibliothèque, les enthousiasmes extravagants des faiseurs de *monographies*.

Je comprends la *Monographie*, c'est-à-dire l'examen complet, biographique et moral, littéraire et philosophique, lorsque l'objet de cet examen étendu est un personnage considérable, un écrivain illustre, Montaigne ou le chancelier de L'Hospital, Pierre Corneille ou Richelieu, Voltaire ou Choiseul, Goëthe, Cuvier ou M. de Cavour. Je la conçois plus difficilement, je ne l'admets qu'avec des restrictions et précautions infinies, dès qu'il s'agit d'une physionomie secondaire, d'une individualité subalterne. Il est probable que l'auteur n'aura point la sagesse de se réduire aux justes limites de son sujet, qu'il sera tenté d'exagérer, d'altérer les proportions et les mesures, de prendre pour centre un des points de la circonférence. Et si par hasard il est question d'un littérateur, d'un magistrat ou d'un gentilhomme, assez heureux pour avoir plus ou moins bien tenu sa place dans le monde entre l'année 1643 et l'année 1715, nous pouvons nous attendre à un panégyrique. C'est ce qui arrive dix fois pour une, et ce que M. Amédée Roux n'a point évité dans son livre sur *Montausier, sa vie et son temps*.

Je ne veux pourtant pas laisser croire que tous mes reproches, tous mes griefs contre les monographies brevetés, portent exclusivement sur le volume de M. Roux. L'honorable érudit serait fondé à réclamer le bénéfice des circonstances atténuantes. Il habite ou a dû habiter la province, et, sans se relâcher comme tant d'autres ni se ralentir, il a donné ses soins à d'u-

tiles publications. Nous lui sommes redevables des *Lettres* du comte d'Avaux, et d'une édition de Voiture. Ce sont là des titres que la critique est fort disposée à prendre en considération, mais qui ne vont point jusqu'à lui faire accepter la vie du duc de Montausier « comme une magnifique synthèse du grand siècle, » ni Montausier lui-même « comme un phénomène unique. » *Synthèse et phénomène*, avant la septième page, en voilà trop. Cela éveille notre méfiance, nous met en humeur de regarder à notre tour, de vérifier, et, par occasion, de rectifier.

Disons-le tout de suite : le Montausier célébré par M. Roux n'est pas nouveau. C'est celui de la légende : le courtisan honnête homme par excellence, le gouverneur modèle, le parfait instituteur du dauphin, le type accompli que Molière a reproduit et immortalisé dans le *Misanthrope*. Ce Montausier est très-connu, je le répète, mais pour cela il n'en est pas plus vrai. En retournant chacune des assertions précédentes, on s'éloignerait moins de l'exactitude historique et morale.

Ce farouche puritain fut toujours en faveur et fit une fortune considérable, même pour son rang. Si nous remontons à l'origine de cette fortune, elle n'est ni des plus hautes, ni des plus pures. Madame de Montausier était complaisante (en sa fonction de surveillante des filles d'honneur) pour les amours du roi, et son mari demeurait aveugle et muet sur ces coupables complaisances. Là-dessus, nous avons des témoignages

multipliés et indiscutables. Madame de Motteville, mademoiselle de Montpensier, Saint-Simon, madame de Longueville semblent se donner le mot pour nous édifier au sujet de cette singulière tolérance.

La duchesse de Montausier soutint par ordre et protégea mademoiselle de La Vallière contre les emportements d'Anne d'Autriche, ce que le duc ne désapprouvait nullement. Plus tard, et d'une manière ostensible, elle logea la nouvelle maîtresse, madame de Montespan ; c'est à elle, c'est chez elle que M. de Montespan, furieux, fou de colère et de jalousie, vint chercher, redemander sa femme. Quoique promptement amorti et comprimé, le scandale fut grand : le ridicule et le blâme couvrirent les deux complices. A partir de ce moment, madame de Montausier eut des hallucinations, elle tomba dans un état presque continu de marasme nerveux, et traîna durant quelques années encore une existence languissante et effarée. Montausier feignit de ne rien voir, de ne rien savoir. En septembre 1668, ce misanthrope avisé fut nommé gouverneur du dauphin.

M. Roux est de trop bonne foi pour nier ces faits et suffisamment informé pour en constater l'enchaînement, il se garde de faire sentir cette corrélation, et la dissimule autant que possible. J'ai tenu précisément à la rétablir. D'ailleurs je n'y insisterai pas davantage. Aussi bien ai-je à suivre le duc dans le poste important que le roi lui a confié. Nous n'aurons plus, je vous le promets, à l'accuser de complaisance. Nous

ne solliciterons de lui qu'un peu de pitié : il va s'offrir à nous comme le plus dur des hommes.

Dur lui-même et insensible, Louis XIV aimait la dureté chez les autres. Les brusqueries de Colbert, les fureurs apoplectiques de Louvois sont restées célèbres. Ces administrateurs devinés, choisis, maintenus par le maître (et que je ne prétends rabaisser en aucune façon), nous apparaissent plutôt comme de formidables machines à gouvernement que comme des créatures humaines. C'étaient de merveilleux instruments de domination, et les souverains qui savent en jouer ont une prédilection marquée pour ces instruments-là. Montausier, dans un ordre inférieur, avait l'âme d'un fonctionnaire. Tallemant, qui le connaissait beaucoup, l'ayant souvent rencontré à l'hôtel Rambouillet, nous a rapporté de lui un mot incroyable, bien fait pour lui mériter la faveur du monarque, s'il est jamais arrivé jusqu'à ses oreilles. « Il voulait qu'on fit deux citadelles à Paris, une au haut et l'autre au bas de la rivière, et dit qu'un roi, pourvu qu'il en use bien, ne saurait être trop absolu, comme si ce *pourvu* était une chose infaillible. »

Lorsqu'on le chargea de diriger l'éducation du dauphin, son intolérante brutalité n'était point un mystère. Nous n'avons que le choix entre les diverses et authentiques anecdotes qui le représentent, parlant toujours comme Mercure dans *Amphitryon*, « de battre et casser les os. » Ami de Chapelain et admirateur passionné de *la Pucelle*, il menaçait de la bas-

tonnade ceux qui ne partageaient point son fanatisme. On ferait un poëme héroï-comique de ses boutades contre Boileau. Tantôt il proposait simplement de le jeter à la Seine; tantôt il consentait à le couronner de lauriers, à condition qu'on l'envoyât ensuite aux galères; une autre fois il reprochait amèrement à MM. de Lamoignon de recevoir chez eux un médisant public, et, dans son ingénuité farouche, le comparait à un crocheteur. Mettant sa mauvaise humeur au service du mauvais goût, il retardait, sur la demande de Pellisson, la mise en vente de l'*Art poétique*, et tâchait d'obtenir la révocation du privilège. Enfin, dernier trait qui le peint tout entier, il proclamait que, « quant à lui, il se levait tous les matins avec le dessein de châtier le satirique de la peine ordinaire des gens de son métier; mais qu'ayant de la pitié et de la bonté, il n'y pensait plus, sa prière dite. » Hélas! mon Dieu! que serait-il advenu de Boileau, si un jour, un seul jour, M. de Montausier avait oublié de réciter sa prière!

Ce que c'est pourtant que l'histoire, surtout l'histoire autorisée, patentée, et combien peu elle est digne de confiance! Avant que M. Léon Aubineau eût donné dans la *Bibliothèque de l'école des Chartes* quelques extraits singulièrement curieux des *Mémoires* du valet de chambre Dubois, nous n'avions, relativement à l'éducation du dauphin, aucun renseignement positif. Tout demeurait dans l'ombre, tout — sauf le résultat qu'on ne pouvait cacher et qui éclatait en proportion de son néant même. Cet enfant, instruit par

Montausier et Bossuet, était devenu un jeune homme lourd et maussade, un prince inepte et endormi, le plus vulgaire des mortels. On ne contestait pas cela, mais on rejetait les torts sur la nature paresseuse et le détestable caractère de l'élève. Précepteur, sous-précepteur, gouverneur, se jugeaient irréprochables, se congratulaient mutuellement. Bossuet, dans sa Lettre au pape Innocent XI, félicitait Montausier; celui-ci, à son tour et à tout propos, ne lui ménageait pas la louange. Il était difficile que la postérité ne fût point définitivement trompée par ce concert d'éloges réciproques.

Un remarquable quoique très-court passage des *Souvenirs* de madame de Caylus aurait dû cependant suffire à mettre sur leurs gardes les esprits vigilants. Rapproché des *Mémoires* de Dubois, il semble très-significatif, et de cette confirmation inattendue reçoit une nouvelle portée. Voici ce passage :

« Si l'on considère le mérite et la vertu de M. de Montausier, l'esprit et le savoir de M. de Meaux, quelle idée n'aura-t-on pas, et du roi qui fit élever si dignement son fils, et du dauphin, qu'on croira savant et habile, parce qu'il le devait être ! On ignorera les détails qui nous ont fait connaître l'humeur de M. de Montausier et qui l'ont fait voir plus propre à rebuter un enfant tel que Monseigneur, né doux, paresseux et opiniâtre, qu'à lui inspirer les sentiments qu'il devait avoir ; la manière dure avec laquelle on le forçait d'étudier lui donna un si grand dégoût pour les livres, qu'il prit la résolution de n'en jamais ouvrir quand il serait son maître, et il a tenu parole. »

On ignorera les détails... disait avec regret ma-

dame de Caylus. Par bonheur on ne les ignore plus. Je sais qu'on a essayé d'infirmier l'autorité de Dubois, qu'on a taxé de sensiblerie les plaintes de ce fidèle et honnête domestique, et qu'il paraîtra fort étrange à quelques personnes (comme s'il y avait une hiérarchie sociale vis-à-vis de l'information historique) que l'on admette un valet à produire son témoignage contre un évêque et contre un duc. Mais quand même Dubois sentirait et s'exprimerait en valet de chambre; que nous importe son rang s'il raconte exactement ce qu'il a vu? Il est à sa place, il agit selon sa condition, tandis que Bossuet et Montausier, maltraitant à l'envi le dauphin de France, n'agissaient ni en duc, ni en évêque. Accueillons la vérité sous la livrée de Dubois, de Laporte, de Cléry, comme sous l'habit bourgeois de Tallemant, comme sous l'habit de cour de Saint-Simon. Pourquoi la chicaner sur son costume? Les Anciens (plus rigides que nous pourtant) l'acceptaient bien toute nue.

Au surplus, à quoi bon discuter, lorsqu'on est en mesure de citer un texte? Que répondra-t-on au récit pur et simple de la scène suivante :

« Le mardi 4, au matin, à l'étude, M. de Montausier le battit (le dauphin) de quatre ou cinq coups de *férulles* cruelles, au point qu'il estropiait ce cher enfant. L'après-dîner fut encore pire. Point de collation, point de promenade; et le soir..... au prier Dieu, où était tout le monde à l'ordinaire, ce précieux enfant disait l'Oraison dominicale en français, il manqua un mot; M. de Montausier se jeta sur lui à coups de poing de toute sa force, je croyais qu'il l'assommerait....

« Cela fait, il le fit recommencer, et ce cher enfant fit encore la même faute, qui n'était rien. M. de Montausier se leva, lui prit les deux mains dans sa droite, le traîna dans le grand cabinet où il faisait ses études, et là lui donna cinq *férulles* de toute sa force dans chacune de ses belles mains.

« M. de Crussol, gendre de M. de Montausier, qui avait été témoin de ce cruel emportement, et d'autres, dirent leur sentiment à M. de Montausier, qui ne dormit point... et le lendemain ne vit personne au matin. Ayant connu qu'il avait fait une très-grande faute, il employa tous ceux qui le pouvaient servir, comme MM. de Condom (Bassuet), Millet, Huet; particulièrement M. de Joyeuse, qui persuadèrent si bien ce précieux enfant qu'il résolut de n'en rien dire...

« Ce qui sauva la vie de ce cher enfant, ce fut un corps piqué de baleines, pour lui tenir la taille ferme, qui para les coups de poing de la force et de la colère de M. de Montausier... »

Était-ce méchanceté? nullement. C'était l'obstination de la sottise. Madame de Longueville a trouvé dans une de ses lettres la qualification de Montausier, « *esprit de travers*. » L'affection de ces gens-là est le pire des maux. Chez eux, la sollicitude se traduit par des injures, et les conseils dégénèrent en gourmades.

Sot et grossier, par quel côté, en vertu de quelle analogie, Montausier a-t-il jamais pu ressembler à l'Alceste du *Misanthrope*? J'avoue que ce rapprochement bizarre me confond, que j'y vois une offense permanente à la raison et à l'histoire, et que sur ce point la tradition me paraît complètement en défaut. Passe encore pour Oronte. Le fanatique de Chapelain, l'ennemi de Boileau, le gendre de madame de Rambouillet, le mari de la dernière précieuse, figurerait à juste titre sous le masque transparent de l'homme au son-

net. Mais Alceste ! les commentateurs n'y ont pas songé.

Fabre d'Églantine a eu tort de transformer le misanthrope de Molière en tribun déclamateur. Pourquoi serait-il follement révolutionnaire ? Il touche à la plus rare, à la plus solide des libertés, à la liberté intérieure. Déjà il s'est affranchi, dans sa conscience, des hypocrisies littéraires, des conventions banales, des fictions mondaines. Oui, il va être pleinement libre et sereinement sage ; mais il lui reste une suprême épreuve à subir, la lutte contre l'amour ou plutôt contre la femme. C'est l'intérêt poignant et le nœud de ce drame éminemment humain.

En face de la femme, avec ses séductions et les servitudes qu'elle commande, Molière a résolument placé l'homme, avec son idéal et les libertés qu'il promet. Le duel est sérieux, car Célimène est un redoutable adversaire. Le poète a été prodigue à son égard : il lui a donné le charme qui attire, la grâce qui retient, le sourire qui désarme. Ceux qui ne voient dans Célimène qu'une vulgaire pécheresse, une coquette perfide, la diminuent trop, à mon sens. Elle est mieux que cela, elle est la ravissante expression de la plus insaisissable des enchanteresses, — de la femme. Je ne lui connais de sœur, parmi les filles de la pensée humaine, parmi les créations de l'art, que la *Joconde* de Léonard de Vinci. Pauvre Alceste ! défieras-tu toujours victorieusement la fascination ? La toile tombe au milieu de ce combat terrible et courtois, mais tu as beau, avec

éclat, ouvrir les deux battants de la porte, j'ai grand peur, misanthrope amoureux, que cette fière sortie ne soit en réalité qu'une *fausse sortie*.

Revenons, pour finir, à notre Montausier, qui ne fut Alceste à aucune époque de son existence, et s'il faut à cette étude morale une conclusion positive, arrêtons-nous à celle-ci. Au milieu de la platitude obséquieuse, la brutalité, même servile, joue l'indépendance. La rudesse est un semblant de vertu. Dans une cour où chacun se modelait sur d'Antin et La Feuillade, c'était (par comparaison et si l'on se borne à l'à peu près), c'était encore quelque chose, à ce qu'il paraît, que d'être Montausier.

M. EDGAR QUINET¹

Lorsque l'on ignore les antécédents d'un esprit, surtout d'un esprit éminent, et que néanmoins on prétend le juger d'après une manifestation fragmentaire, il est difficile d'échapper à de graves erreurs. C'est rendre un arrêt définitif sur la production d'une seule pièce. Quel arbitre, si pénétrant qu'on veuille le supposer, oserait accepter une responsabilité pareille? On ne décide sérieusement qu'à la condition d'être bien informé. Je crois donc, avant d'étudier le nouvel ouvrage de M. Edgar Quinet, je crois utile, équitable même, de rappeler au public et de caractériser brièvement dans leur ensemble les travaux de ce remarquable écrivain.

Cette précaution toujours nécessaire, quoique trop peu observée par la critique, devient indispensable en présence d'un talent, non-seulement original, mais très-particulier et assez mystérieux. Par une contradiction singulière et qui s'offre rarement, M. Quinet s'est beaucoup intéressé aux affaires, aux destinées de son pays, il s'est activement mêlé à la vie politi-

¹ *Merlin l'Enchanteur.*

que, il a exercé, dans une mesure que nous indiquons tout à l'heure, son influence littéraire et morale sur les hommes de son temps, et cependant il ne paraît avoir rien reçu comme éducation, comme entraînement, de son temps ni de son pays. En interrogeant avec attention le mouvement intellectuel de ces trente dernières années, on ne le rencontre sur aucun de ces larges et faciles courants qui ont porté si loin, commodément assises, tant de médiocrités contemporaines.

Novateur en poésie jusqu'à la témérité, il ne se rattachait nullement à l'école romantique; philosophe, il va dans la libre pensée aussi haut qu'on peut s'élever, ce qui ne l'empêche pas de défendre *quand même* contre Strauss, dans des pages admirables et faites pour durer, l'efficace personnalité du Christ; historien, ses généralisations audacieuses et vivantes se distinguent nettement des inflexibles formules où se complaît la science abstraite des doctrinaires. Il prend part vaillamment à la grande lutte de notre siècle, après avoir eu soin de se revêtir d'une armure fabriquée de ses propres mains; solide cuirasse que les plus furieux assauts seront impuissants à fausser, à entamer, et qui serait parfaite si elle ne gênait quelquefois l'élan et ne comprimait l'essor de celui qu'elle préserve.

M. Quinet procède en vertu de son développement intérieur; il témoigne aussi peu d'affectation à repousser les influences du dehors que d'empressement à les rechercher, et ne décèle à leur égard ni hostilité ni

attrait; il s'en passe simplement et se suffit à lui-même. Je ne veux certes pas le placer au-dessus de la loi commune, en lui refusant, par un excès de déférence, le bénéfice de sa filiation légitime. Les maîtres, les inspireurs, les modèles, — les pères et les parrains ne lui ont point manqué. Je me contenterai de citer parmi les principaux Herder, Chateaubriand, Ballanche, M. Cousin. Mais ces initiateurs qui ouvrirent à M. Edgar Quinet les voies réservées de la métaphysique et de l'art religieux l'éveillèrent sans le troubler et sans le dominer, l'excitèrent. Il leur dut la formation plus prompte et plus sûre de son être moral. Les germes qu'ils déposèrent en lui, les divers éléments qu'ils confièrent à son heureuse organisation, s'assimilèrent intimement à ses facultés naturelles et se perdirent dans son individualité croissante. Au lieu de l'opprimer et de l'asservir, les enseignements qu'il reçut l'aidèrent à se dégager, à se constituer fortement. Son indépendance vis-à-vis de ses premiers guides prouve l'excellence de leurs leçons. Ceux qui nous instruisent véritablement nous font libres envers les autres et envers eux-mêmes.

Je tenais à établir ces origines de M. Quinet, parce qu'aux yeux des personnes sensées elles donnent plus de valeur à sa marche dans la vie et au caractère de son œuvre. S'il dédaigne les systèmes, c'est au nom d'une conception personnelle, appuyée sur l'étude; s'il n'emprunte rien, c'est qu'il est riche; s'il envisage l'avenir, s'il prophétise avec hardiesse, il en a le

droit ; son œil est accoutumé à lire dans le passé. S'écarte-t-il de la tradition, ce n'est pas faute de la connaître. Il obéit au contraire, en rompant avec elle sur tel ou tel point, au besoin d'une interprétation plus large, plus féconde, et ne la délaisse en apparence que pour la renouveler. Il se maintient ferme dans son originalité par la conscience de sa plénitude, et non par un vain antagonisme. A le considérer comme penseur et comme écrivain, on peut dire de lui sans hésitation : Ce n'est pas un révolté, c'est un solitaire. Et pour achever, pour compléter la définition, j'ajouterai volontiers qu'on doit respecter et admirer en M. Quinet un esprit opulent, armé de philosophie, nourri de science, inhabile peut-être à cheminer dans la plaine, mais certainement fait pour les sommets inviolables où du sein des nuages dorés et des neiges immaculées descendent vers la terre les sources bienfaisantes.

Chez une nation où l'on ne comprend que les aptitudes spéciales, où l'on se hâte d'enfermer chaque nouveau talent dans un genre déterminé, avec défense expresse d'en sortir, sous peine de ridicule, cette opulence d'esprit devait nuire à M. Quinet. A la rigueur, et faisant une exception en faveur de son mérite, on aurait consenti à ce que le philosophe se transformât en historien. Cela s'est vu ; il y en a des exemples, sinon en France, au moins en Allemagne. Ce qui a heurté nos préjugés et déconcerté nos habitudes, ç'a été de voir le philosophe écrivant des épopées, l'historien vulga-

risant les légendes. Une semblable dérogation se pouvait-elle souffrir ?

On ne demandait pas mieux que de s'incliner devant le *Génie des Religions*, devant les *Révolutions d'Italie* ; mais *Prométhée*, *Napoléon*, *Ahasvérus*, c'était trop ; une prévention s'est formée. L'abondance de ses dons et la multiplicité de ses tentatives ont tourné contre M. Quinet. Il a voulu, par son activité variée, généreuse, altière, montrer ce que recélait en ses profondeurs un homme digne de ce titre, pleinement homme ; il a été prodigue de grandeur pour un public qui se contente à meilleur marché. Les âmes d'élite seules ont répondu à son appel.

Je parle de l'artiste, et il n'est point surperflu de marquer cette distinction, car ce qui est rigoureusement vrai du poète épique serait inexact, appliqué au professeur éloquent, au polémiste devenu victorieux. La voix de M. Quinet a remué le cœur de la foule, elle a soulevé des tonnerres d'applaudissements, elle a trouvé un écho immense, le jour où, courroucée et implacable, elle s'est abattue sur les jésuites. On a pu lire, réunies en un volume, les brillantes et courageuses leçons que firent à cette époque au Collège de France MM. Michelet et Quinet. Ils menèrent vivement une périlleuse et glorieuse campagne. Leur résolution franche triompha des habiletés sournoises de l'ennemi. La jeunesse, la bourgeoisie éclairée, les honnêtes gens mis sur leurs gardes et avertis, se déclarèrent pour les vaillants, pour les fraternels cham-

pions, et fermèrent brusquement leur porte aux noirs fantômes.

Ceux-ci, d'abord étonnés, reconnurent bientôt que l'heure du pillage intellectuel n'était pas encore venue, et prudents, avisés comme toujours, momentanément disparurent. Ce fut l'affaire d'un instant. On respira ; les deux nobles amis avaient débarrassé notre pays pour un laps de temps fort court (précieux néanmoins) de son plus fatigant cauchemar. Étrange effet du raffinement social ! Le moyen âge avait peur du *Moine bourru*, nous redoutons le moine poli, le moine douxereux, élégant, beau parleur, à la dernière mode. Tel était, si l'on en croit de bons témoignages, le sentiment national dans la seconde moitié du règne de Louis-Philippe. Les transports enthousiastes que déchaînèrent alors ses paroles durent prouver à M. Quinet combien il avait touché juste et combien sa haute inspiration se rencontrait avec l'élan instinctif de la passion française.

Il l'aurait conservée cette bruyante faveur, s'il lui avait été possible d'incarner sa pensée dans la forme théâtrale ou de se plier aux exigences familières, aux détails minutieux du roman. Ses qualités s'y opposèrent. L'indépendance, l'élévation, une imagination vaste, une grandeur parfois capricieuse, s'accommodaient mal de règles étroites et de routines reçues. D'ailleurs, pour obtenir et garder le succès dans ces genres aussi changeants que la vie qu'ils reflètent, on doit se résigner à suivre avec une attention scrupu-

leuse les variations des mœurs, les plus légères modifications de la société, les plus insensibles revirements du goût général. M. Quinet a dans l'intelligence une fierté qui répugne à cette sorte d'esclavage. Ses études, son penchant secret, la nature de ses préoccupations, disons le vrai mot, son idéal; l'entraînaient vers les fictions épiques, vers les ensembles majestueux. Il aspirait ardemment à placer dans des cadres immenses tout ce qu'il savait du passé, tout ce qu'il espérait de l'avenir, à réconcilier la science et le rêve, la prophétie et la tradition, hier et demain. C'est ce qui l'a conduit à écrire *Ahasvérus*, — une vision splendide; et *Merlin l'Enchanteur*, — un songe héroïque.

Ne nous attachons point aux rapports purement extérieurs et très-visibles qui, unissant entre elles ces larges compositions, les soudent l'une à l'autre par un lien rationnel. Il est évident, à la première lecture, et sans y insister davantage, que si dans *Ahasvérus* l'élément humanitaire domine, et dans *Merlin* l'élément patriotique, ces poèmes n'en contiennent pas moins deux réponses à peu près semblables à une même question diversement posée : Que deviendra le monde? où va la France? Jamais, on l'avouera, curiosité ne s'adressa plus haut, ne fut plus légitime. Nourrir en soi d'aussi belles inquiétudes est un commencement de solution, une présomption favorable.

Oui, deux fois, presque à trente ans de distance, sur cet âpre sujet, délicat et suprême, M. Quinet s'est interrogé sérieusement; il a cherché dans la légende

populaire, dans l'histoire, l'érudition archéologique, la métaphysique religieuse, un éclaircissement à ses doutes, un apaisement à ses anxiétés. Pour lui, pour nous, a-t-il trouvé cette lumière inaltérable incessamment désirée ? Merlin nous apporte-t-il enfin la bonne nouvelle ? Allons-nous entendre sortir de sa bouche le dernier mot de notre destinée nationale ; ou bien, comme jadis Ahasvérus agitant le problème éternel, ne nous indiquera-t-il qu'une lointaine image, une séduisante, mais fuyante perspective, un but sublime qui malheureusement n'apparaît que pour se dérober aussitôt à nos regards, à nos efforts et à nos prières ?

Il y avait du désespoir dans *Ahasvérus*, dans *Merlin*, il y a du découragement, ce qui est plus grave. Je m'explique : le désespoir d'Ahasvérus, c'est le cri de douleur que le premier obstacle matériel ou moral contre lequel son impétuosité vient se heurter arrache à la jeunesse étonnée ; c'est le bouillonnement de l'Océan battant les digues, la colère du vent fouettant les édifices, le rugissement de la force encore vague, qui apprend à se connaître, à se mesurer par la résistance qu'elle éprouve. Le désespoir d'Ahasvérus est plein de fécondité, de pressentiments, de promesses ; engendré dans l'âme humaine par un excès d'espérance, il se trompe lui-même, il se dédommage par l'action. Après cette crise passagère et terrible, orage d'été qui avance la moisson, chacun s'oriente, lutte et produit.

René, *Werther*, les *Lettres d'un Voyageur* sont l'expression éloquente d'une mélancolie profonde, en apparence irrémédiable, et cependant ces œuvres troublantes qui ont signalé le début de trois écrivains de génie n'ont ni entravé, ni même retardé le développement prodigieux de Goëthe, de Chateaubriand, de George Sand. *Ahasvérus* n'a point empêché M. Quinet de nous donner l'*Ultramontanisme*, le *Christianisme* et la *Révolution*, le *Génie des Religions*, les *Jésuites*, *Marnix*, les *Esclaves*, les *Révolutions d'Italie*. (Je ne cite que les principaux ouvrages sans m'arrêter à l'ordre chronologique.) Ce livre attestait chez son auteur une exaltation trop violente pour qu'elle pût à ce degré durer longtemps avec une égale intensité; elle devait se tempérer plus tard, se régulariser en s'affaiblissant. Les solides travaux qui ont créé ou affermi la réputation littéraire de M. Quinet sont des *saignées* abondantes, pratiquées fréquemment, où ce torrent fougueux a répandu le surcroît de ses eaux, et pourtant ne s'est point dissipé.

Cette ferveur de tristesse est absente des pages souvent ironiques de *Merlin l'Enchanteur*. On sent dans ces deux volumes, remplis de mâles pensées, d'enseignements austères, on sent, malgré tout, l'amertume hautaine du sage qui s'assied fatigué et soucieux au bord du chemin. Ce n'est plus l'impatience fiévreuse de l'adolescent superbe, du pèlerin inexpérimenté. *Ahasvérus*, le marcheur infatigable, comptait ne se

reposer qu'au sein de l'infini ; Merlin, dégoûté de ses courses, las de ses enchantements, éprouve à se cloîtrer dans sa tombe un douloureux plaisir.

Je ne cherche point ici, en rhéteur plus ou moins habile, à poursuivre un parallèle obstiné entre des productions analogues, afin d'attribuer à celle-ci ou à celle-là un avantage rigoureusement justifié ; je constate seulement chez un esprit supérieur blessé plutôt que vaincu par les événements, une situation très-différente de celle où il se trouvait à son point de départ. Avec les années, les mécomptes sont venus. Le beau désespoir poétique du premier âge s'est enfui devant les difficultés et les angoisses quotidiennes. Pareil à ce froid pénétrant que les heures matinales insinuent dans nos membres courbaturés par une veille pénible, le découragement s'est glissé dans ce cœur indomptable. Encore un coup, ce n'est ni une critique ni un reproche que je lui adresse. Hélas ! volontiers, je le reconnais, on se découragerait à moins.

Pour laisser les généralités et entrer dans l'intimité du sujet, je préciserai quelques-unes de mes objections ; je dirai, par exemple, que dans *Merlin l'Enchanteur* le caractère du héros a souffert de cette disposition morale : il est flottant, indécis, peu en rapport avec les grandes actions qu'on lui prête, avec les merveilles qu'il est censé accomplir. Est-ce un type ? est-ce un individu ? on ne le sait jamais nettement. Tantôt on croit contempler en lui la plus élevée personification de notre génie national, tantôt on appré-

hende de n'y voir qu'un magicien fantasque, un personnage arbitraire que le poète emprunte dans ses jeux à l'imagination du peuple. Accuserons-nous de ces disparates le talent de l'artiste? mettrons-nous à la charge d'une exécution inégalement réussie ces lacunes et ces défaillances? Ce serait commettre une injustice et agir avec une précipitation étourdie.

La faute, si je ne me trompe, est moins au peintre qu'au modèle. M. Quinet possède suffisamment les secrets de son art, il en manie avec assez de dextérité les procédés et les ressources pour reproduire fidèlement et fixer d'une manière durable les créatures, les objets que sa volonté concentre sous son regard. Je le répète donc, s'il y a en tout ceci un coupable, c'est le modèle et non le peintre; et puisqu'il nous faut absolument une explication satisfaisante, ne la demandons pas aux chances du pinceau, à ses hasards heureux ou malheureux, mais aux navrantes déceptions de l'intelligence et du cœur.

Il me semble apercevoir dans *Merlin* les traces d'une pensée primitive qui n'a point persisté. Un plan nouveau paraît avoir été en quelque sorte superposé à l'ancien plan. On croirait que l'auteur, abandonnant tout d'un coup son dessein en cours de réalisation, et renonçant à son idéal, aux espérances, aux illusions du commencement, a pris tardivement le parti de faire à ce début, non une suite, mais une fin qui est loin de le continuer ou d'y répondre. Entre l'amant de Viviane dans la nature et l'amant de Viviane dans la

mort, il y a un effrayant abîme, et cet abîme, le livre de M. Quinet ne le comble point. L'écrivain, se fondant sur la tradition légendaire, sur la certitude historique et l'idée pure, avait doué son favori, c'est-à-dire l'esprit français, de trésors inépuisables, de charmes irrésistibles, de perfections sacrées ; il s'était plu à le revêtir d'une incomparable puissance, à l'entourer d'un prestige surhumain, et déjà, par une intuition de sa tendresse, il le voyait se servant avec ardeur de ce pouvoir magique pour éclairer, réformer, guérir, — pour enchanter le monde.

D'ailleurs, ne l'oublions pas, en dehors de l'art M. Quinet obéissait à des préoccupations positives, il parlait et agissait en homme politique. Il se trouvait dans la vie en face du Merlin réel et pouvait à son loisir l'opposer au Merlin idéal, à sa chère création intérieure. C'était une épreuve décisive ; elle fut cruelle. Chaque jour faisait évanouir un des rêves du poète ; chaque événement brisait une des formules du philosophe : les résolutions et les actes du présent donnaient un démenti formel à l'expérience de l'historien ; il devenait impossible de se le dissimuler : le piédestal manquait au héros du poème qui modestement se réduisait à n'être qu'un homme et des plus faibles, et des moins dignes. Atteint d'un amer désappointement, M. Quinet n'accepta point jusqu'au bout dans la région sereine des songes l'injurieuse contradiction des faits. Il coupa court aux versatilités de son Merlin, en le séparant de la société, en élevant autour de lui,

par mesure de précaution, les indestructibles murailles d'un tombeau gigantesque.

Je regretterais que l'on considérât cette interprétation comme spécieuse, je l'estime vraie. Les personnes qui liront sans arrière-pensée, sans malice l'ouvrage de M. Quinet, arriveront d'instinct, j'en suis persuadé, aux mêmes conclusions que moi. Après avoir assisté aux fiançailles de Merlin avec Viviane et reçu la confiance de ses joies naïves au spectacle de la nature, après l'avoir accompagné dans ses voyages, ses périls et ses triomphes, on éprouve une impression pénible en ne rencontrant pour se reposer que cet épisode final de l'*Amour dans la Mort* (liv. XXI). Je dois ajouter que le très-bel entretien de Merlin avec Satan console et relève presque immédiatement l'âme du lecteur. Cette partie intitulée *Conversion de l'Enfer* (liv. XXIII) est à mon sens un morceau capital qu'on ne saurait trop louer. C'est la plus étonnante et la plus heureuse réunion de familiarité grandiose, d'exaltation sincère, de merveilleux épique et de raison moderne. On y touche à l'intime croyance de l'auteur, on y découvre les véritables motifs auxquels il cède : l'espoir, malgré le découragement, la bonté malgré tout.

Il en est d'une aussi vaste composition comme d'une statue colossale livrée à la fonte. Le dessin et le jet de l'ensemble, les divisions importantes, les masses principales s'accusent et se détachent en dépit des chances diverses de l'opération. Dans les détails, au

contraire, se marquent et s'inscrivent les résultats inégaux. Parmi les meilleurs chapitres de *Merlin l'Enchanteur*, je signalerai *les Limbes*, *la Bonne aventure*, *les Dieux changés en nains*, *Félicité! Félicité!* Quelques autres, tels que *les Messages*, *Dolorès*, *le Sommeil d'airain*, m'ont paru moins réussis et surtout moins originaux.

Sauf un peu d'emphase à certaines places, le style est irréprochable; il a une ampleur magistrale, la fermeté, la blancheur (sans la froideur) des marbres. Du reste, il n'y a pas en France un connaisseur qui n'apprécie et par conséquent n'admire la prose de M. Quinet. Je ne crains point de l'affirmer : prosateur, il continue en ligne directe Fénelon, Jean-Jacques Rousseau et Chateaubriand. Sur ces matières de philosophie passionnée, d'histoire idéale, et dans la langue actuelle, bigarrée, travaillée, prétentieuse, incorrecte, il partage avec M. Cousin (avant la période *Longueville* et *Sablé*), avec M. Ernest Renan, avec madame Sand (dans *Lélia*), le privilège de la limpidité sonore et lumineuse.

J'ai parlé de *Merlin l'Enchanteur* en pleine liberté, en toute franchise. Cette grande composition aura du retentissement et de l'influence; j'ai dû l'examiner de près à ce point de vue de sa responsabilité future. Mais les remarques ou les restrictions qui atteignent cette hardie tentative ne s'étendent nullement à l'œuvre de M. Quinet dans son intégrité. *Le Génie des Religions* et *les Révolutions d'Italie* poursuivent parmi nous

leur action salutaire. Ces leçons éloquentes ne demeurent point vaines pour la jeunesse studieuse, pour les hommes méditatifs. Le nom et le souffle des maîtres subsistent, se répandent. M. Quinet a pu voir par le succès de son dernier poëme que ses disciples, ses auditeurs, ses lecteurs, ses amis connus et inconnus, ont la fidélité de l'intelligence, la mémoire du cœur ; et que dans ce pays si renommé pour son ingratitude, ce sont encoré, lorsqu'elles le méritent, les voix venues de loin qu'on entend le mieux.

LA PASSION DANS LA NATURE

.
.
.
.

Ne regardez jamais la nature au travers de la passion : si vives que soient vos impressions, faites silence et attendez ; quoi que puisse dire votre cœur, il vous trompe, car il se trompe ; son éloquence est mensongère, et, cantique d'action de grâces ou cri de détresse, son premier mot est une erreur, presque un blasphème. Ce sont des sensations nouvelles et intenses qui vous ont jeté dans ce désordre, et ce que vous prenez pour de l'élévation n'est que de l'agitation. La passion ne sanctifie point l'âme comme on se plaît à le proclamer et comme on finira par le croire. Ce qu'elle a touché ne s'est jamais transformé en or, ce qu'elle a rêvé ne s'est jamais trouvé conforme au vrai ; elle a le pouvoir d'enivrer, elle n'a pas le privilège d'ennoblir ; si son œil s'arrête sur la nature, c'est pour en faire la complice de ses fictions

et de ses délires. Chez l'homme passionné, la personnalité triomphe et déborde; il est le centre, il est la mesure et rapporte tout à soi. Comment, dans un pareil état de l'âme, pourra-t-il contempler et comprendre la solitude? elle ne lui parle que de Dieu et il ne se parle que de lui-même. D'ailleurs, tant que se prolongera son ivresse, ne sera-t-il pas son propre Dieu? car au fond de la passion, dès qu'elle se dévoile en sa brutale nudité, on reconnaît l'immortel paganisme, le paganisme athée qui riait des augures et ne croyait qu'à Vénus.

Le cœur a des illuminations soudaines et admirables, mais il est rempli de ruses et de détours; la violence du désir l'emporte et le plonge en des obscurités sans fin; il n'a conscience que de l'impétuosité du sentiment qui le ravit; il ne saurait être juge de sa qualité ni de son objet. Que de fois nous avons pris plaisir à nous égarer nous-mêmes! et que d'idolâtrie personnelle dans ce que nous osions prendre pour un acte de sincère piété! A déclarer plus nettement ma pensée, combien souvent nous nous aimons, nous nous adorons, en croyant aimer et adorer Dieu!

C'est là ce que j'appelle les tromperies du cœur et le paganisme de la passion, et je me sens autorisé à parler ainsi, parce qu'il n'existe point d'homme qui n'ait rencontré dans sa vie cet écueil à franchir, et que beaucoup y ont péri. — Sans doute c'est se montrer exigeant, c'est paraître sévère jusqu'à la dureté que de vouloir éteindre dans chacun de nous toute flamme

qui ne monte point vers le ciel; mais si nous manquons de courage pour faire ce sacrifice, le temps et l'expérience se chargeront d'accomplir notre œuvre, et nous ne sentirons que l'amertume du remède sans en éprouver l'efficacité.

De quelle grâce pudique, de quelle enchanteresse timidité se parent les naissantes passions! Elles semblent des vertus plus souriantes et plus complaisantes qui viennent enrichir notre âme et la recréer; elles ne prononcent qu'une parole, et il se trouve que l'on savait leur langage de toute éternité; leur main touche légèrement nos yeux, et le monde a changé d'aspect. Pourquoi l'apparence des objets extérieurs ne serait-elle pas modifiée, puisque rien en nous ne subsiste du passé, et que dans l'être renouvelé la vie commence? Le premier ami! la première amante! notre histoire date de ces vierges tendresses.

Comme on croit alors aimer la nature, avec quelle impatience, dans la superstition de son cœur, on désire qu'elle donne sa consécration à cette affection qui nous rend si heureux! Oh! les longues promenades dans les champs et dans les forêts, avec l'ami de sa jeunesse, qui ne les a connues et savourées!

« Mon ami, la campagne s'éveille, le matin joyeux promet une belle journée : viens, partons. — Mon âme est pleine de mystères que je veux te révéler, et de songes qui l'exaltent et la transportent. Hâtons-nous, le jour va fuir si rapidement, nous n'aurons pas eu le temps de nous ouvrir et de nous communi-

quer l'un à l'autre. Et, si j'ai des trésors à te confier, j'attends beaucoup de toi, bien plus que de moi-même. Ami ! ce mot sonne délicieusement à mon oreille : tu es mon ami. Regarde ces brouillards qui montent de la vallée et qui en couvrent encore une partie ; vois ces horizons si brumeux et si lointains que l'œil atteint à peine et que déjà mon esprit dépasse ; entends courir et murmurer l'eau à nos pieds. Tout cela ne s'accorde-t-il pas à merveille avec notre élan intérieur ? Est-ce que dans sa beauté ce spectacle ne te parle point comme à moi de notre amitié et de l'avenir ? »

Tel est l'hymne qui s'élève du cœur du jeune homme lorsqu'un premier rayon de soleil l'échauffe et le colore, et qui devient plus brûlant avec le progrès des années. L'ami s'éloigne et s'engage dans la vie, son image pâlit et s'efface ; cependant l'âme ne cesse point de vibrer ; l'accent a plus de force, plus d'ardeur et moins de suavité.

« Mon amante, seule la nature est digne de toi. Ne pose point tes pieds sur le pavé des villes, ne te mêle pas à leur foule immonde ; demandons notre bonheur à la solitude. Viens, partons. — Les bruits vulgaires et les servitudes irritantes nous enlèvent le meilleur de notre être ; la retraite nous le rendra tout entier. A tes blessures, à tes déchirements, il faut les fleurs, l'ombre et le silence. Viens. — Cachons-nous dans le sein de la mère commune, elle est bonne et secourable à ses enfants. Pour nous elle aura des caresses

infinies, pour nous d'inépuisables consolations. Crois-moi, n'hésite plus, nous en ferons une amie, une complice de notre amour. »

La nature n'est pas destinée à servir de cadre à la passion. Faire de celle-ci le centre du monde moral, c'est troubler l'équilibre des choses et se mettre en contradiction avec les lois qui gouvernent l'univers. De là cette élévation dans la douleur, noblesse et châtiment de ceux qui aiment. Les obstacles les entourent, les combattent, les dominent, parce que les obstacles représentent tout ce qu'ils ont méconnu et oublié dans la création. Les vertus et les forces dont ils n'ont pas su tenir compte leur deviennent autant d'ennemis qui les enferment dans un cercle étouffant. N'ayant vu, n'ayant écouté qu'eux-mêmes, c'est à eux-mêmes qu'ils sont réduits. Tous les secours offerts à la faiblesse humaine, ils les ont repoussés ; aussi, malgré l'appel désespéré qu'ils adressent à leur courage intime, malgré l'orgueil qui les maintient droits et vaillants dans cette lutte, ils s'épuisent et succombent un jour ; ils s'aperçoivent qu'ils montaient dans le vide, et leur poitrine impie se brise contre les barrières qu'une souveraine prévoyance a imposées aux déraisons et aux excès.

Lorsque l'amour prend possession d'une âme, il l'égaré et l'aveugle ; mais, lorsqu'il s'en retire, il lui donne la mort et l'anéantit. Vers qui tendre les mains ? sur quoi désormais s'appuyer ? L'inanité de notre être nous apparaît clairement et nous épouvante.

— Hier je me sentais si résolu, si dédaigneux des périls et des souffrances; aujourd'hui je demeure sans énergie; je n'éprouvais que le bonheur de vivre, et je ne comprends plus que la nécessité de mourir. Rien autour de moi n'a changé cependant, l'amour n'a point disparu de la terre, aucun nuage n'a voilé le soleil. D'où vient donc que je ne puis me rattacher aux objets qui me paraissaient si désirables et si précieux? D'où vient cette voix qui, du fond de ma conscience, m'annonce ma ruine et me l'annonce irréparable? Était-ce l'amour qui me communiquait une apparence de vie? et maintenant qu'il a cessé de m'animer, vais-je languir ainsi sans chaleur et sans mouvement?

Cette plainte jaillit souvent d'un cœur délicat et naguère sincèrement épris, qui, au milieu de ses larmes, s'incline devant les sages avec une humble anxiété et interroge leur expérience. — Quelle réponse saurons-nous trouver dans nos souvenirs ou dans nos réflexions? — Je n'en sais qu'une, et loin de la guérir, elle avive la plaie. Vous me nommerez triste médecin et mauvais consolateur, mais ce n'est pas ma faute si je connais le mal et si j'ignore le remède.

Il n'y a de salubre et d'impérissable que les passions qui ont l'Infini pour objet, pour source et pour aliment. Si l'amour est impuissant à s'éterniser, s'il peut devenir mortel à l'homme qui le ressent, c'est qu'en s'emparant de son cœur, il l'a faussé, privé de ses rapports naturels et nécessaires. Dès lors, cet

homme a vécu retiré dans sa passion comme dans une caverne; déshérité des richesses divines et humaines, il ne s'est nourri que de sa propre substance, et lorsqu'elle lui a fait défaut, il est tombé mort d'inanition.

Si l'on pouvait au moins acheter par l'excès de la douleur la faculté de voir les choses telles qu'elles sont, de rentrer dans le réel, de ressaisir le vrai, l'épreuve traversée porterait fruit et consolation. Il faudrait pour cela que l'âme sortit un instant de son ivresse, qu'elle eût un éclair de désintéressement, et c'est ce qui n'arrive jamais. Elle regardait la nature au travers de ses désirs caressés et satisfaits, elle ne peut plus la voir qu'au travers de ces mêmes désirs humiliés et déçus, et peu s'en faut qu'elle ne l'accuse de lui avoir manqué de parole. L'heure est passée des courses matineuses dans la campagne. Brisé par la sévère insomnie, le cœur, qui ne s'élance plus dans l'avenir, a désappris le charme et la poésie des rayons de l'aurore; les splendeurs de la lumière, toujours joyeuse et sereine, le blessent et l'irritent, et, à mesure que l'ombre se fait en lui, il aime les ombres du soir et les ténèbres étranges de la nuit. Ainsi ballottée entre l'espérance et l'amertume, notre faiblesse se nourrit de mensonges, tantôt flatteurs, tantôt désolants. Comment sentirions-nous les bienfaits, les charmes, les joies innocentes du monde naturel? Nous restons enfermés dans nos souvenirs, dans nos tristesses; nous ne saurions nous arracher à la contemplation de nous-mêmes, contemplation qui devient

alors stérile et funeste. En vain, l'idole intérieure est réduite en poussière, nous voulons adorer jusqu'à ses débris, nos yeux ne peuvent se détourner de cette âme qui se ronge et achève de se détruire.

La solitude concentre nos puissances viriles, elle leur donne et leur assure tout leur jeu, mais elle le rend plus pénétrant et plus décisif. Cela semble un signe de force et de grandeur, et c'est l'indice certain d'un suprême danger. Augmenter l'intensité de la vie, ce n'est point en accroître la somme ni en garantir la durée : l'énergie que produit cette concentration passagère ne peut être regardée que comme une crispation de la volonté, à laquelle succède presque aussitôt un affaissement inerte. L'âme qui au moindre souffle se sent tressaillir, et qui aime à se faire vibrer, dépense follement ses ressources et les épuise.

Voilà pourquoi, errant parmi les campagnes et abandonné à ses déchainements intérieurs, l'homme se trouve si promptement à bout de résolution et d'existence ; il a usé, il a emporté lambeau par lambeau l'étoffe même et le tissu de sa vitalité. Au lieu de l'attirer à elle, la nature l'a renvoyé à lui. Il s'aperçoit qu'il a creusé le terrain sur lequel il marche, et qu'il va tomber englouti dans son propre abîme. Les avenues autrefois ouvertes vers l'Idéal, les chemins qui montaient au but suprême, ont disparu de sa pensée et se dérobent à ses regards. Quelle issue lui reste donc praticable ? Le suicide et le suicide seul.

Quand un homme se tue, c'est qu'il n'a plus d'âme,

elle est morte. Après l'avoir à plaisir flétrie et dégradée, il a compris un jour qu'elle était anéantie. L'acte matériel a suivi, il a constaté un fait, la dissolution d'une âme.

J'ai voulu suivre dans sa logique l'impiété de la passion ; mais, pour courir ainsi jusqu'aux dernières extrémités du malheur, il faut une vigueur et une sincérité qui se rencontrent rarement. La volonté, un instant contractée et tendue, en arrive bientôt à se relâcher et à s'amollir. La douleur n'atteint pas toujours au désespoir, elle s'arrête à un état d'épuisement et d'atonie, qui, sous les apparences du calme, recèle la plus inguérissable des maladies morales, — l'ennui.

On échappe quelquefois à la passion. Qu'un rayon de lumière se fasse dans un cœur déchiré, l'ardeur qu'il mettait à se perdre, il la retrouvera pour se sauver ; ce qui était entraînement funeste devient noble et doux enthousiasme ; la force qui inclinait vers le mal se redresse et s'applique à l'accomplissement du bien. L'ennui, au contraire, n'a plus de ressources ; l'âme qu'il étreint et qu'il glace a perdu son élan et son ressort. Que sollicitera de la nature l'homme fatigué de lui-même et des autres ? Il n'implorera ni complicité ni consolation, comme le faisait le rêveur en proie à ses désirs ; promenades et voyages pour lui n'auront qu'une raison, ne présenteront qu'un but, le plaisir, la distraction, l'émerveillement des yeux ; il affrontera les montagnes, il traversera les mers pour adresser aux forêts du Nouveau-Monde ou aux gla-

ciers de la Suisse sa ridicule et monotone prière :
Amusez-moi.

Nous retrouvons sans cesse, dans cette persévérante analyse, l'égoïsme, poétique ou vulgaire, voilé ou brutal. Plongé dans les splendeurs, dans les miracles de l'œuvre de Dieu, l'individu se préfère à ces splendeurs, à ces miracles; il s'emprisonne dans son âme, renonce à prendre sa part du festin qui lui est offert, et s'interdit du même coup le bonheur et la vie.

.
.
.
.

M. ERNEST FEYDEAU

I¹

La nature ne nous dit jamais ce qu'elle est : elle nous apprend souvent ce que nous sommes. Le secret qu'elle livre à nos ardentes recherches, ce n'est pas le sien, c'est le nôtre. Les descriptions, les études, les interprétations se succèdent ; artistes et philosophes, les passionnés aussi bien que les méditatifs, sont incessamment à l'œuvre, et d'un même fonds immuable, ils ne rapportent que des images changeantes, fugitives, des copies toujours différentes. A chaque nouveau peintre le paysage se modifie et présente un aspect inattendu ; à chaque traducteur qui reprend, à son tour, le texte déjà commenté, déjà traduit, ce texte offre un sens particulier, non deviné, non rendu jusqu'alors. C'est que l'œil n'a point seul la puissance et le privilège de voir, et que son témoignage ne suffit pas, car chez tous et à tout moment, ce témoignage se trouverait identique et uniforme. Les inquiétudes, les

¹ *Les Quatre Saisons, études d'après nature.*

variations, comme aussi les prestiges de l'art, n'existeraient pas ; une fois les choses vues et fidèlement reproduites, il n'y aurait plus de désir à former ; la curiosité serait assouvie, la recherche se terminerait là ; on aurait atteint sans hésitation et sans efforts au comble de la satisfaction et de la sécurité. Il n'en est pas ainsi. Rien ne s'arrête éternellement fixé dans l'exactitude machinale d'une première sensation. L'œil voit, mais avec discernement ; il voit ce que l'esprit lui ordonne de regarder, il n'est que l'instrument de l'âme. Pourquoi s'étonner dès lors s'il en suit les moindres mouvements, s'il participe à ses découvertes, à ses erreurs, s'il se plie à ses fantaisies, si même il obéit à ses caprices ? Comment surtout ne point s'intéresser aux manifestations éclatantes, aux évidentes preuves de cette solidarité qui unit à l'intelligence humaine le regard humain, et ne point les chercher avidement dans chaque miroir (livre ou tableau) destiné à refléter de son mieux un peu de la terre et du ciel.

D'ailleurs le prix à obtenir vaut bien les frais et les fatigues de la poursuite. Ce prix, c'est, je le répète, la solution de notre problème personnel, l'explication de notre secret.

Entre la vue et le monde extérieur s'élèvent et flottent les rêves, les sentiments, les idées, cette foule innombrable qui remplit notre cœur et notre cerveau. Nous n'apercevons pas les objets immédiatement, nous traversons pour arriver jusqu'à eux un milieu subtil

composé du plus pur de nous-même. Cette condition particulière qu'on ne peut méconnaître ni éluder, nous rend véritablement responsables de ce que nous éprouvons : nos émotions décèlent nos habitudes intimes ; notre moralité se trahit jusqu'en nos plus légères sensations. Ainsi, dans notre jugement sur la nature, dans l'impression qu'elle nous laisse, dans la forme sous laquelle se produit cette impression, nous sommes en jeu, nous donnons notre mesure, et, si nous avons quelque clairvoyance, nous pouvons facilement apprécier notre valeur réelle.

La forme est révélatrice du fond ; elle seule, par ce qui se manifeste au dehors, nous permet de suivre les fluctuations du dedans ; et, en tenant ce langage, j'entends bien désigner la forme par excellence, l'Art. Interrogées avec empressement et cependant avec respect, les œuvres d'art répondront avec éloquence ; elles raconteront ce que les spectacles naturels inspirent au cœur de l'homme.

Et que ne gagneront-elles point à être considérées de la sorte ? Quel ne sera pas le bénéfice de la critique elle-même ? Elle grandit autant que les œuvres qui lui sont soumises, son importance s'accroît de leur dignité. Laissant à part et dédaignant ce qui n'est que comparaison frivole, vérification quasi matérielle, on regarde plus loin et plus haut, on a des inquiétudes plus nobles et des sévérités mieux entendues ; il s'agit maintenant, et avant tout, de savoir à quel degré en est l'âme humaine, si elle descend ou si elle s'élève,

si elle s'illumine ou si elle s'obscurcit. Nous avons besoin de connaître comment elle voit les choses, non pour être instruits de ce qu'elles sont, mais pour être au courant de ce qu'elle devient.

Ce genre de critique ne pourrait s'appliquer indistinctement à la multitude banale des ouvrages, et il ne saurait être d'un emploi vulgaire et quotidien. Il a rarement à s'exercer parce qu'il n'opère que sur des ensembles, parce qu'il s'adresse de préférence aux créations originales dans lesquelles tout est nouveau, c'est-à-dire senti et exprimé d'une manière nouvelle. Il n'est pas toujours facile, même pour les plus pénétrants esprits, de distinguer nettement ce qui finit d'avec ce qui commence, ce qui expire d'avec ce qui va naître. Les révolutions du goût et les transformations qu'elles amènent dans les procédés artistiques ne s'accomplissent pas subitement, du jour au lendemain, avec une précipitation étourdie et brutale; elles se font par un progrès lent, continu, presque insensible, mais aussi presque invincible. Ces changements silencieux et profonds, il appartient à la critique, à une telle critique, de les pressentir, de les signaler; c'est à elle de découvrir et d'indiquer hardiment le point délicat, — qui sert aux uns de point d'arrêt, aux autres de point de départ. — La difficulté est extrême, la tâche singulièrement périlleuse. On ne sait pas combien dans ce qui arrive il demeure de ce qui s'en va.

Et si, encore, il n'y avait à établir que cette distinc-

tion du vieux et du neuf, cet équilibre entre le passé et le présent, on se flatterait d'y réussir à force de soin et de sagacité, mais cette distinction une fois faite, la barrière une fois dressée, tout n'est pas dit : on ne saurait échapper à la fatigue de choisir, à l'impérieux devoir de juger. Deux procédés, deux styles, deux formes d'art sont en présence, se contrariant, s'excluant, très-dissemblables, très-peu conciliables, quoique s'exerçant sur une même matière et reproduisant un même fond. Laquelle de ces deux formes est légitime ? lequel de ces styles est le bon ? lequel de ces procédés devons-nous employer ? Ou bien, s'élevant au-dessus d'une vaine pensée d'antagonisme, on se demande : Y a-t-il des deux côtés une somme égale d'inconvénients et d'avantages, de qualités et de défauts, et nécessairement une part égale de légitimité ? Tels sont les problèmes que certaines productions apportent avec elles, problèmes épineux, je l'avoue, mais que, malgré notre paresse d'esprit, il nous est impossible de ne pas étudier.

Les Quatre Saisons, études d'après nature, par M. Ernest Feydeau, méritent qu'à leur sujet on agite ces intéressantes questions et que l'on entre dans ce sérieux examen, parce que les obstacles y sont abordés résolûment et de front, et que la vie dans ses manifestations les plus diverses y est constamment observée et souvent saisie avec bonheur. Ce livre est remarquable, quoiqu'il n'ait pas été remarqué ; il est neuf et par le dessein de l'auteur, et par la fidélité

avec laquelle l'exécution répond à ce dessein ; il est instructif et curieux en ce qu'on y peut voir bien à découvert comment, à l'heure qu'il est, quelques-uns de nos littérateurs savent regarder, et aussi comment ils savent peindre.

Le titre de cet ouvrage en indique vraiment le genre : ce n'est pas une allégorie, c'est une description, mais une description chaude et colorée. Ce que M. Feydeau a voulu représenter, ce sont les phases successives de l'année avec leur physionomie distincte et le caractère qui leur est propre, ce sont les promesses du printemps, les splendeurs de l'été, les tristesses de l'automne, les âpretés de l'hiver. Dans ce cadre mouvant et vaste, il a jeté deux jeunes cœurs simples, innocents, candides, atteints déjà l'un pour l'autre d'un amour aussi pur qu'ils le sont eux-mêmes, mais aussi ardent que le printemps avec lequel il commence. Au gré des saisons cet amour croîtra et se développera : plein d'espoir avec la brise d'avril, triomphant sous le soleil de juin, languissant et désenchanté aux brouillards d'octobre, il s'endormira pour toujours dans le lit de neige où l'auront couché les rafales de décembre. Tant que les bois ont leurs ombres, les eaux leurs murmures, le ciel sa limpidité, gaiement à travers la campagne s'en vont le jeune homme et la jeune fille ravis et touchés d'être en si bon accord avec ce qui les entoure, heureux de se sentir vivre et de se trouver ensemble. M. Feydeau a très-bien analysé cet état de quiétude dans la pas-

sion, cette fugitive époque de satisfaction naïve et complète. Mais (la logique le veut ainsi) à mesure que les roses se fanent, que les arbres se dépouillent, que le bleu du ciel disparaît sous les nuages, nos amoureux s'aiment beaucoup moins, ils gardent le silence, ils se boudent, ils se séparent, encore un peu ils se fuiront.

Ce dénouement n'a rien d'imprévu, ni pour le lecteur qui a pu le deviner dès les premières pages, ni pour l'auteur qui n'a fait que réaliser son dessein avec précision et fermeté. Comme artiste, M. Feydeau ne saurait donc, à ce sujet, encourir aucun reproche. Toutefois il y a lieu à une réserve purement morale, et cette réserve la voici : en fait de sentiment, trop attribuer aux influences physiques, c'est oublier ou méconnaître notre libre impulsion. Ce que ces deux créatures instinctives aimaient véritablement, c'étaient, la jeunesse de l'année, l'éclat varié des fleurs, l'abondance des fruits, la douce chaleur, la pureté de la lumière, les champs en toilette et en fête ; quand cela s'est évanoui, quand ces objets qui leur communiquaient une solidité apparente se sont retirés d'eux, à leur tour légers et vains fantômes ils se sont dissipés ; ils auraient vu l'automne sans mélancolie et l'hiver sans désespoir s'ils avaient demandé à leur âme ce que le plus riant climat, les plus favorables astres ne pouvaient que leur prêter un instant ; ils auraient attendu dans le calme, dans la résignation, et le printemps serait revenu. Sachons-le bien, l'amour n'est

point à la merci des émanations de nos jardins ou des hasards de la température, il se crée à soi-même son printemps et son été. Non-seulement les saisons, mais les années peuvent passer et se succéder, dans leur course elles n'emporteront point l'amour vrai. Il est indépendant de ces misères. Sans doute, par nos organes nous sommes durement asservis aux nécessités matérielles, mais nous ne sommes pas encore à ce degré les marionnettes de la nature.

J'ai dit que cette réserve était purement morale, je me trompais, il n'y a pas de critique morale qui n'ait son contre-coup dans l'art. Ce qu'il y a de mieux réussi, de plus enlevé dans ce livre des *Saisons*, c'est *le Printemps* et *l'Été*; ce qui laisse à désirer, c'est *l'Automne* et *l'Hiver*; ce n'est pas que le talent diminue ou faiblisse; c'est que l'auteur s'intéresse moins à ce qu'il décrit et qu'il y prend moins de plaisir. On dirait que M. Ernest Feydeau est comme ses petits amoureux, et que la nature le blesse et l'offense à mesure qu'elle devient pauvre, nue et austère. Son style admirablement propre à saisir, à mettre en relief le visible, suit aussi, en quelque sorte, le visible jusqu'à ses dernières limites; il ne va pas au delà, il s'arrête à lui et avec lui.

Il est naturel que, dans un ouvrage ainsi conçu, la forme prenne une extrême importance, car, lorsqu'on engage avec la réalité une lutte aussi décidée, c'est du style que le succès dépend. — Or, sur le terrain de l'observation, terrain si nettement circonscrit et si po-

sitif, l'expression court sans doute la chance de faire d'heureuses rencontres, mais elle s'expose également à des mécomptes fâcheux, et se place dans des conditions particulières; elle n'y reçoit plus cette valeur un peu conventionnelle et modifiable, cette souplesse, cette élasticité que lui donnent souvent les conceptions purement idéales; elle est représentative, elle a désormais une valeur déterminée, absolue : si elle se montre vague ou indécise, si elle porte à faux, elle n'est rien, on peut dire qu'elle n'existe pas. L'exactitude lui est donc imposée comme qualité première et indispensable, mais ce n'est point assez pour elle de rendre fidèlement ce qui est, elle doit encore être en mesure de rendre tout ce qui est, et, sous peine d'être réputée incomplète et défectueuse, à l'exactitude elle joindra la richesse.

Le style descriptif est abondant et copieux, il aime la profusion, il ne hait pas le luxe, et ce serait étrange qu'il en fût autrement. A quoi prétend le descripteur dans l'élan de son ambition? Il n'a qu'un désir, qu'un vouloir : refléter, reproduire le variable, le mobile, le multiple. Tout ce qui respire, s'agite et brille, lui paraît être de son domaine et relever de son ardente curiosité. Les sons, les parfums, les saveurs, les couleurs; le rayon de lumière, le goût exquis de la pêche ou de la fraise, l'odeur de la violette ou de la rose, le bourdonnement de l'abeille ou le chant du rossignol; l'animal, la fleur, le fruit, le soleil de midi, l'étoile du soir, tant d'existences et de magni-

ficences, est-ce que cela peut tenir et revivre à son aise dans des phrases maigres, étriquées, écourtées, logiquement construites, et où une sage économie a discrètement ménagé le rôle et la quantité des mots? Celui qui voit le réel et veut le faire passer dans les sens, dans la mémoire des autres hommes, celui-là, cet artiste puissant et privilégié, a besoin de trouver sous sa plume autant de mots qu'il a d'objets sous les yeux. Il obéit à son instinct, il use de son droit, en puisant sans relâche, avec une noble avidité, dans le trésor toujours ouvert du langage humain. L'abondance, l'opulence de son vocabulaire lui sera un titre à l'attention de la critique, elle témoignera de l'étendue et de la sûreté de son regard.

Ici se présente une restriction indiquée par le simple bon sens, mais que peut-être il n'est pas inutile de poser. Dire que l'exactitude et la richesse sont les deux éléments nécessaires du style descriptif, et sans lesquels il ne serait que fade et rebutant, c'est énoncer une vérité tellement évidente qu'elle pourrait aisément se passer de démonstration. Toutefois, pour que cette vérité ait sa pleine signification et son entière vertu, on ajoutera aussitôt que ces éléments n'ont de prix et d'efficacité que réunis et concourant au commun résultat. Dès qu'ils cessent de se compléter, de se corriger l'un par l'autre, ils tombent dans l'excès, qui leur est inhérent, ils égarent et débauchent l'esprit au lieu de le servir. La richesse sans l'exactitude n'est plus que le faste dans le vide; l'exactitude sans

la richesse n'est plus que la sécheresse dans le trivial : le style riche sans précision, c'est l'ode sonore et creuse qui chante d'autant plus haut qu'elle n'a rien à exprimer ; le style exact, mais étroit et pauvre, c'est le procès-verbal dans sa platitude sordide, ou plutôt ni l'un ni l'autre ne sont des styles ; on ne doit appliquer ce beau nom qu'à ce qui est normal, resplendissant de vigueur et de santé.

Remplir ces conditions, éviter ces écueils, cela demande le rapprochement et la mise en harmonie d'appétits bien opposés : il faudrait être observateur et poète, capable d'attention et d'émotion, se dominer assez pour étudier de sang-froid, s'abandonner assez pour écrire de verve et d'enthousiasme. Cette conciliation difficile, M. Feydeau l'a tentée, avec franchise toujours, souvent avec bonheur, dans *les Quatre Saisons*.

Entre les objets et nous (je l'ai dit déjà) s'étend un nuage composé de nos rêves, de nos aspirations, de nos idées. Jamais personne ne supporta plus impatiemment ce nuage que M. Feydeau. D'une main habile il s'efforce de le déchirer, il veut voir le monde extérieur tel qu'il est, il écarte avec dédain ce qui le voile et le déguise. Il s'agit bien moins pour lui de trouver ou d'employer un procédé littéraire nouveau que de se donner la satisfaction de contempler les bois, les plaines, la verdure, le ciel. Et comme il a vu, il peindra. Dégagé (trop peut-être !) de la sévère préoccupation qui porte des esprits, même libres, à retrans-

cher, à modifier, à embellir, il aimera les détails, il entrera dans la spécification la plus minutieuse, sachant par expérience que si les ensembles répandent sur une œuvre de la noblesse et de la grandeur, les détails seuls y jettent l'animation et la vie ; il élargira au besoin son cadre pour y faire tenir ce que son œil aura embrassé ; il respectera le moindre brin d'herbe et lui accordera une place dans son tableau, au lieu d'y mettre par convenance de faux temples grecs et de noyer une impression distincte dans des torrents de banalités. En un mot, n'espérant point faire mieux que son modèle, il sera vrai, rien que vrai.

Mais à côté de l'observateur il y a le poète ; et, si à force de fidélité scrupuleuse la description a pu quelquefois paraître toucher à la nomenclature, le rythme savant et ferme soutient le ton et donne à toute la composition un accent lyrique qui ne se dément point. C'est à l'aide de cette mesure habilement ménagée, calculée sur l'émotion qu'il ressent et sur celle qu'il veut exciter, que l'auteur est parvenu à communiquer à sa phrase la solidité et l'entrain, la consistance dans le mouvement. Il a suppléé à l'ingratitude des mots par les ressources variées, par les merveilleux artifices de la construction. Ce qui fait l'originalité de ce rythme, c'est que par sa cadence palpitante, par son battement d'une violence contenue et qui semble un écho des troubles intérieurs, il associe le cœur de l'homme aux agitations de la nature. Dans cette parole musicale, il y a deux bruits

qui se répondent sans se contrarier, qui se marient sans se confondre ; il y a deux voix : l'une, calme et grave, c'est celle des choses ; l'autre, inquiète, fébrile, passionnée, c'est celle de l'homme. Le charme opère à coup sûr, il est irrésistible, il vous subjugue. En parlant ainsi, je n'invente ni ne m'exalte, je ne mets pas du mien dans cette appréciation, je me contente de rapporter aussi exactement que possible ce que j'ai senti, ce que tout sérieux lecteur des *Quatre Saisons* sentira comme moi. En fait d'art, il n'y a pas d'intentions, il n'y a que des résultats. Ici le résultat est magnifique, et il y aurait une timidité puérile à ne pas le constater, une mauvaise foi honteuse à le méconnaître et à le nier.

On n'en est que plus sollicité, au sortir de cette lecture, à se demander curieusement comment un poète, un homme d'imagination et d'idéal a pu être amené à laisser un champ si vaste, une part si belle à la *sensation* ? Chez les hommes habitués à la réflexion, la réponse ne se fera pas attendre ; ils déclareront immédiatement, et sans hésiter, qu'il y a été amené par les bouffissures, par les inanités et par les excès de l'école du *sentiment quand même*.

C'est une histoire qui a souvent été faite que celle du paysage en littérature, et particulièrement dans notre littérature. Tout le monde sait que lorsque la société du dix-huitième siècle pourrissait sur pied dans les salons et les boudoirs, un rêveur (c'était Jean-Jacques) se leva soudainement et dit à ses contem-

porains : « Regardez la nature et aimez-la. » Cette parole retentit et fit loi. Les livres du philosophe, lus, relus, dévorés, gravés dans la mémoire, soufflèrent aux plus prosaïques, aux plus énervés, aux plus impies, le feu sacré, le respect religieux des grands spectacles naturels. C'était un goût, une passion, un délire. Ce fut l'époque des jardins, des chaumières, des parcs, des ermitages ; les marquis prirent la houlette, et les reines se firent laitières à Trianon. Oui, certes, il y eut de l'enfantillage, mais parce qu'il y avait de l'amour. Jeté brusquement en face de la nature, plongé dans ses richesses, ébloui de ses beautés, effrayé de ses mystères, l'homme fût enivré, son équilibre moral éprouva une perturbation étrange ; accablé d'un bienfait trop fort pour lui, et comme s'il avait trempé sa lèvre à une liqueur destinée aux dieux seuls, il chancela sous le coup de la crainte et de l'enthousiasme. Ce n'était pas alors que l'on pouvait songer à noter précisément ce que l'on avait sous les yeux. On sentait trop vivement pour voir avec netteté, pour regarder avec attention. Les savants, les forts, les sages eux-mêmes, ceux qui venaient dans les champs pour étudier et méditer, les Senancour, les Bernardin de Saint-Pierre, séduits, attirés comme les autres, partageaient l'entraînement général, et le redoublaient en l'exprimant. Ceux qui aiment le plus ne sont pas toujours ceux qui voient le mieux, je le sais ; mais quand ceux qui aiment sont d'admirables écrivains, ils attendrissent, ils embrasent les cœurs ;

s'ils ne rendent rien visible, palpable, ils font tout pressentir, deviner, chérir. Que leur géologie soit enfantine, leur botanique élémentaire, leur topographie insuffisante, je le crois sans peine, je le leur pardonne très-volontiers et ne saurais leur en garder rancune. Je n'engagerai personne, surtout un voyageur pressé et positif, à parcourir la forêt de Fontainebleau ou les montagnes de la Suisse un *Obermann* à la main; le plus modeste *Guide-Richard* ferait beaucoup mieux son affaire; et sans aller si loin, je suis persuadé que l'on ne tarderait pas à s'égarer dans la vallée de Montmorency en se réglant sur les simples indications de Jean-Jacques Rousseau. — Mais en quoi nous blesse cette absence de précision? Ce n'est point l'exactitude que nous leur demandons, ce n'est point cela qu'ils cherchaient. Venus à un moment unique où la nature semblait sourire à l'homme qui se réveillait pour la contempler, amis et prêtres de cette nature, ils en ont reçu le sentiment et ils nous l'ont transmis. Cela suffit à leur gloire et doit suffire à nos exigences.

On ne se maintient pas longtemps à de pareilles hauteurs; l'émotion qui dure et se prolonge, s'atténue et perd de son intensité; le trouble se dissipe, l'agitation s'apaise, l'esprit plus maître de lui-même se raffermi enfin, et par une conséquence inévitable le ton baisse et déchoit. C'est ce qui arrive en réalité, mais non pas toujours en apparence. L'impulsion est donnée, la manière de s'exprimer est acquise. Les générations qui surviennent parlent, écrivent et sen-

tent pendant des années sur la foi des générations précédentes. L'art a ses habitudes prises, ses routines consacrées en vertu desquelles il va et produit sans s'inquiéter de savoir si l'âme humaine n'a point changé d'habitudes et découvert des chemins nouveaux. Insensiblement un profond divorce s'établit entre les impressions personnelles et les manifestations artistiques; d'un côté, la sincérité timide qui n'a encore conscience ni de son droit ni de son pouvoir; de l'autre, le convenu autorisé, le factice triomphant dans sa superbe et son étalage. Quand on en est là, les tableaux, les poèmes, les romans qui ont la prétention de reproduire la nature, deviennent d'une monotonie écœurante, brillent, reluisent d'un éclat uniforme et terne qui impatiente jusqu'aux indifférents. C'est le règne du vague, du guindé, du boursoufflé, du déclamatoire. Le lecteur désorienté s'épuise en vains efforts pour mettre la main sur quelque chose de sérieux et de résistant; les objets comme les sentiments disparaissent sous des brouillards fantastiques.

Alors une réaction est proche. Les esprits droits et généreux ne voudront plus se payer de phrases creuses ni de métaphores usées. Une insatiable ardeur de voir, de toucher directement, sans intermédiaire, s'emparrera d'eux : alors Théodore Rousseau, Daubigny, Troyon, Millet, se mettront au travail, et dans leurs paysages on retrouvera la bonne nature, vue par le clair regard de la France; alors bien des tentatives seront possibles et légitimes, et le livre des *Quatre*

Saisons, dans son élan vers le réel, répondra au vœu intérieur du plus grand nombre.

Ce livre n'est pas un accident, un hasard, c'est un symptôme. Il n'apporte point seulement une innovation littéraire, il indique une situation morale, un besoin des intelligences élevées, le besoin d'en finir une fois pour toutes dans les œuvres d'art avec les faux semblants et les fausses beautés. Cette tendance est honorable, et peut devenir féconde. L'excès, l'abus du sentiment nous a menés à la sensation ; la parfaite vérité de la sensation nous ramènera au sentiment. Tâchons désormais de ne plus les séparer, de ne plus les sacrifier l'un à l'autre. C'est une lente éducation que celle du regard ! Étroitement liée au développement de l'âme humaine, elle avance ou s'arrête avec elle. Chaque progrès que nous faisons dans l'observation signale donc un progrès intérieur. A ce titre, l'ouvrage de M. Ernest Feydeau, loin de scandaliser ceux qui aiment et respectent l'Idéal, doit recevoir d'eux un bon accueil, car il démontre avec une victorieuse évidence qu'on peut être éloquent, passionné, poétique, en demeurant strictement vrai.

II¹

Une grande force qui souvent s'égare, une organisation richement douée qui ne se sert pas toujours à propos de ses rares qualités, un talent fait pour surprendre, tenir en éveil, scandaliser quelquefois et passionner à chaque instant le public, voilà comme m'apparaît et comme j'essaye de me résumer une des plus vivantes physionomies littéraires de notre temps, M. Ernest Feydeau. On ne s'arrêtera point sans profit à ces quelques traits dominants ; bien étudiés, ils nous livreront le secret de l'artiste, et nous expliqueront l'inégal succès, l'orageuse destinée de son œuvre. Si je semble aujourd'hui commencer par la fin, en supprimant la chaîne des démonstrations et ne donnant que les résultats de l'analyse ; si je procède par énonciations brèves, et, autant que possible, incontestables, c'est que j'aborde non-seulement un sujet qui a causé de nombreux malentendus, mais un homme sur lequel on s'est fréquemment mépris et qui s'ignore lui-même tout le premier.

Rien n'est plus grave, rien ne trouble plus profondément le goût général que les erreurs d'un écrivain sur la nature et la portée de son talent, lorsque cet écrivain joint à la puissance qui commande l'attention,

¹ *Catherine d'Overmeire.*

l'habileté qui la retient. Accoutumée par lui à un certain ordre de productions, la foule s'étonne si dans le chemin où il l'a entraînée son guide laisse apercevoir de la fatigue, de l'hésitation; elle s'irrite des moindres défaillances; elle exige constamment de nouveaux efforts; de son côté, encouragé par les applaudissements, porté par une faveur passagère, aiguillonné aussi par les objections hargneuses et envieuses, l'auteur en vogue se pique d'amour-propre, et faisant violence à sa veine originale, écrit sans joie réelle, avec une verve factice, des ouvrages qui ne plairont pas. C'est ainsi que l'on s'habitue d'une part à demander, de l'autre à fournir des fruits sans saveur et sans couleur.

En ces quelques mots, je viens d'exposer fidèlement la situation respective de M. Feydeau et du public. La réserve un peu froide avec laquelle on accueillit *Daniel* pouvait déjà faire pressentir cet état de malaise et de désaccord; on est en mesure de l'affirmer après *Catherine*. Ce dernier roman, où l'on ne retrouve que de place en place la main vigoureuse et exercée du praticien littéraire, est assurément le moins réussi et le plus faible qui soit tombé de cette plume jusqu'à présent si brillante; il est contraire aux aptitudes, aux tendances de M. Feydeau; on dirait qu'il a été composé à regret et péniblement forgé.

Catherine d'Overmeire est ou veut être une modeste et douce histoire, un simple récit dénué de prétention, de bruit et d'éclat, un de ces drames du cœur qui se

terminent en idylle, dérobés trop souvent et dissimulés sous l'obscur monotonie de la vie bourgeoise, racontés quelquefois et illustrés par l'incomparable magicienne George Sand. C'est une de ces aventures, vulgaires au fond, qui reçoivent leur prix de la sincère émotion du narrateur, et que l'on déroule tranquillement, uniment, en s'interdisant les métaphores voyantes, les gestes oratoires et les fanfares. Un accent pénétrant et vrai, un attendrissement contenu, une larme furtive nous touchent, en un tel sujet, plus que les beaux discours. Or, ce qui manque précisément à M. Feydeau, ce qui est en quelque sorte exclusif de son talent, c'est la simplicité calme, le sentiment juste, exact, modéré, de la réalité humaine.

Refuser à un romancier ces qualités saines et solides, n'est-ce pas lui ôter beaucoup, lui fermer un genre qu'il aspire à renouveler, une carrière qu'il parcourt avec une vaillance méritoire ? Je suis loin de le penser. A une époque où le roman revêt des formes si différentes, se prête à tant de combinaisons et se règle si docilement sur nos conceptions morales et sociales, sur nos désirs, nos velléités et nos caprices, nos vices et nos vertus, il ne saurait y avoir lieu raisonnablement à en bannir personne. C'est un vaste champ, très-ouvert, susceptible de cultures et par conséquent de moissons variées. Les uns copient, les autres inventent ; ceux-ci rêvent, ceux-là expriment. La vérité niaise, la sensation brutale, l'observation délicate, l'impression exquise, l'imagination souriante

ou sombre, tout a son rang et son droit dans le roman moderne. Avec ses éminentes facultés, — lorsqu'il voudra les employer dans leur direction et non à contre-sens, — M. Feydeau y prendra une maîtresse part, une des plus belles.

S'il a peu d'attrait pour le simple, l'auteur de *Daniel* paraît destiné au grandiose ; il est poète et par excellence poète lyrique. Il a la perception rapide, la parole sonore, l'harmonie du rythme, le souffle large et intense ; sa flamme illumine les objets qu'elle entoure ; il voit, sent et parle grandement ; il a, au plus haut degré, ce qu'on peut nommer la magniloquence. Sont-ce là de médiocres présents de la nature ? Quel artiste, comblé de ces dons précieux, ne s'en tiendrait satisfait ? Ajoutons, pour ne rien négliger, que dans ses compositions M. Ernest Feydeau dispose heureusement les masses, et imprime au mouvement d'ensemble une fierté d'allure qui révèle la vigueur de l'âme.

Transportez maintenant dans un milieu prosaïque, appliquez à une action insignifiante ces mérites de premier ordre, ils seront immédiatement dépaysés et deviendront autant de défauts. Ce qui était noble semblera emphatique, l'éloquence venant retentir de trop près à l'oreille sera promptement taxée de déclamatoire ; on se trompera sur les proportions, les nains paraîtront des hommes et les hommes des géants ; dans leur grossissement subit, personnages et caractères crèveront la toile, briseront le cadre, et, pour

avoir méconnu la mesure, on ira d'excès en excès dans l'impossible.

Consacrées à un sujet tel que *Catherine d'Overmeire*, les qualités de M. Feydeau devaient infailliblement le desservir et tourner contre lui. Il a voulu (passez-moi la comparaison) chanter un air qui n'était pas dans sa voix, et à toute minute il a manqué le ton, cherchant la note sans pouvoir y atteindre : tantôt prenant pour de la simplicité l'absence de relief et la placidité vulgaire, tantôt visant au pathétique, au terrible, et n'arrivant qu'aux effets prévus et usés du vieux mélodrame.

Il y a évidemment trois scènes sur lesquelles l'auteur a beaucoup compté pour soutenir l'intérêt et réchauffer l'action : d'abord l'enlèvement de mademoiselle d'Overmeire, ou plutôt sa fuite bienveillante avec son très-peu aimable séducteur, le comte de Goyk, loin du couvent où elle a été élevée ; puis à Bruxelles, chez le procureur du roi, l'entrevue de la jeune fille déshonorée et du ravisseur sarcastique et impénitent en présence de l'enfant, misérable fruit de leur commune faute ; enfin l'étrange sermon du Dominicain dans l'église Sainte-Gudule devant la réunion plus étrange encore, si c'est possible, qui se trouve là juste à point pour l'écouter. — Eh bien ! ces trois coups de théâtre, laborieusement amenés, exécutés avec fracas, laissent le lecteur parfaitement insensible ; il ne frissonne pas, il n'a garde de verser des pleurs, il sait de science certaine, et surtout son cœur lui dit que cela

n'a jamais pu arriver. D'ailleurs, comment croirait-il à des personnages qui n'ont aucune solidité, aucune consistance, et que l'écrivain nous cache et nous masque perpétuellement ?

Pour prêter une sérieuse attention à une suite d'événements, la première condition est de s'intéresser aux individus que ces événements concernent, qui doivent y participer, en recevoir dommage ou profit. Dans le roman comme dans le drame, la raison des faits et l'émotion qu'ils excitent en nous s'appuient principalement sur l'étude rigoureuse et la fidèle peinture des caractères. Si dans *Catherine* les accidents, les malheurs, les péripéties, les catastrophes s'accumulent sans nous toucher, c'est que dans cet assemblage bruyant et factice, il n'y a pas un caractère qui soit pris sur nature. Le comte de Goyk, madame d'Overmeire, le Dominicain, Catherine ne sauraient résister à un examen consciencieux. Leur conduite, leur langage n'offrent rien de vraisemblable ni d'humain. Ces mouvements d'une roideur automatique, ces brusques résolutions, ces affections et ces haines également insensées, tant de paroles superflues, tant de bizarreries me déconcertent et ne m'attendrissent point.

On embarrasserait singulièrement les deux ou trois héros de ce livre si on avait l'impertinente curiosité de s'enquérir auprès d'eux du *pourquoi* de leurs actes. Pourquoi madame d'Overmeire enveloppe-t-elle dans un même ressentiment et dans une même horreur son mari, son amant et sa fille ? A quoi sert l'intervention

du Dominicain ? Quel rôle joue Busterback ? Était-il nécessaire à la clarté ou à la moralité du récit que M. de Goyk fût un gentilhomme grossier et un maladroît coquin ? — Autant de problèmes dont j'abandonne la solution à un plus habile que moi.

Au moins, Catherine est-elle sympathique ? Nullement. Elle le serait si elle se montrait naturelle ; mais ses façons d'agir, soit en bien, soit en mal, sont toujours inexplicables. Vainement je m'efforce d'en pénétrer le sens, je ne vois ni ce qui les motive, ni ce qui les atténue. Par exemple, quoi de moins vrai et de moins romanesque à la fois que cette... comment dirai-je ? cette fascination exercée sur elle par M. de Goyk, cette séduction à distance ! Ceux qui ont observé ou éprouvé les luttes, les ravissements, les déchirements de la passion, auront peine à s'empêcher de sourire en lisant ce chapitre.

Ce mélange de placidité et d'audace, de confiance et de sauvagerie est exactement l'inverse et l'opposé de ce qui se manifeste dans une âme chaste où l'amour vient de naître. Les jeunes filles vraiment pures sont moins hardies et plus avisées que mademoiselle d'Overmeire. La virginité du cœur n'exclut pas la finesse préservatrice : innocence et sottise font deux. Elles ne font qu'un malheureusement chez Catherine, et se compliquent d'une violence capricieuse où je ne puis me résoudre à voir de la fermeté. Elle a des douceurs de colombe et des fureurs de courtisane. Ses naïvetés sont dignes d'une pensionnaire, et pourtant il suffira

d'une page de *Daphnis et Chloé* (ce qui est moralement absurde !) pour la jeter rougissante et vaincue aux bras de son amant. Par l'incohérence et le décousu de ses allures, elle échappe à toute définition : on croyait avoir affaire à une amazone, et soudainement on se trouve en face d'une poupée.

J'aurais pu amortir la vivacité de mes remarques, j'ai tenu au contraire à les formuler dans leur entière franchise. La sévérité décourageante est un des plus coupables, un des plus odieux abus de la Critique ; la rigueur salubre est pour elle un devoir pénible, mais strictement impérieux.

Je ne suis point un détracteur de M. Feydeau : j'ai loué cordialement, et l'un des premiers, son excellente *Étude sur les Saisons*, j'aime *Fanny* sans beaucoup l'admirer, j'estime *Daniel* sauf les exagérations de la fin ; j'apprécie dans l'auteur de ces ouvrages diversement remarquables, un talent robuste, généreux, ample et fécond. Si *Catherine* n'était qu'une éclipse momentanée de ce talent, une de ces œuvres manquées comme il s'en rencontre dans la carrière des plus grands artistes, je prendrais les choses moins au sérieux ; mais j'y vois une erreur de direction, une tendance à s'engager sur une pente dangereuse. Le mérite subsiste et perce malgré tout ; qu'importe, s'il est mal employé ? C'est du style prodigué en pure perte, de la verve dépensée à faux, de la force gaspillée ! Le péril m'a semblé imminent, et de mon mieux j'ai crié *gare* ! Je voudrais que cette démonstration ne lais-

sât aucun doute dans l'esprit du lecteur, et que le romancier lui-même y reconnût, ce qui est le fond de ma pensée, une entente sympathique et réfléchie de ses hautes qualités.

Contester au roman actuel les services qu'il a déjà rendus, prouverait de notre part peu de justice et de gratitude : douter de ceux qu'il doit rendre encore, serait commettre un véritable péché contre la plus aimable des vertus théologales, contre l'espérance. L'école sincère nous a débarrassés de la sentimentalité factice, de la hâblerie nuageuse, de l'exaltation à froid, de l'imagination déréglée ; seulement, emportée par son ardeur, elle est en train de dépasser le but. Par dédain pour l'élégance convenue, elle se jette dans la crudité ; en haine des rhéteurs, elle néglige le style et se prélassé dans l'incorrection ; sa méfiance à l'égard du sentiment va jusqu'à l'antipathie. Je ne sais si elle l'oublie ou le supprime volontairement ; ce qui est certain, c'est qu'elle s'en dispense avec une facilité déplorable et le remplace par la sensation.

Le brin d'herbe, le moucheron, l'arbre, le chat, le chien, le perroquet, la batterie de cuisine, les fauteuils, le canapé, la couleur des rideaux, l'étoffe de la jupe et les rubans du corsage, voilà les éléments qui suffisent aux prétendus héritiers de Balzac pour construire aujourd'hui un roman de longueur raisonnable. Ils y mettent bien de temps en temps, par un reste d'habitude, quelques hommes et quelques femmes,

ne fût-ce que pour nous décrire le buste, le galbe, les fossettes et les méplats de ces dames, et nous apprendre que ces messieurs achètent leurs bottes rue de la Paix, leurs gants rue Saint-Honoré et leurs maîtresses rue Breda; mais de l'âme humaine aucune nouvelle. Comme cela ne se brocante pas, ne peut se mesurer du doigt ni découvrir avec le meilleur lorgnon, et qu'il est bon de se taire sur ce qu'on ignore, le silence leur paraît, en cette délicate matière, ce qu'il y a de plus prudent.

Les toilettes changent avec la mode, les meubles s'usent, les feuilles tombent, les fleurs se fanent, les perroquets, quoique très-obstinés à vivre, finissent par obéir à la loi générale, le cœur ne perd jamais ses droits. Il est immortel et confère l'immortalité. Quand une littérature l'a étudié, compris, célébré, on salue en elle avec respect une littérature classique; lorsqu'elle l'a méconnu, travesti, mis à l'écart, presque au rebut, on dit en haussant les épaules : C'est une littérature de transition.

L'école sincère, malgré les fautes de ses trop fervents adeptes, et grâce aux beaux talents qu'elle renferme, est encore en ce moment à même de choisir. Passer rapidement avec Laclos et Rétif de la Bretonne, ou régner dans l'avenir avec George Sand et Walter Scott : telle est la question. Il est humiliant pour le goût de notre nation qu'on soit réduit à la poser, mais je me console en affirmant d'avance qu'au théâtre aussi bien que dans le roman des artistes comme

Émile Augier, Octave Feuillet, Gustave Flaubert, Théodore Barrière et Ernest Feydeau sauront la résoudre au plus grand honneur des Lettres françaises.

MM. EDMOND ET JULES DE GONCOURT¹

Le talent, — un talent incontestable, — recommande à notre attention sérieuse le nouveau roman de MM. de Goncourt, *Sœur Philomène*. J'ai voulu nommer dès le début la qualité saillante et manifeste, non pas celle qui caractérise, mais celle qui signale. Il n'y a pas à se méprendre sur le genre de sensation que fait éprouver la première lecture : on est saisi par quelque chose de vif, de distingué, de brillant, d'élégant. Cela vous enlève, vous communique une légère pointe d'ivresse. On lit le volume, comme sans doute il a été écrit, avec un peu d'excitation et de fièvre ; mais on se promet d'y revenir ; et la seconde fois on en jouit mieux, plus sagement, plus sainement.

Cette verve ingénieuse et séduisante éclatait déjà dans un roman de MM. de Goncourt qui a précédé *Sœur Philomène* : je veux parler des *Hommes de Lettres*. Très-vivante au commencement, poignante et même cruelle à la fin, riche de substance et de sève, débordant de fougue et d'élan, une œuvre aussi re-

¹ *Sœur Philomène*.

marquable méritait plus de succès qu'elle n'en a obtenu. La seule création de Marthe, l'effrayante, la trop ressemblante poupée, sans cœur et sans esprit, suffirait à honorer un romancier. Ce n'est donc pas une défaite, c'est une victoire différée. *Sœur Philomène* qui, s'adressant à des préoccupations moins âprement spéciales, a su se conquérir et saura se garder un public plus nombreux, plus attentif, ne peut manquer d'attirer tôt ou tard sur les *Hommes de lettres* un rayon d'équitable faveur. Il importe beaucoup que les écrivains assez courageux pour tenter des études de mœurs, d'analyse psychologique, de style, assez bien doués pour joindre à l'inflexibilité du vouloir le prestige du talent, ne dissipent point leur énergie en vains efforts, et que chacun de leurs coups frappe et retentisse.

Si, en plus d'un sens, la critique doit être utile à MM. de Goncourt, c'est aujourd'hui ou jamais le moment de s'exprimer sur leur compte avec une entière liberté qui n'atténue en rien la sympathie, avec une bienveillance qui ne gêne nullement la franchise. Ils ont publié deux romans d'observation, d'investigation sociale; ils en annoncent un troisième, *la Jeune Bourgeoisie*. Je voudrais, en proposant mes doutes, en expliquant mes réserves sur quelques points, en motivant mon approbation sur quelques autres, concourir à l'achèvement de la nouvelle production par mon appréciation impartiale de ses sœurs aînées. C'est une manière de collaborer que je

crois permise à la critique et qui lui est singulièrement douce.

J'ai entendu des personnes de goût, qui d'ailleurs ne contestaient point la légitimité de la donnée morale sur laquelle repose *Sœur Philomène*, blâmer, non sans vivacité, et réproucher avec dédain le milieu où se passe l'action, les tableaux qu'elle exige, et, en quelque façon, les accessoires qu'elle comporte. Je ne puis ni partager cette sévérité ni m'y associer. Le lecteur, auquel je vais soumettre les termes du débat, prononcera en dernier ressort.

Philomène appartient comme novice à l'ordre de Saint-Augustin. De la maison mère, et trois mois après sa prise d'habit, elle est envoyée, attachée au service des malades, dans un des grands hôpitaux de Paris. C'est là que désormais elle va vivre, sentir, penser, se dévouer, aimer à son insu, puis, avertie, se vaincre; et qu'après avoir arraché à la mort plus d'une existence, elle succombera peut-être sous le poids écrasant d'une muette et incurable douleur. Le théâtre où s'accomplira le drame secret et déchirant de cette destinée est nécessairement un hôpital, et...., *tout ce qui s'ensuit.*

— « Nous ne consentons point à cela, s'écrient les délicats, nous n'admettons à aucun degré que l'on puisse suivre avec intérêt la naissance, les phases successives, l'issue heureuse ou malheureuse d'un sentiment qui se développe et fleurit sous l'impure vapeur des bains de pied, des sinapismes, des cata-

plasmes. Ce nuage nauséabond nous dérobe la vue de vos personnages, et cette répugnante barrière nous demeure infranchissable. »

Je désirerais qu'il fût possible de concilier le respect dû à ces protestations, à ces scrupules, avec la vérité de l'art, la liberté de ses moyens, les exigences de sa mission; mais on est obligé d'abord de se demander où s'arrêteraient dans la pratique les restrictions et les dégoûts de la société polie. Outre mille inconvénients d'application et de détail, de telles éliminations ont le tort inexcusable d'être arbitraires, et par conséquent illimitées. Aujourd'hui vous proscrivez les scènes d'hôpital, demain vous étendrez l'interdiction à la peinture exacte de la vie militaire ou de la vie maritime, car chez les matelots et les soldats la prose coudoie terriblement la poésie. Ce seront ensuite les mœurs bourgeoises qui offenseront votre aristocratie intellectuelle par leur vulgarité mesquine, par la platitude de leur terre à terre. Comment et pourquoi s'inquiéter de l'usurier Gobseck, du banquier Nucingen, de mesdames Camusot, Matifat, Baudoyer, Rabourdin, du caricaturiste Bixiou, du journaliste Lousteau, de l'avocat Fraisier? Supprimons d'un trait Balzac et sa *Comédie humaine*. George Sand, qui a créé tant de héros et de types romanesques, trouvera-t-elle au moins grâce devant cet exclusivisme, devant cette recherche hautaine du convenable et du convenu? — Pas tout à fait, je le crains. — On lui reprochera le *Compagnon du tour*

de France, Horace, la Mare au diable, la Ville noire; mais il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a écrit la *Famille de Germandre*. L'églogue ne passe le seuil des salons qu'à la condition d'être soigneusement frisée, parfumée, gantée; blouse et sabots restent dans le vestibule.

Seriez-vous destinés à revenir parmi nous, à briller de nouveau, bergers de Florian, moutons de Gessner, innocentes fillettes de Berquin, amants et amantes de l'*Astrée*? Et vous, chevaliers errants, Lancelot du Lac, Palmerin d'Angleterre, Amadis des Gaules, n'êtes-vous plus morts et enterrés? Avez-vous bien le front de courir le monde déguisés en Oscar, en Arthur, en Maurice? Oubliez-vous que la bibliothèque de Don Quichotte est brûlée, et que ses cendres sont vos cendres? Faudra-t-il constamment reprendre la lutte contre ce faux idéal d'exquis raffinement, de délicatesse minaudière, de distinction maniérée? Sommes-nous voués à perpétuité et condamnés aux fadeurs d'*Estelle et Némorin*; ou encore aux marquises, aux vicomtes du faubourg Saint-Honoré, aux colonels du Gymnase; ou enfin aux brigands d'opéra comique, aux grands seigneurs *incognito*, aux ermites à barbe blanche, aux languissantes pastourelles, aux princesses vaporeuses et persécutées? « Sous une forme ou sous une autre, disait dernièrement M. Sainte-Beuve, dans un spirituel et judicieux article sur madame Swetchine, la question *Rambouillet* recommence toujours. » Il a raison. Nous ne pouvons

échapper à cette littérature de sucreries et de crème fouettée. Notre barque, pavoisée coquettement, stationne sur le fleuve de Tendre, au-dessous de *Petits-Soins*, non loin de *Billets-Galants*; et l'imagination féminine continue de flotter incertaine entre le doux-cereux Tircis et le superbe Almanzor.

Notez qu'au fond, sous une apparence de céleste spiritualisme, la théorie des milieux, des *beaux milieux* est horriblement matérialiste. Elle a pour résultat, sinon pour objet, de localiser, de parquer le sentiment, puisqu'elle ne lui permet d'éclore qu'en une place fixe, à l'aide d'une température déterminée. Par exemple, l'amour dans un palais, elle l'admire; dans un boudoir, elle le tolère; dans une arrière-boutique, elle le dédaigne; dans un hôpital, elle s'en détourne avec un mouvement de répulsion. L'échelle des proportions est observée avec une rigueur mathématique. Il ne s'agit pas de savoir qui vous aimez, à quel degré, ni de quelle manière, mais *où* vous aimez. Affaire de position, d'endroit, presque de domicile, et non de valeur réelle, de qualité morale.

Je laisserais incomplète la réfutation de cette théorie si je ne faisais remarquer que ses enthousiastes sectateurs s'appuient sur une conception absolument erronée des devoirs et des fonctions de l'art. Selon eux, les productions littéraires et artistiques sont chargées de les ravir aux ennuis quotidiens, aux laideurs positives, de leur masquer le vrai sous l'agréable voile de la fiction, de les dépayser, de les transporter au

septième ciel. Considérer ainsi le rôle de l'art, c'est, à ce qu'il me semble, en croyant l'élever, le rabaisser étrangement. C'est le prendre pour une variété de l'opium, du haschich, pour une substance propre à enchanter le sommeil. Songe, mensonge ! En sommes-nous encore à cette parole usée ? La mission de l'art contemporain est de concourir de toutes ses ressources, de toutes ses forces à la reconstruction de l'édifice social. Il doit être clairvoyant, sincère, courageusement véridique. Nous avons besoin d'observateurs, d'analystes, d'interprètes, capables de regarder les choses en face, sans pâlir, sans frémir, et de soumettre aux lumières de ceux qui nous succéderont les éléments du problème étudiés avec conscience. A des siècles plus paisibles, moins lourdement responsables, les écrivains qui bercent les enfants font rêver les femmes, dorlotent les vieillards. Le temps des *Mille et une Nuits* est passé. Les Lettres entrent de plus en plus dans l'ère glorieuse de l'influence éducatrice et virile.

Dès que MM. de Goncourt choisissaient un hôpital pour y placer les personnages et l'action de leur roman, le goût ne leur prescrivait qu'une simple précaution : c'était de ne point se complaire aux crudités inutiles, aux horreurs superflues, de ne jamais dépasser la mesure. Je tiens à déclarer qu'en général ils ont su rester fidèles à ce programme, comprenant que de son intelligente exécution dépendait non-seulement le succès, mais la possibilité de leur livre. Ils n'ont dérogé nota-

blement à leur sévérité voulue que dans une des premières pages (5-6). A partir de ces mots : « Sur son passage, il sort d'un lit, etc., etc., » il y a vingt lignes qui véritablement sont de trop, qui font tache, et qu'à la prochaine édition les auteurs, je l'espère, effaceront sans hésiter. Ailleurs, dans ce volume, je rencontre plus d'une réalité affligeante, navrante; je ne vois aucun tableau qui me choque, parce que si tout est intentionnel, rien n'est mis par forfanterie, par bravade. On a désapprouvé les conversations des internes; je suis loin, pour mon compte, de les trouver si coupables et de m'effrayer de quelques mauvaises plaisanteries. Ce n'est dans cette peinture d'ensemble qu'un petit coin : qui sait cependant, si en le traitant avec négligence, on n'eût pas porté atteinte à l'exactitude des autres parties ?

Ce qui me rend aussi indulgent pour les détails, c'est qu'à mes yeux la conception qui préside à *Sœur Philomène* et qui constitue l'œuvre est essentiellement chaste, élevée et honnête. Je crois devoir, avec une insistance particulière, appeler sur ce point l'attention du public; cette constatation importante étant la meilleure réponse qu'on puisse adresser aux méfiances qu'éveillerait une lecture superficielle. Les incidents et accidents sont purifiés par la pureté de l'idée mère.

L'avouerai-je ? au lieu de gourmander MM. de Goncourt sur leur audace, je leur reprocherais plutôt leur timidité. Entendons-nous bien. Je pense que sans sortir du cadre où ils ont enfermé l'action, sans ac-

corder aux manifestations extérieures, aux événements, une place plus considérable, on pouvait approfondir, creuser davantage, mettre plus à jour, plus à découvert les dispositions intimes, les mobiles, la passion comprimée mais dévorante de Philomène, l'âme orgueilleuse et vigoureusement trempée de l'interne Barnier. Je ne m'attache, en ce moment, qu'à la veine psychologique de l'ouvrage, et j'exprime le regret que tout en respectant l'énergie stoïcienne, la concentration héroïque de la jeune religieuse, les auteurs se soient mis en garde contre leur pénétration ou contre notre curiosité, en se refusant à voir ou en dissimulant les défaillances, les angoisses, les saignantes blessures de ce cœur si aisément ému sous sa fierté de commande.

Encore une fois, je l'admets volontiers : la nature du sujet imposait à MM. de Goncourt une circonspection rigoureuse. Je les félicite de leur prudence, mais j'aurais souhaité quelquefois qu'elle n'allât point jusqu'à l'obscurité. Ainsi, lorsque Barnier, après avoir, sous l'excitation combinée de la vanité, de l'ivresse et de la douleur, cédé à une tentation voisine de la folie et reçu de Philomène le châtimement de sa faute, de son égarement passager, se met à chercher dans l'hébétement de l'absinthe la paix et la joie qui l'ont abandonné pour toujours, on attribue sa conduite au repentir et l'on se trompe. Il ne se punit point d'avoir offensé Philomène ; il s'efforce seulement d'oublier sa première maîtresse, que le hasard ironique des amours aventureuses jette soudainement devant lui sur un lit

d'hôpital, à laquelle il fait subir une opération atroce, et que son amour ni sa science ne peuvent sauver de la mort. Cet épisode, si intéressant qu'il soit, ne suffit point à renseigner le lecteur, sans cesse occupé des deux principaux personnages, enclin à négliger tout ce qui n'est pas eux, très-peu fixé sur leurs véritables sentiments, prêt à se les exagérer, et qui n'entre qu'avec difficulté, avec un certain désappointement, vers la fin du volume, dans les motifs et les causes de l'abrutissement, puis du suicide de Barnier. Moins discrets et plus explicites, les auteurs nous eussent épargné cette méprise, sans affaiblir l'intensité de l'effet final.

C'est parce que je suis frappé de la justesse, et parfois de la profondeur de leurs indications, que je me permets de les chicaner avec une ténacité aussi méticuleuse sur l'excessive sobriété de leurs développements. Il y a dans l'étude du caractère de Philomène autant d'habileté de composition, autant de vérité d'analyse que dans celui de Marthe des *Hommes de Lettres*; et cependant la religieuse nous apparaît moins vivante que l'actrice, nous en gardons un souvenir moins durable. Cela tient à ce que MM. de Goncourt, non contents de dessiner d'une main ferme et savante la physionomie morale de Marthe, ont pris à tâche de nous la montrer sous ses divers aspects, et, en quelque sorte, de faire rendre à cette triste individualité ce qu'elle contenait d'étrange et de curieux; tandis qu'ils ont cru devoir se borner dans leur dernière création

aux lignes principales, aux grands traits, aux faits généraux.

Il fallait que la conception primitive de Philomène fût bien vraie, qu'elle prit à la fois sa source dans l'observation et dans l'invention pour s'affirmer par elle-même et s'affranchir résolument de l'abondance et de la multiplicité des manifestations. Cette conception est, en effet, digne d'éloges. Elle se fonde sur une distinction qui, nettement accusée et ramenée plus souvent, eût semblé d'une incontestable évidence, sur la différence qui sépare les affections où l'âme règne sans partage, de celles où notre esprit se mêle et influe. Le sentiment qui réside uniquement dans l'âme répand la tendresse et l'appelle; il ne se complique de passion que si la culture de l'intelligence, aiguisant la sensibilité, fournit des termes de comparaison, propose un but éloigné, enfante un idéal. Or, chez sœur Philomène, l'éducation du couvent a élevé, affiné l'âme en laissant sommeiller l'esprit. Il résulte de ce désaccord, de ce manque d'équilibre, qu'elle est capable de tendresse, de dévouement, et absolument fermée à la passion. Elle peut aller très-haut dans les sereines régions de l'amour et ne risque point de tomber. Tout le roman est là; cette situation particulière valait un roman.

Quand on est en possession de cette clef, on reconnaît que l'unité, médiocrement apparente, est sérieuse, réelle, et qu'à défaut de la conscience de soi qui en eût fait un *caractère*, Philomène a la consistance, l'ac-

cent et la vitalité qui font une *personne*. On accepte sans marchander davantage, sans épiloguer, des contradictions plus manifestes que profondes entre son enfance et sa mûre jeunesse; on rejoint et l'on noue plus facilement ses années de couvent à sa vie d'hôpital; on s'explique mieux l'absence de luttes visibles, l'inviolable silence qui étonnaient d'abord. Maintenant que nous comprenons et savons à fond sœur Philomène, accueillons-la, suivons-la dans l'exercice de son devoir, c'est-à-dire dans le déploiement de sa force et de sa vertu. Aussi bien, en achevant de faire connaissance avec elle, nous donnerons un échantillon du style de MM. de Goncourt, ce qui m'amènera naturellement à terminer l'examen de ce livre par quelques mots rapides sur la manière dont il est écrit.

« Elle était la médiatrice par laquelle s'adoucissait tout ce qu'il y avait de dur dans le régime de l'hôpital, la main compatissante et légère par laquelle la souffrance voulait être touchée, la voix berçante et sereine qui donnait à la convalescence le courage. Elle était la surveillance et le contrôle qui faisaient autour de tous les lits le service humain et consciencieux. Elle était presque une famille pour les malades, tant elle entraînait dans leurs affections comme une confidente, dans leurs pensées comme une parente, dans leurs larmes comme une amie. Sans cesse on la voyait marcher d'un lit à un autre, avec quelque chose à la main, avec son cœur dans les yeux, passant de celle-ci à celle-là, allant de l'officine à la salle, de la salle à son cabinet, additionnant, contrôlant, vérifiant, pliée en deux sur les registres de visite, sans s'arrêter ni prendre le temps de s'asseoir. Sa robe passait et repassait, toujours allant.

« Aussi était-elle adorée et vénérée. Aux malades qui arrivaient, les malades déjà vieilles dans la salle parlaient de la

chance qu'elles avaient, de la bonne sœur qu'elles allaient avoir. Même dans les autres salles, on faisait attention aux nuits où elle devait être de garde; le soir, d'un lit à l'autre, on se promettait sa ronde; et quand, dans le jour, elle descendait l'escalier, les convalescents qui, sur le palier de la salle des hommes, fumaient leur pipe en se promenant avec des béquilles, la saluaient d'un grand coup de bonnet de coton.

« Sa réputation était une sorte de popularité. Son nom revenait dans les dîners d'étudiants; les uns parlaient de sa grâce avec enthousiasme, les autres avec curiosité. Et il y avait au fond de tous, médecins et internes, comme un certain orgueil de cette sœur admirable, de la novice de la salle Sainte-Thérèse. »

Je n'ai besoin d'avertir personne. Ceux qui goûtent la délicatesse du tour, la finesse de l'expression, l'harmonie de la phrase, cet indéfinissable arrangement des paroles, charme et autorité du langage, auront senti un petit frisson de joie et de délectation, auront applaudi, salué le don le plus envié, l'un des plus enviables, le talent. Il y avait des pages brûlantes dans les *Hommes de Lettres*; il y en a de touchantes dans *Sœur Philomène*. MM. de Goncourt sont des écrivains de race, cela ne fait aucun doute. Qu'ils veillent seulement à ce que leur aptitude de styliste accompagne fidèlement et ne prime jamais leur puissance, leurs facultés de romancier; qu'ils ne s'abandonnent point à la tentation de trop bien écrire, de ciseler, comme on dit aujourd'hui, car du brillant au *brillanté* la distance est aisée à franchir. Enfin, malgré le séduisant exemple de M. Théophile Gautier dans *Mademoiselle de Maupin*, de M. Gustave Flaubert dans *Madame*

Bovary, qu'ils se méfient de la prose rythmée, cadencée, abondante en adjectifs, en pronoms et en imparfaits. Une nerveuse simplicité est préférable à la plus miroitante des *manières*.

J'attends avec une impatiente curiosité, et toutefois avec confiance, le prochain roman de MM. de Goncourt. En m'efforçant de mettre dans cette analyse autant de fermeté que de bienveillance, en justifiant chacune de mes remarques, j'ai essayé de montrer ce qu'à leur égard le public littéraire était en droit de désirer, d'espérer. Je n'ai point dissimulé ma sympathie, et si l'on m'en demande la cause, je répondrai sans embarras : « Indépendamment de leur mérite personnel, ces jeunes écrivains ont une qualité inestimable et qu'on ne saurait trop encourager : ils aiment leur art. »

M. HECTOR MALOT

I¹

Ceux qui ont assez aimé pour en souffrir feront bon accueil à ce nouveau roman, sur la seule foi de son titre; ceux qui n'ont connu que de calmes affections ou des plaisirs frivoles seront enclins, au contraire, à taxer ce même titre de singulière exagération. Les uns comme les autres obéiront à la logique de leur situation morale, et, dans leur jugement, s'inspireront de leur présent ou de leur passé. Il est facile, lorsqu'on a trouvé le bonheur dans une honnête et régulière union, de mépriser un danger dont à peine on soupçonne l'existence; il est facile aussi, lorsqu'on s'est borné à des tendresses de hasard et de rencontre, à des distractions furtives, de méconnaître les effets d'une passion qu'on n'est point digne d'éprouver. Mais les âmes vierges et les cœurs usés, ces deux extrêmes qui se rejoignent dans une commune ignorance, ne forment point la majorité du public : une foule ardente et tumultueuse compose ce qu'on appelle la moyenne,

¹ *Les Victimes d'amour.* — Première partie, *les Amants.*

le gros, le fond des lecteurs ; elle désire, elle jouit, elle regrette, elle espère et se désespère ; mobile et variable comme les circonstances, livrée à des agitations incessantes, elle lutte et se débat sans se perfectionner ni s'instruire. En devons-nous conclure que la galerie invitée à juger l'œuvre en dernier ressort comptera exclusivement des passionnés ? Non, certes ; les y admettre seuls serait aussi peu raisonnable que les en bannir absolument. Puisqu'on a voulu les peindre, ils ont droit à prononcer sur un point assez important, sur la ressemblance. « Oui, me voilà bien, je suis vraiment ainsi, c'est moi et non un autre. » Des paroles aussi affirmatives ne peuvent sortir que de leur bouche, elles sont une sanction nécessaire. Ceux qui ont servi de modèles acquièrent à cette vérification des titres incontestables, mais au delà leur compétence s'arrête. Ils ont délivré à l'observateur un certificat d'exactitude, ils ont constaté leur identité ; quant à la disposition des lignes et au choix des couleurs, quant au mérite d'exécution, ils se taisent prudemment, car ils ignorent. Leur témoignage, si indispensable qu'il soit, ne suffit donc point à l'artiste. Celui-ci a pu saisir avec prestesse l'accident, le fait transitoire, exceptionnel, et manquer cependant aux lois générales de la vérité humaine. A qui s'adressera-t-il dans sa perplexité consciencieuse, et quel suffrage pourra-t-il invoquer ?

Nous venons de récuser pour cause d'indignité ou d'ignorance les libertins et les innocents, nous repoussons maintenant les passionnés parce qu'ils ne connais-

sent pas assez les moyens et le but pour apprécier le résultat, et que leur donner voix à la délibération serait les constituer juges et parties; ainsi la difficulté subsiste et s'accroît : — où trouver, où choisir les membres de notre jury? — Pourquoi n'oserions-nous pas répondre : Nous les choisirons parmi ceux qui, après s'être plus ou moins risqués, plus ou moins perdus, après avoir tenté le sort, pratiqué la vie, traversé la douleur, sont parvenus brisés, mais victorieux à une lucidité implacable, à une tranquillité suprême? C'est en leur expérience que le romancier se confiera, et comme il disait à la foule : Est-ce ressemblant? il leur demandera : Est-ce beau et vrai? Ces idées se formulaient précisément en moi à mesure que j'avais dans la lecture des *Victimes d'amour*, et en tournant la dernière page de cette œuvre sincère et puissante, je pensais involontairement à une dédicace de Bettina d'Arnim. En tête de sa *Correspondance* avec Goëthe, elle a mis ces mots qui ne permettent aucun malentendu : « Ce livre est pour les bons et non pour les méchants. » Il me semble que M. Hector Malot, s'il avait fait une préface, aurait pu commencer ainsi : « Ce roman est dédié aux sages indulgents, aux vrais sages, — ceux qui ont été fous. »

Ce n'est point de folie, c'est plutôt de faiblesse que l'on doit accuser le personnage principal des *Victimes d'amour*, Maurice Berthauld. Son enfance s'est écoulée heureuse, trop heureuse et trop caressée, dans un petit village de Bretagne, à Plaurach, auprès d'une

mère incomparable et de quelques amis d'élite. Chez une nature plus ouverte aux impressions qu'aux leçons, ce groupe distingué, mais d'une indulgence excessive, a favorisé les progrès de l'esprit aux dépens de la solide bonté du caractère ; les instincts de Maurice, que nul ne contrariait, que rien ne gênait, se sont librement développés, jusqu'au jour où, se révélant dans leur impérieuse exigence, ils ont heurté de judicieux desseins, blessé des affections sacrées. Cette soudaine effervescence se déclare avec les premières années de la jeunesse. Une vocation irrésistible le gagne peu à peu et le domine ; il est, il se sent musicien, et lorsqu'il lui devient évident que son éducation d'artiste ne s'achèvera convenablement qu'à Paris, sans hésiter il y veut courir aussitôt, s'y établir, y briller. Quelle attache, en effet, serait assez forte pour le retenir ? Le dévouement, le devoir, la conscience ? On ne lui a jamais imposé ces rudes freins dans leur salutaire rigueur. Sera-ce sa religion pour le foyer maternel ? Mais dans cette âme fouguese et légère, les souvenirs, si chers qu'ils soient, ne pèseront jamais autant que les espérances. Il s'en va donc vers la capitale, insoucieux des regrets, des tendresses qu'il laisse derrière soi, et persuadé que désormais il appartient tout entier à son art.

Ce don, cette vertu d'être un artiste dans le sens absolu du mot et de n'être que cela, lui est expressément refusé. S'il poursuivait un noble but, il trouverait dans l'obstacle même un auxiliaire et un aiguil-

lon; les grandes vues, le travail opiniâtre, la fièvre de la réalisation immédiate le préserveraient et le garderaient des appétits vulgaires. Mais ce que Maurice demande à son talent, ce qu'il en sollicite avec impatience, c'est une vogue rapide et non une gloire véritable; une carrière facile, exempte de combats; le plaisir enfin, sous la forme la plus séduisante et la plus exquise à son gré, l'amour d'une femme du monde. L'ambition dans l'amour, voilà ce qui infailliblement le perdra, ce qui portera une atteinte profonde, sinon mortelle, à sa droiture native; le discernement moral s'altérera en lui; au lieu de mettre sa main dans la main de quelque simple et chaste fille, innocemment passionnée, qui lui donnerait le bonheur possible et légitime, il courra, en proie à un accès d'éblouissement vaniteux, se jeter aux pieds de la jeune et riche veuve du banquier Baudistel.

Mais si Maurice Berthauld est un cœur faible, Marguerite Baudistel est une nature brûlante et sèche; s'il croit naïvement que, comme la toilette, les sentiments et les affections changent et s'embellissent selon les diverses classes de la société, elle se figure que dans la tendresse d'un artiste il y a quelque chose de prestigieux et d'extraordinaire; s'il attend beaucoup de sa nouvelle maîtresse, elle n'attend pas moins de lui. On comprend déjà que dans ce double espoir, qui sera également déçu, dans cette alliance fallacieuse où chacun spécule sur des qualités absentes, sur des perspectives mensongères, il y a les motifs et les présages

d'un drame terrible. Pour que ce drame restât longtemps ajourné, le mouvement frivole et superficiel de la vie mondaine suffirait; mais pour que l'orage éclate avec une violence et une continuité irréparables, il ne faudra que cette chère intimité si ardemment souhaitée. — Un commerce étroit, un contact journalier, une liaison clandestine, une sorte de ménage en commun, ce sera bien assez, ce sera mille fois trop. — Ainsi rapprochées et resserrées dans ce cercle étouffant, ces deux créatures, ces deux éducations, ces deux tendances si différentes seront promptement hors d'état de s'aveugler sur leurs mérites respectifs et sur leurs propres dispositions. La solitude à deux, l'écueil des esprits romanesques, le piège où viennent tomber et se consumer ceux qui n'ont écouté que leur cerveau en croyant s'inspirer de leur cœur, cette attrayante et corrosive solitude, ils ne l'éviteront point. Dans leur infatuation superbe, les orgueilleux, ils s'y plongeront furieusement.

M. Malot a usé d'un artifice très-habile et qu'il avait parfaitement le droit d'employer, en les isolant aussitôt du cadre social, en les tirant brusquement du milieu factice où leurs illusions réciproques auraient pu s'éterniser. Emportés tous deux par le désir de connaître, de posséder enfin cette Terre promise, cet Éden splendide de l'amour libre, triomphant, exalté, Maurice et Marguerite, au lendemain de leur premier aveu, partent ensemble pour la vallée de Montmorency. — Ce ne sont d'abord que molles délices, charmes imprévus,

transports inespérés; comme une fée généreuse en veine de largesses, la réalité dépasse ce que d'un regard timide le rêve entrevoyait modestement dans un lointain vague. Étourdis, accablés de leur bonheur, ils sont trop enivrés pour distinguer au juste d'où leur vient cet enivrement; pour savoir si c'est l'éveil d'un sentiment nouveau dans leurs âmes ou le réveil de la sève dans les plantes, si c'est le printemps intérieur ou celui du dehors qui les jette en ces ravissements ineffables. L'apaisement et avec lui la lumière ne se feront malheureusement pas attendre. L'heure glaciale ne tardera point à sonner où Marguerite trouvera la campagne moins riante, la forêt moins verte, le ciel moins bleu, où les lueurs du matin ne l'égayeront plus, où les magies du soir ne la rendront plus pensive; elle s'ennuiera. Mais comme elle n'a point une claire intelligence de ce qu'elle éprouve, comme elle ignore qu'elle devrait adresser à son amant les reproches qu'elle fait à la nature, elle n'aperçoit qu'une issue pour échapper à cette lassitude prématurée; fuir, aller devant soi, dévorer le temps et l'espace. A cette résolution fantasque Maurice se hâtera d'obéir, il croira même l'avoir provoquée; il n'a plus de volonté en présence d'un caprice de cette femme. Où prendrait-il la force de lui résister? Pas plus qu'elle, il n'a conscience du châtiment qui commence à peser sur eux. L'orgueil et le désir l'ont amené près de Marguerite, l'habitude et la volupté l'y retiennent. Elle peut partir, il la suivra, il est son esclave.

Leurs sentiments se modifient ainsi, s'altèrent, se dégradent selon une progression rigoureuse, et l'on assiste avec un intérêt poignant à ces décompositions successives d'une passion si absolue et si entière à son début. C'est un pauvre remède que les voyages, et dont l'inefficacité se manifeste durement. Après Montmorency, on a tenté le séjour de Fontainebleau, puis on a parcouru l'Italie, on a visité Venise et Naples, et, de fatigue, de satiété, de découragement, on est revenu, on est retombé à Paris. On avait voulu le recueillement, et l'on a été impuissant à le soutenir; on avait fait appel à la curiosité, et ses diversions rebutantes n'ont excité que le dégoût. Alors, dans leur manière d'être un changement s'accomplira, une situation préparée, déterminée par leurs antécédents, s'établira de leur mutuel aveu, situation qui ne sera que le développement et le commentaire de cette sombre vérité : entre un homme et une femme, lorsque l'affection intime et pure est éteinte, et que cependant une liaison subsiste, sans raison alors et sans excuse, la corruption se présente et s'impose, le cœur se tait, les sens vont régner.

Arrivé à ce point délicat, M. Hector Malot pouvait tourner dextrement la difficulté, et se contenter de rapides indications à la fois confuses et sommaires. Il a eu assez de courage et de franchise pour écarter les velléités de transaction sournoise avec son dessein primitif, et il n'a point reculé devant une analyse ingrate et périlleuse. L'originalité de son œuvre est le résultat

direct et le juste prix de sa persévérance. Il côtoyait en littérature des voisinages illustres, des termes de comparaison fort inquiétants. Souvent il avait lieu de craindre que le sentier qu'il ouvrait si résolument ne semblât devoir se confondre avec certaines grandes routes trop battues et trop fréquentées; mais la vue claire de son but et la précision du moyen qu'il employait pour y atteindre l'ont toujours soutenu et préservé. Il n'a point songé à décrire le lent et mortel désenchantement de deux âmes distinguées qui se consumment dans le silence; cet horrible poème existe déjà, nous le connaissons tous : c'est *Adolphe*. Il ne s'est point proposé non plus de raconter les angoisses, les convulsions dernières d'une passion déçue qui se réfugie dans la mort : nous avons lu cette histoire-là lorsque nous avions vingt ans, et nous ne l'oublierons jamais; elle se nomme *Werther*. En accordant aux sens un rôle si considérable et en quelque sorte exclusif dans les relations de Maurice avec Marguerite après leur retour à Paris, l'auteur s'est conformé à une intention expresse qu'il ne nous sera point difficile de mettre en lumière.

S'attachant à nous faire concevoir la possibilité, la nécessité d'une rupture entre eux, il a tenu à particulariser le caractère de cette rupture, et il y a introduit comme élément dominant, non le regret, non le chagrin, non la colère, mais le mépris, et un tel mépris, qu'en se le renvoyant l'un à l'autre, il leur en restât à chacun des éclaboussures honteuses. Pour que cet effet

se produisit et qu'il eût toute sa portée, il fallait que dans leur mémoire leur amour laissât une indélébile souillure. Désormais, lorsque, séparés, ennemis, ils reviendront avec désolation et amertume sur les années passées et perdues, aucune illusion orgueilleuse ne leur sera permise; ils ne pourront prononcer ce mot si naïf et qui fait tant de bien à l'âme : Ce n'est pas ma faute. Au contraire, dans un incessant et humiliant *mea culpa*, ils se rediront : Nous avons touché à la passion, et nous en étions indignes; aussi elle s'est vengée, elle a brutalement allumé nos désirs au lieu d'enflammer nos cœurs; elle ne s'est manifestée à nous que par son emportement sensuel, et nous a dérobé sa pureté idéale; loin de nous élever au ciel, elle nous a roulés dans la boue.

Maurice, abandonné par sa maîtresse, aura la tentation du suicide; il en fera les préparatifs, il en disposera avec soin la mise en scène, mais finalement il ne se tuera point. Les prières, les conseils, les plaisanteries de son ami Martel l'en empêcheront. C'est un vrai artiste que ce Martel, et qui porte sans fléchir sa douleur et son talent. Il intervient de temps en temps dans l'action, comme le chœur antique, pour consoler et raisonner. Maurice vivra donc, et ce qui le retiendra bien plus sûrement que les vives et spirituelles représentations de Martel, si affectueuses dans leur justesse, si sévères dans leur tendresse, ce sera l'espoir, vaguement entrevu, sourdement caressé, d'une revanche tardive; ce sera un lâche besoin de bonheur à tout

prix. Bientôt, de prostration en prostration, Maurice Berthauld ne laisse plus rien à désirer comme perfection dans l'anéantissement moral : il est complet, il est mûr, il est prêt. Tour à tour sujet et instrument de torture, hier victime, demain bourreau, il a souffert, il va faire souffrir.

En regard de cette mobile et débile créature, et comme un contraste vivant, le romancier a placé un noble et solide personnage, fidèle, dévoué, inflexible, Audren de Tréfléan. Aucune des influences énervantes qui ont réduit à rien les heureuses qualités de Maurice n'a trouvé de prise sur ce jeune homme. Au bord de la mer, dans une solitude presque absolue, laissé à ses instincts, livré à ses goûts, il s'est formé comme il a pu, il s'est élevé tant bien que mal. Son humeur inégale et farouche, son indomptable fierté, ont longtemps affligé ceux de ses proches qui s'intéressaient à lui. Mais un jour la rudesse a fait place à la douceur, la tristesse hautaine à une confiance affectueuse; Audren était désarmé, il était conquis, il aimait. Comment sa vie ne serait-elle point modifiée, transformée? il l'avait, par une promesse intérieure, engagée sans réserve et sans retour à sa douce et chère préférée. Dès lors, avec la robuste bonne foi et la volonté droite des cœurs simples, il a considéré son destin comme fixé, et, quoiqu'il n'eût rien dit encore à celle que, dans le secret de ses espérances, il nommait déjà sa fiancée, quoique personne ne soupçonnât la profondeur ni même l'existence du sentiment qui dirigeait et inspi-

rait ses moindres actions, il était persuadé qu'entre Armande et lui nul obstacle sérieux ne se pouvait dresser.

Il comptait sans Maurice Berthauld, comme l'homme vierge et vrai compte toujours sans l'homme blasé. Que la lutte soit acharnée ou qu'elle se termine promptement, qu'elle soit dérisoire ou terrible, entre des adversaires qui se trouvent dans des conditions si différentes, la victoire ne saurait être un instant douteuse : Audren succombera. Non pas que Maurice se présente en Lovelace, en don Juan : il n'appartient en aucune manière à cette race fatale, à ces esprits superbes qui puisent dans leurs erreurs et leurs fautes une énergie démoniaque, une ardeur inextinguible de vengeance et de jouissance. Mais avoir aimé déjà, et aimé jusqu'au dégoût, jusqu'à la lie, lui donne une singulière avance, une écrasante supériorité sur ce naïf rival qui aime pour la première fois : la supériorité de l'acteur consommé sur le débutant timide. Il n'a qu'à se souvenir, et sur ses lèvres accourent aussitôt les paroles tendres et câlines ; il n'a qu'à se souvenir, et sa voix devient mélodieuse, son front se couvre de rougeur, son œil s'humecte ; enfin, pour éviter les froissements, pour prévenir les maladresses, pour écarter les dangers, il n'a qu'à se souvenir. Il sait de science amère et certaine comment on triomphe et par où l'on se perd.

Dans sa loyauté intacte et primitive, Audren ignore tout cela ; où l'aurait-il appris ? Il a les gauches allures,

les lourds étonnements, les folles irritations, les atroces souffrances de la sincérité inexpérimentée. Et, d'ailleurs, que pouvait-il faire? Maurice consolé, Maurice guéri agit à visage découvert et tient une conduite irréprochable. Le fils de madame Berthauld demande à un vieil ami de sa mère, le docteur Michon, la main de sa petite-fille Armande; quoi de plus naturel? et le docteur la lui accorde avec joie et confiance; quoi de plus simple et de plus légitime? Aussi la douleur d'Audren, morne, concentrée, silencieuse, n'ayant aucune prétention, aucune objection à élever, acquiert bientôt un tel degré d'intensité que le mâle courage du généreux enfant n'y peut plus suffire. Après avoir assisté comme garçon d'honneur à la cérémonie du mariage, après avoir, dans un éclair de sauvage indiscretion, entrevu et deviné les chastes mystères de la chambre nuptiale, après un dernier regret à Armande, un dernier cri de haine contre Maurice, il s'arrache désespérément à la vie pour les laisser heureux ensemble.

Seront-ils heureux? — C'est sur ce doute, sur cette anxiété que s'arrête et se clôt la première série des *Victimes d'amour*, celle qui a pour sous-titre *Les Amants*. Je crois qu'il serait facile dès aujourd'hui de prévoir la réponse que nous apporteront les séries suivantes. Le caractère de Maurice est assez nettement dessiné pour que sur son avenir probable le lecteur clairvoyant puisse fonder des conjectures très-plausibles. Mais nous nous abstiendrons de ces hypothèses toujours un peu vaines, et qui seraient

peut-être de nature à donner le change sur un des principaux mérites de ce roman, je veux dire la composition. On pourrait craindre, en effet, que destiné à former l'anneau initial d'une chaîne, écrit et disposé en vue d'une trilogie, ce volume ne parvint à s'adapter si exactement au dessein général qu'à ses propres dépens, et qu'il ne rentrât aussi docilement dans le tout que parce qu'il est, selon la juste acception du mot, une *partie*, un fragment. Ce serait commettre une erreur singulière, et l'on est en droit d'affirmer que l'économie intérieure du livre est respectée, son équilibre normal conservé avec soin. M. Malot a ménagé des oppositions frappantes et des correspondances très-ingénieuses entre les situations à la fois analogues et contraires sur lesquelles pivote sa narration. On se convaincra aisément qu'il n'a rien accordé au hasard ni à la fantaisie, et que le détail le plus insignifiant en apparence se rapporte au plan et concourt à le manifester. C'est une œuvre commodément et solidement construite. Un avantage direct et immédiat résulte pour nous de cette régularité d'agencement, c'est la clarté.

On ne trouve dans les *Victimes d'amour* aucune de ces obscurités qui font hésiter et tâtonner l'esprit. On ne s'élance point par delà les nuages à la recherche d'une Atlantide fantastique, on s'avance par une large et droite chaussée vers un terme défini et raisonnable. A la faveur de cette constante et franche clarté, on se familiarise avec les personnages qui circulent et s'agi-

tent dans le roman, qui le peuplent et l'animent; on s'habitue à leurs mœurs, à leur langage, et l'on finit par croire assez à leur existence pour s'associer presque cordialement aux incertitudes de leur destinée. Ce caractère de pleine et entière vérité est poussé très-loin dans les *Victimes d'amour*; il est difficile, il est presque impossible en les lisant de se défendre tout à fait de je ne sais quel charme domestique, d'une accoutumance indéfinissable, d'une étrange intimité avec ces personnages fictifs que l'on accepte malgré soi comme réels et vivants. Cela tient sans doute (je l'ai déjà indiqué) à l'harmonie de la composition, à la sage diffusion de la lumière, aux sérieuses qualités du fond; cela tient aussi à la rondeur, à l'entrain, au naturel de la forme. Le style de M. Hector Malot est simple, courant, abondant, correct. C'est un style qui ne sent nullement l'écritoire ni le rhéteur. Le tissu est résistant, d'une continuité excellente, mais je voudrais que parfois il fût encore un peu plus serré. Ajoutons que le mouvement ordinaire de cette ferme prose, que l'aisance et la netteté de son allure se prêtent à merveille aux nécessités du récit. La phrase ne se fait point coquette hors de propos; au moment important, à la scène décisive l'attention n'est point brusquement détournée par une épithète voyante, par un ornement ambitieux; fidèle au vieux précepte, ce style court au dénouement, mais sans affecter une précipitation folle et sans faire sonner de grelots.

Pour résumer mon impression sur l'œuvre que

je viens d'analyser, je n'hésite pas à y reconnaître et à y louer comme signes distinctifs la sincérité et la puissance. J'y goûte aussi à certaines pages une fraîcheur de touche, une délicatesse, une fleur de sentiment qui semblent dans l'auteur révéler un jeune homme; en plusieurs chapitres on rencontre une sûreté de main, une exactitude d'observation, une précision sévère de ton et de jugement qui sont habituellement le partage de la maturité : mais ce qui domine, ce qui s'imprime dans l'âme, ce dont il faut convenir si l'on est de bonne foi avec soi-même, c'est que ce livre est terriblement vrai, saisissant, fort, très-hardi et très-humain.

II¹

A M. HECTOR MALOT.

Mon cher ami,

Si je pensais que mon affection pour toi dût se montrer aveugle ou passer pour complaisante à l'égard de ton livre, je me ferais de la plus rigoureuse abstention un devoir et une loi. Le goût tient à la conscience par des liens si délicats, si nombreux et si intimes, qu'on

¹ *Les Amours de Jacques.*

ne saurait veiller sur sa pureté impartiale, sur son élévation désintéressée avec une trop scrupuleuse sollicitude. Fermer les yeux devant les faiblesses ou les erreurs de l'art, lorsqu'on a pour mission spéciale de les signaler et de les combattre, implique une faute grave contre l'éternelle morale : trahir le beau, c'est compromettre le bien. Il ne s'agit point pour le critique de rendre des oracles, mais il a besoin de conserver à ses paroles la bonne foi qui fait leur autorité. Si donc, je le répète, mon ami, j'avais craint de manquer de justesse ou de justice, en parlant de ton dernier roman, *les Amours de Jacques*, assurément je n'en aurais rien dit.

Deux raisons qui me semblent décisives ont emporté ma détermination. J'ai voulu d'abord essayer, par l'examen toujours attentif, quelquefois sévère, d'une œuvre qui m'est sympathique, de prouver quelle profonde différence existe entre la camaraderie et l'amitié. Le code de la camaraderie a cet avantage de pouvoir se résumer en deux mots : donner des coups d'épaule à qui nous sert et des coups de dent à qui nous gêne. Le camarade est prompt à l'éloge, prompt à l'attaque, et prêt d'avance à tout ce qu'on désire de lui ; il louera comme il blâmera, sans savoir ni demander pourquoi. L'ami véritable répugne à ces admirations banales, à ces enthousiasmes de commande : il applaudit et il désapprouve, il vante ceci et condamne cela, au gré de son sens intérieur, sachant que son absolue sincérité est la meilleure marque de sa ferme tendresse. « Ce

qui enlève tout cœur et tache la lumière de nos jours, écrit magnifiquement le philosophe américain Emerson, c'est de rencontrer des concessions là où nous espérons trouver un secours viril, ou au moins une résistance virile. Mieux vaut blesser votre ami que d'être son écho. »

Ma seconde raison repose sur un fait. *Les Amours de Jacques* ont paru ici même¹, sous le titre de *Jacques Chevalier*, devant une grande partie du public qui lira cette appréciation. Il y a par conséquent pour ce public une facilité immédiate, une possibilité exceptionnelle de contrôle que j'accepte, en ce qui me concerne, avec beaucoup de satisfaction et d'empressement. Qui juge se juge : jamais dicton populaire ne se sera plus exactement vérifié.

Je dois cependant avertir les premiers lecteurs de ce roman qu'ils ne retrouveront pas dans le volume les années d'enfance, les scènes si gaies et si touchantes qui ont pour théâtre la pension Heudelay, les *charges* heureusement réussies, les vives silhouettes de ces gamins en train de devenir des hommes. — Cela faisait longueur, et on l'a supprimé. — Cette déclaration, il faut en convenir, est plus brève que plausible. *Faire longueur* est un de ces reproches vagues que l'on jette en l'air, un peu au hasard, et qui vont tomber à tort et à travers sur l'ouvrage le mieux composé. Avec ce mot-là, je parie réduire aux trois quarts, à la moitié,

¹ Dans l'*Opinion Nationale*.

presque à néant, ce que nous ont laissé Walter Scott et Balzac, ce que produisent encore chaque jour George Sand et Dickens. Que de longueurs dans *le Père Goriot*, dans *Guy Mannering*, *le Pêché de M. Antoine*, *David Copperfield* ! Et pourtant ce serait vraiment dommage pour la gloire des auteurs et pour notre contentement que l'on eût pris soin de retrancher ces inutilités apparentes.

Revenons aux *Amours de Jacques*, et disons avec franchise que ces naïves et agréables peintures du commencement avaient un charme de naturel, de laisser aller très-rare dans notre littérature, volontiers sèche et factice. Pour mon compte, je les regrette : elles étaient amusantes et originales. Quelques coupures adroitement faites auraient suffi, j'en suis persuadé. Ce qui traîne légèrement dans le feuilleton et retarde notre impatience occupe sa vraie place et vient en son lieu, lorsque l'on considère l'ensemble définitif. Si tu étais un romancier de cape et d'épée, il est probable qu'en m'adressant à toi je me dispenserais de tenir ce langage ; mais tu es (et je t'en félicite) un romancier d'analyse : aussi, je te conseille, lorsque tu feras une nouvelle édition, de rétablir courageusement ces scènes destinées à ouvrir et à préparer la période de sentiment vierge et de passion exclusive.

Je me place surtout, en exprimant ce vœu, au point de vue d'un certain agrément familial, car je le reconnais, un prologue n'était point strictement indispensable. Cette vie de pauvreté, d'espérance, de chimères

obstinément caressées, de mutuel dévouement et d'amour qui soutient jusqu'à les exalter trois âmes inexpérimentées et candides, s'impose facilement et sur-le-champ à l'imagination. Qui s'avisera jamais de contester la vérité du tableau, de révoquer en doute l'authenticité morale des personnages? On sent que cela est exact, que les choses ont dû se passer ainsi, et malgré la déraison, la paresse, les mensonges, les défauts et les torts trop souvent inexcusables de ces enfants égarés, on est saisi d'une compassion infinie, parce que la jeunesse confiante qui, le sourire sur les lèvres, se précipite dans le malheur, est le plus intéressant et le plus navrant des spectacles.

La difficulté qui se présentait naturellement, et dont il fallait triompher, consistait à exciter la sympathie en faveur de Jacques, d'Émile et de Caroline, sans leur témoigner la moindre complicité. Le sentier était glissant. On pouvait avoir la tentation d'insister sur le côté plaisamment aventureux de cette existence hasardeuse, ou la faiblesse d'en accepter et d'en reproduire l'exagération plus maladive que poétique; mais il y avait un meilleur parti à prendre, plus neuf à la fois et plus judicieux : c'était d'écarter de la situation ce qu'elle offrait de banal et d'aller bravement à ce qu'elle contenait d'unique. Eh bien! il se trouve réellement dans les *Amours de Jacques* quelque chose d'unique, quelque chose qui n'avait pas été vu, qui n'avait pas été exprimé avant toi. Tu as éclairé d'une franche et pleine lumière les puérilités ravissantes, les mirages

insensés, les illusions inouïes, les aveuglements incroyables d'une passion juvénile, très-libre d'elle-même socialement (je parle de la première partie), mais très-gardée, très-préservée par sa candeur et par sa noblesse d'instinct.

L'exquise pureté de Jacques et de Caroline, leur intensité d'affection, qui n'a d'égale chez eux que la puissance du rêve, leur mépris naïf et leur complète ignorance du monde, enfin leur intime persuasion que la destinée devait infailliblement se faire, à leur égard, de miel et de velours, apportaient au romancier autant d'éléments précieux. Sans doute, il eût pris une peine inutile en cherchant dans cet assemblage incohérent, et séduisant toutefois, les traits ou du moins les linéaments principaux de physionomies arrêtées, et en s'efforçant d'en dégager des événements dramatiques; mais il avait sous les yeux une situation nouvelle, touchante, vraie, humaine : il a usé de son droit d'artiste en la fixant avec précision et de telle manière qu'on ne l'oubliera plus.

Une situation, incessamment sondée, explorée, fouillée dans ses profondeurs, dévoilée dans ses secrets, mise à nu dans ses pudeurs et dans ses délicatesses, voilà ce qu'est au juste la première partie des *Amours de Jacques*. La monotonie était fort à craindre; elle appartenait en quelque sorte au sujet, et il se rencontrait peu de combinaisons capables de la conjurer avec succès. On a vu là cependant, une fois de plus, ce que renferme de diversité inattendue, féconde et charmante

un sentiment naturel. La monotonie a disparu devant la sincérité. Les cultivés comme les simples, les connaisseurs et les lecteurs à la diable, ceux qui dévorent et ceux qui digèrent ont été captivés, subjugués. Ce flot interrompu de tendresse qui monte et s'élève toujours, insoucieux des obstacles, des misères et des impossibilités, et qui s'en va se briser (chacun en a le pressentiment) contre la barrière dressée par une imprévoyance coupable; ce flot du cœur abondant, continu, irrésistible, a emporté les plus rebelles. Ici mon amitié ne m'abuse pas, et j'en ai pour garant ma sensibilité méfiante : tu as redonné de la souplesse, de la fraîcheur, une imprévue faculté de vibration à une corde vieillie, et que nos modernes auteurs laissent volontiers silencieuse. Une chaude, cordiale et saine bouffée d'amour s'est répandue dans le monde idéal, avec l'enivrante senteur qui nous vient des bois de Crillon.

Cet entraînement est si vif, que, si nous n'y prenions garde, il nous induirait en erreur. On a besoin de revenir sur ses pas et de réfléchir pour s'apercevoir que l'émotion naît surtout du mouvement, de l'ensemble des faits, de la scrupuleuse littéralité des tableaux; qu'en un mot, elle s'exhale beaucoup plus des choses que des individus. Ce qui nous attendrit et ce qui nous charme, c'est le parfum de vingtième année, la fleur d'espérance et de jeunesse, la douce et sainte folie de ces âmes immodérément éprises. Quant à nos amoureux eux-mêmes, ils manquent de solidité, de consistance : on s'interroge sur leur compte avec

inquiétude; on se demande s'ils existent par leur propre valeur, *per se*, comme disent les métaphysiciens. Bref, pour accuser nettement ma pensée, on s'intéresse à leur *état* et non à leur *être*. Caroline et Jacques ont des sensations, des impressions, des sentiments, ils n'ont pas de caractère. Ceci ne serait point un reproche (car je considère l'inanité de leur personne morale comme une nécessité du sujet) si, dans la seconde partie du roman, je ne les retrouvais avec une individualité très-décidée et qui ne me semble nullement en rapport avec les indications et les germes du début. Cette absence totale de caractère chez les principaux acteurs donne au fond du récit une extrême importance, puisque, par une substitution nécessaire, les événements parlent dès que l'homme se tait; elle contribue aussi à donner plus d'accent, d'âpreté, un relief plus saisissant à cette création originale et forte d'Arthur Chaisemartin.

En voilà un qui est bien à toi, par exemple. Tu l'as fermement traité et sobrement. Ta main a tracé le contour à l'aide d'une ligne large et précise, sans trop appuyer ni écraser le crayon. Tu pouvais facilement le pousser à la caricature; tu as préféré en faire un type, et le public intelligent t'en saura gré. Un type amusant et vivant est une bonne fortune pour le lecteur autant que pour le romancier. Cela déplace ses points de vue, le remet en appétit, fouette et retrempe sa curiosité. Chaisemartin figure admirablement, dans ses actes et dans son langage, le fils de famille préma-

turément usé et déclassé. C'est le jeune bourgeois de province qui, à peine sorti du collège, s'est empressé de fréquenter les cabotins, de courir les estaminets et de s'improviser en littérature une verve bigarrée, un étalage de pacotille, en payant souvent à dîner à des écrivains faméliques. Paresseux avec cela, légèrement pervers, sophistique et retors, madré comme un vieux procureur, ayant de la logique plutôt que du bon sens, incapable de mener une vie régulière et laborieuse, et cependant se voyant avec rage enfoncer chaque jour plus avant dans le vice, parce que le vice est fatigant pour l'estomac et ruineux pour le portemonnaie : tel est, dans ses dégradations successives et son incurable infirmité, l'homme qu'avec une fière inspiration d'artiste tu as lancé, armé de son expérience frelatée et de sa vulgarité sinistre, sur le bonheur déraisonnable peut-être, mais touchant, mais sacré de deux enfants, de deux innocents.

Ses conversations sont des modèles de plaisanterie insolente. Sans doute il a raison, et ce qu'il avance est d'une justesse désespérante ; mais il a raison à la manière des méchants, avec cruauté, avec une basse satisfaction, avec un ricanement gouailleur ; il triomphe indignement du mal qu'il découvre et qu'il annonce. C'est un heureux trait (je le relève et le loue en passant), de n'avoir pas permis qu'ayant si clairement jugé le présent et si implacablement prédit l'avenir, il puisse exercer sur les événements ultérieurs la moindre influence. Son châtiment est de détruire et

de ne pouvoir édifier, de nuire aux autres sans profit pour soi. Discrédité par ses vices, son sens commun, incontestable, cependant, est, si j'ose m'exprimer ainsi, trop *canaille* pour avoir autorité. Vainement Chaisemartin s'efforce de passer pour un prudent conseiller, pour un sage : l'étroitesse, la médiocrité de sa nature le décèlent et se trahissent. Sous ses inutiles déguisements, sous ses faux airs de roué satanique ou de gentilhomme blasé, on aperçoit toujours le monsieur Prudhomme frotté d'ironie, le don Juan de sous-préfecture et le Méphistophélès de boutique.

Je ne puis, néanmoins, avec la meilleure volonté, en applaudissant à ce type observé de près et pleinement réussi, me défendre d'une certaine appréhension. Je ne saurais éprouver d'embarras à te la communiquer, car sur cette objection repose entièrement ma critique de la seconde partie. Je n'aimerais pas à te voir traiter souvent, avec une complaisance si marquée, avec un succès aussi décisif, des physionomies antipathiques et blessantes comme l'est dans ton roman celle de Chaisemartin. Je déplorerais tes triomphes, et mon esprit ne pourrait y acquiescer, si tu les obtenais par l'amertume du langage, par la violence du procédé, et par ce moyen qu'on est en droit d'appeler, en forçant quelque peu les termes, la *barbarie* de l'effet. Je ne te blâme point, mon ami, ce serait aller vite en besogne, puisque tu ne donnes aujourd'hui qu'une prise indirecte à ce reproche; je te préviens.

Tu as certainement obéi à cette tendance en écrivant la deuxième partie des *Amours de Jacques*. Ton dessein a été d'arracher à de fatales rencontres, à des complications douloureuses les larmes qu'elles contenaient, et d'exposer saignantes devant tous les plaies intérieures. Je ne fais nulle difficulté de reconnaître et de goûter le talent que tu as déployé dans cette tentative. Jamais, peut-être, ton style ne s'est montré plus sobre, plus pénétrant, plus exact. En toi, dans ces navrants chapitres de la fin, l'homme littéraire s'est surpassé; le paysagiste aux tons fermes et mélancoliques, le dramatisle émouvant ont vaillamment combattu : dirigé d'une main sûre, le trait a touché le but, le public a pleuré. Je n'en persiste pas moins à croire qu'entraîné par le désir d'être plus logique et plus concluant que la vie, tu as par endroits dépassé la mesure, et que tu as imposé à Caroline et à Jacques des résolutions que ni leur organisation physique ni leur constitution morale ne leur permettaient de prendre.

S'il faut préciser davantage, je suis loin de trouver assez d'analogie, assez de rapport entre la femme endiablée qui fait mourir Jacques à petit feu, et l'angélique jeune fille, conduite malgré elle, par la déroute des circonstances, à se séparer de lui. J'en dirai autant de Jacques : c'était un rêveur, un fou, un amant. Comment est-il devenu ce Chatterton sans cœur que sa maîtresse insulte et trahit au jour la journée et qui lâchement se laisse entretenir par sa femme légitime?

Je sais qu'en infléchissant ainsi leur caractère, tu es arrivé à de poignantes péripéties, que devant la page brûlante et impitoyable le lecteur a tressailli, frissonné, comme le patient sous le scalpel; mais je sais aussi que tu es une intelligence trop distinguée, une âme trop haute pour te contenter et te déclarer satisfait à si bon marché.

A Dieu ne plaise que j'essaye de contester les imprudences et les abaissements où l'insatiable avidité de la passion peut précipiter un homme honorable, quoique faible. Il faudrait, pour méconnaître et dissimuler cette vérité élémentaire, s'être résigné d'avance à traverser la société en condamnant ses yeux à ne pas regarder, ses oreilles à ne pas entendre et ses lèvres à demeurer muettes. Les humiliations et les défaillances du cœur sincèrement épris en présence de l'objet aimé sont depuis longtemps connues, sinon justifiées, et l'histoire en est vieille, seulement dans notre littérature, du *Misanthrope* à *Manon Lescaut*, d'*Alceste* à *Des Grieux*. Et puisque j'ai prononcé le nom de *Manon Lescaut*, ce livre véridique et sensé, auquel on devrait appliquer le mot de Goëthe sur Shakspeare, et qu'on appellerait avec raison « une seconde édition de la nature, » j'avouerai franchement que ce qui m'y attache et m'y retient, c'est une sorte de bonhomie jusque dans la douleur. On souffre, on se plaint, on meurt dans ce roman comme dans les nôtres, mais le plus naturellement du monde, sans grimaces et sans raffinements. On ne se chatouille pas pour se faire

pleurer; on ne met point de sel et de poivre sur ses blessures pour se rendre intéressant. Que l'on compare avec *Manon Lescaut la Confession d'un enfant du siècle*, les colères nerveuses d'Octave avec le désespoir vrai de Des Grieux, et l'on saisira d'un coup d'œil la différence des époques, des sentiments et du procédé. Ajoutons que jamais l'abbé Prévost n'eût osé écrire dans *Jacques* le remarquable et atroce chapitre intitulé *les Amours de Caroline*, tandis qu'Alfred de Musset se serait bien gardé de le désavouer. L'infidélité de Manon est homérique et presque primitive; celle de Caroline est corrompue comme un fruit de la décadence.

Rien ne serait plus contraire au résultat de mes réflexions et de mes études, rien ne serait plus mensonger vis-à-vis de moi-même que de feindre un enthousiasme violent pour la littérature à l'eau sucrée. J'ai déjà eu l'occasion, je l'aurai souvent encore, de saluer et de célébrer les mérites sérieux, les conquêtes positives et précieuses des artistes contemporains. On aurait pu suivre une marche moins fantasque, s'abstenir d'inutiles excès, s'astreindre à une discipline régulière et rationnelle; mais, tout en regrettant ces imperfections et ces lacunes, on doit accorder de justes éloges au mouvement qui a produit *les Lionnes pauvres*, *les Faux Bonshommes*, *le Demi-Monde*, *Madame Bovary*. Il y a dans ces œuvres une vérité d'observation qui étonne et une incontestable puissance d'exécution. Pourquoi faut-il que ces belles qualités

soient déparées et ternies par un vice en quelque sorte inhérent à notre jeune génération, par la dureté? Joubert a là-dessus des paroles d'or : « L'esprit dur, dit-il, est un marteau qui ne sait que briser. La dureté d'esprit n'est pas quelquefois moins funeste et moins odieuse que la dureté de cœur. » C'est là, j'en ai l'intime persuasion, le germe de dépérissement et de mort que porte en soi la littérature actuelle. Elle se trompe en croyant que la science du mal est plus féconde et plus *exploitable* que celle du bien : le mal est borné, le bien est infini. Je ne crois pas à l'avenir du roman cruel, j'ai foi au succès durable et profond du roman humain. Tôt ou tard le cœur reprendra ses droits, et l'ironie malsaine perdra ses privilèges usurpés. Un souffle de tendresse apaisera les esprits moroses; l'humanité rentrera dans l'art.

Tu es dans la force de l'âge et du talent, mon cher ami; tu possèdes des dons heureux, jusqu'à présent équilibrés dans une excellente mesure : la faculté d'analyse et la sincérité du sentiment. L'heure approche (elle est inévitable dans une existence d'artiste) où ces éléments longtemps associés vont essayer de se scinder, ou chacun va s'efforcer de primer l'autre. Le plus désirable idéal, le plus élevé serait assurément, au prix de luttes douloureuses, de les maintenir en harmonie; mais notre carrière intellectuelle; traversée d'accidents, de chances, d'illuminations soudaines, de découvertes imprévues, ne s'accommode guère à ce calcul patient et obstiné. Me sera-t-il permis d'expri-

mer un souhait? Si, dans ta conscience littéraire, l'un de ces éléments domine et triomphe, mon amitié forme le vœu ardent et raisonné que ce soit le sentiment. Il m'a été donné plus qu'à personne d'apprécier les ressources variées de ton intelligence et l'inaltérable bonté de ton âme; en t'annonçant le succès dans cette voie large et généreuse, il me semble que je prophétise à coup sûr. Déjà tu as fait tes preuves, et l'éclatante réussite des *Victimes d'amour* te dispense de recourir à des combinaisons factices pour éveiller l'attention du public. A toi, après cette sévère et navrante histoire de *Jacques*, à toi de nous montrer dans ton prochain roman que, si tu connais la magique formule avec laquelle on serre et on brise le cœur, tu connais aussi et tu sais au besoin prononcer les douces incantations qui le relèvent et le consolent.

M. AUGUSTE-MARC BAYEUX¹

Je voudrais revenir aujourd'hui, avec les lecteurs de l'*Opinion nationale*, sur un livre auquel leur suffrage a donné une première consécration et qui sollicite du public un jugement définitif; je voudrais, les associant, autant que possible, à mon travail, reprendre et contrôler nos communes impressions. C'est assez dire que j'attribue au roman de M. Bayeux, *Une Femme de cœur*, ce qu'on peut appeler les qualités sociales d'une œuvre d'art, — l'intensité durable et efficace, la persistance d'action, la continuité d'énergie morale. *Une Femme de cœur* a victorieusement résisté (du moins, je l'espère) à la plus terrible des épreuves, à cette publication quotidienne et morcelée, nécessairement hâtive, malgré soi fiévreuse, qui, chaque soir, au bas du journal, restreint ou brise votre pensée, exagère l'effet en le déplaçant, et impose aux délicatesses de l'analyse les apparences fâcheuses de la prolixité et de la langueur.

S'il me faut préciser dans quel sens et dans quelle mesure cette émouvante histoire a, selon moi, triom-

¹ *Une Femme de cœur.*

phé des obstacles et des entraves, je ne croirai point me tromper en affirmant qu'elle a laissé dans la mémoire et l'âme du plus grand nombre un fonds de sentiments, de réflexions, de sympathies qui, au lieu de s'affaiblir et de diminuer avec le temps, s'accroît, devient plus solide. C'est là le signe capital, l'infaillible pierre de touche. La durée d'impression et sa profondeur sont une mise en demeure pour la critique. Ce qui échappe à l'oubli appartient à l'examen.

Lorsque j'entends prononcer des arrêts absolus, des sentences sans appel sur le roman-feuilleton en cours de lecture; lorsque je vois à propos de tel fragment que le fragment de demain contredira peut-être, ou presque assurément complétera, les uns froncer le sourcil avec colère, les autres applaudir avec enthousiasme, et chacun prophétiser la chute ou le succès de l'ouvrage, au gré de son humeur; — je ne puis me défendre de sourire, et je songe aussitôt à cette maxime judicieusement ironique de La Bruyère : « Il n'y a point d'ouvrage si accompli qui ne fondît tout entier au milieu de la critique, si son auteur voulait en croire tous les censeurs, qui ôtent chacun l'endroit qui leur plaît le moins. »

Le plus sage, ce me semble, en pareille occurrence, est de s'en tenir au mot du Bonhomme : *Attendons la fin*. Attendons patiemment que les objets reprennent leur situation normale, que les proportions se rétablissent, que notre regard s'éclaire, que le calme se fasse en nous peu à peu, et nous déciderons alors :

notre opinion aura une valeur, notre parole une autorité, notre jugement une garantie. Pour ne point m'écarter du sujet qui nous occupe, je suis persuadé qu'en retournant sur nos pas, nous ne trouverons ni traces effacées, ni chaleur éteinte, ni parfum évaporé. Les conditions exigées sont ici réunies à souhait : l'œuvre est digne d'étude, et nous sommes en état de l'étudier.

Distinguons tout de suite, dans *Une Femme de cœur*, l'élément principal, celui qui doit être mis en relief, auquel il convient de rapporter le mérite et le succès, des éléments inférieurs ou plutôt indûment négligés, qui sont loin de concourir suffisamment à l'harmonie de l'ensemble, sans aller cependant jusqu'à la troubler. Le roman de M. Bayeux se recommande par l'*humanité* du sentiment ; à ce point de vue, il est véritablement remarquable et supérieur, et subit sans fléchir l'examen le plus sévère. Comme conception, il laisse notablement à désirer ; comme exécution, il est inégal, parfois vulgaire, d'une imperfection visible. Chez M. Bayeux, je le déclare franchement, l'écrivain est en train de se faire, mais il n'est pas fait. Ce livre que j'ai sous les yeux montre, en ses qualités et ses défauts, un artiste vigoureux, tâtonnant, inexpérimenté, mais j'y reconnais les douleurs, les aspirations, les faiblesses, les puissances d'un homme, et je tressaille de joie. Oui, l'homme à l'heure qu'il est, dans la fougue et dans l'ivresse du début, dépasse et prime l'artiste. Qu'importe ? les efforts d'un travail consciencieux combleront cette

lacune. Contentons-nous, à présent, de ce que nous avons. Un homme, cela est si rare !

Est-ce parce qu'il a été l'observateur pénétrant, le peintre fidèle de la vie domestique ? Est-ce parce qu'il a raconté les luttes, rappelé les angoisses, interrogé les abîmes, révélé les défaillances et les grandeurs de la misère, que M. Bayeux a produit un roman nouveau, original ? Non, assurément. D'autres, avant lui, avaient suivi ce chemin ; d'autres, après lui, y passeront encore. La personnalité saisissante et imprévue de son œuvre consiste précisément dans la pureté de la flamme intérieure, dans la sainteté de l'étincelle qu'il a su allumer au cœur de ses héros. L'intérêt navrant, édifiant aussi, de ce drame, est principalement (je ne crains pas de le dire comme je l'éprouve) dans la trempe, la distinction, la force d'idéal, la vertu de désintéressement des âmes qui sont aux prises avec les écrasantes difficultés sociales. Toute misère a droit à la compassion, à l'immédiate assistance ; mais il y en a une toujours imméritée, souvent volontaire, supportée silencieusement et honnêtement, celle des nobles intelligences et des consciences droites. Celle-là, je le répète, c'est la sainte misère. M. Bayeux, d'une main ferme, en a dessiné l'esquisse sincère et touchante.

A Dieu ne plaise que je veuille établir une hiérarchie, une sorte d'aristocratie dans l'indigence. Devant la pauvreté comme devant la mort nous sommes tous égaux, tous frères. De la faim, du froid, de l'anxieuse et stérile attente, on souffre aussi cruellement sous la

blouse que sous l'habit noir. En dépit des paradoxes et des belles phrases, il n'y a point de privilégiés de la détresse. Ceux qui l'ont traversée ne me démentiront pas. La nuance qui constitue à *Une Femme de cœur* un caractère à part, qui l'entoure d'une auréole de dignité douce et consolante, cette nuance que je poursuis et que je cherche à signaler est complètement en dehors de nos différences sociales; elle est strictement psychologique et intime. Un exemple fera comprendre sa nature et démontrera son importance.

Dans notre jeunesse nous avons lu, nous avons admiré dans notre âge mûr le *Robinson* de Daniel de Foë. Quelle est la cause de l'intérêt, de l'admiration que Robinson nous inspire? Est-ce la solitude à laquelle il est réduit? Sont-ce les terreurs qu'il ressent, les dangers qui le menacent? S'il en était absolument ainsi, je sais un document qui, depuis longtemps, aurait enlevé au *Robinson* sa vogue usurpée. Ce document, c'est la relation plus ou moins directe, mais authentique, d'Alexandre Selkirk, le matelot abandonné, de qui les singulières aventures donnèrent à Daniel de Foë la première idée de son livre. Or, la relation est tombée dans l'oubli, et la fiction est devenue immortelle. Ne vous hâtez point de saluer, dans ce fait, le triomphe de l'art. De Foë était un sectaire, non un artiste, et la seconde partie du *Robinson* n'est pas lisible : reconnaissez-y plutôt le triomphe d'une moralité supérieure. Ce que nous admirons dans *Robinson*, c'est l'homme qui, sous le

coup du malheur, ne désespère point; qui, en face des forces naturelles, ennemies et accablantes, fait appel à l'énergie de son intelligence, à la virilité de son cœur, à l'ardeur inébranlable de sa foi religieuse. Nous lui savons gré à cet homme, — notre pareil et notre image, — de s'être élevé au-dessus d'Alexandre Selkirk, de ne s'être point, comme le fit celui-ci, replongé dans la vie animale et la sauvagerie.

La parabole est claire, et l'interprétation n'en sera ni longue ni difficile. Chez ceux qu'une souffrance quelconque courbe sous son étreinte, ce qu'il est indispensable de connaître, ce n'est pas seulement ce qu'ils souffrent, mais *comment* et *pourquoi* ils souffrent. L'intensité de la douleur n'en fait pas nécessairement la moralité. Je reviens maintenant à ma pensée, et je dis : Toutes les misères ont droit à la charité, toutes n'ont pas droit à la sympathie. Il y a des infortunes qu'on soulage, il y en a qu'on embrasse et qu'on épouse. Le langage même observe et respecte ces scrupules du cœur : un *infortuné* n'est point un *misérable*.

Serrons de plus près les analogies. Je suppose que M. Bayeux eût choisi les personnages de son roman dans ce monde bizarre, embelli par Mürger, enlaidi par ses imitateurs et ses singes, et que le récit, à peu près identique quant au fond des événements, se fût déroulé tour à tour sentimental et guilleret, de l'estaminet à la mansarde, de l'École de droit au Jardin Bullier. Croyez-vous, en accordant une part aussi large

que possible aux surprises et aux magies du talent, croyez-vous que la sympathie eût été aussi profonde, l'acquiescement aussi unanime, l'entraînement aussi irrésistible? Pour mon compte, je fais mieux que d'en douter, je le nie. Le public, un instant subjugué, aurait promptement compris aux lenteurs, aux fréquentes stations, aux détours de la route, que le but était illusoire et fallacieux, et que dans la secrète intention du pèlerin, il s'agissait beaucoup plus de flâner que d'arriver. Avec ces réfractaires du devoir, tels qu'un esprit incisif et vaillant, M. Jules Vallès, les a saisis, fixés, en quelques pages d'une brûlante exactitude, l'intérêt qu'on témoigne, il faut bien l'avouer, est inévitablement de l'intérêt perdu. O vous, âmes délicatement ombrageuses, qui ouvrez, répandez discrètement le précieux trésor de votre tendresse, qui n'en voudriez point verser inutilement une seule goutte, gardez-vous de le prodiguer aux Musette, aux Mimi, aux Marcel, aux Rodolphe; réservez-le, ce cordial suprême, aux lèvres avides des loyaux compagnons de lutte et de misère, des martyrs du désintéressement et de l'invention, de Charles et d'Armande Cartier!

Nous sommes au fond du sujet. Nous sommes aussi au meilleur, au plus chaud, au plus pur de la nature humaine. Je ne pense pas que M. Bayeux se soit spécialement proposé de combattre la passion et de glorifier le mariage; il est même assez probable que, s'il avait composé son livre uniquement à cette fin, ce

plaidoyer officieux n'aurait réussi qu'à nous mettre en méfiance et à nous indisposer. Ce qui est certain, c'est qu'*Une Femme de cœur* est d'un bout à l'autre un éloquent panégyrique du mariage, d'autant plus éloquent qu'il est indirect, involontaire, qu'il se dégage des circonstances et des situations. Cette union étroite de l'homme et de la femme, resserrée encore, rendue plus indissoluble par le choc et le poids des fatalités sociales, le jeune romancier l'a représentée sous son véritable aspect; il l'a envisagée comme une affectueuse association, comme un contrat de mutuel et entier dévouement. Je le félicite de n'avoir point fait de ses époux des amoureux, de la chambre nuptiale un nid de tourtereaux, du mariage un plaisir légalisé. Il a compris que la muse du ménage, c'est la pudeur.

Dans cet ordre des chastetés intimes, il me suffira de rappeler à mes lecteurs cette délicieuse promenade à la campagne, aux environs de Paris, où, rougissante et confuse, Armande laisse deviner à son mari qu'elle est mère. Qu'on relise ce chapitre intitulé *Idylle*, et l'on ne refusera point à l'écrivain la plus spontanée, la plus inestimable des louanges, — une larme. George Sand et Dickens signeraient volontiers cette page ravissante. M. Bayeux sait pénétrer aussi loin que possible dans les secrets de l'amour recueilli et ineffable. Il possède l'art de nous peindre ce fruit exquis de la tendresse et de la vertu, sans le déflorer, sans lui enlever son velouté, sans en corrompre la saveur.

Je citerai encore comme un modèle de force, de grâce, d'émotion contenue et virile, cet autre chapitre, l'*Amour consolateur*. Qui ne s'est senti profondément remué, en voyant cet homme, après une effroyable journée de courses infructueuses, de démarches humiliantes, de privations, d'irritations, de déboires, rentrer dans une mauvaise chambre d'hôtel garni, et là, retrouver sa femme, brisée par l'anxiété, minée par la fièvre de l'inquiétude? Qui ne s'est dit intérieurement qu'une seule ressource leur restait, un seul refuge : leur amour? Qui donc, à ce moment, n'a été heureux de leur bonheur?

Ce n'est point, pour un romancier, obtenir un médiocre résultat que de nous amener à conclure avec lui : qu'il n'y a rien de gratuit dans la plus légitime des joies, qu'elle n'est qu'un appui, un encouragement, une récompense. M. Bayeux a clairement indiqué les deux termes moraux de la souffrance, le *comment* et le *pourquoi*, il en a parfaitement établi la solidarité. Le malheur de Charles et d'Armande est respectable et sacré *parce que* Charles sacrifie fortune et repos à la poursuite d'une invention qui doit être glorieuse, féconde, salutaire. *Comment* tous deux traversent-ils cette épreuve et arrivent-ils à en triompher? par leur confiance invincible et réciproque, par leur inaltérable affection.

En définitive, la moralité de sentiment est pleinement d'accord avec la raison et la conscience. Elle s'impose doucement à nous et rayonne d'un éclat

tranquille, modestement incarnée dans l'aimable physionomie d'Armande, création accomplie qui résume à merveille l'humble et patiente légion de ses compagnes, de ses sœurs, — les honnêtes femmes.

Je trouve dans *Une Femme de cœur* de l'énergie, de la chaleur, de la délicatesse. Non-seulement ces qualités ne sont pas communes, mais ce sont, par excellence, celles qui constituent le romancier de sentiment. Ma surprise serait grande si, dans cette branche trop peu cultivée aujourd'hui, et indéfiniment cultivable du roman français, M. Bayeux ne parvenait point à conquérir une des premières places. Ce début semble promettre plus d'une récidive. Je suis loin cependant de décerner à *Une Femme de cœur* un brevet de perfection ; mais si je n'ai pas relevé plus vivement les fautes de l'artiste (souvent très-graves), c'est qu'elles sont atténuées, et, en quelque sorte, emportées par le courant pathétique de l'action, par les suaves et caressantes émanations de l'âme. Cela même, je le sais, est une preuve de puissance ; de ces preuves-là, toutefois, il n'en faut point trop donner.

M. Bayeux ne mène pas son roman, il se laisse mener par lui, il ne réussit ni à le maîtriser ni à le dominer. C'est qu'une idée-mère, si heureuse et si riche qu'elle soit, ne saurait se passer des précautions multipliées, des laborieux délais de la conception. Dans *Une Femme de cœur*, on s'aperçoit aisément, à l'insignifiance des personnages secondaires, à l'inégale et capricieuse allure de la narration, au décousu de cer-

taines parties, que tout entier à l'inspiration, au souffle, l'auteur s'est à peine relu, qu'il n'a consulté que sa verve et que le vase manque de cuisson. Cette rapidité d'exécution, on la reconnaît aussi à de fréquentes négligences et à quelques incorrections dans le style. Au nom de son talent qui est remarquable, au nom de son avenir qui s'annonce favorablement, j'ose presser M. Bayeux de résister aux enivrements et aux facilités de l'improvisation. Les succès de l'improvisateur, ce sont les victoires de Pyrrhus : on est détruit par son triomphe. Sans doute l'élan d'un cœur simple et mâle pourra contribuer à la *bonté* d'une œuvre, mais cette œuvre vigoureuse et humaine ne recevra que de la méditation, du travail, de l'effort incessant, son achèvement et sa *beauté*.

M. CHARLES BATAILLE¹ •

Aujourd'hui, je demanderai à l'homme de talent qui écrivit *Adolphe* la permission de faire attendre, pendant quelques jours encore, l'auteur de la *Politique constitutionnelle*². Ce ne sera certes pas une tâche inutile que de s'employer, avec toute la discrétion possible, à ramener au vrai point et à la juste limite le rôle de Benjamin Constant, son caractère, sa réputation ; mais on peut légèrement ajourner cette tâche sans que cela présente des inconvénients trop graves. Les fumées de la petite apothéose dont il est en ce moment l'objet ne sont pas de celles que la durée rend plus épaisses et qui, à la longue, forment autour d'un nom ce brouillard que nous appelons une légende ; on arrivera toujours assez à temps pour les éclaircir et les dissiper.

Je crois, au contraire, que l'on ne saurait s'occuper trop tôt, trop immédiatement, de certaines œuvres

¹ *Antoine Quérard.*

² Je devais parler de Benjamin Constant, homme politique, l'article était annoncé ; mais diverses circonstances me déterminèrent à retarder de quinze jours ce travail et à m'occuper sur le champ d'*Antoine Quérard.*

d'art qui, par leur puissance même d'originalité, s'imposent à l'attention et par conséquent à la discussion publique. Restreignez autant que vous le voudrez le nombre de ces œuvres privilégiées, admettez qu'à peine tous les dix ans il s'en produise deux ou trois; il n'en faudra pas moins, lorsqu'elles viendront à se révéler, à éclater, les reconnaître avec franchise, les traiter en pleine équité, largeur et lumière. Eh bien ! je me trompe peut-être (et, en ce cas, l'événement me jugera), mais *Antoine Quérard* me paraît un de ces maîtres-livres qui n'ont pas besoin de la critique et dont la critique a besoin. En quel sens et dans quelle mesure ? c'est ce que j'expliquerai tout à l'heure.

On m'a quelquefois reproché mes précautions et ma prudence ; j'en sais plus d'un qui, en lisant ces lignes sincères, me taxera volontiers de précipitation, de hardiesse ou d'engouement. C'est l'écueil, la plaie de notre métier, qu'il y soit également difficile et presque défendu d'attaquer les vieilles célébrités mensongères, les renommées surfaites, et de proclamer les talents, les hommes nouveaux. De chaque idole surannée où l'on porte la pioche les débris s'écroulent sur vous et vous blessent. Quant aux réputations que par le seul motif et par la seule vertu d'une approbation légitime l'on contribue à créer, elles vous gagnent rarement la reconnaissance de ceux que vous avez loués, mais elles vous attirent à coup sûr l'inimitié sournoise et active de ceux que vous laissez dans l'ombre ou que vous y replongez. Humbles distributeurs d'une notoriété que

le public ne ratifie pas toujours, nous sommes placés entre le dépit hautain des étoiles pâlistantes et la bruyante colère des obscurités furieuses !

Ils sont terriblement clair-semés et singulièrement précieux, les livres de ce temps qui nous arrachent à notre réserve habituelle, qui désarment notre sévérité quotidienne. Si par hasard, en dehors et au-dessus de la route battue, nous en rencontrons un de cette qualité, de cet ordre, ne l'accueillons pas froidement, ne le goûtons point avec tiédeur. Admirer, cela est si bon ! cela repose tellement l'esprit, constamment sur ses gardes, accoutumé aux vigilances, aux méfiances, aux rigueurs de l'examen. Hélas ! à mesure que l'on avance dans la vie, le précepte d'Horace, le *Nil mirari*, devient aussi amer à observer que facile à suivre ; mais à cet inévitable désenchantement s'attache une compensation sérieuse. L'admiration, en se faisant moins fréquente, acquiert plus de profondeur et de solidité. L'âme ne se rétrécit point ; elle se concentre. Le foyer intérieur recouvre en intensité d'action ce qu'il perd en variété de rayonnement. Chez nous tous, en une crise plus ou moins marquée de l'existence, cette douloureuse maturité se prononce et s'accuse. C'est l'heure de l'enthousiasme réfléchi, raisonné, inébranlable, — de l'enthousiasme qui sait, comprend et, au lieu de s'abandonner, se domine, — enfin, pour tout exprimer en un mot, de l'enthousiasme prudent.

Au premier abord, je dois en convenir, rien ne semble moins propre à nous charmer, à nous enlever,

que le milieu monotone et plat où s'écoulent uniformément les journées et les années d'Antoine Quérard. Je n'en sais que plus de gré à M. Charles Bataille d'avoir su trouver, dans cette tranquillité bourgeoise, dans cette vulgarité sereine en apparence, ou du moins endormie, les mobiles et les éléments d'un drame. L'incontestable supériorité, non-seulement du roman et du théâtre, mais en général de l'art moderne sur les divers modes d'expression et de réalisation qui l'ont précédé, particulièrement sur le classique de décadence et sur le romantisme, consistera précisément à proscrire la fausse solennité, à n'employer que peu de *machines*, à être sobre de mise en scène, à ménager le costume, la couleur, l'apparat. Confessons-le modestement : en fait de littérature, nous sommes fort loin de l'humaine vérité; et cependant — malgré les conventions et les hypocrisies mondaines, en dépit de la tradition mal comprise et plus mal enseignée, des rhétoriques, des académies, — insensiblement nous en approchons. Voyez plutôt.

Un médecin de campagne épouse une coquette, moitié dame, moitié fermière. Cette coquette ne tarde pas à s'apercevoir que son mari est un pauvre sire, incapable et sot. Elle le trompe. Elle a un amant, deux amants, s'enfonce dans l'ignominie et dans les dettes, et finit par s'empoisonner avec de l'arsenic. Voilà qui est parfaitement insignifiant et ordinaire. Le moindre *fait-Paris* est plus dramatique, plus émouvant, plus *corsé* que cela. Dans le lieu même où l'événement

s'est accompli, à peine s'en est-on inquiété; personne ne s'en souvient. Profondément enveloppés d'oubli, les morts sont bien morts.

N'en croyez rien. Un artiste arrive qui les ressuscite. Il choisit dans les circonstances et détermine leur valeur. Ce que vous preniez pour des automates, il vous prouvera que c'étaient des créatures humaines, il vous fera compter les battements de leurs cœurs, vous apprendra le sens de leurs gestes, la portée de leurs paroles, le *pourquoi* de leurs actes. Autour des individus qu'il remet sur pied, il restituera la nature telle qu'ils durent la voir, telle qu'elle put les inspirer.

En fin de compte, il aura de ces relativités transitoires dégagé l'impérissable atome d'absolu qu'elles contenaient; il aura élevé une réalité secondaire au rang de vérité supérieure. — Victoire remportée par le vrai humain en littérature! Au tableau d'honneur, inscrivons *Madame Bovary*.

M. Charles Bataille procède avec une simplicité plus rigoureuse encore. Il y a dans sa manière d'opérer un mélange d'analyse morale et d'art extérieur qui donne sur-le-champ aux figures que le romancier nous offre un saisissant caractère de vraisemblance et de vitalité. Il pousse même à un tel degré de perfection cette imitation voulue, cette profonde *simulation* de la continuité journalière, que pour atteindre à la pleine interprétation de son œuvre, il est nécessaire de joindre à la connaissance des habiletés artistiques l'expérience de la vie. Et encore, je défie le plus pénétrant

observateur d'annoncer à première vue quelles complications peuvent résulter, dans un avenir indéfini, de l'étroite et douce alliance, du mariage d'amour qui a uni Clémentine Picot à Antoine Quérard. Les personnages observés ont, ne effet, sur les personnages inventés un immense avantage : on les suit, on les étudie ; on ne les devine pas.

Mais, pour peu que vous ayez le courage de pénétrer assez avant dans l'intimité du docteur Quérard et de sa femme et de vous y associer, vous sentirez à de sourdes agitations, à des symptômes quasi imperceptibles au début, et dont la fréquence croissante déce la gravité, vous sentirez les différences d'organisation et d'esprit qui tracent entre ces deux êtres, socialement si rapprochés, une ligne de séparation invisible et pourtant infranchissable. Vous verrez Clémentine, l'industrielle et patiente fourmi, pour laquelle le rêve, l'impossible, l'idéal sont autant de mots dénués de sens, s'immobiliser toujours placide, toujours satisfaite, dans les joies et les devoirs du ménage. Vous ne perdrez aucune des ardeurs comprimées, des incessantes déceptions, des secrètes révoltes d'Antoine.

Nature généreuse, large, puissante, très-haute d'aspiration, très-sensuelle aussi et charnelle (notons ce point auquel nous allons bientôt revenir), Quérard, en son imagination de jeune homme, s'est accordé un songe splendide ; il a désiré, il a rêvé l'amour dans le mariage. En toute hâte, et dès qu'il a éprouvé une émotion sincère, il a épousé celle qu'il croyait aimer,

celle dont il attendait, dont il espérait une violence de tendresse égale à la sienne. Mais Clémentine est justement l'opposé, le contre-pied de son ambition de cœur. Clémentine, c'est sans doute la femme soumise, chaste, laborieuse, strictement épouse et ménagère ; c'est aussi (ne dissimulons rien) la petite bourgeoise *bornée*, sans horizon, sans élan, tatillonne et mesquine, vouée à ses confitures, à ses sauces, à son linge ; bref, le modèle des Cendrillons.

Le développement des caractères, admirablement conduit et *filé* par M. Charles Bataille, amène et, en quelque sorte, règle la situation. Le ménage subsiste et prospère ; la famille marche tellement quellement ; le mariage moral, si j'osais, je dirais le mariage mystique, est dissous et anéanti. Au fond de l'âme, Antoine, accablé de lassitude, rongé d'ennui, est détaché de Clémentine. Que faut-il pour qu'il lui devienne infidèle ? Une occasion. Mais dans un méchant village du Perche, où le sexe féminin est peu brillamment représenté par mesdames Ricoin-Thomas et Tournon-la-Taupe, ou bien par des paysannes dont le travail a détruit l'intelligence et la misère flétri la beauté, dans une solitude où la seule femme qui soit vraiment femme (madame de Champcerty) a depuis longtemps le cœur blessé d'une passion sans espoir, cette occasion se rencontrera-t-elle ? Non, probablement. Alors Quérard, resté sage, grâce aux circonstances et malgré lui, courbera la tête avec résignation, végétera comme ses voisins, se calmera, engraissera, s'éteindra.

Comme je ne fais pas de ce livre une analyse détaillée, et que mon but est de signaler clairement les principaux traits de vérité, les principales qualités d'art qui, soudés les uns aux autres et confondus, en constituent le mérite, je veux indiquer en quoi cette première partie me semble remarquable.

Elle n'est point encore le roman, mais elle le prépare et le rend possible. Elle est (si l'on consent à me passer cette image) le terrain sur lequel il fleurira. C'est ce qui manque à la plupart des romans, même aux meilleurs. Ils ne prennent dans la réalité ni leur point de départ, ni par conséquent leur point d'appui. Ils viennent on ne sait d'où, s'imposent, tombent du ciel ; on voit trop qu'ils n'ont d'autre raison d'être que la fantaisie de leur auteur. Les choses ne se passent pas ainsi dans *Antoine Quérard*.

Jusqu'à la limite où j'ai mené mon examen, qu'avons-nous constaté ? une situation produite par le développement normal de caractères exactement observés et dessinés ; situation qui renferme des éléments d'intérêt, des éventualités de drame sans être essentiellement dramatique ni intéressante. A la fin de la première partie d'*Antoine Quérard*, il y a donc matière, *il y a lieu à roman*. Je félicite sincèrement M. Charles Bataille de cette consciencieuse et savante préparation. Il est de ceux qui sont assez forts pour ne cueillir que le fruit mûr. Lorsque Rosette Picot, la sœur de Clémentine, arrive au Bqurguy, chez son beau-frère, celui-ci est miné, usé moralement ; il est

prêt pour la passion, pour la faute, pour la chute.

Ici, j'entre au plus intime de l'œuvre. Le roman repose tout entier sur l'amour que Rosette inspire au docteur, et sur les souillures, les désordres, les égarements, les crimes que cet amour coupable entraîne à sa suite. Laissant les faits pour ce qu'ils sont (car le romancier a le droit de plier et de disposer sa fable au gré de sa conception personnelle) et les considérant, avec M. Charles Bataille, comme un pur objet d'étude et d'analyse, je suis frappé de voir combien d'un bout à l'autre de ce récit la précision de la physiologie complète et achève le travail psychologique.

Je ne conseille point cette lecture aux adorateurs des abstractions quintessenciées, des fantômes diaphanes, des sylphes aériens et nuageux, des conversations platoniques; elle les scandaliserait. Rosette et Quérard ont incontestablement un esprit et une âme; mais ils sentent aussi non moins incontestablement courir dans leurs veines, bourdonner à leurs oreilles, monter à leurs joues le sang bouillonnant de la jeunesse; ils écoutent, muets d'ivresse et de terreur, tressaillir, palpiter en eux les forces indomptées ou ajournées — les énergies de la nature.

La nature! — elle est le soutien, la santé, j'ai presque dit la purification de ce livre. Elle en est la grandeur. Dans trois ordres, différents et parallèles, M. Charles Bataille la poursuit, l'interroge, l'embrasse, l'exprime. D'abord, il jette sur l'espace un large et ferme regard; il saisit le paysage, non-seule-

ment dans son ensemble et dans sa beauté originale, mais aussi dans son rapport accidentel avec les individus qui s'y meuvent, qui s'y réjouissent, qui, désespérés, s'y débattent. Il peint d'un mouvement hardi, d'une touche libre, la nature extérieure, en l'appropriant à l'homme. Ceci est le premier point.

Dans l'homme il retrouve la nature, et avec elle recommence la lutte. L'homme pour lui n'est pas quelque chose de vague, d'inconsistant, d'impalpable; c'est quelqu'un, c'est une créature de chair et d'os, de nerfs et de sang, d'humeur et de bile. Je le répète, et je vais au-devant des réclamations : M. Charles Bataille fait à l'âme et à l'intelligence la part aussi considérable, aussi belle que possible; toutefois il a le courage (il en faut pour cela, qui le croirait?) de ne pas négliger, de ne pas escamoter le corps. Il sait qu'auprès de l'intellectuel il y a le naturel, et que les plus fiers esprits comptent avec leur tempérament. Dans l'accomplissement d'une tâche si difficile, il est loyal et résolu; on ne pouvait faire mieux.

Lorsque, fortifié par cette double connaissance, M. Charles Bataille en vient à la recherche et à la description des plus sombres détours de la conscience humaine, le philosophe ne se montre pas inférieur au peintre de paysage, le moraliste ne demeure point au-dessous de l'opérateur. Il porte dans l'analyse des sentiments autant de délicatesse qu'il a déployé de sévérité dans l'examen des influences physiques. Je ne craindrai même pas d'affirmer, — dussé-je en cela

déconcerter quelques opinions préconçues, — que la manière plus ou moins attentive et scrupuleuse dont on note les sensations n'est nullement indifférente au succès plus ou moins grand avec lequel on traduit les sentiments. Je demande pardon d'employer ces mots disgracieux, mais nécessaires : la psychologie de M. Charles Bataille égale sa physiologie, et, loin de s'en trouver infirmée, en reçoit une autorité nouvelle.

Si j'ai réussi à rendre ma pensée intelligible et claire pour le lecteur, si, après avoir énoncé le problème, j'ai suffisamment expliqué comment M. Charles Bataille a su parvenir à le résoudre, c'est presque prendre une peine inutile et me complaire en une redite que de me déclarer pleinement satisfait d'*Antoine Quérard*. Je n'hésite point cependant à renouveler cet aveu, pour qu'il soit bien entendu que mon approbation s'adresse à une œuvre *finie* et non à une tentative, à un essai. Le sujet, d'ailleurs, ne pouvait souffrir la médiocrité dans l'exécution. *Antoine Quérard* n'était acceptable qu'à la condition de ne sonner le creux en aucun endroit sous le doigt interrogateur de la critique. Il a supporté l'épreuve.

Au lieu donc d'insister sur le modelé rigoureux des personnages, sur l'ampleur indépendante et la maîtrise du style ; j'aime mieux terminer en relevant dans ce roman savamment sincère deux traits de délicatesse morale.

Que la logique de sa faute conduise le docteur Qué-

rard au crime réitéré, qu'il glisse et trébuche dans le sentier tracé par lui-même, cela est juste dans tous les sens, mais cela n'est pas nouveau. Ce qui est vraiment ingénieux, c'est d'avoir conçu, appliqué, varié dans le détail le châtiment intérieur, en punissant Rosette par l'amour innocent et ardent de Paul, auquel la malheureuse enfant n'ose répondre et qui la torture; en livrant Quérard à la progression du remords sous l'ironie de l'impunité, de la fortune, de la considération. Il est bon et beau qu'il meure uniquement foudroyé par sa conscience. Les fautes expiées sont peut-être à demi pardonnées; les crimes que l'on emporte avec soi, *là-bas*, demeurent, à ce qu'il semble, inexpiables.

J'ai avancé, au commencement de cet article, que la critique avait besoin de livres comme *Antoine Quérard*. Une telle œuvre est, en effet, pour nous, la meilleure pièce que nous puissions produire à l'appui de nos raisonnements et de nos exigences. Lorsque les auteurs nous demanderont, non sans colère : « Où sont ces prétendus romans qui contentent les plus difficiles, qui unissent le fond à la forme, l'invention à l'exécution, le détail à l'ensemble? Où sont ces phénix que vous embellissez à plaisir? Existient-ils seulement? » nous n'aurons qu'une réponse à faire, bien simple, je vous jure. Nous prendrions *Antoine Quérard* et nous dirons : « En voilà un ! »

HENRY MURGER

Les funérailles d'Henry Mürger ont été profondément significatives. Autour de cette tombe modeste, la famille littéraire s'est rassemblée avec un empressement affectueux et une émotion vraie. Confrères, émules, camarades sont fidèlement venus à ce suprême rendez-vous. Le public, non plus, n'a point manqué à l'appel. Accourus du quartier Latin, les jeunes gens se pressaient derrière le char et lui formaient une escorte d'honneur. On demeurait sous le coup de cette séparation soudaine, on reprochait à la mort sa brutalité, on regrettait sincèrement. Aussi les pénétrantes et touchantes paroles de M. Auguste Vitu, en traduisant avec une résonnance d'accent toute personnelle la disposition générale, devaient exciter (comme elles l'ont fait) dans l'auditoire attendri déjà un murmure de saisissement sympathique.

Pour les intelligences habiles à tirer des faits les enseignements qu'ils contiennent, cette manifestation, dans sa spontanéité, dans son élan cordial, apporte, en ce qui touche les tendances et les nécessités de la littérature actuelle, un espoir et une leçon. Par ce temps

de sécheresse morale, où l'âpreté réaliste envahit et opprime le roman, il nous sera peut-être permis d'attribuer une valeur particulière aux témoignages d'unanime bienveillance dont se compose la dernière et non la moins belle couronne d'Henry Mürger. Nous y verrons une protestation instinctive des âmes tendres contre les esprits durs ; une preuve d'invincible éloignement pour la passion ampoulée, l'observation railleuse, l'analyse glacialement indifférente ; la revanche du cœur sur le cerveau, des larmes véritablement *pleurées* sur le désespoir parlé, du rire frais et matinal sur l'amer ricanement des consciences délabrées. Dans l'art aussi bien que dans les lettres, nous désirons depuis longtemps et nous ne cesserons de provoquer, selon la mesure de nos forces, une rénovation par le sentiment. C'est donc à titre d'écrivain de sentiment que nous étudions Mürger, et que nous tenons à préciser ce qu'il y avait d'original, d'*unique* dans sa veine naturelle, sans essayer toutefois de dissimuler le côté troublant, fragile et fallacieux de son talent.

Avoir aimé, avoir souffert de son amour et le dire d'une manière tolérable, ce n'est point là certainement ce qui peut constituer l'originalité d'un romancier ou d'un poète. A ce compte, tous ceux qui prennent une plume et noircissent, tant bien que mal, une feuille de papier, seraient en droit d'élever cette prétention, car il en est peu qui ne se fassent un devoir, à leur début, de nous raconter par le menu, avec une religieuse exactitude, l'histoire de leurs faciles triomphes

ou de leurs illusions perdues. Prenez au hasard et ouvrez les *Primevères*, les *Jacinthes*, les *Pervenches* dont les exemplaires intacts encombrant le quai : vous n'y verrez que plaintes, soupirs et modulations d'amour, lamentations de cœurs épris et incompris. Cependant, de ces pages rigoureusement vierges un ennui nauséabond s'exhalera et vous contraindra de fermer le livre. Pourquoi cela ? parce que le néophyte, quelquefois très-sincère, aura voulu exprimer un sentiment vrai dans le genre et d'après le procédé de tel auteur en vogue. C'est là ce qui rend insipide aux hommes expérimentés, familiers avec la vie et les livres, la lecture des productions récentes, qui presque jamais ne sont nouvelles.

Mürger n'aima *d'après* personne ; il ne consulta aucune autorité, il ne copia aucun modèle, pour se chanter à lui-même ses douleurs et ses joies. C'était une nature amoureuse et rien qu'amoureuse, un tempérament poétique, un humoriste sans causticité, plutôt rieur que railleur, un peu enfant, un peu fou, volontiers paresseux, très-imprévoyant et très-entraînable. De ce singulier assemblage résultait une organisation assez complexe, merveilleusement disposée pour recevoir la sensation et la transmettre aux autres en l'idéalisant légèrement. Mais son ardeur et sa bonne foi dans la passion, où il se jetait à corps perdu, n'auraient pu combattre avec succès l'inconsistance, la débilité de son caractère, et assurément n'auraient point suffi à le mettre hors de pair, à le créer, à faire

de lui *quelqu'un*. Il serait tombé dans l'imitation de George Sand ou d'Alfred de Musset ; il eût fait, à son tour, ses *Jacinthes* et ses *Pervenches*, composé un premier roman émouvant et vulgaire ; et, à l'heure qu'il est, le plus profond oubli pèserait sur son nom. Il ne devait trouver son expression définitive, atteindre à la pleine possession de son talent, se révéler à nous et nous intéresser enfin à sa propre existence qu'en y joignant la peinture de l'étrange milieu dans lequel cette malade existence s'alimentait et se consumait à la fois.

S'il faut parler franchement, la bohème doit beaucoup à Mürger et Mürger ne doit pas moins à la bohème. Je ne sais s'il fût jamais parvenu à nous captiver fortement par le récit de ses épreuves individuelles, de ses souffrances isolées ; il a réussi à nous charmer autant qu'à nous saisir en mettant sous nos yeux un tableau toujours véridique, tantôt amusant, tantôt navrant, d'une gaieté malsaine, mais irrésistible, ou bien d'une décourageante tristesse ; le tableau, rafraîchi à notre usage et malheureusement éternel, de la misère en commun, de l'amour s'enfuyant devant la faim et le froid, de la jeunesse besoigneuse se consolant du présent par des rêves d'avenir, en quête de la célébrité de demain et du pain d'aujourd'hui. L'inspiration personnelle, chez Henry Mürger, aurait été, si je ne me trompe, très-vite tarie : il avait le souffle brûlant et court. L'inspiration collective, au contraire, en lui fournissant une source

inépuisable de renseignements et d'impressions, lui a offert constamment l'occasion et la possibilité des récidives. En vertu de cette tendresse sympathique qui était un de ses dons, un de ses attraits, et même un de ses moyens d'action, il était devenu auprès du public la voix vivante, l'interprète juré de la bohème. Pour le plus grand nombre, elle se résumait et s'incarnait en lui.

Mais je m'aperçois que j'emploie un terme qui prête aux malentendus, et dont il importe, avant tout, de fixer le sens, de déterminer la portée. Si ce mot de bohème ne correspond, en réalité, qu'à des scènes de désordre ; s'il n'est, comme on le répète trop complaisamment, que le drapeau de la vanité paradoxale, l'enseigne de la mendicité orgueilleuse, il est inutile de nous occuper davantage et de ce mot et du monde qu'il désigne. Ce serait perdre gratuitement notre temps et notre peine que d'étudier avec soin ce qui ne mérite pas même un regard.

Je suis loin de croire qu'il en soit ainsi. Sur ce sujet, comme sur bien d'autres, nous prononçons inconsidérément, parce que nous jugeons en bloc, sans vouloir ni savoir entrer dans la distinction des époques, des variétés et des nuances. La bohème que Mürger nous présente dans ses livres est, ou plutôt *fut* une vérité, — une vérité douloureuse ; la bohème actuelle, en la prenant principalement dans sa partie agissante et bruyante, n'est qu'une prétention, quand elle n'est point une gaminerie.

Aujourd'hui on joue à la bohème ; mais, pour

Mürger et ses camarades, ce n'était nullement un jeu : ils y piétinaient avec une impatiente colère, ils s'y débattaient, ils en sortaient quelquefois, le plus souvent ils y mouraient. Oui, en dehors des classes établies et constituées, et non certes en antagonisme avec elles, cette société irrégulière a vécu ; elle a eu ses lois, ses mœurs, ses sentiments, sa manière et sa raison d'être : elle avait par conséquent le droit de s'exprimer, sinon de s'affirmer, dans une œuvre d'art.

Durant les dernières années du règne de Louis-Philippe (je reste ici sur le terrain des Lettres et de l'intelligence), il se produisit dans les carrières libérales un encombrement qui amena forcément une stagnation. Non-seulement les avocats sans cause et les médecins sans malades augmentèrent suivant une proportion effrayante, mais encore on vit se former et grossir, retenue dans une oisiveté involontaire, la foule inquiète et ardente des écrivains, des peintres, des sculpteurs, des musiciens. Les journaux étaient pleins, les revues regorgeaient ; on rivalisait à Versailles avec la peinture en bâtiment, et l'on y exécutait les chefs-d'œuvre à la toise ; on commandait à des maçons les statues de nos jardins publics ; enfin, les talents arrivés qui croquaient à belles dents la fortune, l'influence et le succès ne songeaient en aucune façon à céder la place aux nouveaux débarqués, et ne soupçonnaient point que ces pauvres diables pussent avoir, eux aussi, beaucoup d'appétit et un peu d'ambition.

Il fallut attendre, mais au milieu de quelles circonstances ! On dut se résigner à l'obscurité, et à Paris, pour un artiste, l'obscurité c'est la fortune honteuse, ou une atroce misère. On lutta contre la destinée avec des armes qui n'étaient pas toujours courtoises. Les expédients, les besognes, la fièvre continue, l'inspiration étouffée, les déceptions quotidiennes consumèrent plus d'une énergie, séchèrent dans son germe plus d'un avenir. Sombres et impassibles, les jours se succédaient, se ressemblaient. Heureusement, les bohèmes étaient jeunes et nombreux ; les consolatrices de la pauvreté, de la jeunesse et du talent vinrent leur tendre la main et relever, retremper leur cœur. La nature, la poésie, la gaieté vaillante, l'amitié, l'amour éclairèrent et réjouirent les mansardes attristées. On se reprit à vivre, à espérer, on se surprit à chanter ; le rayon de soleil, le couplet ému et souriant, l'étreinte cordiale de l'ami, le joyeux regard et la voix argentine de la maîtresse chassèrent les nuages, firent fondre la glace, et, dans le ciel un instant rasséréné, ramenèrent le printemps aux enivrantes promesses. Il y eut là une éclosion ravissante, un sourire de l'âme, une heure divine, une admirable floraison intérieure ; il y eut un moment rapide, *unique* et enchanté. C'est ce moment que Mürger a saisi, qu'il a reproduit avec une fidélité touchante, et qui, frémissant, rayonnant, tiède encore, assure aux *Scènes de la vie de bohème*, — ce qui est le privilège des œuvres vraies, — le charme et la durée.

On comprend maintenant que, dans ce livre, l'auteur ait accordé une part aussi grande à la tristesse qu'à la joie, à l'amour qu'à la misère. Il ne pouvait supprimer un de ces deux éléments, car l'intérêt naissait du rapprochement et du contraste : c'eût été manquer du même coup à sa conscience et à son art. Je ne le féliciterais point, cependant, outre mesure d'avoir su tirer de cette opposition vulgaire les effets qu'elle contenait et qui s'y voyaient clairement indiqués, s'il n'en avait aussi fait jaillir une source de sentiment réellement originale, une veine très-délicate et très-dramatique : l'instabilité dans la vie, l'instabilité dans l'amour.

En lisant les *Scènes de la bohème*, on ne s'affranchit jamais complètement d'une vague inquiétude. On n'est pas, au fond, beaucoup plus tranquille que les héros de cette aventureuse épopée. Leur langage excentrique, en rompant avec nos habitudes, éveille la curiosité; leurs spirituelles plaisanteries provoquent le rire, leur audace habilement colorée nous séduit; mais on se demande malgré soi, ce que nous déroberont ces apparences fanfaronnes, et combien de temps se soutiendra cette bonne humeur, trop étincelante dans son expression, pour être sincère et solide? Le feu brille et petille dans la cheminée : quand s'éteindra-t-il? La table est garnie de mets recherchés et de vins fins : quand reverra-t-elle l'indispensable eau pure, l'inévitable fromage et la perpétuelle charcuterie? Ce plaisir, interrogé de près, sonne creux. Il y a quelque

chose derrière le rideau ; quelque chose, ou, à mieux parler, quelqu'un : il y a le créancier. Voilà le mauvais génie de ces existences, le Méphistophélès de ce sabbat ; voilà celui qui empoisonne bombances et festins, qui sur les lèvres glace les épigrammes et les gaillardises ; l'épouvantail, le guignon, la fatalité. Rarement on le voit, mais on le devine, on le flaire, on le pressent. Pour peu qu'il soit propriétaire, ombre vigilante, comme le père d'Hamlet, il se promène dans ses corridors, et, semblable à la statue du Commandeur, il apparaît au moment des repas pour réclamer son terme. Alerte ! on a frappé : si c'était lui, si c'était !... Bonté du ciel ! soyons en joie, c'est Musette, Musette l'oiseau de passage, le bonheur fugitif ; car nous le savons d'avance, ô chère, et frileuse, et volage enfant ! vous abandonnerez cette chambrette, lorsque le feu ne flambera plus dans l'âtre, que la table sera veuve de champagne, et que les flots du Pactole seront allés se perdre définitivement au sein de l'océan parisien.

Henry Mürger a dû quelques-unes de ses plus gracieuses, de ses plus émouvantes pages à la peinture de cette instabilité dans les affections. Comme il les connaît, comme il en a souffert, comme il les reprend facilement, dès que s'offre l'occasion, ces passions de rencontre, ces amours sur la branche ! Il n'a que des pardons, des madrigaux et des baisers pour Francine, Musette ou Mimi. Il oublie leurs torts ; sait-il même si vraiment elles en ont eu ? Ce qu'il sait fort bien, en

revanche, c'est que le printemps vient de refleurir; que les bois ont retrouvé leurs dômes de feuillage, leurs tapis d'anémones et leur lit de mousse. Comment résister au désir d'aller revoir ensemble ce qu'ensemble on vit, on admira pour la première fois ? « Allons, Mimi, je ne veux me souvenir que de nos jours heureux, de nos belles matinées, de nos soirées délicieuses. Si tu m'as trompé, délaissé, si tu dois me fuir encore, aujourd'hui, j'entends et je prétends n'en rien savoir. Nous revenons, pour ce radieux dimanche, à nos vingt ans déjà si loin de nous; nous sommes, comme nous l'étions alors, innocents, étourdis et vierges. Allons, Mimi, mets ta robe blanche et partons. Tu respireras à pleins poumons le grand air et la santé; tu cueilleras de vrais bouquets dans la vraie campagne. Viens, ma chère petite belle, pleurer et rire avec moi dans les bois de Verrières et d'Aulnay. »

« Le châtiment de ceux qui ont trop aimé les femmes, a dit Joubert, est de les aimer toujours. » Parole profonde et qui se fait terrible en s'appliquant à Mürger : il avait donné son cœur à de folles créatures, il ne parvint jamais à le reconquérir entièrement, et, reconnaissons-le avec franchise, ses amours exerçaient une telle influence sur son talent, qu'il eût infailliblement cessé d'écrire, le jour où il aurait cessé d'aimer. Cela est si rigoureusement exact, qu'on pouvait déjà chez lui mesurer la marche (et non le progrès) des années par le refroidissement successif du sentiment, et, en quelque sorte, par la décoloration de

la verve. La Fable nous raconte la légende d'un géant qui ne reprenait ses forces qu'en touchant la terre, sa mère; eh bien! Mürger ne retrouvait son inspiration qu'en se rapprochant de la bohème, sa mère, ou du moins sa nourrice. Il n'était à son aise, il ne se développait avec plaisir que dans les sujets où il pouvait emprunter à sa vie passée des anecdotes, des réminiscences, des *motifs*. C'est pourquoi, en un certain sens, on ne commettrait ni injustice ni excès, si l'on affirmait qu'il est surtout et qu'il demeurera de plus en plus l'auteur des *Scènes de la bohème*.

Il a fait des livres plus travaillés, plus consciencieux, mieux écrits. Le *Pays latin* et les *Vacances de Camille* sont supérieurs, comme exécution, aux *Scènes de la bohème*. Les incorrections ont disparu, le solécisme est rare; les images de mauvais goût, sévèrement proscrites, se risquent à peine de place en place. On s'aperçoit que la *Revue des Deux Mondes* a passé par là. L'écrivain est initié d'une manière plus précise à la pratique de son métier; désormais son instrument obéit docilement à sa pensée : en somme, l'œuvre est présentable et convenable. Je me plais à reconnaître ce résultat, je m'incline devant les efforts méritoires de l'artiste qui veut s'améliorer et grandir à ses propres yeux; mais à ne consulter que l'effet produit et la qualité du travail, je préfère le premier jet dans son négligé bizarre et son allure désordonnée. Depuis, Mürger s'est souvent copié, il n'en s'est jamais égalé. Il a eu d'agréables fragments, de jolis chapitres; il n'a

(Je le répète) et ne gardera qu'un livre : — *La Vie de bohème*. Ses autres ouvrages ne montrent en lui qu'un aimable faiseur de Nouvelles; son livre de début révélait un poète.

Et, en effet, Mürger était beaucoup plus poète que romancier. Son imagination, fort restreinte, tournait toujours dans le même cercle et semblait impuissante à se renouveler; les combinaisons qui forment le nœud et la charpente de ses récits sont maigres, chétives, d'une simplicité enfantine. Accoutumé aux scènes détachées (*le Manchon de Francine*, *le Bonhomme Jadis*), aux esquisses traitées légèrement, plutôt crayonnées que peintes, il hésitait et se déconcertait en face de sujets d'une étendue relativement considérable, et qui comportaient, pour être dignement réalisés, une dépense de conception, de mise en œuvre à laquelle il se sentait incapable d'atteindre. Familiarisé par un commerce incessant, par une continuelle intimité, avec quelques types excentriques, il avait eu la fidélité de les reproduire scrupuleusement et la chance de les faire accepter d'un public difficile. Cette apparente faculté d'observation ne tarda point à se démentir, quand elle eut à s'exercer sur des physionomies et des personnes choisies dans la société régulière.

On vit alors une fois de plus que tel qui excelle dans la *charge* échoue dans le portrait, et que toute la figure humaine ne tient pas dans une grimace. Ainsi, les deux qualités constitutives du romancier, l'ima-

gination et l'observation, manquaient à Mürger. Son style, naturel, coulant et qui insensiblement se rangeait à la correction, n'avait rien de ce qui écarte, rien de ce qui attire ; il suffisait à soutenir une réputation acquise, il n'aurait pas contribué à la fonder.

J'aurais pu exagérer Henry Mürger ; il m'était loisible, au lieu d'une appréciation, de tracer un éloge et de célébrer un panégyrique. Un homme est toujours grand, toujours parfait, le lendemain de sa mort, du moment où il ne gêne plus ses rivaux, et à le juger impartialement, il y a de l'audace, presque de l'impunité. La critique ne saurait s'accommoder de ces transactions, de ces habiletés mondaines. Je me suis efforcé de caractériser le talent de Mürger, en lui accordant largement la part de louanges dont il est digne, et de montrer le rapport de ce talent avec les circonstances ; je crois avoir prouvé que si, comme inspiration, il dut beaucoup au monde qu'il traversa, ce monde lui dut aussi d'arriver à la vie de l'art, à la vie durable dans son expression définitive, saisie à un moment *unique*. En analysant les causes qui rendaient légitime jusqu'à un certain point la bohème de ce temps-là, j'ai été conduit à indiquer combien la destinée d'Henry Mürger était étroitement liée à celle de ses modèles, et comment, en dehors du cercle ordinaire de son observation, il se manifestait péniblement, gauche et emprunté dans la forme, incomplet et peut-être stérile dans le fond. J'en appelle aux connaisseurs, aux hommes compétents. Est-ce là être sévère ?

D'ailleurs, en thèse générale, quel mal y aurait-il à être sévère? La critique contemporaine ne l'est pas assez, et son excessive indulgence est parfois coupable. Dans la crainte de décourager le talent, elle cultive la médiocrité, elle fait éclore les fausses vocations. Je me prends souvent à regretter les duretés utiles de l'intègre Gustave Planche. Le blâme ne déforme point les esprits; au contraire, il les redresse. Qui sait si l'autre jour, au cimetière, sur le bord de cette tombe que la littérature honorait avec raison, un rêve d'ambition, de réputation, de gloire ne s'est point éveillé dans quelques jeunes têtes, et si plus d'un aspirant au succès, se tournant vers Paris, ne s'est pas écrié intérieurement, comme Rastignac dans le *Père Goriot* : « A nous deux maintenant ! » Ce serait à la critique de dire : « A nous trois ! »

- P. S. Qu'on lise avec attention la véridique *Histoire de Mürger par trois buveurs d'eau* (collection Hetzel); le livre de MM. Adrien Lelioux, Léon Noël et Nadar est d'un bout à l'autre l'entière, l'absolue confirmation de ce que j'avance dans mon article. Cet ouvrage jette une lumière sinistrement vraie sur ce qu'on pourrait nommer la psychologie du talent nécessaires. On y trouvera des détails qui valent des leçons et qui portent avec eux leur commentaire.

MADAME ÉMILE DE GIRARDIN

Un succès qui se continue, s'étend, se justifie; un succès non interrompu, non exagéré par la mort, et qui se trouve assez solide pour résister aux ovations du lendemain, aux distractions du surlendemain, cela est vraiment rare et mérite qu'on s'y arrête avec une émotion attentive. Les belles chances, lorsqu'elles durent ainsi, sans se démentir, ont leur légitimité. En s'attachant à madame de Girardin la faveur publique n'a point commis d'erreur; sa persistance est une preuve de son discernement, et les *Œuvres complètes* que l'on vient de publier nous expliquent suffisamment la cause de cette fidélité honorable. Quel fut donc, quel est encore l'incomparable prestige de cette enchanteresse? Quel était son précieux talisman? — L'esprit. — Elle en avait du plus délicat, du plus fin, argent comptant, à pleines mains, prodigieusement et toujours.

Une fois de plus, en France, le préjugé contre l'esprit sera vaincu. C'est à ce point de vue que je me place pour distinguer cette nouvelle édition¹ et lui accorder une importance particulière. J'en aime par-des-

¹ *Œuvres complètes*, 6 vol. in-8°. Paris, 1861, chez Plon.

sus tout le caractère définitif. Il s'agit beaucoup moins d'un appel à la curiosité, d'un rajeunissement de papier, de format et de couverture, que d'une stabilisation sérieuse. Ces six gros volumes réimprimés, achetés, accueillis à merveille, prenant dans la littérature du dix-neuvième siècle leur titre et leur rang, sont au préjugé que je viens de mentionner la meilleure, la plus victorieuse réponse. Ils contribuent pour leur bonne part à ruiner cette prévention fâcheuse, au nom de laquelle on répète complaisamment que l'esprit en sa vivacité charmante, en son trait de flamme, est quelque chose de passager, de fugitif, surgissant et s'évanouissant dans la même minute.

On ne devrait pas, ce semble, avoir à défendre les livres et les gens spirituels auprès des compatriotes de Saint-Evremond, de Rivarol, de Benjamin Constant, de Cormenin, d'Edmond About, de Prévost-Paradol, — auprès des petits-fils de Voltaire, et assurément, dans le for intérieur des hommes consciencieux, je crois cette cause gagnée d'avance. Mais comme il ne faut point se lasser d'infliger à la sottise envieuse d'humiliantes défaites, saisissons l'occasion qui se présente à nous de montrer qu'il y a dans l'esprit des garanties de durée et d'expliquer en quoi elles consistent. On croira peut-être que ce sel ne s'évapore point lorsque nous aurons soumis aux précisions de l'analyse les éléments dont il se compose. Personne, pour cet exemple périlleux, ne pouvait, — sujet et modèle, — mieux convenir que madame de Girardin.

Les *Lettres parisiennes* s'attendaient-elles à être un jour relues et commentées? se savaient-elles vêtues d'une étoffe, non-seulement brillante, mais *inusable*? Je ne le pense pas. La plume du vicomte de Launay allait franc jeu et courait lestement devant soi sans préoccupation de l'avenir, sans le moindre souci de la postérité. L'ambition du chroniqueur se bornait à refléter le mouvement de la vie actuelle et ne cherchait point à le fixer d'une manière ineffaçable. Un écrivain de talent devait, en effet, considérer un tel travail comme une distraction secondaire, et n'y voir pour ses hautes facultés qu'une dépense en pure perte, non un placement fructueux. Car, il faut l'avouer, s'il est un ordre de production cruellement ingrat et de nature à blesser une intelligence généreuse, qui aspire à une sobriété élégante, à une perfection relative dans l'art, c'est ce genre mixte, cette littérature bâtarde que nous imposent les vaniteuses coutumes de la société oisive, et qu'on appelle la *Chronique*.

Mettez donc du soin, de la grâce, de l'ingénieux, du *fini* dans vos pages nettes et fermes pour nous raconter que M. X... fait courir à Chantilly, à la Marche, et qu'il est le roi du sport; pour nous entretenir du magnifique collier de diamants que portait l'autre soir aux Italiens mademoiselle H... des Folies-Dramatiques; enfin pour décrire au bon bourgeois qui ne les verra jamais les splendeurs des soirées aristocratiques, du bal de l'ambassade anglaise, du *raout* de l'ambassade russe, splendeurs que souvent, vous non

plus, vous n'avez pas vues. Vains efforts ! vous ne donnerez point d'attrait à ce qui vous laisse froid, et si vous parvenez à charmer la désœuvrance ou la malignité de dix personnes, vous en ferez bâiller dix mille. N'étaient notre badauderie, notre fureur de paraître informés de ce qui, en réalité, nous touche fort peu, notre prétention à connaître et à redire ce qui se passe autour, au-dessus et loin de nous, il y aurait moins de chroniques : espérons même qu'il n'y en aurait plus. On verrait ainsi s'éteindre insensiblement un genre faux que la seule frivolité encourage, que la médisance alimente ; labeur dérisoire où se fatiguent promptement les plus habiles, les plus souples, où les cerveaux riches et jeunes ne tardent pas à s'appauvrir ; rameau toujours desséché de notre arbre littéraire, qui jonche le sol de ses feuilles à mesure qu'elles naissent, et qui ne s'honorerait point encore d'une floraison éclatante, s'il n'avait produit les *Lettres parisiennes*.

• Nous y voilà revenus, et ce n'est pas sans raison que j'ai fait ce détour. J'aurais singulièrement trahi mon devoir et manqué mon but si, en louant l'exception, j'avais pu sembler, en quoi que ce soit, approuver la règle. Madame de Girardin feuilletoniste, *courriériste* du samedi ((qu'on me pardonne ce barbarisme) est une exception. Elle a réussi par un concours de dons et de qualités qui se rencontrent rarement dans un aussi juste mélange, dans une proportion aussi heureuse ; elle a réussi, mais, répétons-le une der-

nière fois, dans un genre inutile, parasite et dangereux.

Ces réserves faites, restrictions nécessaires qui d'ailleurs ne l'atteignent pas et que nous commandait la loyauté de notre goût, il nous reste à expliquer les causes, ou plutôt les raisons de ce succès si solide maintenant, après avoir été si vif tout d'abord, raisons purement intimes qui ne tiennent qu'à la valeur individuelle et ne se rattachent que par des liens très-faibles aux conditions de milieu et de circonstances. Que l'attrait de la nouveauté, le piquant et le dégagé de la forme, la surprise, la curiosité vivement excitée au début par le pseudonyme aient poussé, ou, ce qui est plus exact, n'aient point nui à la première vogue, il y aurait de la mauvaise foi à le nier; que la position de madame de Girardin dans le journalisme, en lui permettant de tout voir et de tout savoir, ait fourni à son feuilleton un luxe d'anecdotes, une primeur de renseignements qui redoublaient l'épigramme et l'aidaient d'un grain de véracité, cela est également incontestable. Mais ces interprétations d'extérieur et de surface n'ont rien à démêler avec le mérite de l'écrivain. Elles nous laissent ignorer le *je ne sais quoi* sans lequel il n'y a pas de véritable personnalité dans l'art, elles nous dérobent l'étincelle originale où le talent s'échauffe et s'éclaire. Allons désormais au fond. Nous avons prononcé le mot *esprit*, voyons ce qu'il contient.

Souvenons-nous aussi qu'en madame de Girardin, nous étudions, avec l'auteur des *Lettres parisiennes*,

le romancier pénétrant à qui nous devons *Marguerite*, cette implacable et douloureuse analyse, le dramatisle convaincu dont la main n'a pas tremblé en dessinant la béate et menaçante physionomie de *Lady Tartuffe*. Chacun de ces ouvrages nous offrira les mêmes éléments, à doses différentes; nous y retrouverons le même faisceau lumineux et nous n'aurons qu'à en distinguer les rayons. Ce qui revient à dire que si madame de Girardin était essentiellement spirituelle, il y avait dans son esprit plusieurs sortes d'esprits. Nous échapperons, en le prouvant, au vague de l'éloge, et d'un hommage équitable nous tirerons une leçon.

Elle avait *l'esprit parisien*, *l'esprit féminin*, *l'esprit moraliste*, et tous les trois au plus haut degré. Grâce au premier, elle a étonné, éveillé le public; au second, elle a dû ses séductions et ses conquêtes; par le troisième, elle vivra, car si elle n'a pas *créé* dans la pleine acception du terme, elle a fidèlement observé et vigoureusement reproduit. On ne pouvait, avec autant d'entrain et de naturel, on ne pouvait se montrer davantage, — et plus à son avantage, — de son sexe, de son temps et de sa nation.

Bien que le hasard des événements l'eût fait naître à Aix-la-Chapelle, madame de Girardin ne se doutait guère ou se souciait peu des langueurs, des mysticités de l'Allemagne. Sa mère, madame Sophie Gay, était femme de lettres et Parisienne : la littérature et Paris, voilà donc ce que vit en naissant, ce que devait aimer toujours la brillante Delphine Gay. Elle entra à ra-

vir, se jetait avec une joyeuse complaisance dans les caprices de goût, les subits enthousiasmes, les légères manies, les agréables défauts qui forment ce composé indéfinissable : — l'humeur et le génie de la capitale.

Ce qu'il faut aux Parisiens, population intelligente et blasée, avide, par conséquent, de distractions, et difficile sur le choix ou plutôt sur l'intensité de ses plaisirs, c'est du nouveau. Mais encore est-il nécessaire que ce nouveau soit présenté d'une certaine manière à ces hautains amateurs, assaisonné de condiments particuliers, relevé d'étrangeté et souvent embelli de paradoxe, qu'il leur soit en quelque sorte servi sur un plat d'argent. Ce plat d'argent ornementé, ciselé avec beaucoup d'adresse, madame de Girardin excellait à y apporter chaque semaine un mets délicat, imprévu, inconnu, quelquefois artistement réinventé. Tout s'y trouvait : le nouveau, l'étrange, le joli, le paradoxal, le miel de l'abeille et son aiguillon. L'enseigne disait vrai : c'étaient des *Lettres parisiennes*, écrites, s'il est permis de jouer sur le mot, par la moitié du plus ingénieux et certes du plus Parisien des publicistes. Il n'y manquait même pas cette pointe d'urbanité innocemment dédaigneuse qui aux provinciaux et aux étrangers fait les honneurs de Paris avec une satisfaction tempérée d'atticisme, avec un compliment et un sourire.

Pour son compte, madame de Girardin était franchement moqueuse ; elle savait mordre, non, elle savait rire à belles dents. Femme, et très-femme en

cela comme en tout le reste, elle avait la coquetterie de sa gaieté. Point n'eût été besoin de lui apprendre ce que l'on peut dissimuler de sérieux vouloir, de passion ardente, de diplomatie raffinée sous une apparence d'étourderie, ou un air d'enjouement. Le rire, en tant qu'instrument de la puissance féminine, arme défensive toujours et par moments offensive, elle en connaissait aussi bien qu'une autre la théorie et l'emploi. Vous ne la surprendrez jamais en train de médire des divertissements mondains, des chiffons, de la toilette : elle y croit, s'en amuse, je dirais presque s'en honore, du moins elle en a le point d'honneur.

« Oh ! les femmes, s'écrie-t-elle quelque part, les femmes ! elles ne comprennent point leur vocation ; elles ne savent point que leur premier intérêt, leur premier devoir est d'être séduisantes. Qu'elles s'instruisent.... bien, mais qu'elles ne négligent pas, pour s'instruire, ce qui doit faire leur véritable attrait ; qu'elles lisent, mais qu'elles chantent ; qu'elles sachent parler l'anglais comme une Anglaise, mais qu'elles sachent porter un chapeau à la française ; qu'elles fassent des vers si elles peuvent, mais qu'elles sachent rire et danser, plaire enfin, plaire avant tout. L'homme ne demande pas à sa compagne de partager ses travaux ; il lui demande de l'en distraire. L'instruction pour les femmes, c'est le luxe ; le nécessaire, c'est la grâce, la gentillesse, la séduction : les femmes sont un ornement dans la vie, et la loi de tout ornement est de paraître fin, léger, délicat et coquet ; ce qui ne l'empêche pas d'être en cuivre ou en pierre, en or ou en marbre. »

Et ailleurs, je trouve encore ces paroles significatives :

« On nous contait que mademoiselle Élise Moreau n'avait point assisté, il y a huit jours, à la séance de l'Académie fran-

çaise parce qu'elle ignorait qu'on dût y parler d'elle et qu'on y dût lire ses vers. Comme on lui exprimait le regret qu'elle n'y fût pas venue : « Quel dommage, dit-elle à son tour, j'avais une si jolie robe ! » Une pédante aurait regretté le bruit harmonieux des applaudissements ; elle n'a vu dans ce triomphe qu'une belle occasion de robe neuve perdue. Elle a raison : une femme doit être coquette avant d'être inspirée. La coquetterie, c'est la véritable poésie des femmes ; l'autre est un luxe, et comme tous les luxes, il devient ridicule quand il est seul. »

C'est là, je crois, ce qui s'appelle être femme et en avoir conscience. Cette faculté de réflexion, de retour sur ses propres instincts, d'utilisation élevée de ses énergies ou de ses faiblesses naturelles, constitue la force de madame de Girardin et sa supériorité. Elle aime les choses futiles, mais elle les sait, les proclame futiles, et ne méconnaît point l'ordre au gré de ses préférences. Son regard n'est pas fasciné par le miroitement des étoffes, et le scintillement tentateur des bijoux ne saurait frapper d'éblouissement sa clairvoyante fermeté d'observation. Elle n'abdique ni ne sacrifie son jugement, elle ne peut même le réserver ; favorable ou vengeur, il éclate et jaillit en dépit qu'elle en ait. La femme du monde, la femme *comme il faut* à beau faire, le moraliste se révèle.

Cette assertion n'étonnera nullement ceux qui ont lu les principaux ouvrages de madame de Girardin et qui sont familiers avec la tournure, avec les procédés de son intelligence. Oui, ce spirituel chroniqueur, au lieu de se consacrer exclusivement au bavardage et au badinage, s'est avisé d'être un moraliste fin, judicieux,

distingué, original; et bien lui en a pris : c'est par là que vivent encore, que continueront de vivre les *Lettres parisiennes*. A propos du plus frivole incident, de ceci, de cela, de rien, l'auteur oublie le fait transitoire, l'événement ou l'individu, et se livre sous une forme quelquefois grave, très-souvent plaisante, à des considérations générales qui se particularisent dans l'expression et emportent la pièce. Je ne puis songer à détacher quelque citation : il me faudrait, ne sachant où borner mon choix, transcrire à peu près deux volumes de l'édition actuelle, et ils sont de belle taille; mais, à parler sérieusement, il serait à désirer que l'on recueillît avec discernement, dans les *Lettres parisiennes*, les maximes, les pensées, les esquisses, les échappées satiriques, les portraits, les petits tableaux de genre, et qu'on les réunît de manière, sinon à les faire valoir artificiellement (ces fragments n'en auraient pas besoin), au moins à ne leur rien enlever de leur prix. On a, si je ne me trompe, rassemblé et publié les divers articles qui parurent dans les journaux aussitôt après la mort de madame de Girardin; on lui a ainsi dressé une sorte de monument. Le livre dont j'indique ici brièvement l'idée ne serait pas moins honorable à sa mémoire : on y retrouverait l'écrivain; on y découvrirait le moraliste¹.

Je sais que toute qualité portée à l'excès a ses incon-

· ¹ Le vœu que j'exprimais a été réalisé. On a publié en un petit volume qui pourrait être mieux fait, *l'Esprit de madame de Girardin*.

vénients; et il n'est aucunement dans mon intention d'atténuer ou de voiler chez madame de Girardin les lacunes de l'organisation, les défauts du talent. Quand on a tant d'esprit, on n'est pas très-bon poète. Non que je veuille dire, ou simplement insinuer que, pour exceller dans leur art, les poètes doivent manquer d'esprit; Alfred de Musset et Théophile Gautier répondent plus que suffisamment à une telle impertinence et la confondent. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a dans la poésie une spontanéité naïve, une instinctive élévation, une grandeur naturelle et nécessaire qui s'accordent mal avec la pénétration du moraliste, avec les raffinements de l'analyse mondaine. La fraîcheur d'impression, si précieuse à conserver pour celui qui veut la faire passer dans ses vers, ne résiste pas aux comparaisons par trop rigoureuses, aux retours immédiats de l'âme sur elle-même.

Les *Poésies* de madame de Girardin sont à mes yeux la partie la plus faible de son œuvre. Elles sont guindées, factices, pénibles. On sent que l'auteur les a cherchées, fabriquées. Assurément, tout n'y est pas mauvais : le talent est toujours le talent. *Napoline* contient un ou deux beaux morceaux, *Cléopâtre* quelques tirades éloquentes; néanmoins, je ne conseille à personne de les relire. Laissons ces poésies devenues vieilles, ou plutôt vieillottes avant le temps, laissons-les au compte de mademoiselle Delphine Gay; elles n'appartiennent point à notre madame de Girardin. Jamais elle n'est plus poète que lorsqu'elle manie la

prose avec une subtilité passionnée, lorsqu'elle écrit *Marguerite, la Joie fait peur, Lady Tartuffe*.

Marguerite ou deux amours repose sur une donnée incontestable : l'injustice, l'arbitraire, et, pour parler net, la gratuité de l'amour. Une ancienne et douce affection attache madame de Meuilles, jeune et jolie veuve, — à son cousin Étienne d'Arzac. Séparée de lui par le mariage de raison que lui avait fait contracter sa mère, elle n'use de sa liberté recouvrée que pour lui rendre une main à laquelle il n'a cessé d'aspirer ardemment. Encore quelques semaines et l'on célébrera le mariage. Étienne devrait être fou de bonheur, et il est, au contraire, rempli d'inquiétude. Il lui semble que cette Marguerite qu'il adore ne sera jamais sa femme. Son pressentiment ne le trompe pas. Un roué, servi à souhait par les circonstances, tombe brusquement dans cette idylle. Robert de la Fresnaye sauve Gaston, le fils de Marguerite, des atteintes d'une louve enragée, et dès lors il devient pour madame de Meuilles l'irrésistible, l'amant, — mieux que cela, l'aimé. Après une lutte désespérée, où chaque jour apporte sa blessure, Étienne s'éloigne et se tue. Mais, à la nouvelle de cette fin tragique, l'amour de conscience (car on peut l'appeler ainsi) se réveille dans l'âme de Marguerite et proteste contre l'amour fatal. Intérieurement brisée, elle expire au moment où elle va épouser Robert de la Fresnaye.

Ce qui fait l'intérêt du roman, ce qui en fait la beauté, ce n'est pas seulement la rivalité de M. d'Arzac

et de Robert, c'est surtout le combat qui se livre dans la cœur de madame de Meuilles. Pour les hommes qui connaissent autrement que par ouï-dire les épreuves et les déboires de la passion, le dénoûment est prévu ; il est infaillible. L'amour ne s'obtient ni ne se mérite, et, s'il faut répéter une expression vulgaire qui a l'avantage d'être parfaitement exacte, l'amour ne se commande pas. Il a quelquefois des inspirations, souvent des caprices, des motifs, des raisons plausibles rarement. Qu'on n'exagère point ma pensée : je ne mets nullement le devoir en question et je réserve avec soin les conséquences et les actions sociales ; je ne touche ici qu'aux agitations intimes. Dans cette mesure, je ne crois pas m'égarer. Ma conviction est si arrêtée à ce sujet, que si j'avais un reproche à adresser à madame de Girardin, ce serait d'avoir un peu *triché* avec la difficulté en donnant à Marguerite des excuses et des prétextes pour aimer M. de la Fresnaye. Mais cette inadvertance romanesque est amplement rachetée par les délicatesses et les hardiesses d'une analyse qui, en certains passages, est vraiment admirable.

Il était dans la nature de madame de Girardin d'aller jusqu'au bout de son esprit. A force d'observer et de réfléchir, elle arrivait à une intensité de sensation et de sentiment qui devait lui être cruelle, car, à l'heure qu'il est, elle communique encore à ceux qui la suivent dans ses œuvres une vive impression de souffrance. *Marguerite* est une lecture douloureuse ; dou-

loureuse aussi est la représentation de *la Joie fait peur*. Cela ne tient pas tant au sujet qu'à la manière *noire* dont il est traité. Je suis loin de nier l'émotion navrante que cause ce petit drame, et j'y reconnais, plus que je n'y goûte, une extrême habileté; mais je persiste à croire qu'on pouvait obtenir cette émotion par des moyens de meilleur aloi, et attendrir notre humanité d'une façon plus humaine.

Lady Tartuffe me paraît, je l'avoue, une des meilleures pièces du théâtre contemporain. Elle est neuve et courageuse, elle frappe fort et juste, elle est à la fois vivante et durable. Dans une société d'où la foi religieuse, en ce qu'elle a d'extérieur et de manifeste, se retire chaque jour, l'hypocrisie de religion ne conduit plus aux honneurs et à la fortune; elle a perdu sa valeur mercantile. Cependant, comme Tartuffe s'obstine à ne point mourir et à ambitionner une existence confortable, il a changé de masque. Il mentait à Dieu, il ne ment aujourd'hui qu'aux hommes. Il s'est modestement réduit à n'être qu'un hypocrite de mœurs et remplace un semblant de religion par un semblant de vertu.

Madame de Girardin, dans sa comédie, a finement saisi cette nuance, et si l'œuvre, par quelques côtés, n'échappe point au blâme, elle demeure au moins très-remarquable. *Lady Tartuffe* prendra place tôt ou tard auprès des *Lionnes pauvres* et des *Faux Bonshommes*, au-dessus du *Demi-Monde*. Que faut-il pour atteindre à ce succès définitif? qu'une vraie

grande actrice, madame Rose Chéri¹, par exemple, consente à prêter au rôle de Virginie de Blossac l'autorité de sa science consommée.

Et maintenant que l'on ose donc médire encore de l'esprit, que l'on se hasarde à s'apitoyer sur son peu de durée, sur son éclat fugitif ! Les *Œuvres complètes* de cette femme supérieure, qui fut charmante aussi et séduisante, sont là pour réduire au silence ces banalités d'envieux et d'impuissants. Madame de Girardin n'a plus son salon, son influence, sa plume, sa royauté parisienne : tout cela est mort et a été enterré avec elle ; il lui reste ce qui préserve de l'oubli et de l'indifférence, — l'immortelle qui fleurit sur les tombes privilégiées et les décore, — l'esprit.

¹ Le théâtre déplore la perte de madame Rose Chéri. Les connaisseurs regretteront longtemps encore l'artiste sobre, pénétrante, suffisamment hardie, intelligente et consciencieuse qui a su rendre acceptables les tentatives de la moyenne comédie actuelle. Les acteurs initiés au sentiment de la vie moderne sont faciles à compter (MM. Got, Paulin Ménier, Geoffroy, mademoiselle Fargueil) ; madame Rose Chéri était la tête et le modèle de cette élite.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

ET M. DE LAMARTINE¹

On renouvelle connaissance avec Rousseau; on le retrouve, et, sur plusieurs points, on le *rapprend*, à mesure qu'on avance dans le volume d'*Œuvres inédites* dont nous sommes redevables à M. Streckeisen-Moulton. L'avantage de cette publication et son mérite, c'est de fournir des renseignements, non-seulement sur les époques successives d'une vie problématique et orageuse, mais encore sur les divers modes d'activité, sur les aptitudes et les ardeurs multiples d'un puissant esprit. S'il est vrai, en thèse générale, que dans chacun de nous il y a plusieurs hommes, cela s'applique rigoureusement à Jean-Jacques. Les *Œuvres inédites* font revivre et de nouveau défilér sous

¹ *Œuvres et Correspondance inédites de Jean-Jacques Rousseau*, publiées par M. Streckeisen-Moulton. — *Lettres inédites de Jean-Jacques Rousseau à Marc-Michel Rey*, publiées par M. Bosscha. — *Cours familier de littérature* (Entretiens 65, 66 et 67), par M. de Lamartine. — *Le dix-huitième siècle à l'étranger*, par M. A. Sayous.

nos yeux *tous les Rousseau* que nous connaissions déjà, et qui se confondaient, se brouillaient légèrement dans notre mémoire. Elles nous mettent à même de contrôler en bonne justice, en pleine lumière, nos impressions et nos jugements.

Revoir souvent, avec scrupule et de près, est le meilleur moyen de ne jamais attribuer aux choses ni aux gens plus d'importance ou moins de valeur qu'ils n'en ont. Sans cette précaution indispensable, notre cerveau, qui résiste peu à son humeur paresseuse, laisse l'imagination courir à l'aise, amplifier ici, réduire là, et partout altérer les proportions exactes. On a dit avec raison qu'il ne fallait point laisser croître d'herbe sur le chemin de l'amitié. Cette maxime me semble aussi incontestable en matière de science morale qu'en fait de sentiment. Ne souffrons point que l'herbe pousse sur les chemins qui conduisent vers un but utile et noble. Ne craignons ni de cultiver ni d'entretenir par l'étude nos opinions et nos croyances : on les rend ainsi plus durables au dedans, plus invincibles aux attaques du dehors. •

Au sujet de Rousseau particulièrement, il y a lieu, à l'heure présente, de reprendre terre et de revenir aux sources authentiques. Les trois *Entretiens* que M. de Lamartine, dans son *Cours familier de littérature*, a cru devoir consacrer (ou plutôt infliger) à l'auteur du *Contrat social* et de l'*Émile*, n'auraient excité aucun retentissement, n'auraient obtenu aucun accès chez le public, s'ils avaient trouvé ce public au

courant de la tradition littéraire et curieux de notre passé philosophique. Personne n'est demeuré convaincu, beaucoup ont été surpris, ce qui est bien différent. M. de Lamartine n'a pu improviser et broder pompeusement, sur un thème qui devrait être national, que devant un auditoire non préparé, mal informé ; il n'a pu (avec quelque chance d'être écouté) parler de Rousseau sans l'avoir lu, qu'à des hommes qui depuis longtemps, eux-mêmes, ne lisaient plus ce grand écrivain. L'approbation accordée par les feuilles cléricales à cette déplorable sortie ne saurait nous en dérober le caractère : c'est encore moins un succès de parti qu'un succès d'ignorance.

Pour ceux qui ont eu le courage d'examiner sérieusement, et de suivre jusqu'au bout les Entretiens 65, 66 et 67, il est évident que M. de Lamartine n'a jamais ouvert un volume de Rousseau, qu'il ne soupçonne nullement ce que l'*Émile* enseigne, ce que renferme le *Contrat social*. Il se borne, en y mêlant des amertumes rancunières, à répéter avec une verbosité emphatique des lieux communs dénués de sens et d'autorité. Je ne suis point embarrassé de prouver cette assertion, et je vais le faire. En tout autre cas, il y aurait de la simplicité à réfuter un critique volontairement étranger aux matières qu'il traite, parce qu'il s'y croit supérieur, et qui juge, à la façon des somnambules, par intuition et divination. On ne discuterait pas, on sourirait. Mais il s'agit d'un ancien poète, d'un ancien orateur, d'un ancien ministre, — un peu plus,

et j'allais dire d'un ancien roi, — d'une créature favorisée qui a traversé toutes les gloires, essayé toutes les couronnes, et qui, malgré ses fautes, conserve, à distance, une clientèle naïve, un cortège d'innocents. M. de Lamartine a l'erreur sonore et communicative; on se berce et l'on s'endort sur la foi de sa parole. Nous montrerons ce qu'elle vaut.

D'ailleurs, pourquoi craindrais-je de proclamer franchement ce que chacun, à voix basse, murmure et chuchote? Je me suis souvent demandé, et toujours en vain, par quel prodige la critique parisienne, si délicate, si vigilante, couvrait de son silence et quelquefois de ses flatteries le *Cours familier de littérature*. Je n'ai point découvert la cause de cette singulière complicité, et une indulgence aussi imperturbable restera pour moi un mystère; mais il suffira sans doute, pour y mettre un terme, d'exprimer nettement ce que depuis des années nous sentons, nous pensons là-dessus. Qu'une main hardie et loyale attache le grelot : les prudents, les timides, à l'instant sonneront le tocsin.

Une plume se présentera tôt ou tard pour écrire, un journal pour imprimer que : « Le *Cours familier* est un désordre littéraire, un scandale intellectuel, un obstacle permanent à la formation du goût; que M. de Lamartine ne prend pas la peine de feuilleter les livres dont il prétend rendre compte; qu'il paraît n'avoir lu attentivement que le recueil de ses œuvres complètes, et que par conséquent il raisonne dans le vide et dis-

serte au hasard ; qu'enfin il y a en critique un point d'honneur qu'il ignore, et qui consiste à exposer avec précision ce qu'on a étudié avec soin ; que manquer à ce devoir, c'est commettre à plaisir la plus grave des mauvaises actions, en augmentant au dix-neuvième siècle le trouble, l'indécision et l'égarement des esprits. »

Ce jour-là, il ne s'élèvera point une réclamation, une protestation. Les fidèles s'éloigneront à pas de loup, le temple croulera discrètement, et l'idole, une fois abandonnée, ne rendra plus le moindre oracle. L'énoncé pur et simple de la vérité accomplira ces merveilles, et si l'on s'étonne, ce sera de voir qu'on ait tant hésité, balbutié, attendu, que l'on se soit astreint à tant de ménagements et de détours pour soutenir que deux et deux font quatre, et qu'une phrase creuse est au-dessous d'un bon raisonnement.

Je ne me livre point à une digression superflue, en insistant sur le caractère vague, déclamatoire et fastueusement spécieux du *Cours familial*. Mes reproches ne s'adressent pas à telle partie, à tel entretien : ils comprennent dans une même censure l'ensemble et les détails, les défauts de forme et les vices de conception. Il est aujourd'hui question de Rousseau, et les circonstances nous amènent naturellement à relever les expressions malsonnantes, les appréciations fausses et injustes dont il est l'objet ; mais nous ne cédon dans cet acte d'équité sincère ni à un enthousiasme de parti pris, ni à une préférence passionnée, ni à une vulgaire

démangeaison d'*avocasserie* quand même. Ce que nous disons de Rousseau, nous serions également fondés à le dire d'Homère, de Goëthe, de Pétrarque, de Dante, de Racine, de La Fontaine, des écrivains illustres qui ont eu le malheur de se trouver sur la route de M. de Lamartine, et qu'il s'est hâté, en sa verve besoigneuse, de commenter, de dénaturer et de défigurer.

Je le répète et je l'affirme : il n'y a point dans le *Cours familier* (pas plus du reste que dans les *Girondins*, ou dans l'*Histoire de la Restauration*) une seule page, un seul paragraphe qui représente réellement dix minutes de travail ou d'étude, dix minutes de réflexion, de méditation, de recueillement. M. de Lamartine s'attache à ces grands noms, il s'y arrête et s'y complaît, parce que leur immense célébrité, leur légende toute faite, le flux et le reflux des opinions humaines sur leur compte épargnent à sa nonchalance le soin des recherches minutieuses et des informations précises. Qu'il grossisse et qu'il amplifie, jusqu'à le rendre contestable, le sens généralement accepté, ou bien que, par un procédé plus habile, il prenne, avec une légèreté cavalière, le contre-pied des admirations reçues, il n'a qu'à laisser fuir à l'aventure la veine abondante et inconsciente de son éloquence monotone. *Des mots, des mots, des mots.*

Ouvrez le 65^e Entretien, et voyez, dès le début, de quelle manière, de quel accent le poète chrétien, redevenu pleinement théocrate, manifeste sa pensée sur le plus doux, le plus exquis des philosophes, sur celui

que, par une pieuse exagération, on appellerait volontiers le fondateur de l'idéal, sur Platon :

« J'ose déclarer, s'écrie l'auteur (jadis mieux inspiré) de la *Mort de Socrate*, j'ose déclarer en toute conscience que le délire d'un insensé joint à la férocité d'un scélérat ne pouvait jamais arriver aux excès d'absurdité et aux excès d'immoralité de ce prétendu sage tombé en folie et en fureur pour avoir trop bu l'idéal dans la coupe de l'imagination. »

« Il ne manque au code du divin Platon que l'anthropophagie pour être le cloaque contre nature et contre humanité des immondices, de la démente et de la brutalité humaine, la Divinité renversée, le paradoxe de Dieu, de l'homme, de la femme, du vice et de la vertu, folie de l'orgueil philosophique qui, pour ne pas penser et sentir comme tout le monde, pense comme un fou et sent comme un criminel de lèse-nature et de lèse-Divinité. »

« Voilà ce que l'on fait admirer, sur parole, à des enfants, pour pervertir en eux l'entendement par l'admiration pour l'absurde. »

Ce dernier blâme tombe directement sur l'Universalité, qui ne le mérite point. Que M. de Lamartine le sache bien, on ne met entre les mains des enfants ni la *République* ni les *Lois*. Je crois même que, sauf le *Phédon* et peut-être deux ou trois dialogues encore, les œuvres de Platon sont médiocrement familières aux élèves de nos lycées. Mais, en revanche, je ne puis nier que s'il y a danger à lire le *Télémaque*, ils y échapperont difficilement, car chaque jour, avec une noire perfidie, on les expose à ce péril. Fénelon jouissait d'une réputation assez bonne, beaucoup d'entre nous le goûtaient, quelques-uns le vénéraient; il ap-

partenait à M. de Lamartine de le dévoiler et de le remettre vertement à sa place.

« Fénelon, nous dit-il, n'était nullement politique : il était ce que nous appelons *socialiste*, c'est-à-dire poète du paradoxe, fabuliste¹ de la société. »

« Quand on étudie bien les organes de la Révolution française dans sa partie chimérique, radicale, niveleuse et révoltée contre la nature, la propriété, la famille, de Mably à Babeuf, on ne peut s'y tromper, le catéchisme de cette révolution sociale est dans *Télémaque*. Fénelon est un démagogue chrétien et doux, qui sème des vertus, et qui se trouve n'avoir semé que des passions affamées qu'il ne peut nourrir que d'ivraie. »

Je ne ferai pas à ces beaux génies l'injure de les défendre. Mon intention, en détachant ces quelques lignes, a été simplement d'édifier mes lecteurs sur la solidité de jugement, la mesure de ton et la pureté de goût qui caractérisent la critique de M. de Lamartine. On aura sans doute remarqué que ces deux échantillons ne brillent ni par la modération du langage, ni par la tendresse des sentiments. C'est qu'en effet, depuis qu'il s'est re-christianisé, l'auteur de *Jocelyn* se montre infiniment peu charitable. Les trois Entretiens sur Rousseau sont écrits d'un bout à l'autre dans cette étrange gamme d'arrogance dépitée et furieuse. Voulez-vous savoir comment, en résumé et en suprême ana-

¹ *Fabuliste*. Pris ainsi, ce mot ne signifie absolument rien. Il n'est pas rare de rencontrer chez M. de Lamartine des expressions vagues, majestueusement baroques, et qui n'ont aucun sens, même pour lui.

lyse, M. de Lamartine apprécie le *Contrat social*?
Écoutez :

« Si la brute la plus dénuée de toute moralité écrivait un code de démocratie pour les autres brutes, c'est ainsi qu'elle écrirait!... Mais non, nous calomnions la brute... »

Tâchons, je vous prie, de ne point calomnier Rousseau; et d'abord, essayons de comprendre ses idées sans les fausser ni les travestir. Il est certain que M. de Lamartine n'a point lu le *Contrat social*; il a dû le rêver. Il en parle comme d'un cauchemar, ce qui donne de la probabilité à notre hypothèse. Devons-nous admettre qu'un homme intelligent, un homme de bonne foi, puisse signaler dans un livre trois points capitaux... qui n'y sont pas? Non, évidemment. C'est là cependant ce qui arrive.

M. de Lamartine accuse le *Contrat social* d'enseigner et de prêcher la liberté absolue de l'individu, le triomphe et la glorification des appétits sensuels, l'Évangile insolent d'une démocratie effrénée. Qu'on lise dans cet ouvrage le chapitre II du livre III, et l'on y trouvera l'axiome suivant :

« Dans une législation parfaite, la volonté particulière ou individuelle doit être nulle; la volonté de corps propre au gouvernement, très-subordonnée; et par conséquent la volonté générale ou souveraine, toujours dominante, et la règle unique de toutes les autres. »

Et lorsqu'il écrivait, quelques années plus tard, son *Projet de Constitution pour la Corse*, que vient de

publier M. Streckeisen-Moultou, Rousseau, appuyant sur ce principe, répétait encore : « Je veux que la propriété de l'État soit aussi grande, aussi forte, et celle des citoyens aussi petite, aussi faible qu'il est possible. »

Nous restituons ici aux paroles de Jean-Jacques leur sens véritable, et nous l'opposons à la bizarre, à l'inexacte interprétation imaginée par le critique poète. Si nous allions au fond, et si nous jugions, en ce moment, pour notre propre compte, nous reprocherions à Rousseau cet abandon, cet anéantissement systématique de l'individu; et cette observation prouverait, une fois de plus, combien M. de Lamartine s'est trompé en attribuant au philosophe genevois le dessein d'exagérer le rôle individuel du citoyen. Ce qui importe à la question actuelle et ce qui demeure acquis, c'est que le *Contrat social* sacrifie la partie au tout, l'intérêt privé au salut public, et qu'il s'inquiète trop peu de la liberté de l'individu.

Rien n'est plus faux, rien n'est moins sensé que de représenter la société idéale telle que la concevait et l'arrangeait Jean-Jacques, comme un lieu de délices, une sorte d'abbaye de Thélème, digne de rivaliser avec l'Icarie de M. Cabet. A défaut de lecture et de connaissances même superficielles, le bon sens s'éveille et résiste. Quoi! la république de Rousseau pourrait être une république à la Rabelais! Cela est absurde *à priori*. Il n'y a pas besoin là-dessus de se borner au *Contrat social*; interrogez le *Discours sur*

l'inégalité, l'Émile, la Lettre à d'Alembert sur les spectacles, les Confessions : vous reconnaîtrez aisément que cet admirateur de Calvin, ce fanatique de Plutarque, cet enthousiaste de la nature, devait faire entrer dans la constitution de son État modèle, en tant qu'éléments indispensables, l'austérité protestante et l'héroïsme stoïcien. Vous lui prêtez gratuitement des théories d'épicurien, de sybarite, et c'était (en désir, il est vrai, plus qu'en réalité) un calviniste et un Spartiate.

Il convient aussi de s'expliquer nettement sur la démocratie de Rousseau. Elle fut certes profonde et sincère, elle n'était pas excessive. Assurément, la doctrine professée dans le *Contrat social* peut paraître, en plus d'un endroit, rigoureuse et absolue ; il y aurait cependant de la négligence ou de la mauvaise grâce à méconnaître que cette doctrine, en ce qui touche les applications, est tempérée souvent et mitigée par des restrictions très-fortes et très-positives. Était-il d'avis de transformer la France en une vaste république purement populaire, celui qui écrivait trente ans avant la Révolution : « Le gouvernement démocratique convient aux petits États, l'aristocratique aux médiocres, et le monarchique aux grands ¹ » Était-ce un factieux, un tribun enivré de ses chimères, de ses utopies, celui qui ne craignait pas de proclamer que « s'il y avait un peuple de dieux, il se gouvernerait démocratique-

¹ *Contrat social*, liv. III, chap. III.

ment, » et qui s'empressait d'ajouter : « Un gouvernement si parfait ne convient pas à des hommes¹. » Ce sont là les conseils d'un sage et non les stériles excitations d'un démagogue.

Ce fâcheux renom ne se serait point attaché aussi obstinément au souvenir de Jean-Jacques, si les montagnards, les terroristes de la Convention nationale n'avaient salué en lui avec ostentation leur maître et père immédiat, et si l'opinion publique, abusée à son tour par ce solennel hommage, ne s'était accoutumée insensiblement à unir ces deux idées : Rousseau et l'extrême République. Sur ce point encore on est allé trop loin. Les Jacobins se trompaient lorsqu'ils assignaient à la Révolution une source tellement voisine, et sans remonter aussi haut que M. Louis Blanc, qui enrôlerait, ou peu s'en faut, Spartacus et Caïn parmi les premiers révolutionnaires français, nous savons aujourd'hui, grâce aux travaux de l'école moderne, et en particulier d'Alexis de Tocqueville, que 89 n'est point sorti tout armé du cerveau de Jean-Jacques et de Voltaire, et qu'il avait dans notre passé de solides et naturelles racines. Ceci n'enlève rien à la gloire de nos philosophes ; un lot considérable leur reste dans l'œuvre commune ; leur responsabilité seule est allégée. D'ailleurs, à quel degré le maître doit-il répondre de l'inintelligence ou de la méchanceté des disciples ? C'est une grave question. Que Robespierre soit « un

¹ *Contrat social*, chap. iv.

Rousseau enragé, » comme le prétend M. de Lamar-tine, je le nie énergiquement et ne consentirai jamais ; pour ma part, à rendre un juste responsable d'un monstre. Rousseau, témoin des événements de 93, ne se fût point associé aux fureurs de Marat ; je ne sais même si, malgré l'honnêteté prestigieuse de madame Roland et de Vergniaud, il eût partagé les inconséquences, les hardiesses, les espérances des Girondins¹. Ce qui autorise notre réserve et nous permet de former cette conjecture, c'est ce passage vraiment décisif d'une de ses lettres :

« Les conspirations peuvent être des actes héroïques de patriotisme, et il y en a eu de telles ; mais presque toujours elles ne sont que des crimes punissables, dont les auteurs songent bien moins à servir la patrie qu'à l'asservir, et à la délivrer de ses tyrans qu'à l'être. Pour moi, je vous déclare que je ne voudrais pour rien au monde avoir trempé dans la conspiration la plus légitime, parce que enfin ces sortes d'entreprises ne peuvent s'exécuter sans troubles, sans désordres, sans violences, quelquefois sans effusion de sang, et qu'à mon avis le *sang d'un seul homme est d'un plus grand prix que la liberté de tout le genre humain*. Ceux qui aiment sincèrement la liberté n'ont pas besoin, pour la trouver, de tant de machines, et, sans causer ni révolutions ni troubles, quiconque veut être libre l'est en effet. »

Après cet éloquent et irrécusable témoignage, qui

¹ Un écrivain qui avait l'âme libérale et religieuse, Alexandre Vinet, a dit avec l'autorité d'une raison impartiale : « Les cen-dres de Voltaire et celles de Rousseau furent transportées en pompe au Panthéon. La Révolution, qui les canonisa morts, n'aurait eu qu'à les trouver vivants, elle les eût tous deux guil-lotinés, l'un comme aristocrate, l'autre comme fédéraliste. » (*Histoire de la littérature française au dix-huitième siècle*, t. II.)

oserait révoquer en doute l'humanité de Jean-Jacques? qui se refuserait à sentir dans cette âme, aussi généreuse que tourmentée, l'accord de l'expansion virile et de la divine étincelle? Qui? M. de Lamartine. — Dans ses *Entretiens*, qui ressemblent terriblement à un réquisitoire, on dirait qu'il veut à tout prix bannir Rousseau de la conscience française, de la mémoire humaine, puisque, après avoir signalé le *Contrat social* comme un danger et une honte, il dénonce la *Profession de foi du Vicaire savoyard* comme une redite et un plagiat.

II

Pour savoir au juste ce que gagne en profondeur et en efficacité le sentiment humain lorsqu'il est doublé du sentiment religieux, comparez au langage de Rousseau celui de Voltaire; étudiez dans son inégalité d'action le mouvement produit en vous par ces deux paroles. L'épreuve sera décisive. A la différence d'accent, vous reconnaîtrez la différence d'âme; à l'impulsion moindre, la force moindre aussi. Je ne conteste pas la bonté très-réelle, très-active de l'homme qui a défendu et réhabilité la famille Calas. Il est impossible, après avoir lu dans la *Correspondance générale* (1762) les pressantes et victorieuses lettres relatives à cette affaire, de ne point admirer une sincérité si pleinement courageuse et dévouée. Il ne s'agit donc pas d'une préférence à établir, mais d'un contraste à signaler. Voltaire (sauf les heures de personnalité pas-

sionnée) est malicieusement équitable; Jean-Jacques (sauf les moments de sombre folie) est compatissant et charitable. L'auteur de *Candide* a l'humanité sèche; l'auteur d'*Émile*, l'humanité tendre. A Ferney, l'on raisonne et l'on plaisante; à Montmorency, on croit, on aime et l'on prie. D'un côté il y a conviction; de l'autre, croyance.

Ce parallèle est tellement indiqué, il appartient si peu en propre à l'invention de la critique moderne, que Rousseau l'apercevait aussi nettement que nous et qu'à sa manière il en a consigné l'expression dans une page curieuse des *Œuvres inédites*. Lisons-la ensemble, car il importe de constater, à la décharge du politique rigoriste, que sa démocratie, trop souvent arbitraire, sortie tout armée, tout impérieuse de son cerveau, avait cependant plus d'une racine et de douces attaches dans son cœur.

Il écrivait sur l'une de ces feuilles volantes que d'intelligentes mains s'occupent pieusement de recueillir :

« Je me plains surtout du mépris que M. de Voltaire affecte en toute occasion pour les pauvres, dans des écrits qui n'inspirent, d'ailleurs, que le bien de l'humanité. Ce n'est pas que cet auteur ait tort dans tout ce dont il accuse cette déplorable partie du genre humain; mais peut-il croire que la trop grande facilité des gens aisés ait besoin d'être modérée et que la société en ira mieux quand les hommes seront encore plus durs? Par exemple, je conviens que les pauvres s'acharnent autour des riches et accourent de toutes parts dans les grandes villes pour importuner les citoyens; mais M. de Voltaire est trop éclairé pour ne pas convenir à son tour que ce sont les grandes villes et les hommes riches qui ont fait le pauvre, et que, par consé-

quent, il n'est pas tout à fait injuste que ceux-ci cherchent le remède à leur mal dans la cause qui l'a produit. »

Rousseau avait l'âme naturellement *pitoyable* dans le bon et vieux sens du mot, c'est-à-dire capable de pitié. Nous venons de voir qu'il comprenait et plaignait les pauvres. Sa générosité pénétrait plus avant et s'étendait plus loin. Rien de vivant, de souffrant ne lui demeurerait étranger : sur-le-champ et avec abandon, il était sympathique à ce qui vibrait et saignait sous la cruauté frivole. J'ai rencontré dans son *Portrait*, écrit par lui-même, quelques lignes qui m'ont beaucoup ému et m'ont, en partie, suggéré ces réflexions. N'ayant point, comme M. de Lamartine, le privilège d'affirmer sans prouver, de juger sans entendre, je veux les transcrire. Simples honnêtes gens que nous sommes, nous ne commandons pas à la vérité, c'est elle qui nous commande :

« Je me souviens, dit Jean-Jacques, d'avoir assisté une fois en ma vie à la mort d'un cerf, et je me souviens aussi qu'à ce noble spectacle je fus moins frappé de la joyeuse fureur des chiens, ennemis naturels de la bête, que de celle des hommes qui s'efforçaient de les imiter. Quant à moi, en considérant les derniers abois de ce malheureux animal et ses larmes attendrissantes, je sentis combien la nature est roturière, et je me promis bien qu'on ne me reverrait jamais à pareille Tête. »

Qu'on me pardonne de me restreindre à ces courtes citations; je devrais, pour être complet, en faire bien d'autres et je n'ai que l'embarras du choix. Pourtant, avec la meilleur volonté du monde, je ne saurais produire et entasser ici les nombreuses preuves qui mili-

tent en faveur et en l'honneur de Jean-Jacques. Le sacrifice me sera moins douloureux, je l'avoue, si je peux engager ceux de mes lecteurs qui ont en moi quelque confiance et désirent sérieusement se former une opinion, à se procurer les *Lettres inédites de Rousseau à Marc-Michel Rey*, publiées avec soin, conscience et les plus délicats scrupules par M. Bosscha. Ce Michel Rey, libraire hollandais, était, on le sait, l'un des éditeurs de Rousseau ; il a imprimé ses principaux ouvrages, notamment la *Nouvelle Héloïse* et le *Contrat social*. Pendant de longues années, et même en dehors des relations de pur intérêt, il ne cessa d'entretenir avec son illustre client (ou patron, comme on voudra) une correspondance assez fréquente, et nécessairement, par la seule force de l'habitude, assez familière. On a toutes les lettres de Rousseau ; il faut les lire.

Cette lecture n'est point attrayante, elle est instructive ; elle pourra fatiguer promptement les esprits inattentifs ; à coup sûr, elle captivera les personnes qui savent rattacher les détails à l'ensemble et restituer à ce qui fut, aux cendres, aux souvenirs, l'étincelle de vie et le soufflé. Il n'y a aucun paradoxe à le soutenir : la continuité, l'uniformité, la monotonie, la pesanteur et le négligé de ces lettres finissent par communiquer et par donner aux choses, ainsi qu'aux individus, plus de réalité, de relief, de vigueur et de rayonnement que ne leur en prêteraient nos séduisants et miroitants coloristes.

Nous avons là, dans sa vérité d'attitude, vulgaire et incohérente, mais d'une authenticité morale sans pareille, le Jean-Jacques Rousseau de tous les jours, corrigeant ses épreuves, faisant et refaisant ses phrases, capricieux, sensible, sauvage; plus malade que coupable; souvent fou, dur quelquefois, méchant jamais : homme de style, bonhomme et grand homme. Devenu méfiant à l'excès, parce qu'il avait été confiant outre mesure, il empoisonna et envenima son existence; mais qui sait si, mieux entouré, mieux conseillé, avec des amis moins tracassiers, avec des créatures moins abjectes dans son intérieur, au lieu de commettre contre la famille un crime impardonnable, il n'eût pas été digne des joies et des devoirs du foyer domestique? On ne peut se défendre de caresser cette pensée, lorsqu'on voit en quels termes d'enjouement attendri, d'expansion presque paternelle, il adresse à Michel Rey ses félicitations sur la naissance d'une fille à laquelle lui, le philosophe, l'ermite intraitable, consentait à servir de parrain (9 mai 1762). Il a une manière pénétrée et joyeuse à la fois de s'écrier : « Ma filleule bien-aimée ! » qui nous permet de pressentir avec quelle passionnée, avec quelle folle tendresse il eût prononcé ce mot magique et unique : Ma fille !

Mais l'abominable Thérèse Levasseur était là, ce mauvais génie de Rousseau, cette servante libertine et menteuse, ramassée dans la fange du quartier Saint-Jacques, un jour de solitude et d'égarement; dépourvue des qualités de la bourgeoise, des vertus de la femme

du peuple, basse et stupide, sans innocence, sans pudeur, sans reconnaissance; créant le vide, la répulsion, l'inimitié autour du malheureux qui la nourrissait; l'écartant de ses amis à force de calomnies, le navrant par une inconduite grossière et ne pouvant même attendre qu'il eût rendu le dernier soupir pour se prostituer honteusement à un valet d'écurie. Je comprends maintenant jusqu'à un certain point la réponse de Rousseau à tous les reproches et le motif qu'il invoquait, je comprends cette parole désespérée : « Mes enfants, je les aurais élevés; leur mère les aurait perdus. »

Le chantre d'Elvire (comme on disait naguère) s'est fait le champion de Thérèse Levasseur, il a versé quelques larmes sur cette vierge naïve; il a plaqué un restant de vieilles couleurs poétiques, un peu du fard de Graziella, sur la face repoussante de cette Vénus d'hôtellerie. — Ceci est un premier coup de poignard solidement donné en pleine conscience, un magnifique soufflet à la raison et à l'histoire, mais ce n'est rien encore. — L'auteur de *Jocelyn*, mettant les débris de son influence au service de je ne sais quelles vanités genevoises, essaye aujourd'hui d'enlever à Jean-Jacques la *Profession de foi du Vicaire savoyard*, et d'en attribuer la conception, le mérite, par conséquent l'originalité, à une demoiselle Huber. Nous pouvons, après cela, nous attendre à tout. On nous apprendra l'un de ces jours que l'abbé Cotin a écrit les *Femmes savantes*, que Voltaire a dérobé à Fréron le manuscrit

de l'*Essai sur les mœurs* et que M. Veuillot n'est pas sans avoir participé à la composition de *Lélia*.

Contrairement à son habitude, M. de Lamartine a songé qu'une aussi étonnante accusation exigeait un semblant de preuve, et qu'il lui fallait au moins cette fois l'apparence d'une autorité, l'ombre d'un garant. Il a eu recours au livre de M. Sayous : *le Dix-huitième Siècle à l'étranger*.

M. Sayous est un aimable écrivain et un esprit cultivé, délicat. Nous devons à la série de ses publications de bien connaître, de mieux apprécier notre littérature réfugiée, protestante, libre-penseuse, involontairement excentrique. Dans ce *Dix-huitième Siècle à l'étranger*, qui complète à souhait son utile travail, il y a d'excellentes parties, d'intéressants détails sur les querelles et les rivalités locales de Rousseau et de Voltaire, sur Abauzit, Saussure et Charles Bonnet; mais je déclare que j'ai eu beau lire et relire le chapitre consacré à Marie Huber (tome I^{er}, p. 100), je n'ai pu y rien découvrir de précis ni de concluant relativement à l'imputation de plagiat dirigée contre Jean-Jacques par M. de Lamartine.

Ce qui résulte pour moi d'un examen attentif et ce que je regarde comme incontestable, c'est que mademoiselle Huber était une de ces intelligences à moitié mystiques, à moitié rationalistes, telles qu'il s'en rencontre fréquemment et qu'il s'en est toujours produit au sein des diverses communions protestantes. Elle avait sur la foi chrétienne des idées troubles et con-

fuses, elle les écrivit assez vaguement, composa un livre que personne ne lut, et mourut dans une obscurité dont le bruit qu'on fait à présent autour de son nom ne la tirera pas. Voilà les choses dépouillées de toute exagération vaine et ramenées à leurs proportions exactes. M. Sayous qui a pris soin de faire une analyse raisonnée de ce livre, intitulé : *la Religion essentielle*, et imprimé sous la rubrique de Londres vingt-trois ans avant l'*Émile*, M. Sayous n'en dit pas beaucoup davantage. Il trouve aux doctrines de cet opuscule un air de parenté avec les idées de Rousseau ; il indique une analogie éloignée avec les tendances du Vicaire savoyard, et, faisant usage de ce droit de conjecture littéraire et philosophique que nous exerçons à nos risques et périls, il se contente de hasarder un aperçu, de jeter un coup d'œil sur l'état des esprits et leur pente secrète, non sur les rapprochements et les rapports matériels.

Avec M. de Lamartine, on change d'allure, et d'un pas délibéré on entre dans le faux. Il n'est point de ceux qui s'informent, tâtonnent, hésitent. Fi donc ! il sait, affirme, tranche ; il a vu, entendu ; probablement il y était. Selon lui, le manuscrit de mademoiselle Huber fut communiqué à Jean-Jacques. Ni vous, ni moi, ni M. Sayous ne nous en doutions ; Rousseau, Marie Huber non plus. D'un trait de plume, M. de Lamartine nous instruit et nous éclaire. *Le manuscrit fut communiqué* : cela est décisif, absolu, renversant ; seulement... ce n'est pas vrai. Devant une pareille énormité, on reste muet de stupéfaction et de découra-

gement. La discussion — une discussion polie et convenable — n'est plus possible, malgré sôï on est tenté de demander : « Mais, monsieur, que vous a fait Rousseau pour le dénigrer, pour l'insulter ainsi? »

Et si, par hasard, dans ce débat, Rousseau n'était en réalité pour rien? S'il servait simplement de prétexte, et si l'on se donnait la satisfaction mesquine de passer sur lui les colères, les amertumes dont on ne peut se venger actuellement, comme font ces maris mauvais sujets qui, rentrant chez eux, battent leur femme parce que leur maîtresse les a mis à la porte? Cette manière d'expliquer les récentes déclamations du *Cours de littérature* me semble très-plausible, et puisque, à mes yeux, l'auteur des *Entretiens* ne se soucie pas plus du *Contrat social* et de l'*Émile* que, dans un autre sens, M. de Montalembert ne se soucie de la Pologne, il est temps d'en venir au fond et de dégager la moralité que renferme cette Étude.

A l'heure qu'il est on porte volontiers trois cocardes, qui, adroitement entremêlées et agencées, n'en font qu'une : on est théocrate, aristocrate et libéral. C'est un amalgame étrange, fort peu logique, modérément honorable, passablement ridicule, mais enfin c'est la mode, et, dans la force de l'expression, c'est la fureur. On adore le pape, François II et la liberté *ex æquo*. Mazziniens, capucins, doctrinaires (accord touchant et inquiétant) s'unissent dans une même haine contre Victor-Emmanuel. — Et maintenant, qu'on y veuille penser un instant : — Garde du corps en 1814, élève

des Jésuites, et au sortir du collège leur disant avec mille gentilleses et prévenances :

Aimables sectateurs d'une aimable sagesse,
Bientôt je ne vous verrai plus ;

ami et admirateur de M. de Bonald, enfant gâté du faubourg Saint-Germain, auquel il dut le succès des *Méditations*, M. de Lamartine n'avait qu'à redevenir jeune, ou plutôt à pencher légèrement vers son enfance, pour se refaire aussitôt, et de plus belle, aristocrate et théocrate ; il n'y a pas manqué.

C'est qu'on renonce difficilement aux flatteries enthousiastes, aux applaudissements de la foule ; c'est qu'on se résigne à regret, ou, à parler avec une entière franchise, on refuse de s'abandonner à l'oubli, au silence, à la disgrâce. M. de Lamartine a cherché de quel côté soufflait la faveur publique ; il s'est empressé de suivre la direction dans laquelle l'opinion distinguée et libérale lui semblait marcher. J'ai prononcé le mot de *faveur*, je pourrais me dispenser d'une plus longue analyse. Ce mot suffit à expliquer l'homme prestigieux et mobile que nous étudions en ce moment. M. de Lamartine est un *favori*, — favori de la nature, de la naissance, de la fortune, de la gloire, des rois, des aristocraties et des peuples, — favori toujours et partout. De là, sans doute, son dédain radical et instinctif pour le plébéen, le consciencieux, le laborieux, le méritant Jean-Jacques. On ne saurait le méconnaître : M. de Lamartine a été comblé, favorisé plus que ne le permet la destinée ; il a reçu plus de dons et d'hom-

mages que ne le comporte l'humaine mesure. Si, à ce qu'il a fait comme poète, orateur, politique; homme d'État et d'administration, on oppose ce qu'il a obtenu en influence, en célébrité, en autorité, en idolâtrie, on ne trouvera jamais égaux les plateaux de la balance, et la faveur l'emportera infailliblement sur la justice.

Mais il vient un jour où cette faveur se lasse, où, semblable à la mer, elle décroît et se retire, livrant son *mignon*, ainsi que dirait Amyot, aux sables mouvants, aux herbes glissantes et perfides, aux cailloux aigus du rivage. Malheureusement, ceux qu'elle a gâtés ferment obstinément les yeux à la leçon que leur donne l'existence. Après avoir vidé d'une main prodigue la coupe de la popularité, ils en épuisent la lie. Sans cesse aux expédients pour attirer de nouveau l'approbation qui les fuit, pour réveiller la clameur qui se tait, la sympathie qui se glace, ils embrassent les causes doutetuses, ils servent les erreurs éclatantes, ils caressent les passions violentes et éphémères; mais le charme est évanoui, le talisman a perdu son pouvoir, la baguette subitement rebelle se retourne contre l'enchanteur et le frappe.

Évidemment, M. de Lamartine croyait faire un coup de partie en attaquant Rousseau avec cet emportement, jouer un jeu d'une habileté suprême, et ramener au bercail, c'est-à-dire à l'abonnement, le souscripteur infidèle et fugitif. Ces trois *Entretiens* devaient être à la fois, dans son intention très-visible et très-arrêtée, une réclame, une manœuvre et un ma-

nifeste; ils ne seront, grâce à la fermeté de la critique, grâce aussi au bon sens national mis à temps sur ses gardes, qu'une tentative avortée et une déroute. Cette épreuve plus inattendue et plus attristante que périlleuse tournera, je l'espère, en définitive, à la gloire de Rousseau et au bénéfice, à la sécurité du goût public. Deux mots là-dessus et j'ai fini.

On reconnaît précisément à quel degré ceux que l'on aime nous tiennent au cœur lorsqu'une maladie a failli nous les ravir. Désormais, nous savons à peu près, de cette manière, à quelle profondeur Jean-Jacques Rousseau est entré dans le génie de la France; combien intimement, par les plus chers liens, par les plus mystérieuses fibres, il s'y mêle, s'y confond et lui appartient. Ce qui est devenu pour moi d'une clarté parfaite en examinant attentivement le problème, c'est qu'au Rousseau politique nous préférons de beaucoup le Rousseau religieux. Ce dernier, en effet, est plus complet, plus vaste; *la Profession de foi du Vicaire savoyard*, ce manuel éloquent de la conscience moderne, ce modèle de raison évangélique, survivra au *Contrat social*, le domine et le dépasse. Notre sentiment intérieur demeure strictement et demeurera longtemps d'accord avec l'esprit et même avec les termes de ces pages immortelles, tandis que sur bien des points déjà, émancipés et développés par trois ou quatre révolutions, nous ne sommes plus démocrates selon les règles et les préceptes du *Contrat social*. Faut-il le dire et proclamer le vrai titre de

Jean-Jacques Rousseau à l'admiration passionnée de la France? Il est impérissable et sacré parmi nous, parce qu'il a été le plus déiste des hommes chez la plus déiste des nations ¹.

A l'égard du goût public, de ce qu'on peut appeler l'hygiène intellectuelle, ma conclusion sera pratique et d'application immédiate. Je crois avoir suffisamment démontré que le *Cours familial de littérature* ne répond à aucune des conditions qu'on est en droit d'exiger d'entreprises de ce genre. Il est rédigé rapidement, fiévreusement, sans préparation et sans soin, sans information, sans lecture préalable; à la lettre, il est écrit en l'air et ne repose sur rien. Attendre d'une telle improvisation un enseignement sérieux et fortifiant, une direction et une lumière, serait folie; pis que cela, niaiserie. Par son essence même, l'improvisation est condamnée à passer incessamment du lieu commun

¹ Dans un article inséré à la *Bibliothèque universelle de Genève* (avril-mai 1862), un homme par lequel il est désirable d'être approuvé et honorable d'être combattu, M. Ernest Naville s'est attaché à réfuter cette assertion. Malheureusement, je n'ai eu connaissance de son article que très-tard, au moment où ce volume, déjà sous presse, était fort avancé. M. Naville n'est pas de ceux à qui l'on répond en une note de quelques lignes. En attendant une occasion plus favorable pour me justifier à fond, je me contenterai de lui soumettre cette remarque : il y a deux faits qui ont, ce me semble, une signification précise et quasi symbolique. Rousseau sans doute est né à Genève, mais ses cendres reposent au Panthéon. Est-ce que cela ne dit pas tout? Sans négliger le point de départ, sachons tenir compte du point d'arrivée.

(Novembre 1862.)

au paradoxe, et l'un ne vaut pas mieux que l'autre pour les femmes et les jeunes gens qui lisent encore ces *Entretiens*. Ainsi, à ne le prendre que littérairement, le *Cours familial* est inexcusable. En politique, en religion, nous venons de voir quelle ligne déplorable adopte M. de Lamartine. Un *Entretien* sur Homère ou sur Dante n'est que ridicule; des articles comme ceux sur Rousseau sont funestes et dangereux. Il importe que la partie éclairée, vraiment intelligente de la nation frappe d'un blâme sévère des erreurs aussi graves. Nous savons maintenant que s'abonner aux Œuvres de M. de Lamartine n'est qu'une manière détournée de grossir le Denier de Saint-Pierre. Eh bien ! si en souscrivant, au lieu de venir seulement en aide à la détresse d'un écrivain illustre, nous ne faisons en réalité que soutenir et encourager une croisade permanente contre le goût, la raison et la liberté, une solution bien naturelle s'offrirait à notre esprit, solution qui se traduirait logiquement par cette décision : ne souscrivons pas.

P. S. Je ne fais pas un article de Revue. Ne pouvant m'étendre et tout dire, je renvoie le lecteur aux écrivains compétents et honorables qui méritent d'être consultés au sujet de Rousseau. — M. Ernest Bersot (*Études sur le dix-huitième siècle*), et Alexandre Vinet (*Histoire de la littérature française au dix-huitième siècle*, t. II), en ont très-équitablement parlé. Le protestant ne s'est point montré trop sévère; le philosophe n'a pas été du tout complice. — Depuis nombre d'années, un esprit fin et brillant, M. Saint-Marc Girardin, s'occupe de Jean-Jacques; nous attendons avec impatience l'expression définitive de sa pensée sur l'homme extraordinaire qu'il a si délicatement étudié.

M. ALFRED DUMESNIL'

A ce moment périlleux qui suit la sortie du collège et qui précède l'entrée dans le monde, deux hommes de vingt ans (presque des enfants encore) ont eu le bonheur de se rencontrer, de s'attacher étroitement l'un à l'autre. Esprits d'une maturité précoce, destinés aux inquiétudes sacrées de la spéculation et de l'étude, livrés déjà au feu salutaire de la curiosité religieuse, ils ont mis en commun et associé avec une confiance fraternelle leurs aspirations, leurs doutes, leurs recherches, j'aurais dû dire leurs existences. Les hasards de la vie sociale n'ont pas voulu que les deux amis eussent la joie d'habiter la même ville ou le même village, de se retrouver chaque soir et de s'entretenir doucement : en hiver, au coin du feu ; en été, dans les allées du jardinet. Le plus jeune s'est marié ; appelé par ses occupations au centre des affaires et des Lettres, il reste calme en dépit des agitations de la foule, recueilli et méditatif au milieu du tourbillon parisien. L'autre, retiré à la campagne, interroge tour à tour les bois et les livres, les poètes et les oiseaux, les

' *L'Immortalité.*

plantes et les paysans; il cultive son champ et se cultive lui-même.

Cette séparation matérielle n'a point rompu le lien qui les unissait; la chaîne d'or s'est allongée sans s'affaiblir; ils s'écrivent. Gaie, tendre, sérieuse, émue, selon la disposition de leurs âmes et le choc des circonstances quotidiennes, leur correspondance se joue et s'exerce autour des plus graves problèmes avec cette hardiesse candide et cette innocente sérénité qui sont le partage des cœurs simples, le privilège des consciences pures. Ils s'instruisent, s'édifient, se réjouissent, se complètent mutuellement. Ce n'est que lumière et plénitude de force. Mais un jour, entre les deux, — les trois amis, se dresse menaçante, sinistre, la maladie, et, derrière elle, dans le lointain, la mort. C'est la femme, la grâce exquise de leur alliance, qui, frappée à la poitrine par le contre-coup de nos secousses publiques, de nos guerres civiles, sent se briser en elle le ressort et le souffle s'appauvrir. Stimulant et pénétrant comme un éperon divin, l'aiguillon de la douleur s'enfonce profondément dans le sein de ces créatures aimantes; il ne leur rendra le repos que si elles savent le mériter, et définitivement l'assurer. Alors, — spectacle étrange et d'une touchante noblesse, — à peine revenus de leur étonnement, ces hommes, pris au dépourvu, mal préparés, terrassés un instant par cette question terrible de la souffrance, de la destruction, qui, pour la première fois, en sa brutalité agressive, se pose devant eux, ces hommes se

mettent résolûment à l'œuvre. Contre l'implacable et passagère réalité, ils défendent héroïquement le terrain de l'éternel *au-delà* ; ils réclament pour l'avenir, au nom même et dans l'intérêt du présent, tant ils ont soif d'espérance, de consolation, de suprême recours.

On ne savait pas assez, on saura désormais ce que deux intelligences qui se comprennent, deux âmes qui s'étreignent et se soutiennent au bord des abîmes peuvent, dans un continuel échange de sentiments, d'idées, recevoir et communiquer de chaleur morale, de clarté efficace. Ce qui, je crois, ne se rencontre que dans cette correspondance, c'est que les déductions et les affirmations y marchent à l'inverse, et, en quelque sorte, au mépris des faits. La solution morale répond avec un dédain superbe au dénouement physique. A mesure que le dépérissement envahit la chère patiente, que l'espoir terrestre recule et se voile, que de l'affection immédiate s'emparent les transes et les larmes, la perspective s'étend et s'éclaircit du côté du ciel, les nuages noirs disparaissent, le froid de l'incertitude et de l'ignorance se dissipe ; enfin (je me servirai à dessein des images consacrées), c'est au moment où s'ouvre pour *elle* la nuit du tombeau que se lève pour *eux* tiède, pâle et pourtant rayonnante déjà, l'aurore de l'immortalité.

Je suis entré dans quelques détails, non-seulement parce que ce récit douloureux doit être la véritable introduction du livre de M. Alfred Dumesnil, comme il en est la cause génératrice, mais parce que dans ces

mises en demeure spontanées, inévitables, inexorables, je trouve une ample matière à réflexion et à enseignement. Tranquilles docteurs, feuilletant nos bouquins poudreux, consultant d'un œil satisfait Platon, Leibnitz ou Spinoza, nous n'allons point toujours au-devant des redoutables problèmes de la vie; ce sont eux qui, déconcertant les lentes précautions de notre sagesse, nous barrent à l'improviste le chemin, prêts, comme le Sphinx, à nous dévorer. Nous croyons vaguement à l'existence de Dieu ou à l'immortalité de l'âme, jusqu'à ce qu'une injustice qui nous offense, une perte qui nous touche, une main chérie qui se glace, une catastrophe qui s'accomplit sous nos yeux, précisent et accentuent dans notre esprit la pensée longtemps indécise.

Trop aisément résignés à ne point sonder les mystères qui nous enveloppent, nous ne descendons en nous-mêmes que sous l'impérieuse contrainte de la nécessité. Nous avançons à regret; nous resterions en route si le destin ne nous flagellait rudement. Notre répugnance à l'égard des solutions personnelles, répugnance qui se compose de timidité et de paresse, est d'autant moins compréhensible, d'autant plus coupable, qu'en réalité nous ne comptons et ne vivons que sur nos solutions personnelles. Qui croit en Dieu sans avoir approfondi sa foi, par ouï-dire (si l'on me passe l'expression), et non en vertu d'un travail original, d'une conquête intérieure, est bien près de n'y pas croire. On serait effrayé si l'on connaissait exactement

ce que la croyance banale abrite d'athéisme effectif. Pour la solidité de vos principes ne vous en fiez à personne; soyez l'architecte de votre sanctuaire intime, et le maçon aussi; que vos mains seules contribuent à l'élever.

L'ouvrage de M. Alfred Dumesnil est un témoignage individuel. J'y vois le résultat et le fruit d'une tentative qui, sous son air modeste, s'offre à l'observateur attentif comme une des plus graves et des plus hardies de l'heure présente. J'ai affaire à un homme sincère et droit que la douleur a surpris ainsi qu'elle aurait pu me surprendre, mais qui ne s'est adressé pour la combattre à aucune des philosophies officielles, des théologies régnantes, des communions autorisées et reconnues. Il n'a cherché sa consolation que dans sa raison et sa conscience; il s'est guéri sans médecins. Évidemment ce n'est pas là un fait isolé; c'est la première manifestation d'une série de faits que l'opinion publique tend chaque jour davantage à encourager, à légitimer. Après l'art et la science, l'hygiène et la thérapeutique religieuses sont à la veille, ou plutôt sont en train de se séculariser.

Cela ne signifie nullement que le catholicisme, le protestantisme, le judaïsme aient perdu leur pouvoir et leur action sur les âmes. Il s'opère dans cet ordre de piété déterminée et de secours moraux réguliers, positifs, des bienfaits incontestables. Le rôle du curé, du pasteur, du rabbin n'est (s'ils savent s'en pénétrer) ni amoindri, ni compromis, et il ne dépend que d'eux

qu'il dure autant que l'humanité. Seulement il faut en prendre son parti ; en dehors et au-dessus des incroyables, à côté des églises constituées, il y a les croyants qui « croient autre chose, » comme disait spirituellement Béranger ; il y a ceux qui, sachant d'avance quelles réponses vont faire à leurs anxiétés, à leurs doutes, à leurs désespoirs les ministres des diverses religions, et ne pouvant se contenter de ces réponses, poursuivent ardemment et sollicitent une vérité qui soit également une satisfaction ; j'entends par là qui soit d'accord avec les exigences de leur individualité, avec les délicatesses de leur cœur, avec le génie de notre époque. Tous ne la découvrent pas ; quelques-uns cependant la rencontrent.

Cette rénovation intime, humaine et moderne n'a pas d'apôtre plus naïvement audacieux, plus rigoureusement *approprié* à sa mission que M. Dumesnil. Il a nettement vu que le mouvement religieux de l'avenir, l'ascension instinctive d'abord, puis raisonnée, vers un idéal supérieur, la foi nouvelle (c'est le titre de son meilleur ouvrage), ne partirait que des milieux discrets et cachés, de l'amitié, de la famille, foyers demeurés libres parce qu'ils sont obscurs. Sur cette conception longuement méditée et devenue inébranlable il a réglé son existence, son talent et son œuvre. Né avec d'éminentes facultés d'écrivain, il ne s'est préoccupé en aucune façon d'entretenir ce don précieux ; il se rit des artifices de la rhétorique, et se méfie des habiletés de la plume. Dans ses

écrits, il parle un langage onctueux et toutefois viril, mystiquement familier, débordant d'effusions, lyrique comme la prière, invitant comme l'appel du coq matinal. Cette forme, qui le sert à merveille auprès des belles intelligences altérées de religiosité, a éloigné de lui la foule, accoutumée à ce qu'on la sermonne directement, et les littérateurs de profession, déroutés aussitôt que l'on sort des habitudes et des malices du métier. M. Dumesnil a donc sacrifié la renommée et la popularité à son idéal, tranchons le mot, à sa religion, et je suis persuadé qu'il ne s'en repent pas.

Eh bien ! ce rêveur qui a mis à éviter la réputation autant de soin que d'autres en auraient mis à l'acquiescer, est l'auteur des plus admirables pages qu'on puisse lire sur Rembrandt, Ruysdaël et Beethoven. Personne au même degré que lui n'a eu l'intuition claire et profonde du Beau moderne. Je sens la portée des paroles que je prononce en ce moment, j'en mesure la gravité, et néanmoins je n'hésite pas à les écrire. Depuis dix ans je pense ce que j'exprime aujourd'hui et n'ai cessé de le penser : l'étude, la comparaison, l'expérience n'ont abouti qu'à redoubler mon impression primitive. En fait de haute critique d'art, la *Foi nouvelle* est un livre capital et initial. J'en sais de plus brillants, je n'en pourrais nommer un seul plus fécond, plus *avancé*, dans le sens méritoire de ce terme.

Vérifions les points de vue, je vous prie, et notons les hardiesses. C'en était une, certes, et des plus grandes, chez notre nation timorée et ombrageuse en

matière de goût, que de considérer sous l'aspect de maîtres et de pères ces génies excessifs qu'on admire en tremblant, Rabelais, Shakspeare, Rembrandt, Michel-Ange. Non pas que le romantisme n'eût essayé déjà quelque chose d'analogue; mais il s'était arrêté, selon sa déplorable coutume, à l'écorce, au vêtement, trop souvent à l'extravagance. M. Dumesnil ne recommença point l'entreprise sur le terrain secondaire, et quelquefois puéril, de la critique purement formaliste.

Au lieu de discuter minutieusement les procédés et les moyens, il se demanda pourquoi de tels artistes demeureraient obstinément exclus des combinaisons et des fusions acceptées par les sectateurs des trois orthodoxes esthétiques : — l'antiquité gréco-latine, l'art chrétien et le Classique Louis XIV. Il voulut savoir aussi pourquoi l'inspiration contemporaine se rapprochait plus de la leur que de celle de Bossuet, de Gerson, de Virgile, de Sophocle, et il en vint à constater, avec une évidence qui me semble péremptoire, que les œuvres de Rembrandt et de Beethoven contenaient en germe et en puissance nos désirs, nos impatiences et nos possibilités d'affranchissement.

L'histoire de l'art envisagé comme pressentiment prophétique et accompagnement nécessaire de la foi moderne; l'histoire de la religion étudiée dans ses rapports avec l'art et dans ses obligations envers la conscience humaine : voilà les deux sphères d'activité, les deux branches de développement où cette conception a

engagé M. Dumesnil ; voilà ce qui lui a fait produire dans l'ordre de la critique spéculative la *Foi nouvelle*, l'*Art italien*, *Bernard Palissy* ; dans l'ordre de la théosophie religieuse, le *Livre de consolation*, *Jean Huss* et l'*Immortalité*. Je n'irai pas jusqu'à prétendre que la valeur d'une conception doive se mesurer sur l'abondance de la production qu'elle engendre ; et pourtant, il est exact de dire que souvent une pensée vraie se reconnaît à la persistance, à la continuité de ses efforts, à la réitération de ses tentatives. L'*Immortalité* est le couronnement d'une série de travaux antérieurs, l'expression renouvelée d'une préoccupation constante. Il n'eût été ni raisonnable ni équitable d'y arriver de prime saut. D'ailleurs, en expliquant ce que vaut l'auteur, j'ai annoncé implicitement ce que vaut le livre.

Si j'ai suffisamment mis en relief l'idée à laquelle obéit M. Alfred Dumesnil, je surprendrai peu mes lecteurs en leur apprenant que son ouvrage ne nous apporte aucun argument métaphysique pleinement décisif, entièrement nouveau. Il estime en effet, et nous sommes là-dessus de son avis, que l'immortalité de l'âme est, comme l'existence et la bonté de Dieu, une de ces vérités morales constitutives, sans lesquelles l'humanité tomberait en poussière et en corruption, mais qui sont, scientifiquement parlant, aussi indémonstrables que nécessaires. La probabilité de ces principes fondamentaux fait la dignité de l'espèce humaine. Une certitude irréfragable arrêterait net le

mouvement de la vie intellectuelle et religieuse. La moitié de notre moralité est dans nos doutes.

La thèse soutenue par M. Dumesnil est directe d'application, humaine de tendance et de conséquences. Ce qui ressort pour moi, et ce qui se dégage victorieusement de ces pages chaleureuses et éloquentes, c'est que l'immortalité est le dogme le plus en rapport avec les besoins et le but de la civilisation moderne, le plus secourable à l'intérêt individuel et le moins opposé au progrès social. Ce sont là, on ne fera point difficulté de l'avouer, de graves présomptions qui militent singulièrement en sa faveur. En bonne logique, on pourrait me répondre que, de sa nature, la vérité est absolue; qu'elle s'impose indépendamment de ses résultats, et que, dût-elle contrarier la civilisation et la conscience, cela ne l'empêcherait pas d'être la vérité.

Oui, assurément. Mais la Providence, qui, si elle est excellente logicienne, est encore meilleure mère, a toujours su jusqu'à présent arranger les choses de telle sorte que la vérité se trouvât en parfait accord avec les lois, les aspirations et même les infirmités passagères du pauvre genre humain. Aussi est-ce à nos yeux, pour une doctrine qui s'offre à notre examen désintéressé, une recommandation sans égale, que d'apporter à sa suite un accroissement de forces, un approfondissement de culture, une accélération de mouvement. Il n'y a, en définitive, ni beaux mensonges ni utiles erreurs.

Je suis loin de partager sur tous les points les convictions de M. Dumesnil. Par exemple, je crois médiocrement à l'authenticité et nullement à l'efficacité des *triades bardiques* dont il invoque fréquemment le témoignage, et pour lesquelles il manifeste une visible déférence. Il ne m'est pas moins impossible d'admettre que la croyance à l'immortalité rentre spécialement dans le génie et la tradition de la Gaule, et cela par plusieurs raisons :

D'abord, sur l'ancienne Gaule, nous n'avons que des données problématiques, et il est trop commode de prêter aux Celtes et aux Druides les plus belles théories du monde : ils ne viendront pas nous démentir. Ayons ensuite la franchise de le déclarer : la tournure d'esprit et d'humeur que nous avons en quelques occasions qualifiée de *génie gaulois*, et qui affecte pour caractère propre de maintenir la raison dans la religion, sans répugner à la notion d'immortalité, ne l'embrasse pas avec cet ardent enthousiasme qu'on ressent pour une foi instinctive et personnelle. Quant aux traits originels qui, au jugement de M. Dumesnil, appartiennent à la race gauloise, ils conviennent bien mieux, selon moi, au caractère armoricain et breton, à la patrie éminemment spiritualiste et religieuse de Pélage, de Chateaubriand, de Lamennais, de M. Ernest Renan.

Je n'ai point dissimulé mes objections ; elles sont sérieuses, elles peuvent susciter dans la pensée de l'auteur des modifications plus ou moins importantes ;

elles respectent le fond du livre et ne l'atteignent pas. Je ne saurais considérer attentivement l'homme actuel, l'homme contemporain, avec son acquisition immense, son étonnante variété d'aptitudes, sa sensibilité de conscience, son étendue d'esprit, et, pour tout dire, son éducation prodigieuse, sans reconnaître là, non-seulement des pressentiments, mais des commencements d'infini. A d'aussi larges ailes quels espaces doivent s'ouvrir ? Quelle carrière, quel champ effrayeraient notre activité, notre liberté ? — En écrivant ces dernières lignes, j'entends résonner dans la campagne les cloches qui annoncent pour demain l'office des Morts ; les feuilles jaunies tombent sous le vent d'automne comme sont tombés ceux que nous avons perdus, et auxquels, le cœur serré, nous songeons longuement. Mais, à cette heure sévère, c'est l'espérance et non la tristesse qui domine en moi. Tous, nous l'éprouvons ainsi au plus intime de notre âme. Nous sommes trop vivants, trop intelligemment vivants pour n'être point immortels.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE.....	v
PRÉFACE.....	vii
La Fontaine.....	1
Chateaubriand. — L'Homme et la Légende.....	28
— L'Écrivain.....	43
Madame Récamier.....	57
Maurice de Guérin.....	79
L'Esthétique spiritualiste.....	106
L'Esthétique militante.....	121
Trois Poètes. — I. Victor de Laprade. — II. Auguste Lacau-	
sade. — III. Leconte de Lisle.....	135
Trois Critiques. — I. A. de Pontmartin. — II. J. Barbey	
d'Aurevilly. — III. Ernest Bersot.....	171
Le Public français et le Théâtre étranger.....	187
M. Amédée Thierry.....	203
M. Ampère.....	217
M. Michelet.....	230
Une Enquête sur la Fronde.....	244
Montausier.....	257

M. Edgar Quinet.....	271
La Passion dans la nature.....	286
M. Ernest Feydeau.....	296
MM. Edmond et Jules de Goncourt.....	324
M. Hector Malot.....	338
M. Auguste-Marc Bayeux.....	368
M. Charles Bataille.....	379
Henry Mürger.....	391
Madame Émile de Girardin.....	405
Jean-Jacques Rousseau et M. de Lamartine.....	420
M. Alfred Dumesnil.....	447

FIN DE LA TABLE.

BIBLIOTHÈQUE ACADEMIQUE

Format in-12.

GUIZOT.

Œuvres de M. Guizot , 23 vol.....	80 50
Histoire de la révolution d'Angleterre . Nouvelle édition, 6 vol. en 3 parties, comme suit :	
— Histoire de Charles I^{er} , depuis son avènement jusqu'à sa mort, précédée d'un discours sur la Révolution d'Angleterre. 2 vol.....	7 »
— Histoire de la République d'Angleterre et d'Olivier Cromwell . 2 vol.	7 »
— Histoire du Protectorat de Richard Cromwell et du rétablissement des Stuarts . 2 vol.....	7 »
Monk, chute de la République , nouvelle édition. 1 vol.....	3 50
Portraits politiques des hommes des divers partis de la Révolution d'Angleterre. Nouv. édit. 1 vol.....	3 50
Sir Robert Peel , étude d'histoire contemporaine. Nouv. édition. 1 vol.	3 50
Histoire des origines du gouvernement représentatif et des institutions politiques de l'Europe. Nouv. édit. 2 vol.....	7 »
Essais sur l'histoire de France . 10 ^e édition. 1 vol.....	3 50
Histoire de la civilisation en Europe et en France . Nouvelle édition. 5 vol.....	17 50
Histoire de la civilisation en Europe depuis la chute de l'Empire romain jusqu'à la Révolution française. 1 vol.....	3 50
Méditations et études morales . Nouvelle édition. 1 vol.....	3 50
Cornellie et son temps , étude littéraire. Nouvelle édition. 1 vol.	3 50
Abailard et Héloïse . Essai historique par M. et M ^{me} Guizot, suivies des Lettres, trad. d'Oddoul. 1 vol.....	3 50
Études sur les beaux-arts en général. Nouvelle édition. 1 vol..	3 50
Discours académiques , suivis d'autres Discours et d'Essais littéraires. Nouvelle édition. 1 vol. in-12 (<i>Sous presse</i>).	
Histoire de Washington et de la Fondation de la République des États-Unis, par M. C. DE WITT, avec une Introduction par M. Guizot. Nouvelle édition. 1 fort vol., avec carte.....	3 50
Ménandre . Étude historique et littéraire sur la Comédie et la Société grecques. <i>Ouvrage couronné par l'Académie française</i> , 1 vol. avec portr.	3 50

BARANTE.

Histoire des ducs de Bourgogne , de la maison de Valois. Nouvelle édition, <i>illustrée</i> de 40 jolies vignettes. 8 vol.....	28
Tableau littéraire du XVIII ^e siècle. Nouvelle édition. 1 vol.....	3 50
Études historiques et biographiques. 3 ^e édit. 2 vol.....	7 »
Études littéraires et historiques. 3 ^e édit. 2 vol.....	7 »
Vie politique de M. Royer-Collard , ses discours et ses écrits. Nouvelle édition. 2 vol. (<i>Sous presse</i>).	

MIGNET.

Charles-Quint, son abdication et sa mort, etc., 4^e édit., 1 vol.....	3 50
Histoire de la Révolution française depuis 1789 jusqu'en 1814.	
8 ^e édit. 2 vol.....	7 •

VILLEMAIN.

Œuvres de M. Villemain. 14 vol.....	49 •
La République de Cicéron, traduction accompagnée de Discours et de Suppléments historiques. Nouvelle édition. 1 vol.....	3 50
Choix d'études sur la littérature contemporaine, et Rapports académiques. Nouvelle édition. 1 vol.....	3 50
Discours et mélanges littéraires Nouvelle édition. 1 vol....	3 50
Études de littérature ancienne et étrangère. Nouvelle édit. 1 vol.	3 50
Études d'histoire moderne. Nouvelle édition. 1 vol.....	3 50
Tableau de l'éloquence chrétienne au IV^e siècle, précédé d'une Étude sur la décadence du Polythéisme. Nouvelle édition. 1 vol.	3 50
Cours de littérature française. 6 vol.....	21 •
— Tableau de la littérature au XVIII^e siècle. 4 vol.....	14 •
— Tableau de la littérature du moyen âge. 2 vol.....	7 •
Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature. 2 vol.....	7 •
— 1^{re} partie : M. de Narbonne, etc. Nouvelle édition. 1 vol.....	3 50
— 2^e partie : Les Cent-Jours. Nouvelle édition. 1 vol.....	3 50

V. COUSIN.

Du vrai, du beau et du bien. 8^e édit. 1 vol.....	3 50
Introduction à l'histoire de la philosophie (cours de 1828). Nouvelle édition. 1 vol.....	3 50
Histoire générale de la Philosophie (cours de 1829). Nouvelle édition. 1 vol.....	3 50
Philosophie de Locke (Cours de 1829). Nouvelle édit. 1 vol....	3 50
Fragments philosophiques. 5 vol.....	17 50
— Fragments de philosophie ancienne : Xénophane, Zénon d'Élée, Socrate. Platon, Eunape, Proclus. Olympiodore, 1 vol.....	3 50
— Fragments de philosophie du moyen âge : Abailard, G. de Champeaux, Bernard de Chartres, saint Anselme, etc. 1 vol.....	3 50
— Fragments de philosophie cartésienne : Vanini, le cardinal de Retz, Malebranche et Mairan, Leibniz, etc. 1 vol.....	3 50
— Fragments de philosophie moderne : Descartes, Malebranche, Spinoza, Leibniz et Nicaise, le P. André. 1 vol.....	3 50
— Fragments de philosophie contemporaine : Dugald-Stewart, Buhle, Tennemann, Laromiguière, Degérando, Maine de Biran, etc. 1 vol..	3 50
Des Principes de la Révolution française et du Gouvernement représentatif, suivis des Discours politiques. 1 vol.....	3 50
Études sur les femmes illustres et la Société du XVII^e siècle.	
— Jacqueline Pascal. Premières études. 5^e édition. 1 vol. (Sous presse.)	

SILVESTRE DE SACY.

Variétés littéraires, morales et historiques. Nouv. édit. 2 v.	7 •
---	------------

CH. DE RÉMUSAT.

- Critiques et Études littéraires. Passé et Présent, etc. Nouvelle**
édition considérablement augmentée. 2 vol..... 7
L'Angleterre au XVIII^e siècle. Études et portraits : *Boling-*
broke, H Walpole, Junius, Burke, Fox, etc. 2 forts vol.....
Bacon, sa vie, sa philosophie et son influence, etc. Nouv. édit. 1 vol. 3 30
Channing. Étude sur sa vie et ses œuvres, avec une nouvelle Préface
de M. CH. DE RÉMUSAT. 2^e édit. 1 vol..... 3

J.-J. AMPÈRE.

- Littérature et Voyages, suivis de poésies.** Nouv. édit. 2 vol. 7
La Grèce, Rome et Dante. Études littéraires d'après nature.
Nouvelle édition. 1 vol..... 3 50

A. DE FALLOUX.

- Madame Swetchine,** sa vie et ses œuvres, publiées par M. DE
FALLOUX. Nouvelle édition. 2 vol. in-12..... 7

MONTALEMBERT.

- De l'Avenir politique de l'Angleterre.** 6^e édit., corrigée et
augmentée. 1 vol..... 3 50

V. DE LAPRADE.

- Questions d'art et de morale.** Nouv. édit. 1 vol..... 3 50

H. DE LA VILLEMARQUÉ.

- Les Romans de la table ronde et les Contes des anciens Bretons.**
3^e édit. 1 vol..... 3 50

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE.

- Le Bouddha et sa religion.** Nouv. édit. revue. 1 vol. (*Sous presse.*)

STANISLAS JULIEN.

- Les Deux Jeunes Filles lettrées,** roman traduit du chinois. 2 vol. 7

ALFRED MAURY.

- La Magie et l'Astrologie** dans l'antiquité et au moyen âge. 2^e édit. 1 v. 3 50

CASIMIR DELAVIGNE.

- Œuvres complètes.** 4 vol., comprenant le *Théâtre*, 3 vol., et les
Poésies, 1 vol. Ensemble..... 14

AMÉDÉE THIERRY.

- Histoire des Gaulois,** depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'en-
tière domination romaine. 5^e édit. 2 forts vol..... 7
Récits de l'Histoire romaine au V^e siècle. Nouvelle édition.
1 vol. (*Sous presse.*)

N. DE SALVANDY.

- Histoire du roi Sobieski et du royaume de Pologne.** Nouvelle
édition entièrement refondue. 2 forts vol..... 7
Don Alonso ou l'Espagne. Histoire contemporaine. Nouvelle édition.
2 forts vol..... 7

P. CLÉMENT.

- Portraits historiques :** *Suger, Sully, d'Argenson, Law, Paris, Machault d'Arnouville, le duc de Gaëte, Mollien, etc.* 1 vol..... 3 50
Enguerrand de Marigny, Beaune de Semblançay et le chevalier de Rohan. — *Épisodes de l'histoire de France. Nouvelle édition.* 1 vol. 3 50

E. GÉRUZEZ.

- Histoire de la Littérature française,** depuis ses origines jusqu'à la Révolution. (*Ouvrage couronné par l'Académie française : PAIX GOSSET*). Nouvelle édition. 2 vol..... 7 "

LÉON FEUGÈRE.

- Caractères et portraits littéraires du XVI^e siècle.** 2^e édit. 2 vol. 7 "
Les Femmes poètes au XVI^e siècle, etc. 2^e édit. 1 vol..... 3 50

CH. L. LIVET.

- Précieux et Précieuses.** Caractères et mœurs littéraires du XVII^e siècle. Nouv. édit. 1 vol..... 3 50

BOUCHITTE.

- Le Poussin,** sa vie, son œuvre. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) Nouvelle édition. 1 vol..... 3 50

E. J. DELÉCLUZE.

- Louis David,** son école et son temps; souvenirs. Nouv. édit. 1 vol... 3 50

L'ABBÉ BAUTAIN.

- La Conscience** ou la *Règle des actions humaines.* 2^e édit. 1 vol... 3 50
L'Esprit humain et ses facultés, ou *Psychologie expérimentale.* Nouvelle édition revue. 2 vol..... 7 "
Philosophie des lois au point de vue chrétien. 2^e édit. 1 vol.... 3 50

F. NOURRISSON.

- Histoire et Philosophie.** Études suivies de pièces inédites. 1 vol. 3 50
Tableau des progrès de la pensée humaine depuis Thalès jusqu'à Leibniz. 2^e édit. 1 vol..... 3 50
Le cardinal de Bérulle; sa vie, ses écrits, etc. 1 vol..... 3 50

ANT. RONDELET.

- Du Spiritualisme en économie politique.** (*Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques.*) 2^e édit. 1 vol... 3 50
Mémoires d'Antoine ou *Notions populaires de morale et d'économie politique.* (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 2^e édit. revue et corrigée. 1 vol..... 2 "

ERNEST DESJARDINS.

- Le Grand Corneille historien.** Nouv. édit. 1 vol. (*Sous presse.*)

MME A. TASTU.

- Poésies complètes.** Nouvelle et très-jolie édition illustrée de vignettes de JOHANNOT. 1 fort vol..... 3 50

ROSELLY DE LORGUES.

Christophe Colomb. Histoire de sa vie et de ses voyages. 2^e édit. revue. 2 vol. 7 »

L'ABBÉ COGNAT.

Polémique religieuse. Quelques pièces pour servir à l'histoire des controverses de ce temps. 1 vol. 3 50

ALAUZ.

La Balson. Essai sur l'avenir de la philosophie. 1 vol. 3 50

J. CAILLET.

L'Administration en France sous le ministère du cardinal de Richelieu. 2^e édit. refondue. 2 vol. 7 »

CH. DE BROSSES.

Le Président de Brosses en Italie. Lettres familières écrites en 1739 et 1740, etc. 2^e édition authentique, la seule revue sur les manuscrits, avec une étude par M. R. COLOMB. 2 vol. 7 »

GUSTAVE MERLET.

Le Réalisme et la fantaisie dans la littérature. 1 vol. 3 50

LANNAU-ROLLAND.

Michel-Ange poète. 1^{re} traduct. complète de ses poésies, etc. 1 v. 3 50

PAGANEL.

Histoire de Scanderbeg ou *Turks et Chrétiens au XV^e siècle.* 1 fort vol. 3 50

ROMAIN CORNUT.

Les Confessions de madame de La Vallière, écrites par elle-même et corrigées par Bossuet, etc. 2^e édit. revue et corrigée, et donnant à part le texte primitif des *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu*, 1 vol. 3 50

MME DE SÉVIGNÉ.

Lettres choisies, avec une étude par M^{me} TASTU (Ouvrage couronné par l'Académie française). 1 vol. 3 »

FENELON.

Aventures de Télémaque, avec une notice de M. VILLEMAIN. 1 vol. illustré de 24 vignettes. 1 vol. 3 »

LE TASSE.

Jérusalem délivrée. Traduction du Pr. LEBRUN. 1 vol. illustré de 20 vignettes. 1 vol. 3 »

SÉGUR.

Histoire universelle. 9^e édit. Ouvrage adopté par l'Université. 6 vol. 18 »

— **Histoire ancienne.** 9^e édition. 2 vol. 6 »

— **Histoire romaine.** 9^e édition. 2 vol. 6 »

— **Histoire du Bas-Empire.** 9^e édit. 2 vol. 6 »

Galerie morale, précédée d'une Notice sur M. de Ségur par M. SAINTE-BEUVE. 5^e édit. 1 vol. 3 »

GERMOND DE LAVIGNE.

Le don Quichotte de F. Avellaneda, traduit de l'espagnol et annoté par M. G. DE LAVIGNE. 1 vol. 3 50

LAJOLAIS (Mlle DE).

Éducation des Femmes. Ouvrage couronné par l'Académie française. 2^e édition. 1 vol. 3 »

ÉDOUARD FLEURY.

Saint-Just et la Terreur. 2 vol. 6 »

Camille Desmoulins et Roch Marcandier. 2 vol. 6 »

PLUTARQUE.

Œuvres morales, traduct. Ricard. 5 vol. 15 »

CASS ROBINE.

Odes d'Horace. Nouvelle traduction, avec texte et notes. 1 vol. 3 50

MME DE LA TOUR DU PIN.

Les Ancres brisées, nouvelles. 1 vol. 3 50

DICTIONNAIRE DE MÉDECINE USUELLE

A l'usage des gens du monde, des chefs de famille et des grands établissements, des administrateurs, des magistrats et des officiers de police judiciaire, et enfin de tous ceux qui se dévouent au soulagement des malades; avec une introduction exposant le plan de l'ouvrage et pouvant servir de guide pour son usage;

Par une Société de membres de l'Institut et de l'Académie de médecine, de Professeurs, de Médecins, d'Avocats, d'Administrateurs et de Chirurgiens des hôpitaux dont les noms suivent :

Andrieux, Andry, Bailly, Baugrand. Baude (J.-P.), Bricheteau, Blache, Blandin, Bouchardat, Bourgerie, Caffé, Capitaine, Caron du Villard, Chevalier, Cloquet (J.), Colombat. Comte (A.), Cottureau, Couverchel, Cullerier (A.), Dalmas, Deslandes, Deleau, Devergie, Donné, Dumont, Falret, Fiard, Furnari, Gerdy, Gilet de Grammont, Gras (Albin), Guersent, Hardy, Larrey (H.), Lagasquis, Landousy, Lelut, Leroy-d'Etiolles, Lesueur, Magendie, Marc, Marchesseaux, Martinet, Martins, Miquel, Olivier (d'Angers), Orfila, Paillard de Villeneuve, Pariset, Petit, Plisson, Penseuille, Sanson (A.), Royer-Collard, Toirac, Trébuchet, Velpeau, Vee, etc.

Publié sous la direction du docteur BEAUX, Médecin-inspecteur des établissements d'Eaux minérales, membre du Conseil de salubrité du département de la Seine. 2 forts vol. in-4. 30 »

LE CORPS DE L'HOMME

Traité complet d'Anatomie et de Physiologie humaines, suivi d'un précis des systèmes de *Lavater* et de *Gall*, ouvrage à l'usage des Gens du Monde, des Médecins et des Elèves, par le docteur GALET. 4 vol. in-4 illustrés de plus de 400 figures, dessinées d'après nature et lithographiées. 80 »
—LE MÊME OUVRAGE, avec les 400 figures coloriées avec le plus grand soin. 140 »

DIVISION DE L'OUVRAGE.

ANATOMIE.

- 1^{er} volume. Appareils digestif, absorbant et respiratoire.
- 2^e Appareil circulatoire.
- 3^e Appareil locomoteur (ostéologie, arthrologie et myologie).
- 4^e Appareil nerveux. Appareil de la génération.

PHYSIOLOGIE.

- 1^{er} volume. Fonction digestive, absorption et respiration.
- 2^e Circulation du sang.
- 3^e Locomotion Mécanisme des mouvements volontaires. Système de Lavater.
- 4^e Innervation. Système de Gall. Génération. Embryologie

DICTIONNAIRE DE TOUS LES VERBES

De la langue française tant réguliers qu'irréguliers, ENTièrement CONJUGUÉS, sous forme synoptique, précédé d'une THÉORIE DES VERBES et d'un TRAITÉ DES PARTICIPES, etc., d'après l'Académie, Laveaux, Trévoux, Boiste, Napoléon Landais et nos grands écrivains, par MM. VERLAC et LITAI DE GAUX, professeur, membre de la Société grammaticale de Paris, etc.
? beau vol. in-4. 10 »

Cet ouvrage embrassant, par ordre alphabétique, l'universalité des verbes français entièrement conjugués est un manuel vraiment pratique renfermant dans un seul volume la matière de vingt in-octavo ordinaires. A l'aide d'un mécanisme qui a toute la simplicité d'une table de multiplication, on peut conjuguer tous les verbes français, au nombre d'environ huit mille, en trois cents pages d'impression.

OUVRAGES DE NAPOLEON LANDAIS

ET DE SES COLLABORATEURS.

Grand Dictionnaire général des Dictionnaires français, résumé de tous les dictionnaires, par N. LANDAIS, 12^e édit., revue et augmentée d'un *Complément* de 1200 pages. 3 vol. réunis en 2 vol. gr. in-4 de 3000 pages..... 40 »

Ce dictionnaire contient la nomenclature exacte des mots usuels et académiques, archaïques et néologiques, artistiques, géographiques, historiques, industriels, scientifiques, etc., la conjugaison de tous les verbes irréguliers, la prononciation figurée des mots, les étymologies savantes, la solution de toutes les questions grammaticales, etc.

Complément du grand Dictionnaire de Napoléon Landais, par une société de savants sous la direction de MM. D. CHÉSUROLLES et L. BARRÉ. 1 fort vol. in-4 de près de 1200 pag. à 3 colonnes..... 15 »

On trouve dans ce *Complément* : 1^o les mots nouveaux qui l'usage a adoptés, et les mots de notre vieille langue littéraire;—2^o ceux qui se trouvent déjà dans le *Dictionnaire*, mais qui ont reçu de nouvelles acceptions;—3^o tous les termes qui résultent des progrès des sciences physiques et morales, des arts et de l'industrie;—4^o des rectifications nombreuses et importantes;—5^o la nomenclature complétée des mots, des noms et des faits qui appartiennent à l'histoire, à la géographie et à la mythologie;—enfin, en outre et à part : un *Dictionnaire biographique* renfermant les noms des hommes célèbres de tous les temps et de tous les pays, un *Dictionnaire des Rimes*, des *Dictionnaires des Homonymes*, *Paronymes*, *Antonymes*.

Grammaire générale des Grammaires françaises, présentant la solution de toutes les questions grammaticales, par NAPOLEON LANDAIS, 6^e édit., 1 vol. in-4 à 2 colonnes.... 10 »

Petit Dictionnaire des Dictionnaires français, par NAPOLEON LANDAIS. Ouvrage entièrement refondu, et offrant, sur un nouveau plan, la nomenclature complète, la prononciation nécessaire, la définition claire et précise, et, pour la première fois dans un Dictionnaire portatif, l'étymologie vraie de tous les mots du vocabulaire usuel et littéraire, et de tous les termes scientifiques, artistiques et industriels de la langue française, par M. D. CHÉSUROLLES (édition galvanoplastique). 1857. 1 très-joli vol. in-32 de 600 pages..... 2 »

Dictionnaire des Rimes françaises, disposé dans un ordre nouveau d'après la distinction des rimes en *suffisantes*, *riches* et *surabondantes*, etc., précédé d'un *Traité de Versification*, etc., par N. LANDAIS et L. BARRÉ. 1 vol. in-32, 1855..... 2 »

Petit Dictionnaire biographique des personnages célèbres de tous les temps et de tous les pays, *extrait du Dict. de Napoléon Landais*, par M. D. CHÉSUROLLES. 1 fort vol. grand in-32 de 600 pages, 1855..... 2 »

Dictionnaire classique de la langue française, avec l'étymologie et la prononciation figurée, etc., contenant tous les mots du Dictionnaire de l'Académie et un grand nombre d'autres adoptés par l'usage. Nouv. édit. 1 vol. in-8, 1855. 1 »

NOUVELLE COLLECTION DES MÉMOIRES RELATIFS À L'HISTOIRE DE FRANCE

Par MM. Michaud et Poujoulat,

Avec la collaboration de MM. Champollion, Bazin, Moreau, etc.

24 volumes grand in-8 Jésus à 2 col., illustrés de plus de 100 portraits sur acier. Prix: 300 fr.

TOME I.

G. DE VILLEHARDOUIN. — H. DE VALENCIENNES. P. SARRAZIN. — SIRE DE JOINVILLE. — Sur le règne de saint Louis et les Croisades (1198-1270). DU GUESCLIN. — Mémoires (13...-1380). CHRISTINE DE PISAN. — Le Livre des faits, etc., du roi Charles V (1336-1379).

TOME II.

CH. DE PISAN. — Le Livre des faits, 2^e part. (1376-1380). EXTRAITS DES CHRONIQUEURS, sur les règnes de Philippe le Hardi, etc., jusqu'à Jean II. JEAN LE MAINGRE dit BUCICAUT (1368-1421). J. DES URINS (1380-1422). — P. DE FÉVIN (1407-1427). ANONYME. — Journal d'un bourgeois de Paris sous Charles VI (1409-1422).

TOME III.

MÉMOIRES sur Jeanne d'Arc (1412-1429). G. GRUEL. — Hist. d'Artus de Richemont (1413-1457). ANONYME. — Journal d'un bourgeois de Paris sous Charles VII (1422-1449). O. DE LA MARCHÉ. — J. DU CLERCQ (1433-1489).

TOME IV.

PH. DE COMINES. — Mém. (1464-1498). G. GRUEL. — Hist. d'Artus de Richemont (1413-1457). G. DE VILLENEUVE. — Mém. (1493-1497). J. BOUCHET. — Paneg. de la Tremouille (1460-1525). LE LOYAL SERVITEUR. — Hist. du bon chevalier Bayard (1476-1524).

TOME V.

LA MARK, seign. de Fleurance. — Hist. des règnes de Louis XII et de François I^{er} (1499-1521). LOUISE DE SAVOIE. — Journal (1476-1522). MARTIN ET G. DU BELLAY. — Mém. (1513-1547).

TOME VI.

F. DE LORRAINE, duc de Guise. — Mém. (1547-1561). L. DE BOURBON, prince de Condé (1559-1564). A. DU PUGET. — Mémoires (1561-1596).

TOME VII.

B. DE MONTLUC. — FR. DE RABUTIN. — Commentaires (1531-1574).

TOME VIII.

SAULX-TAVANNES. — Mémoires (1515-1595). SALIGNAC. — Le siège de Metz (1552). COLIGNY. — Le siège de S. Quentin (1557). LA CHASTRE. — Mémoires du duc de Guise en Italie, etc. (1556-1557). ROCHECHOUART. — ACH. GANON. — J. PHILIPPI. — Mémoires (1497-1590).

TOME IX.

VINILLEVILLE. — Mém. (1537-1571). — CASTELNAU. (1559-1570). — J. DE MERGEY (1554-1589). — FR. DE LA NOUE (1562-1570).

TOME X.

B. DU VILLARDS. — Mém. (1559-1569). — MARC DE VALOIS. (1569-1582). — PH. DE CHERVINY. (1553-1582). — PH. HURAUT, év. de Chartres. (1599-1601).

TOME XI.

DUC DE BOUILLON. — Mém. (1555-1586). — CH. DUC D'ANGOULÊME (1589-1593). — DE VILLEROY. Mém. d'Etat (1581-1594). — J.-A. DE THOU (1553-1601). J. CHOISNIN. — Mém. sur l'élection du roi de Pologne (1571-1573).

J. GILLOT, L. BOURGEOIS, DUBOIS. — Relations touchant la régence de Marie de Médicis, etc. MATH. MERLE ET S.-AUBAN. — Mém. sur les guerres de religion (1572-1587).

M. DE MARILLAC ET CLAUDE GROULART. — Mém. et voyages en cour (1588-1600).

TOMES XII-XIII.

P.-V. PALMA-CAYET. — Chronol. novenaire (1589-1598). — Chronologie septenaire, etc. (1598-1604).

TOMES XIV-XV.

P. DE L'ESTOILE. — Registre-journal d'un curieux, etc. (1574-1589), publié d'après le manuscrit autographe presque entièrement inédit, par MM. Champollion. — Mém. et journal (1559-1611).

TOMES XVI-XVII.

SULLY. — Mém. des sages et royaux économistes d'Etat, etc. (1570-1628).

MARBAULT, secrétaire de Duplessis-Mornay. — Remarques inédites sur les Mémoires de Sully.

TOME XVIII.

JEANNIN. — Négociations (1598-1609).

TOME XIX.

FONTENAY-MAREUIL (1609-1647). PONTCHARTRAIN Mém. (1610-1620). — M. DE MARILLAC. — Relation exacte de la mort du maréchal d'Ancre. — ROHAN. Mém. sur la guerre de la Vallée, etc. (1610-1629).

TOME XX.

BASSOMPIERRE (1597-1610). D'ESTRÈS (1610-1617). TH. DU FOSSÉ. — Mémoires de Pontis (1597-1632).

TOMES XXI-XXII.

CARDINAL DE RICHELIEU. — Mémoires (1600-1634).

TOMES XXIII.

C. DE RICHELIEU. — Mém. et Testam. (1632-1668).

ARNAULD D'ANDILLY. — Mém. (1610-1636).

ABBE ANT. ARNAULD (1634-1675).

GASTON, duc d'Orléans (1608-1636).

DUCHESSE DE NEMOURS. — Mémoires.

TOME XXIV.

Mme DE MOTTEVILLE. — LE P. BERTHOD (1615-1686).

TOME XXV.

CARD. DE RETZ. — Mémoires (1643-1679).

TOME XXVI.

GUY JOLY. — Mém. (1618-1665). CL. JOLY. — Mém. (1650-1655). — P. LÉNET. — Mém. (1627-1659).

TOME XXVII.

BRIENNE (1615-1661). — MONTRESON (1629-1637).

FONTRAILLES. — Relation de la cour, pendant la faveur de M. de Cinq-Mars (1641).

LA CHATRE. — Mém. (1642-1643). — TURENNE. Mém. (1643-1659). — DUC D'YORK. Mém. (1653-1659).

TOME XXVIII.

Mlle DE MONTPENSIER. — Mémoires (1627-1686).

V. CONNART. — Mém. (1652-1661).

TOME XXIX.

MONTGLAT. — Mém. sur la guerre entre la France et la maison d'Autriche (1635-1660).

LA ROCHEFOUCAULD. — Mém. (1630-1652).

GOURVILLE. — Mémoires (1642-1698).

TOME XXX.

O. TALON. — Mém. (1630-1653). — CHOISY (1644-1726).

TOME XXXI.

HENRI, duc de Guise. — Mém. (1647-1648). — GRAMONT. — Mém. (1608-1677). — GUICHE. — Relation du passage du Rhin. — DU PRESSIS. — Mém. (1622-1671). M. DE *** (de Brégy). — Mém. (1613-1690).

TOME XXXII.

LA PORTE. — Mém. (1624-1668).

CHEVALIER TEMPLE. — Mém. (1672-1679).

Mme DE LA FAYETTE. — Hist. de Mme Henriette d'Angleterre. — Mém. de la cour de France (1638-1689).

LA FARE. — Mém. (1661-1693). — BERWICK. — Mém. (1670-1734). — CAYLUS. — Souvenirs. — TORCY. — Mém. p. servir à l'hist. des négociations. (1697-1713).

TOME XXXIII.

VILLARS. — Mém. (1672-1734). — FORBIN (1677-1710).

— DUGUAY-TROUIN. — Mémoires (1689-1710).

TOME XXXIV.

DUC DE NOAILLES. — Mém. (1663-1756). — DUCLOS. — Mém. secrets, etc. (1710-1725).

Mme DE STAAL-DELAUNAY. — Mémoires.

Paris. — Imprimerie de P.-A. Bourdier et C^e, rue Mazarine, 30.

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER ET C^{ie}

NOUVEAUX VOLUMES PUBLIÉS

DE LA

BIBLIOTHÈQUE ACADÉMIQUE

Format in-12.

SILV. DE SACY.

Variétés littéraires, morales et historiques. 3^e édit. 2 vol. in-12..... 7 »

SAINT-MARC GIRARDIN.

Tableau de la Littérature au XVI^e Siècle, suivi d'autres études sur le moyen âge et la renaissance. Nouvelle édition. 1 vol. in-12..... 3 50

V. DE LAPRADE.

Questions d'art et de morale. 2^e édit. 1 vol. in-12..... 3 50

GERUZEZ.

Histoire de la Littérature française depuis ses origines jusqu'à la Révolution (Ouvr. cour. par l'Acad. française. Grand prix Gobert). 3^e édit. 2 vol. in-12... 7 »

JOUBERT.

Pensées, précédées de sa Correspondance, d'une notice par M. de RAYNAL et de jugements littéraires par MM. Sainte-Beuve, Saint-Marc Girardin, S. de Sacy, Geruzez et Poitou. Nouvelle édition revue et augmentée. 2 vol. in-12. 7 »

CH. DE RÉMUSAT.

Critiques et Études littéraires. Nouvelle édition revue. 2 vol. in-12..... 7 »

VILLEMAM.

Choix d'Études sur la littérature contemporaine et Rapports académiques. Nouvelle édition. 1 vol. in-12..... 3 50

BARANTE.

Études historiques et biographiques. Nouvelle édition. 2 vol. in-12..... 7 »

Études littéraires et historiques. Nouvelle édition. 2 vol. in-12..... 7 »

Tableau du XVIII^e siècle. Nouvelle édition. 1 vol. in-12..... 3 50

GUIZOT.

Corneille et son temps. Nouvelle édition. 1 vol. in-12..... 3 50

ERNEST BERSOT.

Questions actuelles. Enseignement, décentralisation, merveilleux. 1 vol. in-12. 3 50

NOURRISSON.

Tableau des progrès de la pensée humaine, depuis Thalès jusqu'à Leibniz. 2^e édition. 1 vol. in-12..... 3 50

Histoire et philosophie. Études et pièces inédites. 1 vol. in-12..... 3 50

G. MERLET.

Le Réalisme et la Fantaisie dans la littérature. 1 vol. in-12..... 3 50

CHESNEAU.

La Peinture au XIX^e Siècle. — Les chefs d'école. 1 vol. in-12..... 3 50

V. FOURNEL.

La Littérature indépendante et les écrivains oubliés. 1 vol. in-12..... 3 50

40571.5

Critique militante /

Widener Library

003276775



3 2044 087 028 411